

Du même auteur

- Impuissances. Défaillances masculines et pouvoir politique de Montaigne à Stendhal*
Aubier, 1994
- Portrait de l'économiste en physiocrate. Critique littéraire de l'économie politique*
L'Harmattan, 2001
- L'Envers de la liberté.*
L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières
Éditions Amsterdam, 2006
- Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*
Éditions Amsterdam, 2007
- Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*
Éditions Amsterdam, 2010
- L'Avenir des humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?*
La Découverte, 2010
- Zapirocratie. Très curieuse introduction à la biopolitique et à la critique de la croissance*
Éditions Amsterdam, 2011
- Renverser l'insoutenable*
Seuil, 2012
- Gestes d'humanité. Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques*
Armand Colin, 2012
- Pour une interprétation littéraire des controverses scientifiques*
Quae, 2013
- En collaboration :
- Les doctrines orthographiques de la Renaissance en France*
(avec André Wyss)
Droz, 1989
- Spinoza et les sciences sociales. De la puissance de la multitude à l'économie des affects*
(avec Frédéric Lordon)
Éditions Amsterdam, 2008
- Les Frontières littéraires de l'économie (xviii-xix^e siècle)*
(avec Martial Poirson et Christian Biet)
Desjonquères, 2008
- Le Moment idéologique.*
Entre émergence de la littérature et constitution des sciences de l'homme
(avec Lise Dumasy)
ENS Éditions, 2013
- Imagination scientifique et littérature merveilleuse. Charles Tiphaigne de La Roche*
(avec Marianne Dubacq et Philippe Vincent)
Presses universitaires de Bordeaux, 2014
- Technologies de l'enchantement. Pour une histoire multidisciplinaire de l'illusion*
(avec Angela Braitto)
ELLUG, 2014
- L'Économie de l'attention : nouvel horizon du capitalisme ?*
La Découverte, 2014

YVES CITTON

POUR UNE ÉCOLOGIE DE L'ATTENTION

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Cet ouvrage est publié
dans la collection « La Couleur des idées »

*Pour la famille de Calcutta,
partis ou restés*

*To the Kolkata family,
those who left, those who remain*

ISBN 978-2-02-118142-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Sommaire

AVERTISSEMENT.....	13
INTRODUCTION – De l'économie à l'écologie de l'attention ..	15
PREMIÈRE PARTIE : L'ATTENTION COLLECTIVE.....	47
Chapitre 1 – Envoûtements médiatiques et régimes attentionnels.....	49
Chapitre 2 -- Le capitalisme attentionnel	73
Chapitre 3 – La numérisation de l'attention	99
DEUXIÈME PARTIE : L'ATTENTION CONJOINTE	123
Chapitre 4 – L'attention présenteielle.....	125
Chapitre 5 – Micro-politiques attentionnelles.....	155
TROISIÈME PARTIE : L'ATTENTION INDIVIDUANTE	179
Chapitre 6 – L'attention en laboratoires.....	181
Chapitre 7 – L'attention réfléchie.....	201
CONCLUSION – Vers une écologie de l'attention	247
REMERCIEMENTS.....	287
BIBLIOGRAPHIE.....	289
INDEX.....	303
TABLE DES FIGURES.....	307
TABLE DES MATIÈRES DÉTAILLÉE.....	309

*Are you such a dreamer
To put the world to rights ?
I'll stay home forever
Where two and two always makes up five
I'll lay down the tracks, sandbag and hide
January has April's showers
And two and two always makes up five
It's the devil's way now
There is no way out
You can scream and you can shout
It is too late now
Because
YOU HAVE NOT BEEN
PAYING ATTENTION*

Radiohead, *The Lukewarm* (2 + 2 = 5)¹

1. Es-tu rêveur au point / de vouloir rendre le monde plus juste ? / Je ne vais plus sortir de chez moi / Où deux et deux font toujours cinq / Je vais poser les voies, les sacs de sable et me cacher / On a les pluies d'avril en janvier / Et deux et deux font toujours cinq / C'est au diable de jouer maintenant / On ne s'en sortira pas / Criez tant que vous voudrez / Mais maintenant c'est trop tard / Parce que / VOUS N'AVEZ PAS / FAIT ATTENTION.

Avertissement

Un livre consacré à l'épuisement de nos ressources attentionnelles est une contradiction incarnée : il vous explique pourquoi vous n'aurez pas eu le temps de le lire. La maison brûle de partout, à tout moment, depuis les petites urgences quotidiennes jusqu'au dérèglement climatique, sous des formes contradictoires solidarisant la sécheresse des uns avec l'engloutissement annoncé des autres, y compris de villes entières comme Calcutta. Et nous regardons ailleurs. Nous ne lisons pas les signes qui s'écrivent toujours plus gros sur nos murs. *Burn before reading !*

Il aurait fallu écrire un tweet, ou une page de blog à diffusion virale – mais pas un *livre*, fait de chapitres suivis et de phrases complètes. Soit cela prouve qu'on ne croit pas à ce qu'on dit : notre attention n'est pas si menacée, éparpillée, écartelée, mutilée qu'on le prétend. Soit cela crie à l'inconséquence : ce livre démontre qu'il ne peut pas être lu.

Il faudra donc biaiser. Aller à la fois beaucoup trop vite et beaucoup trop lentement. Faire des phrases incomplètes et pourtant déjà trop longues. Rentrer dans des détails et ignorer des points essentiels. Être à la fois trop rigide, trop prétentieux, trop savant, et trop cavalier.

Afin de proposer différents rythmes de lecture, le parcours sera scandé autour d'une centaine d'EXPRESSIONS-CLÉS, mises en gras, accompagnées à chaque fois d'une *définition concise, signalée par des italiques*. Les lecteurs plus pressés pourront se faire une première idée des notions discutées au cours du chapitre, et ne s'attarder que sur celles qui les intéresseront directement. À travers cet appareillage, le livre offre une batterie

de concepts, de principes, de maximes et d'hypothèses, dont il fait l'effort de proposer une première définition rigoureuse – espérant ainsi nous doter d'un vocabulaire un peu précis pour explorer, défricher et cultiver le champ encore étonnamment peu exploré de ce que pourrait devenir une « écologie de l'attention ».

Publicité, littérature, expérimentations artistiques, télévision, enseignements en ligne, agences d'évaluation, moteurs de recherche, spectacles vivants, jardinage militant, organisations politiques : on touchera à tous ces domaines hétérogènes au fil des chapitres de cet essai. Dans chaque cas, on essaiera de mieux comprendre en quoi nos environnements conditionnent notre attention, individuelle et collective, et en quoi nous conservons toujours une certaine puissance d'agir sur notre destin, dès lors que nous entreprenons de reconfigurer ces environnements. D'une certaine façon, notre attention est ce qui nous appartient le plus en propre. Et pourtant, nous n'en disposons que pour l'aliéner – dans les appareils de capture où nous immerge le capitalisme consumériste, comme dans les expériences esthétiques où nous plongeons avec le plus de passion.

Si notre attention est le champ de bataille où se joue le sort de nos soumissions quotidiennes et de nos soulèvements à venir, alors nous sommes à la croisée des chemins. Chacun peut apprendre à mieux « gérer » ses ressources attentionnelles, pour être plus « performant » et plus « compétitif »... Ou alors, nous pouvons apprendre à nous rendre mieux attentifs les uns aux autres, ainsi qu'aux relations qui tissent notre vie commune. Selon les directions où nous tournons nos regards et nos écoutes, selon les êtres et les problèmes que nous remarquons, selon les appareils et les programmes que nous branchons sur nos sens – nous continuerons à tendre vers une croissance consumériste qui attire nos individus comme les papillons vers la flamme. Ou alors nous parviendrons à construire ensemble les conditions communes d'une vie plus soutenable et plus désirable, attentive à la qualité de ses présences autant qu'à la quantité de ses finances. Ce sont les déterminants de ces choix que cet essai tente de mettre en lumière.

Introduction

De l'économie à l'écologie de l'attention

Les questions d'économie de l'attention prennent une réalité très concrète lorsqu'on se promène dans le centre-ville d'Avignon au mois de juillet. Des centaines d'affiches, suspendues ou placardées sur tous les supports imaginables, essaient désespérément d'attirer notre regard. À chaque coin de rue, des dizaines de jeunes gens, avec ou sans costumes, nous tendent des feuilles volantes promouvant leur spectacle. Certains jouent en pleine rue une scène de leur pièce. D'autres essaient d'entamer la conversation, dans l'espoir de détourner nos pas vers le garage recouvert de rideaux que leur compagnie a loué à prix d'or. Le passant est condamné au mensonge (*Je repars ce soir*) ou à l'impolitesse (en évitant lâchement le regard de ceux qui s'adressent jovialement à lui). Entre les mendiants qui, somnolant sur un carton, lui demandent une piécette et les histrions qui, par leur racolage hyperactif, lui quémandent un regard, il ressent presque physiquement le parallèle entre l'économie des biens matériels, qui se monnaient en termes d'argent et de survie, et l'économie des biens culturels, qui se monnaient en termes d'attention et de réputation.

Bien entendu, ces deux économies s'interpénètrent sans cesse. Si je ne fais pas attention à la présence du mendiant, je ne lui donnerai pas de piécette – tel est bien le mécanisme de défense que la plupart d'entre nous ont développé pour minimiser notre culpabilité. De même, les artistes ne vivent pas uniquement d'attention et d'eau fraîche : affiches, cartes postales et scènes de rue sont destinées non seulement à attirer notre regard vers leur spectacle, mais aussi à nous faire débourser les quelques

euros du billet d'entrée. Les biens culturels sont aussi des biens matériels, et les objets matériels ne sont des « biens » qu'au sein d'un système de valorisation éminemment culturel – cette valorisation dépendant fortement de la façon dont nous distribuons notre attention.



Figure 1. Affiches du festival d'Avignon 2013
(photographie de Mélanie Giraud)

Quoiqu'elles s'entrecroisent et se nourrissent mutuellement en de multiples points, ces deux économies relèvent pourtant bien de deux logiques fondamentalement différentes. Alors que l'économie classique des biens matériels fonde ses calculs sur la rareté des facteurs de *production*, l'économie de l'attention repose sur une rareté des capacités de *réception* des biens culturels. Même si, grâce à la générosité d'un État ou d'un sponsor privé, la production des spectacles d'Avignon était assurée de façon à ce qu'ils puissent tous m'être offerts gratuitement, ma capacité à bénéficier de cette offre gratuite serait bornée par les limites de ma capacité d'attention. Alors que nos analyses économiques se sont focalisées, depuis trois siècles, sur la croissance de nos forces productives, elles doivent apprendre à tenir mieux compte de ce deuxième niveau – encore largement

inaperçu – que constituent nos capacités de réception, dont notre attention est le facteur principal. C'est à ce deuxième niveau qu'est consacré cet ouvrage.

Une situation d'offre pléthorique

En notre début de troisième millénaire caractérisé par l'explosion de la communication numérique, une façon (trop) simple de faire sentir le contraste entre les deux niveaux de l'économie conduit à opposer une économie (« matérielle ») de la rareté à une économie (« immatérielle ») de la surabondance. Même si un tel cadrage exige d'être critiqué¹, il fournit une première approximation utile. En présentant 1 258 spectacles en moins d'un mois, le festival *off* d'Avignon illustre parfaitement cette surabondance, qui participe d'une explosion apparemment récente et vertigineuse : en 1966, il n'y avait qu'une compagnie extérieure au *in* ; deux décennies plus tard, en 1983, elles n'étaient encore qu'une cinquantaine ; aujourd'hui, elles sont plus d'un millier. Dans les murs de pierre d'Avignon comme dans l'espace virtuel d'internet, spectateurs et internautes se trouvent submergés par une offre pléthorique, qui a bien réussi à être produite, mais qui peine à être reçue à la hauteur des espoirs de ses producteurs.

À l'explosion du nombre de spectacles du festival *off* constatée sur le dernier demi-siècle correspond l'explosion du nombre des œuvres d'art mises à la disposition des attentions humaines au cours des cinq derniers siècles. Au Moyen Âge, outre le fait que l'alphabétisation relevait de l'exception, un moine n'avait à sa disposition que quelques centaines, ou au mieux quelques milliers, d'ouvrages. La production de chacun d'eux exigeait des semaines et des mois de travail. L'immense majorité de la population n'était exposée qu'à un nombre très limité de discours

1. Sur cette critique de l'idéologie de l'immatériel, cf., par exemple, Matteo Pasquinelli, *Animal Spirits : A Bestiary of the Commons*, Rotterdam, NAI, 2008, et Éric Méchoulan, *La Crise du discours économique. Travail immatériel et émancipation*, Québec, Éditions Nota Bene, 2011.

(le prêche hebdomadaire), d'images (les fresques et les tableaux religieux) ou de spectacles (les Passions, les jongleurs, les musiciens itinérants). Avec le développement progressif des supports et des techniques de communication, depuis la presse à imprimer, le théâtre de foire, les périodiques, le cinéma, la radio, la télévision et maintenant internet, le nombre de discours, d'images et de spectacles proposés aux attentions humaines s'est accru de façon exponentielle.

Hier, ou avant-hier, l'économie de l'accès aux biens culturels restait collée de très près à celle de la production des biens matériels : jusqu'à l'avènement du livre de poche, il fallait payer relativement cher pour avoir chez soi une collection de romans, d'ouvrages de philosophie ou d'histoire ; jusqu'à la diffusion de l'appareil radio et du disque vinyle, il était difficile et/ou coûteux d'entendre une symphonie ou un opéra ; jusqu'à l'invention du cinéma, puis de la télévision, il était rare de voir des fictions mises en scène avec des acteurs de renom et des décors somptueux. Non contents de se répandre à grande échelle au cours du xx^e siècle à l'intérieur des populations occidentales, de telles pratiques sont en passe de s'universaliser, grâce à l'accès gratuit fourni aujourd'hui par Google Books ou YouTube. Pour le prix (de plus en plus modique) d'un ordinateur, voire d'un simple téléphone portable, et d'une connexion internet, des milliards d'humains pourront bientôt disposer de millions de livres, d'images, de chansons, de films, de séries télévisées à coût marginal nul. Avignon en juillet à la puissance mille, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an et en tout point de la planète – voilà l'horizon de l'économie de l'attention.

Cette situation d'offre pléthorique de biens culturels est une caractéristique essentielle de l'époque qui s'ouvre aujourd'hui avec le développement rapide de la communication numérique. Elle dépasse pourtant largement le cadre étroit du déterminisme technologique : aux 1 258 spectacles du festival *off* d'Avignon correspondent les six cents romans de nos rentrées littéraires, la multiplication des chaînes de télévision en diffusion hertzienne ou câblée, le pullulement de colloques universitaires où nos savants sont trop pressés d'aller faire entendre leur parole pour trouver le

temps d'écouter celle des autres. Par goût du déballage autobiographique, par vanité narcissique ou par besoin de publier pour ne pas périr, on aboutit à des situations surréalistes où, comme le relèvent les satiristes, dès lors que « tout le monde s'est mis à écrire », « vous trouverez plus aisément un auteur qu'un lecteur ».

Dans nos pays surdéveloppés, même parmi les moins privilégiés d'entre nous, et même si les plus aisés rêvent toujours d'un livre rare, d'un spectacle au prix exorbitant ou d'un tableau de maître inaccessible à leur budget, nos frustrations culturelles tiennent de moins en moins à un manque de ressources, et de plus en plus souvent au manque de *temps disponible* pour lire, écouter ou visionner tous les trésors téléchargés hâtivement sur nos disques durs ou accumulés imprudemment sur nos étagères. Certes, rien n'est véritablement ni gratuit ni immatériel : la consommation d'électricité par les serveurs alimentant la toile d'internet, l'explosion de déchets toxiques causés par l'obsolescence programmée de nos micro-ordinateurs et de nos téléphones portables, la part croissante des coûts de connexion dans le budget des ménages, les spirales d'endettement générées par la facilité des achats en ligne, les nouvelles formes d'exploitation et de précarité induites par les concurrences numériques – tout cela exige de dégonfler la bulle utopiste de la culture *free* (libre et gratuite), et de reconnaître les raretés (écologiques), les contraintes (sociopolitiques) et les impasses d'insoutenabilité qu'imposent encore et qu'imposeront toujours les limites d'une économie inéluctablement matérielle¹.

Rien de cela ne suffit pourtant à invalider cette évidence : nos outils d'analyse et de conceptualisation économiques classiques, s'ils aident à expliquer les limites de la (re)production de nos biens matériels, sont largement inadaptés à la situation de surabondance qui caractérise désormais la circulation des biens culturels. Dans sa définition traditionnelle, l'économie s'efforce d'optimiser

1. Sur la question de l'impact écologique des cultures numériques, cf. Richard Maxwell et Toby Miller, *Greening the Media*, Oxford, Oxford University Press, 2012 ; sur les nouvelles formes d'exploitation sur internet, cf. le dossier « Luites de classes sur le Web » publié dans le numéro 54 de la revue *Multitudes* en novembre 2013.

l'utilisation de ressources caractérisées par leur rareté. Notre situation d'offre pléthorique est vouée à déboussoler l'appareil de raisonnements et de calculs mis au point par les économistes orthodoxes. Aussi des voix de plus en plus nombreuses se sont-elles fait entendre depuis une vingtaine d'années pour appeler l'avènement d'une *autre* économie, qui est non seulement possible, mais nécessaire pour se repérer au sein de cette nouvelle situation de production pléthorique : une *économie de l'attention*.

L'émergence d'une discipline

Les thématiques de surabondance ne datent pas de la fin du xx^e siècle. Face aux crises de surproduction qui hantent le capitalisme industriel dès son premier déploiement, le sociologue Gabriel Tarde posait dès 1902 les bases d'une *Psychologie économique* où l'on peut voir l'un des monuments fondateurs d'une économie de l'attention. On trouve déjà chez lui trois axes d'analyse qui joueront un rôle essentiel dans les réflexions ultérieures. D'une part, les problèmes de l'attention sont intimement liés à l'instauration de la « machinofacture » propre au mode de production industriel, imposant à l'ouvrier une « fatigue de l'attention [qui] est un supplice nouveau et plus subtil, inconnu à tous les grossiers enfers d'autrefois » : « La trop grande stabilité de l'attention doit produire, par une réaction inévitable, l'instabilité de l'attention, qui est la caractéristique des désordres nerveux¹. »

Tarde saisit par ailleurs d'emblée à quel point la publicité, nécessaire à résorber les biens surnuméraires issus de la surproduction industrielle, doit être conçue en termes attentionnels : « Arrêter l'attention, la fixer sur la chose offerte, c'est l'effet immédiat et direct de la réclame. » Il en perçoit parfaitement les implications contagieuses : « Ce n'est pas seulement la quatrième page des journaux qui est composée de réclame. Tout le corps du journal est une sorte de grande réclame continuelle et générale². »

1. Gabriel Tarde, *Psychologie économique*, t. 1, Paris, Alcan, 1902, p. 92 et 162.

2. *Ibid.*, p. 186 et 189.

Mais Tarde comprend surtout en quoi l'alignement des attentions structure toute une nouvelle économie de la visibilité, dont la devise propre est la « gloire », définie par « la simultanéité et la convergence des attentions, des jugements, portés sur un homme ou sur un fait qui devient dès lors notoire ou glorieux ». Même si, en tant que telle, la gloire ne date bien entendu nullement de l'âge industriel, en revanche la production de « publics » par les nouveaux médias d'alors (presse quotidienne, télégraphe, cinéma) instaure un tout nouveau régime de pouvoir relevant bien d'une économie mercantile, dès lors que la compétition entre ces médias de masse est régie par la logique du marché. Ce nouveau mode de valorisation exige de nouveaux outils capables de mesurer les flux d'attention qui tout à la fois manifestent et structurent nos interactions quotidiennes : « Le besoin d'un *glorionètre* se fait sentir d'autant plus que les notoriétés de toutes couleurs sont plus multipliées, plus soudaines et plus fugitives, et que, malgré leur fugacité habituelle, elles ne laissent pas d'être accompagnées d'un pouvoir redoutable, car elles sont un *bien* pour celui qui les possède, mais une *lumière*, une foi, pour la société. »¹

Près d'un siècle après Tarde, c'est généralement à Herbert Simon que l'on attribue la paternité de l'économie de l'attention, lorsqu'il affirmait, dans une conférence de 1969 publiée en 1971, que « la richesse d'informations entraîne une pénurie d'autre chose, une rareté de ce que l'information consomme. Or ce que l'information consomme est assez évident : elle consomme l'attention de ceux qui la reçoivent² ». Au même

1. *Ibid.*, p. 71 et 231. Sur Tarde, cf. les beaux ouvrages de Maurizio Lazzarato, *Puissances de l'invention. La psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001, et de Bruno Latour et Vincent Antonin Lépinay, *L'Économie, science des intérêts passionnés. Introduction à l'anthropologie économique de Gabriel Tarde*, Paris, La Découverte, 2008.

2. Herbert Simon, « Designing organizations for an information-rich world », in Martin Greenberger (dir.), *Computers, Communication, and the Public Interest*, Baltimore (Md.), Johns Hopkins Press, Baltimore, 1971. Je cite la version manuscrite de la conférence donnée au Brooking Institute le 1^{er} septembre 1969, disponible en ligne sur doi.library.cmu.edu (p. 8). Dans l'ensemble de cet essai, quand la référence est donnée dans une langue étrangère, c'est moi qui ai assuré la traduction de la citation.

moment, le futurologue Alvin Toffler popularisait la notion d'*information overload*¹ et le psychologue Daniel Kahneman publiait ses travaux renouvelant les conceptions de l'attention en mettant au premier plan le caractère limité de nos ressources attentionnelles².

C'est pourtant du milieu des années 1990 qu'on date le décolllement de l'économie de l'attention. C'est au sociologue, philosophe et architecte allemand Georg Franck qu'appartient le privilège d'avoir développé le premier (et sans doute encore le meilleur) cadre d'analyse de ce nouveau domaine, dans une série d'articles remontant à 1989 mais synthétisés dans un ouvrage fondateur publié en 1998³. Alors qu'Herbert Simon et Daniel Kahneman recevaient un prix Nobel d'économie, respectivement en 1978 et 2002, le travail conceptuel de Georg Franck est resté relativement méconnu en dehors du monde germanique, et ce sont les interventions plus superficielles mais diffusées de façon virale par Michael Goldhaber qui ont été perçues à partir de 1996 comme lançant véritablement le débat public autour d'une « nouvelle économie », dont la rareté principale serait l'attention plutôt que les facteurs de production traditionnels. Dans quelques articles abondamment discutés en ligne, Michael Goldhaber affirme que, « comme toute autre forme d'économie, celle-ci est basée sur ce qui est à la fois le plus désirable mais surtout le plus rare, et c'est maintenant l'attention venant d'autres personnes qui satisfait cette double

1. Alvin Toffler, *Le Choc du futur* (1970), Paris, Denoël, 1974.

2. Daniel Kahneman, *Attention and Effort*, Englewood Cliff (N. J.), Prentice Hall, 1973.

3. Georg Franck, *Ökonomie der Aufmerksamkeit : Ein Entwurf*, Munich, Carl Hanser, 1998. Les articles étaient les suivants « Die neue Währung : Aufmerksamkeit. Zum Einfluß der Hochtechnik auf Zeit und Geld », *Merkur*, vol. 486, août 1989, p. 688-701, et « Ökonomie der Aufmerksamkeit », *Merkur*, vol. 534-535, septembre-octobre 1993, p. 748-761. Ce dernier article vient d'être traduit et publié en français sous le titre de « Économie de l'attention », in Yves Citton (dir.), *L'Économie de l'attention. Horizon ultime du capitalisme ?*, Paris, La Découverte, 2014, p. 55-72. Toute une fermentation d'analyses pluridimensionnelles a lieu alors dans le monde germanique autour des questions attentionnelles, dont on trouve trace, par exemple, dans l'ouvrage collectif publié par Aleida et Jan Assmann (dir.), *Aufmerksamkeiten*, Munich, Fink, 2001.

caractéristique¹ ». À la fois par le mode de circulation des textes et par la découverte des promesses d'internet qui commencent alors à frapper les consciences, cette « nouvelle économie » de l'attention semble intrinsèquement liée aux « nouvelles technologies » numériques.

Les spécialistes du management Thomas Davenport et John Beck publient en 2001 *The Attention Economy : Understanding the New Currency of Business*, ouvrage devenu canonique pour aider les marketeurs et les managers à maximiser leur efficacité et leurs profits. À côté de diagrammes formalisant notre « paysage attentionnel » (*attentionscape*), on y lit que, « jadis, l'attention était considérée comme acquise, et c'étaient les biens et les services qui étaient perçus comme porteurs de valeur. À l'avenir, beaucoup de biens et de services seront fournis gratuitement en échange de quelques secondes ou minutes d'attention de la part de l'utilisateur² ». À partir du milieu des années 2000, on ne compte plus les publications qui, surtout dans les domaines anglo-saxons et germaniques, soulignent que « c'est l'attention qui fait désormais l'objet de la principale rareté³ ». On peut y distinguer grossièrement trois attitudes dominantes.

Certains économistes universitaires entreprennent de rendre compte de cette nouvelle économie attentionnelle en la soumettant à la formalisation exigée par la discipline économique orthodoxe, à l'image de Josef Falkinger qui publie deux articles importants frayant la voie à une quantification rigoureuse des capacités d'attraction attentionnelle observées au sein de nos interactions marchandes. Une économie de l'attention y est « modélisée comme une famille d'émetteurs qui emploient des signaux coûteux pour attirer l'attention de publics et avoir un

1. Michael H. Goldhaber, « Principles of the new economy », 1996, disponible sur Well.com ; cf. aussi « Some attention apothegms », 1996, disponible sur le même site internet, et « The attention economy and the Net », *First Monday*, vol. 2, n° 4, 1997, disponible sur FirstMonday.org.

2. John Beck et Thomas Davenport, *The Attention Economy : Understanding the New Currency of Business*, Cambridge (Mass.), Harvard Business School, 2001, p. 213.

3. Richard Lanham, *The Economics of Attention : Style and Substance in the Age of Information*, Chicago (Ill.), The University of Chicago Press, 2006, p. xi.

impact sur eux ». Dire que l'attention est une ressource rare implique que « l'exposition des sujets aux signaux est si forte qu'avoir un impact en absorbant une partie de leur attention requiert d'émettre des signaux assez puissants et de les cibler sur des publics dont les capacités de perception soient relativement non épuisées ». En conséquence de tels principes, qui convergent à montrer que « gérer et attirer l'attention sont en passe de devenir des maximes universelles des affaires et de l'économie¹ », toute une série de manuels plus pratiques se proposent d'aider chacun à optimiser la mobilisation de ressources attentionnelles toujours plus précieuses au sein d'une compétition toujours plus intense. Comme le soulignent bien Emmanuel Kessous, Kevin Mellet et Moustafa Zouinar, les études que les économistes orthodoxes consacrent à l'économie de l'attention tendent à « opposer deux logiques. La première vise à protéger l'attention de la surcharge d'information et à optimiser son allocation, la seconde a pour objectif de la capter dans une perspective de profit² ». On aura l'occasion de voir au deuxième chapitre comment cette tension produit parfois de curieux tête-à-queue au sein de l'orthodoxie économiste.

Une autre série d'ouvrages prend le contre-pied de ces pratiques publicitaires et managériales pour dénoncer les effets aliénants des manipulations attentionnelles induites par les technologies de l'attraction. Les publications de Pierre Lévy, Jonathan Crary, Bernard Stiegler, Jonathan Beller, Franco Berardi, Dominique Boullier ou Matteo Pasquinelli tentent de comprendre l'économie de l'attention comme relevant d'une mutation anthropologique dépassant largement le cadre des échanges marchands. Ces auteurs y voient souvent un appareil de capture qui agence nos désirs et nos subjectivités selon la logique dominante du profit capitaliste – avec des conséquences néfastes sur nos capacités de décision collectives ainsi que sur notre bien-être individuel.

1. Josef Falkinger, « Attention economies », *Journal of Economic Theory*, vol. 133, 2007, p. 266-267.

2. Emmanuel Kessous, Kevin Mellet et Moustafa Zouinar, « L'économie de l'attention. Entre protection des ressources cognitives et extraction de la valeur », *Sociologie du travail*, vol. 52, n° 3, 2010, p. 366.

Tout autant qu'à comprendre les mécanismes attentionnels, on s'attache ici à en dénoncer les appropriations dévoyées ou à en faire entrevoir les possibilités insoupçonnées.

Enfin, un troisième ensemble d'ouvrages traite des questions attentionnelles en tentant de mesurer l'impact des nouvelles technologies sur le développement de nos capacités mentales et de nos subjectivités. C'est ici un ton alarmiste qui prévaut souvent, pour affirmer qu'« internet nous rend bêtes » ou pour annoncer « un nouvel âge d'obscurantisme » que nous promettrait la pratique de la navigation en ligne et des jeux vidéo¹. Condamnés à la superficialité du *multi-tasking* (conçu comme l'accomplissement simultané de plusieurs tâches menées en parallèle), « les jeunes » seraient devenus physiologiquement incapables de se concentrer, comme en attesterait l'augmentation inquiétante des diagnostics de troubles déficitaires attentionnels.

L'hypothèse d'un retournement

Quoi qu'il en soit de ces questions, sur lesquelles reviendront les chapitres qui suivent, l'économie de l'attention paraît donc s'imposer, depuis le milieu des années 1990, comme un grand retournement tenant lieu de défi : la nouvelle rareté ne serait plus à situer du côté des biens matériels à produire, mais de l'attention nécessaire à les consommer. Avec cette conséquence pratique quelque peu déroutante, qui prend rapidement la forme d'une prophétie : mon éditeur a profité de votre naïveté et de notre idéologie économiste ancestrale pour vous vendre le livre que vous tenez en mains (ou le fichier numérique qui défile actuellement dans votre tablette de lecture), comme si c'était lui qui disposait de la ressource rare et précieuse (le livre et son contenu) ; en réalité, c'est vous, lecteurs et lectrices, qui tenez désormais le couteau par le manche, sans qu'on ose vous le

1. Cf., par exemple, Maggie Jackson, *Distracted : The Erosion of Attention and the Coming Dark Age*, New York (N. Y.), Prometheus, 2009, ou Nicholas Carr, *Internet rend-il bête ? Réapprendre à lire et à penser dans un monde fragmenté*, Paris, Laffont, 2011.

dire et sans que vous ne vous en soyez encore aperçus, puisque, devant la pléthore d'ouvrages rédigés et diffusés chaque mois, c'est votre attention, celle que vous mobilisez en ce moment pour suivre le déroulement de cette phrase, qui est désormais la ressource la plus rare et la plus ardemment désirée. En toute justice et en toute logique, c'est moi, auteur de ces lignes, qui devrait non seulement vous remercier, mais vous payer pour la grâce que vous me faites de consacrer votre temps si précieux à la lecture de ce livre, plutôt qu'aux millions de textes, de chansons ou de films qui vous sont offerts sur internet. D'où la prophétie : d'ici quelques années ou décennies, nous pourrions demander à être payés pour accorder notre attention à un bien culturel, au lieu d'avoir à payer le droit d'y accéder, comme on l'exige encore de nous en cette époque arriérée.

Pour contre-intuitive qu'elle puisse nous paraître, une telle prophétie est déjà partiellement réalisée dans notre réalité quotidienne. Par quel miracle puis-je bénéficier gratuitement des services quasi magiques d'un moteur de recherche comme Google, ainsi que des milliers de serveurs très coûteux et fortement consommateurs d'électricité que cette entreprise met à ma disposition ? Cette gratuité n'est autre que le prix d'ores et déjà payé à mon attention. C'est ce qu'exprime le proverbe de la « nouvelle économie » : *si un produit est gratuit, alors le vrai produit, c'est vous !* Plus précisément : votre attention.

Une firme comme Google en vit doublement. D'une part, ce sont nos recherches – nos curiosités, nos questions, nos clics sélectifs, les liens que nous établissons ou que nous activons – qui donnent toute sa substance à la merveilleuse intelligence de Google, dont l'algorithme ne serait qu'une coquille vide si nous ne le remplissons pas à chaque instant par notre intelligence collective. Google vit de notre attention active et réactive, qui nourrit et affine à chaque instant l'efficacité du dispositif formel mis à notre disposition. D'autre part, Google tend de plus en plus à vendre notre attention, nos désirs de savoir et nos orientations de recherches à des annonceurs auxquels la firme permet de court-circuiter les effets de notre intelligence commune : s'ils apparaissent en haut de page, ce n'est pas (seulement) par la vertu de leur pertinence,

attestée par nos multitudes de clics, mais parce qu'ils ont versé des millions de dollars pour gagner en visibilité *malgré* notre intelligence collective, qui les reléguerait bien plus bas si on la laissait s'organiser librement.

L'enseignement à tirer du mode de fonctionnement de Google (mais aussi de YouTube, de Facebook et de leurs consœurs) est on ne peut plus clair : *notre attention se paie*, et même assez cher. Pour le moment toutefois, elle ne se paie pas à nous : d'autres en écrèment les principaux profits. On retrouve ici les échos de la déclaration célèbre de Patrick Le Lay, alors président-directeur général de la chaîne de télévision TF1, qui caractérisait sa fonction par « la vente à Coca-Cola de temps de cerveau disponible » des téléspectateurs. TF1 nous offre gratuitement des émissions télévisées, parce que le produit, c'est notre attention – vendue à des annonceurs selon les équations alchimiques de l'audimat et de ses traductions multiples en termes de parts de marché, de visibilité, d'impact, de conduite des conduites, d'occupation des esprits et de pénétration des imaginaires.

Si le renversement annoncé par les prophètes de l'économie de l'attention ne saute pas encore aux yeux, c'est donc peut-être surtout parce que nous ne voulons pas voir ce qui relève de l'évidence. Pourquoi les grandes compagnies pharmaceutiques offrent-elles des week-ends gratuits à nos médecins (sous forme de « colloques ») – si ce n'est pour disposer de leur attention bienveillante envers les produits qu'elles mettent sur le marché ? Pourquoi les éditeurs de livres pour la jeunesse développent-ils des services permettant aux bloggeurs et bloggeuses de recevoir gratuitement les nouvelles parutions en échange d'une recension – si ce n'est parce que l'attention est contagieuse et que faire parler de soi est une condition de survie au sein de cette « nouvelle économie » ? Pourquoi les émissions de télé-réalité tendent-elles à abolir la distance entre ceux qui regardent et ceux qui sont vus, et à les faire entrer dans un tourniquet incontrôlé – si ce n'est parce que les dispositifs mass-médiatiques produisent de l'attention en mettant en scène de l'attention ?

Dans un article particulièrement sobre et éclairant, Katherine Hayles, professeure de littérature anglaise à l'université de

Duke en Caroline du Nord, suggère que nous sommes en train de vivre un déplacement majeur, à la fois vaste et rapide, dans les régimes attentionnels et les modes cognitifs caractérisant les générations d'enseignants et d'étudiants qui se côtoient actuellement dans les salles de classe. Les enseignants conçoivent leurs cours pour un régime d'*attention profonde*, supposant que les participants soient voués à « se concentrer sur un seul objet pendant de longues périodes (un roman de Dickens), à ignorer les stimuli extérieurs durant cette phase de concentration, à préférer n'avoir qu'une seule source d'information, à avoir une haute tolérance pour de longues périodes de focalisation ». De leur côté toutefois, les étudiants auraient contracté des habitudes caractéristiques d'une *hyper-attention* : « changer rapidement de focalisation entre différentes tâches, préférer de multiples sources d'information, chercher un haut niveau de stimulation, avoir une faible tolérance pour l'ennui »¹.

Pour autant qu'on leur apporte quelques nuances, quelques précisions et quelques recadrages, nous ferions donc bien de prendre au sérieux les prophéties des économistes de l'attention. Non, la « nouvelle » économie de l'attention ne va pas « remplacer » l'ancienne économie des biens matériels – pour la bonne raison qu'elle ne saurait exister sans ces derniers. Non, l'hyper-attention alimentée par l'accélération numérique n'est pas inéluctablement vouée à saper les bases de nos capacités de concentration profonde. Mais oui, quelque chose de majeur est en train de se reconfigurer, dans lequel la distribution de l'attention joue déjà un rôle hégémonique. C'est bien d'un retournement qu'il convient de faire l'hypothèse : ce qui était un épiphénomène – prêter collectivement attention à ceci plutôt qu'à cela – est en passe de restructurer fondamentalement la façon dont nous (re)produisons matériellement nos existences. L'attention est bien *la* ressource cruciale de notre époque. Nous ne pouvons nous y réorienter qu'en tentant de mieux comprendre les enjeux de sa circulation, de sa capture, de ses pouvoirs. Que pouvons-nous faire collectivement de

1. N. Katherine Hayles, « Hyper and deep attention : the generational divide in cognitive modes », *Profession*, 2007, p. 187.

nos attentions individuelles, et comment pouvons-nous contribuer individuellement à redistribuer notre attention collective ? Voilà le défi du retournement que nous sommes en train de vivre – et voilà les questions qui orienteront l'ensemble de ce livre.

Un recadrage temporel

Les discours majoritairement tenus aujourd'hui sur l'économie de l'attention touchent du doigt un problème essentiel, mais ils tendent généralement à le cadrer d'une façon discutable. La visée première de ce bref essai sera d'aider à redimensionner et à recentrer nos discours sur l'attention d'une façon qui prenne le contre-pied de trois lieux communs leurrants.

Le premier lieu commun tient à la nouveauté de la « nouvelle économie » de l'attention. Depuis un phénomène apparemment local et anecdotique comme l'explosion du festival *off* d'Avignon, dont la taille a quasiment décuplé depuis 1990, jusqu'au développement spectaculaire d'internet sur la même période, tout semble indiquer que les problèmes d'économie de l'attention ne sont devenus massivement ressentis qu'au cours des deux dernières décennies. Les données statistiques recueillies sur Google Books Ngram Viewer – ce logiciel de mesure de l'attention qui comptabilise les occurrences de mots ou d'expressions au sein des textes numérisés par Google Books¹ – confirment cette première impression (*figures 2 et 3*). Ils montrent, à la fois dans le corpus anglophone et dans le corpus francophone, un décollage spectaculaire localisé en 1996, c'est-à-dire au moment où Michael Goldhaber suscite une polémique en affirmant la nouveauté radicale de l'*attention economy*, dont une série de critiques dénonce aussitôt le caractère fumeux ou illusoire².

1. Sur Google Ngram Viewer, cf. l'ouvrage d'Erez Aiden et Jean-Baptiste Michel, *Uncharted : Big Data as a Lens on Human Culture*, New York (N. Y.), Riverhead, 2013.

2. Cf., par exemple, Philippe Aigrain, « Attention, media, value and economics », *First Monday*, vol. 2, n° 9-1, septembre 1997.

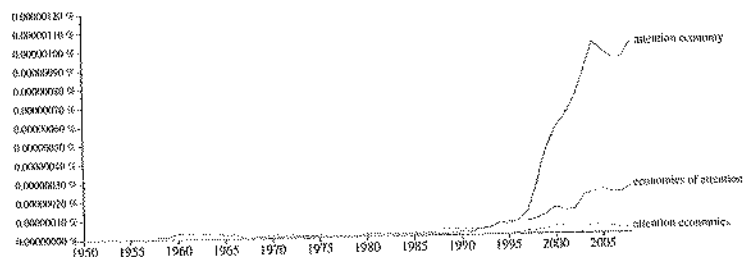


Figure 2. Occurrences de « *attention economy* », « *economics of attention* » et « *attention economics* » dans Google Books Ngram Viewer, corpus anglophone 1950-2008 (consulté le 23 avril 2014)

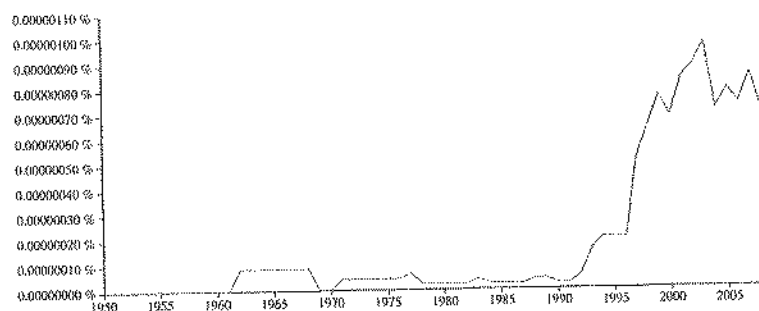


Figure 3. Occurrences de « économie de l'attention » dans Google Books Ngram Viewer, corpus francophone 1950-2008 (consulté le 23 avril 2014)

Même si l'on parle beaucoup de « surcharge informationnelle » à partir des années 1970, plusieurs convergences technologiques et sociologiques confirment intuitivement le bien-fondé de cette périodisation (multiplication des chaînes télévisées disponibles en réseau hertzien ou câblé, instauration des abonnements illimités dans les cinémas, échanges de fichiers de pair-à-pair en ligne, mise en place des bibliothèques numérisées en libre accès, développement des médias alternatifs et des blogs, émergence de YouTube et de Google Books).

Il convient toutefois de faire un pas en retrait, pour mieux mesurer les parts respectives de l'inertie et de la nouveauté dans notre situation d'offre pléthorique et dans les stratégies qu'elle induit parmi nous. On l'a vu, notre pléthore de biens numérisés conduit Georg Franck ou Michael Goldhaber à réinventer une économie de l'attention que Gabriel Tarde avait esquissée dès les crises de surproduction industrielle de la fin du XIX^e siècle. Les comédiens qui s'efforcent d'attirer le chaland en jouant une scène de leur pièce dans les rues d'Avignon ne font que réinventer la pratique de la « parade », déjà cultivée et raffinée par les troupes proposant leurs spectacles dans les foires d'Ancien Régime. Ann Blair a montré récemment comment c'était déjà sous la pression d'un sentiment de surcharge informationnelle que les humanistes de la Renaissance et les philosophes du XVII^e siècle ont élaboré des dispositifs livresques (tables des matières, index, références) et épistémologiques (la « méthode » de Descartes) pour se repérer au sein de la surabondance de textes où ils avaient déjà peur de se noyer¹. Et ce n'est pas un satiriste du troisième millénaire commentant les six cents romans de nos rentrées littéraires, mais un écrivain de 1760, Charles Tiphaigne de La Roche, qui se demande « comment percer la foule » et « comment s'attirer l'attention », dès lors que « tout le monde s'est mis à écrire et [que] vous trouverez plus aisément un auteur qu'un lecteur »².

Dans son ouvrage de 2006 intitulé *The Economics of Attention: Style and Substance in the Age of Information*, Richard Lanham a parfaitement raison de souligner que l'économie de l'attention est vieille d'au moins deux millénaires et demi, puisque les rhétoriciens ont conçu leur travail et leur science depuis l'Antiquité comme

1. Ann M. Blair, *Too Much to Know: Managing Scholarly Information before the Modern Age*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 2010. Le splendide livre d'Ivan Illich, *Du lisible au visible. Sur L'Art de lire de Hugues de Saint-Victor*, Paris, Le Cerf, 1991, suggère que le besoin de rendre l'information directement accessible sous forme de « texte », plutôt que dépendante du déroulement temporel d'une parole transcrite par le livre, relève d'une révolution mentale qu'il convient de faire remonter au XII^e siècle.

2. Charles Tiphaigne de La Roche, *Giphantie*, t. 1, Paris, 1760, p. 52.

une expertise à capter, puis à soutenir l'attention d'un auditoire, que ce soit dans un contexte judiciaire, politique ou artistique. Comme il le relève, une bonne part des réflexions et des expérimentations relatives au « style », avant-hier comme aujourd'hui, méritent d'être (re)lues au sein d'un contexte de rivalité dans la conquête d'une attention toujours douloureusement limitée. Et ce serait alors les historiens de l'art, les chercheurs en esthétique et en littérature qui seraient mieux placés que les économistes, les spécialistes du management et du marketing, pour comprendre les enjeux à long terme de l'économie de l'attention.

Si l'on retourne à Google Books Ngram Viewer pour questionner la machine sur ces bases élargies, du double point de vue de la temporalité et des disciplines, on voit une tout autre périodisation s'esquisser sous nos yeux. En faisant remonter l'empan de la recherche à 1850 et en y introduisant le syntagme anglais d'« *economy of attention* », utilisé dans des domaines situés aux frontières de la psychologie et de l'esthétique (davantage que de la cybernétique et de l'économie), on renverse pas mal d'idées reçues sur l'économie de l'attention (*figure 4*).

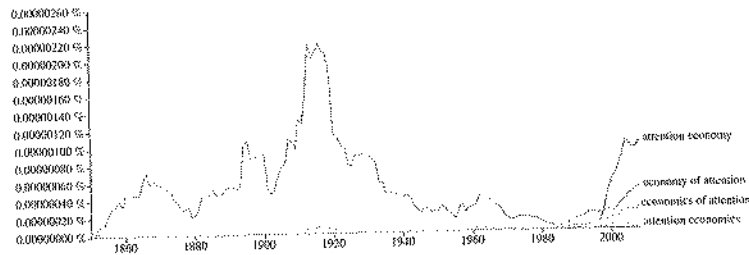


Figure 4. Occurrences de « *economy of attention* » dans Google Books Ngram Viewer, corpus anglophone 1850-2008 (consulté le 23 avril 2014)

Ceux qui se préoccupaient d'*economy of attention* entre 1850 et 1950 inscrivaient souvent leur réflexion dans un questionnement d'ordre esthétique, qui s'intéressait plutôt à la qualité de l'expérience sensible et intellectuelle qu'à sa quantification en

termes productivistes. C'est cette dimension esthétique que cet ouvrage tentera de réintroduire dans nos discussions actuelles sur l'économie de l'attention. Au-delà d'un choix de méthode et d'approche, ce premier recadrage engage une certaine vision de l'histoire de l'attention. Cette histoire reste encore très largement à écrire, malgré le vœu exprimé par Charles Bonnet en 1783, qui reste plus pertinent que jamais :

Il nous manque un Livre qui serait le plus utile de tous ceux qui peuvent sortir de l'esprit humain ; ce serait une histoire de l'Attention. Si ce Livre était bien fait et bien pensé, il ferait tomber toutes les logiques ; c'est qu'il serait une logique réduite en action¹.

Si nous sommes effectivement en train de vivre un grand retournement dans les rapports qu'entretiennent les deux niveaux étroitement intriqués de nos réalités économiques (capacités de production des biens matériels et capacités de réception des biens culturels), il convient de situer ce retournement dans le cadre élargi de la grande transformation qu'ont connue nos sociétés occidentales avec le développement parallèle de l'industrialisation et du marketing à partir du milieu du XIX^e siècle.

Il ne faut pas s'étonner que le livre le plus profond sur l'histoire de l'attention émane d'un historien de l'art, Jonathan Crary, qui a bien analysé la façon dont l'attention devient vers 1870 une question socio-économique centrale, au point de rencontre de cinq évolutions convergentes. Dans *Suspensions of Perception : Attention, Spectacle and the Modern Culture*, il reconstitue en détail la chaîne de transformations qu'on a entrevue tout à l'heure à travers quelques citations de la *Psychologie économique* de Gabriel Tarde. D'une part, la diffusion du travail à la chaîne exige de mobiliser une attention très particulière de la part des travailleurs, astreints à rester alertes face à des tâches répétitives et monotones au plus

1. Charles Bonnet, *Analyse abrégée de l'Essai analytique*, § XXI, in *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie*, t. 7, 1783, p. 35. On attend de voir le programme de recherche d'une telle histoire de l'attention être pris en charge par des thèses universitaires, voire par un collectif de chercheurs réunis pour un projet comparable aux *Histoires des femmes*, de la *vie privée* ou de l'*édition*.

haut point. En même temps et en conséquence de l'industrialisation, l'écoulement des produits ainsi fabriqués en grand nombre requiert de capter l'attention de nouvelles masses de consommateurs, à travers l'émergence des premières formes de publicité et de marketing à grande échelle. À partir de la même époque, le développement d'une psychologie expérimentale de l'attention accompagne de près – depuis maintenant un siècle et demi – les tensions et reconfigurations incessantes auxquelles les évolutions du capitalisme soumettent nos capacités à être, à rester ou à devenir attentifs à certains phénomènes plutôt qu'à d'autres. La seconde moitié du XIX^e siècle voit se multiplier les inventions de nouveaux dispositifs médiatiques – du télégraphe intercontinental au cinéma, en passant par le *Kaiserpanorama* et les premières tentatives de radiodiffusion – qui ont tous en commun de reconfigurer notre attention en servant de prothèses et d'extensions à nos sens (pour reprendre la façon dont Marshall McLuhan caractérisait les médias¹). Enfin, le livre de Jonathan Crary suggère de façon convaincante que tout un pan de l'art pictural de l'époque, des impressionnistes à Cézanne, met en scène soit des personnages, soit des modes de vision caractérisés par des décalages et des tensions non résolues entre attention et distraction.

Depuis le XIX^e siècle, et en particulier durant ses deux dernières décennies, la modernité capitaliste a généré une re-création incessante des conditions de l'expérience sensorielle, dans ce qui peut être considéré comme une révolution des moyens de perception. Le problème de l'attention est ainsi devenu une question primordiale. Sa centralité était directement reliée à l'émergence d'un champ social, urbain, psychique et industriel toujours plus saturé de stimuli

1. Dans la suite de cet ouvrage, on utilisera le terme de « médias » non seulement pour se référer aux *mass media* (journaux, radio, télévision), comme on le fait généralement en France, mais aussi parfois – dans une acception « médiologique » plus large et selon l'usage anglais des *Media Studies* ou allemand des *Medienstudien* – de façon à désigner les médiations très diverses dont les humains ont pu se servir pour enregistrer, diffuser et traiter de l'information, depuis des vibrations sonores transmises par l'air entre une bouche et des oreilles jusqu'au réseau mondial qu'est aujourd'hui internet.

sensoriels. L'inattention, spécialement dans le contexte des nouvelles formes de production industrielle à grande échelle, commença à être traitée comme un danger et un problème sérieux, quoique ce soit souvent les agencements propres à la modernité elle-même qui produisent l'inattention. Une dimension centrale de la modernité apparaît dans la persistante crise de la capacité d'attention, crise au cours de laquelle l'évolution des configurations du capitalisme pousse continuellement l'attention et la distraction vers de nouvelles limites et de nouveaux seuils, avec une séquence infiniment répétée de nouveaux produits, qui sont à la source de nouvelles stimulations et de nouveaux flux d'information, auxquels répondent de nouvelles méthodes de gestion et de régulation de la perception¹.

Un premier recadrage temporel s'impose donc par rapport à l'association traditionnelle entre économie de l'attention et développement des technologies numériques. D'une part, sur le très long terme, on enrichira notre compréhension de ces phénomènes en les resituant dans les analyses et les théorisations esthétiques qui ont scandé la réflexion sur la rhétorique et la stylistique. D'autre part, l'économie de l'attention ne peut pas être séparée des évolutions qu'a connues et induites le capitalisme au cours des cent cinquante dernières années, depuis la modernisation industrielle qui continue à conquérir la planète (aujourd'hui en Chine, au Brésil ou en Inde), jusqu'à la taylorisation des tâches intellectuelles qui affecte les redéploiements du « capitalisme cognitif² ».

De l'individuel au collectif

Le deuxième recadrage, implicite dans le point précédent, consiste à sortir d'une approche essentiellement individualiste de l'attention. Sous l'influence de l'individualisme méthodologique

1. Jonathan Crary, *Suspensions of Perception : Attention, Spectacle and the Modern Culture*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1999, p. 13-14. Une traduction française de cet ouvrage essentiel est annoncée par les éditions Dehors pour 2015.

2. Cf. sur ce point Yann Moulier Boutang, *Le Capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.

qui caractérise conjointement la discipline économique orthodoxe, la psychologie expérimentale héritée du XIX^e siècle et le développement récent de neurosciences (avec leur appendice cognitiviste), la plupart des analyses courantes portent sur l'attention qu'un cerveau (en position de sujet) dirige ou éprouve par rapport à une chose ou un problème (en position d'objet).

Cette approche individualiste bénéficie sans doute d'une certaine évidence intuitive. L'expérience que chacun de nous a des objets de sa perception nous apparaît bien sous un mode individuel. Qu'est-ce que notre attention en ce moment précis ? *Je* regarde l'écran où s'affichent les mots que je tape sur mon clavier ; toi, lecteur ou lectrice, *tu* regardes l'écran ou la page où ma phrase a été consignée. Lorsque des chercheurs entreprennent d'analyser notre attention dans des conditions expérimentales, ils se trouvent bien observer un face-à-face entre, d'une part, un *je*-sujet (identifié au cerveau, à l'esprit, à la conscience ou à l'ancienne « âme ») qui a de l'attention à prêter, avec plus ou moins de contrainte, d'effort, de désir ou de facilité, et, d'autre part, des objets (choses tridimensionnelles, figures sur un écran, odeurs, goûts, sons, signes, voix, paroles, visages) qui ont une capacité plus ou moins grande à attirer ou à soutenir l'attention qu'on peut leur prêter. Les infinies variations, expérimentations et spéculations sur les rapports multiples et nuancés que peuvent entretenir de tels sujets et de tels objets ont rempli des milliers de pages d'articles scientifiques et d'ouvrages savants – depuis la psychologie expérimentale de Gustav Fechner et Wilhelm Wundt, le traité de Théodule Ribot sur la *Psychologie de l'attention*, les cours d'Edmund Husserl sur la phénoménologie de l'attention, les manuels de management et de marketing qui se multiplient aujourd'hui pour aider les dirigeants et les publicitaires à mieux capturer et captiver notre attention, et jusqu'aux découvertes les plus récentes des neurosciences, très bien synthétisées dans un ouvrage récent de Jean-Philippe Lachaux¹.

Les conséquences pratiques d'un tel individualisme méthodologique posent toutefois de nombreux problèmes, comme l'illustre

1. Jean-Philippe Lachaux, *Le Cerveau attentif. Contrôle, maîtrise, lâcher-prise*, Paris, Odile Jacob, 2011.

la façon dont nos sociétés tendent à diagnostiquer et soigner les troubles déficitaires de l'attention et d'hyperactivité (TDA). Même si les meilleurs manuels consacrés à ce thème prennent la peine, dans un avant-propos, de l'inscrire dans le contexte d'une « accélération des communications », d'une « révolution technologique » ou d'un « zapping » généralisé, ils débouchent très rapidement sur un diagnostic strictement limité à l'interaction entre l'enfant-sujet et les objets rencontrés dans son environnement. Les tests de dépistage sont centrés sur une trentaine de critères évaluant le degré auquel l'enfant « ne fait pas attention aux détails ou fait des erreurs de distraction dans les devoirs ou d'autres activités », « ne semble pas entendre lorsqu'on lui parle directement », « est distrait par des stimuli externes », « oublie des choses dans la vie quotidienne », « quitte sa chaise en classe ou dans d'autres situations où il est demandé de rester assis », « répond avant que les questions ne soient posées », « a des difficultés à attendre son tour », « interrompt ou dérange les autres »¹. D'autres manuels ne s'embarrassent pas de précautions inutiles. « Pourquoi bouge-t-il autant ? Pourquoi a-t-il l'esprit ailleurs ? » : la « cause de ce syndrome » est renvoyée à « l'insuffisance de sécrétion de certains neurotransmetteurs », provoquant « un ralentissement dans le transport de l'information, ce qui, à son tour, modifie la vitesse de fonctionnement de la zone du cerveau concerné »².

Les TDA relèvent donc bien du « trouble » (individualisé, personnalisé, ou plus précisément neurologisé) et du « déficit » (les neurones ne travaillent pas assez vite). Comment dès lors s'étonner que la voie royale qui s'est imposée (depuis les États-Unis) pour les « gérer » passe par la large distribution de Ritalin à tout un segment des jeunes générations³ ? À « désordre neurologique », solution médicamenteuse. Oubliée l'accélération

1. Jacques Thomas, Célia Vaz-Cerniglia et Guy Willems, *Troubles de l'attention chez l'enfant*, Issy-les-Moulineaux, Masson, 2007, p. v-vi et 38-40.

2. Colette Sauvé, *Apprivoiser l'hyperactivité et le déficit de l'attention*, Montréal, Éditions de l'hôpital Sainte-Justine, 2007, p. 16-17.

3. Cf. à ce sujet Bruno Falissard, « Les médicaments de l'attention : les doutes d'un praticien », *Esprit*, n° 401, janvier 2014, p. 34-43.

des communications, les nouveaux dispositifs médiatiques, la surcharge informationnelle, bref, toute « l'évolution des configurations du capitalisme » signalée par Jonathan Crary, qui « pousse continuellement l'attention et la distraction vers de nouvelles limites et de nouveaux seuils ». De « la persistante crise de la capacité d'attention » induite depuis au moins cent cinquante ans au sein de l'ensemble de nos populations et de nos modes de vie, ne reste que des individus-sujets pathologisés pour « ne pas faire attention aux détails », « être distraits par des stimuli externes » ou « avoir des difficultés à attendre leur tour ».

En conséquence de cette individualisation de nos modes de comportement, nous employons la chimie pour contraindre l'attention de nos enfants (ainsi que la nôtre), coûte que coûte, à se plier aux besoins – inédits, parfaitement factices et terriblement invasifs – du Janus capitaliste, qui prône simultanément une implacable discipline productive et un hédonisme consumériste sans limite. C'est bien dans le cadre large d'une vaste *économie de l'(in)attention* qu'il faut impérativement situer les TDA – plutôt que dans le cadre trop étroit du rapport sujet-objet ou de la dynamique familiale. Si nos enfants et nous-mêmes souffrons de quelque chose, c'est d'abord de cette maladie socio-économique très particulière qu'est le « capitalisme mental¹ ». Comme le remarque Bernard Stiegler,

la grande tentation est de vouloir soumettre l'attention à une captation intégrale, de mobiliser tout le « temps de cerveau disponible » – [...] une « économie de l'attention » s'est développée pour capter l'attention par tous les moyens (étant donné la concurrence entre tous les médias), qui aboutit en réalité à la destruction de tous les systèmes qui produisent de l'attention².

1. Georg Franck, *Mentaler Kapitalismus : Eine politische Ökonomie des Geistes*, Munich, Carl Hanser, 2005 ; un article de synthèse, traduit en français sous le titre « Capitalisme mental », est paru dans la revue *Multitudes*, n° 54, automne 2013, p. 199-213.

2. Bernard Stiegler, *Économie de l'hypermatériel et psychopouvoir*, Paris, Mille et une nuits, 2008, p. 117 et 122.

Après l'élargissement de l'empan historique nécessaire pour comprendre les enjeux de l'économie de l'attention, un deuxième recadrage impose donc de renverser l'approche actuellement dominante, qui focalise les questions d'attention sur les rapports qu'entretient un sujet perceptif avec certains objets perçus (ou ignorés). C'est pourquoi cet ouvrage proposera un parcours en trois parties qui renversera nos façons traditionnelles de concevoir l'attention : au lieu de partir des évidences de l'attention individuelle pour composer l'horizon d'une attention collective, on partira du commun pour en dégager la perspective de meilleures formes d'individuation.

Une première partie commencera donc par envisager l'attention comme un phénomène essentiellement *collectif* : « je » ne suis attentif qu'à ce à quoi *nous* prêtons collectivement notre attention. Pour comprendre les façons dont un sujet se sensibilise à un objet, il importe de repérer les « régimes attentionnels » collectifs à travers lesquels nous sommes conduits à percevoir notre monde, comme aident à le faire les travaux de Dominique Boullier. De façon probablement contre-intuitive, mais qu'on espère être d'autant plus éclairante, les premiers chapitres considéreront l'attention comme relevant de flux trans-individuels, inégalement répartis à la surface de la planète Terre ainsi qu'à l'intérieur de chaque formation sociale. Les puissantes analyses menées par Georg Franck permettront de reconnaître dans l'attention une nouvelle forme de capital, dont la circulation, la distribution, l'accaparement et l'investissement relèvent bel et bien d'une économie, avec ses mécanismes de production, d'accumulation, de financement, de mise en concurrence et d'exploitation. Ce sont bien entendu les réseaux médiatiques qui fournissent l'infrastructure d'une telle économie, aussi seront-ils placés au cœur de l'analyse. Grâce à des auteurs comme Maurizio Lazzarato, Bernard Stiegler, Franco Pasquinelli, on pourra mieux comprendre la nature, les principes organisateurs, les nouvelles divisions en classes, qui réorganisent le capitalisme contemporain autour de cette nouvelle forme de capital qu'est l'attention.

Une deuxième partie sera consacrée à ce que les psychologues font relever de l'attention *conjointe*. À partir de 9 mois, le bébé passe de relations dyadiques (sujet-objet) à des relations triadiques, où l'attention de deux sujets affecte la façon dont chacun envisage l'objet. Si l'adulte détourne son regard, l'enfant apprend à suivre la direction de ce regard : « je » suis attentif à ce à quoi *tu* prêtes attention. En deçà des grandes masses de l'attention collective, telle qu'elle est canalisée par les médias, au-delà du couple que forment une mère et son enfant ou les deux partenaires d'une relation amoureuse, le domaine de l'attention conjointe est celui des « petits groupes » qu'étudiait Roland Barthes dans ses cours au Collège de France sur le vivre ensemble. La relation pédagogique en est l'un des domaines les plus importants : une salle de classe, c'est un microcosme qu'on ne peut comprendre ni comme une somme de relations sujets-objets ni comme un lieu de passage de flux médiatiques. Aux outils de la macroéconomie du capitalisme attentionnel, il faut substituer les outils plus fins d'une microéconomie de l'attention conjointe, que l'on retrouve également dans l'espace clos d'une salle de spectacle vivant.

La co-construction des subjectivités et des compétences intellectuelles exige la co-présence de corps attentifs partageant un même espace, au fil d'accordages affectifs et cognitifs infinitésimaux mais décisifs. On y trouvera le fondement d'une qualité particulière d'attention relevant du *care* – c'est-à-dire de la prise en compte attentionnée de la vulnérabilité d'autrui, de notre solidarité et de notre responsabilité envers lui. Mais, pour échapper à l'étouffement menaçant toute relation duelle, on verra également s'esquisser le besoin d'un certain détachement, nécessaire à ce que nos attentions puissent être « conjointes » sans être « confondues » : ce sera la notion psychanalytique d'« attention flottante » qui permettra de formaliser ce détachement indispensable à toute individuation.

Une troisième et dernière partie pourra alors seulement revenir aux rapports d'(in)attention que nous entretenons en tant que sujets envers les objets de notre environnement. Le détour par l'attention collective et par l'attention conjointe conduira toutefois à dépasser les questions de l'attention individuelle, pour

les réorienter vers le bon usage d'une attention *individuan*te. Les enseignements passionnants délivrés par la neurobiologie de l'attention méritent d'être resitués dans le millefeuille des régimes superposés qui structurent nos sensibilités et nos désensibilisations. La nano-économie intracérébrale de l'attention, modélisée en termes de zones, de synapses, d'influx et de neurotransmetteurs, ne prend son sens que recadrée à l'intérieur de la microéconomie des petits groupes au sein desquels nous évoluons quotidiennement (famille, bureau, entreprise) et de la macroéconomie des grands flux médiatiques emportant nos consciences dans leurs envoûtements. Au sein du double cadre fourni, d'abord, par ce à quoi *nous* prêtons attention collectivement, ensuite, par ce à quoi *tu* prêtes une attention conjointe à la mienne, il importe au plus haut point de comprendre dans quelle mesure – et surtout comment – *je* peux réorienter l'attention qui dirige mon devenir.

Voilà l'objet de l'attention individuan

Vers une écologie de l'attention

Un tel parcours impose toutefois un troisième décalage, qui invite à recadrer le vocabulaire dont on s'est servi jusqu'ici pour nommer l'objet de cette réflexion et de cette étude. Économie de l'attention, *attention economy*, *economics of attention*, *economy of attention* : toutes ces expressions, qui aident à cerner

la dynamique d'une profonde reconfiguration de nos formes de vies, portent le ver du paradigme économiciste au cœur de nos imaginations de l'avenir. Est-ce vraiment d'une « économie » qu'est redevable le fonctionnement (collectif, conjoint et individuel) de nos attentions ? Il est urgent d'en douter.

Ce doute ne paraît guère partagé. Aurélien Gamboni a produit un effet de recadrage lumineux en ponctuant une discussion par la suggestion de parler d'« écologie de l'attention » plutôt que d'« économie de l'attention »¹. Si on en trouve l'esquisse au détour de telle ou telle réflexion sur l'attention², ce syntagme ne suscite encore dans Google Books Ngram Viewer qu'un encéphalogramme parfaitement plat (figure 5).

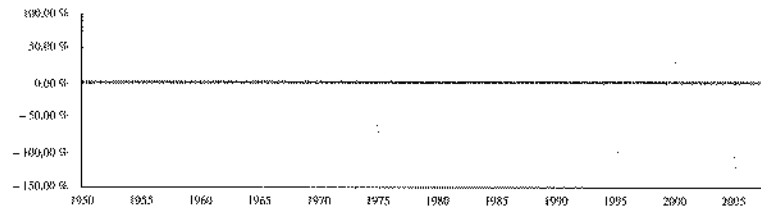


Figure 5. Occurrences de « écologie de l'attention » dans Google Books Ngram Viewer, corpus francophone 1950-2008 (consulté le 23 avril 2013)

Faire décoller cette ligne encore inerte à ce jour relève pourtant d'une nécessité urgente, et constitue l'une des ambitions de ce bref essai. Même si, comme on le verra au deuxième chapitre, il peut être très éclairant de considérer l'attention comme le

1. Cf. Aurélien Gamboni, « L'Escamoteur : économie de l'illusion et écologie de l'attention », in Angela Braitto et al., *Technologies de l'enchantement. Pour une histoire multidisciplinaire de l'illusion*, Grenoble, ELLUG, 2014, chap. 2.

2. Jean-Marie Schaeffer parle ainsi d'« écologie attentionnelle » pour caractériser les expériences esthétiques ; Matthew Crawford, qui prépare un ouvrage sur ce sujet, souligne à quel point « notre écologie de l'attention est fragilisée » (entretien paru dans *Le Monde* du samedi 27 juillet 2013) ; Daniel Goleman consacre deux chapitres (XIII et XIV) de son ouvrage *Focus : The Hidden Driver of Excellence*, New York (N. Y.), HarperCollins, 2013, à notre incapacité systémique à focaliser notre attention collective sur le long terme des questions écologiques.

« capital » propre à une nouvelle couche de l'économie marchande, on s'enferme dans une perspective étroite et mutilante en se satisfaisant du paradigme économique pour rendre compte de l'attention. Nos habitudes langagières nous poussent certes dans cette direction : on « prête » attention à ceci ou cela ; ces objets nous « rendent » généralement de l'information en « échange » de ce « prêt » ; cette forme de transaction « produite » bien une sorte de « profit » intellectuel. À s'en tenir au paradigme économique dominant — orienté vers la maximisation du profit grâce à la diminution des coûts, sous l'horizon de la concurrence marchande —, on laisse entendre que tout se résume à « mieux répartir », à « organiser plus rationnellement » ou à « gérer plus efficacement » nos ressources attentionnelles, que ce soit à des fins publicitaires, managériales, productivistes ou activistes. De telles métaphores sont pourtant aussi dangereuses par les différences qu'elles estompent qu'elles sont utiles par les parallélismes qu'elles révèlent.

Trois objections principales peuvent être adressées à cette économisation de l'attention. Premièrement, on l'a déjà vu, le paradigme actuellement dominant en économie repose sur une méthodologie individualiste leurrante, qui pose le collectif comme résultant des activités individuelles, alors qu'il s'agit de comprendre comment celles-ci s'individuent à partir du commun.

Deuxièmement, nos raisonnements économiques se présentent comme des outils relevant d'une raison purement instrumentale : ils ne nous aident qu'à faire plus efficacement ce que nous sommes censés avoir déjà décidé de faire ou de désirer. L'économie ne prétend (modestement) éclairer que la gestion optimale de ressources rares, sans s'autoriser à entrer en matière sur la question des fins vers lesquelles nous orientons l'utilisation desdites ressources. La « Grande Société » rêvée par Friedrich Hayek est admirablement « libérale » en ceci qu'elle s'efforce de donner autant de moyens de bonheur que possible aux individus qui la composent, tout en laissant chacun(e) libre de se donner sa propre définition du bonheur (construire des églises pour célébrer le Seigneur, acheter des voitures de luxe pour frimer le week-end, collectionner des timbres, étudier la philosophie de Spinoza). Or

L'attention ne saurait se réduire à une seule question de moyens. On ne peut prétendre tenir un discours axiologiquement neutre (détaché de toute valeur subjective) sur l'attention, pour la bonne raison que les processus attentionnels sont indissociablement liés à nos processus de valorisation. Comme on le verra dans la dernière partie, l'attention est individuante en ce qu'elle relève d'une dynamique circulaire – d'un cercle qui peut tout aussi bien être vicieux que vertueux : je valorise ce à quoi je prête attention, et je prête attention à ce que je valorise. Dès lors que le moyen-ressource conditionne la fin visée à travers lui, on ne peut plus prétendre, comme le fait notre idéologie économiste, maximiser les moyens en laissant chacun libre de choisir ses fins. Rabattre l'étude des dynamiques attentionnelles sur le vocabulaire économiste nous empêche donc de poser la question essentielle : comment – c'est-à-dire, inéluctablement, dans quelle direction, vers quelles fins – orienter l'attention qui dirige notre devenir ?

Troisièmement, le paradigme économique mérite surtout d'être récusé parce qu'un autre paradigme s'avère bien plus stimulant pour concevoir les complexités de nos processus attentionnels – celui de l'écologie dite « profonde » théorisée par le philosophe norvégien Arne Naess sous l'appellation d'*écosophie* :

« Écosophie » est composé du préfixe « éco- » que l'on trouve dans « économie » et dans « écologie », et du suffixe « -sophie » que l'on trouve dans « philosophie ». [...] La « *sophia* » n'a aucune prétention scientifique spécifique, contrairement aux mots composés de « *logos* » (« biologie », « anthropologie », « géologie », etc.), mais toute vue de l'esprit dite « sophique » doit être *directement pertinente pour l'action*. [...] La « *sophia* » signifie le savoir intuitif (*acquaintance*) et la compréhension, plutôt que la connaissance impersonnelle et abstraite¹.

Dans les mêmes années 1980 où Arne Naess publiait son ouvrage le plus connu, Félix Guattari recourait au même terme

1. Arne Naess, *Écologie, communauté et style de vie* (1989), Paris, Dehors, 2008, p. 72.

pour désigner la nécessaire concaténation de plusieurs niveaux essentiellement solidaires :

Une écosophie articulant entre elles l'ensemble des écologies scientifique, politique, environnementale, sociale et mentale est peut-être appelée à se substituer aux vieilles idéologies qui sectorisaient de façon abusive le social, le privé et le civil, et qui étaient foncièrement incapables d'établir des jonctions transversales entre la politique, l'éthique et l'esthétique. [...] Je l'appelle *écosophie*, non pour englober tous ces abords écologiques hétérogènes dans une même idéologie totalisante ou totalitaire, mais pour indiquer au contraire la perspective d'un choix éthico-politique de la diversité, du dissensus créateur, de la responsabilité à l'égard de la différence et de l'altérité¹.

Chez l'un comme chez l'autre, l'approche écosophique a pour affirmation centrale que les individus ne préexistent pas aux relations qui les constituent : « Le relationnisme a une valeur écosophique parce qu'il permet de faire disparaître la croyance selon laquelle les organismes ou les personnes sont des choses isolables de leur milieu. Parler d'interaction entre les organismes et le milieu nourrit de fausses idées, parce qu'*un organisme est une interaction*². »

De même pourrait-on dire que *l'attention est une interaction*. Elle constitue le médiateur essentiel en charge d'assurer ma relation à l'environnement qui alimente ma survie : un être ne peut persister dans l'existence que dans la mesure où il parvient à « faire attention » à ce dont dépend la reproduction de sa forme de vie. Il doit « veiller à » (*to attend to, beachten*) ce qui lui permet de vivre, il doit s'en soucier pour pouvoir en prendre soin (*care*). C'est une véritable activité – préalable de toute forme d'action ultérieure – que de *faire attention* : cela implique de tisser ses observations et ses gestes en respectant

1. Félix Guattari, *Qu'est-ce que l'écosophie ?*, textes rassemblés par Stéphane Nadaud, Paris, Lignes/IMEC, 2013, p. 33 et 66.

2. Arne Naess, *Écologie, communauté et style de vie*, *op. cit.*, p. 97.

le degré de tension propre à entretenir des relations soutenables avec notre milieu.

Loin de relever d'une expertise purement technique (comme veut le faire croire le discours économiste régnant), l'activité consistant à faire attention relève d'une véritable *sagesse* environnementale – une *écophilosophie* – au sein de laquelle l'orientation des fins est indissociable du calcul des efficacités. Les analyses mettant en lumière les mécanismes d'une économie de l'attention méritent certes de nous intéresser en révélant les nouvelles dynamiques qui se surimposent à l'économie traditionnelle, concentrée sur la production marchande des biens matériels. Mais ces analyses demandent à être recadrées dans la perspective plus large d'une *écophilosophie* de l'attention, seule capable d'articuler les cinq niveaux de réajustements écologiques nécessaires à la reproduction des formes de vie que nous valorisons. L'écologie *biophysique* de nos ressources environnementales, l'écologie *géopolitique* de nos relations transnationales, l'écologie *socio-politique* de nos rapports de classes, l'écologie *psychique* de nos ressources mentales dépendent toutes de l'écologie *médiatique* qui conditionne nos modes de communication¹.

Ce dernier niveau est à la fois le plus superficiel (superstructurel), puisqu'il paraît n'être que le « reflet » des quatre autres, et le plus fondamental (infrastructurel), puisque c'est lui qui décide ce à quoi nous faisons attention (ou pas). C'est de cela que dépend l'épanouissement ou l'écrasement de ce qui nous est le plus cher. C'est pour cela que l'écophilosophie de l'attention est pour nous tous une question proprement vitale. Et c'est pour cela qu'on entamera cet essai sur une analyse du statut de l'attention dans nos régimes médiatiques actuels.

L'ATTENTION COLLECTIVE

1. J'ai tenté de développer cela dans *Renverser l'insoutenable*, Paris, Seuil, 2012.

Chapitre premier

Envoûtements médiatiques et régimes attentionnels

Imaginons la surface de la Terre vue depuis Saturne à l'aide d'un télescope surpuissant permettant non seulement d'observer les mouvements des corps humains jusqu'à l'intérieur de leurs maisons, mais aussi de les enregistrer et de passer à l'accélééré leurs évolutions au fil des siècles. Par grandes masses, chaque jour, on les voit aller aux champs, dans des usines ou dans des bureaux, prendre des transports en commun, monter dans des voitures qui s'agglutinent dans des bouchons. On croit comprendre que ces mouvements sont induits en eux par des nécessités fonctionnelles : produire de la nourriture, des habits, des outils, des compétences nécessaires au renouvellement de leur subsistance.

Depuis le XVIII^e siècle, on remarque qu'une certaine proportion d'entre eux, d'abord minime mais croissante au point de devenir bientôt majoritaire, reste presque immobile en gardant les yeux fixés sur des feuilles de papiers ou des écrans luminescents. Certains se livrent à cette inactivité apparente seulement le soir ou le week-end, à la suite de leur journée de mouvements productifs, mais d'autres, de plus en plus nombreux, s'y livrent presque tout le temps, au point qu'on a de la peine à discerner quand leur immobilité a une fonction productive ou quand elle constitue un délassement extérieur au travail. On discerne bien chez eux des micro-mouvements qui affectent très subtilement les feuilles de papiers ou les écrans qu'ils ont sous les yeux, et qui laissent penser qu'il s'agit effectivement d'une contribution apportée aux collaborations productives. Mais, depuis

le XX^e siècle, on voit aussi se multiplier divers appareils dans lesquels ils semblent parler puis, plus récemment encore, faire des gestes, et qui paraissent les mettre en communication les uns avec les autres, toujours plus vite et à travers des distances toujours plus étendues.

En réajustant le télescope, on voit en effet de multiples réseaux s'être tissés entre eux de façon toujours plus dense, sous la forme de journaux à diffusion périodique, de fils télégraphiques, d'ondes hertziennes ou de câbles en fibre optique. Durant quelques décennies, cette communication a paru s'organiser à partir de quelques points centraux, diffusant les mêmes messages dans tous les lieux de réception périphériques, mais à partir des années 1990, des réseaux fortement interactifs se sont développés avec une étonnante rapidité. Au début du troisième millénaire, la surface des zones habitées de la Terre paraît presque totalement recouverte d'un nuage dense et épais de messages, de sons et d'images circulant dans de multiples sens – appelons cela la « médiasphère » – au point qu'il devient très difficile de distinguer, au sein de cet enchevêtrement, qui parle et qui écoute, qui produit et qui reçoit, qui travaille attentivement et qui se distrait.

La médiasphère vue du ciel

Malgré leur apparente immobilité physique, tous les Terriens paraissent intensément mobilisés par ce qui circule au sein de cette médiasphère. On comprend mal pourquoi, depuis le milieu du XX^e siècle, ils se collent périodiquement par millions à des petits écrans pour voir des jeunes gens sveltes pousser un ballon de cuir, gravir des cols sur des vélos ou se frapper le haut du corps avec de gros gants colorés. Il semble que lors d'autres joutes, moins physiques et essentiellement verbales, tenues tous les quatre ou cinq ans entre des personnes portant généralement des cravates, ils décident, par l'insertion de papiers dans des urnes, lesquels d'entre eux auront la charge d'administrer leurs interactions à venir, au sein de vastes groupements appelées « nations ».

Quelle que puisse être la complexité des effets induits par les enchevêtrements de communications multidirectionnelles se côtoyant au sein de cette médiasphère, on perçoit clairement, depuis Saturne et en accélérant le défilement des décennies, comment des générations entières se mettent à se laisser pousser les cheveux, à ne porter que des vêtements noirs, à s'indigner des frasques sexuelles d'un politicien, à pleurer la mort d'une princesse, à s'équiper en certains gadgets contagieux ou à criminaliser le port de certains vêtements – tout cela avec des effets de synchronicité frappants. Ainsi finit par apparaître la fonction générale de toute cette médiasphère dont on ne savait si elle relevait de la sphère productive ou d'un mystérieux non-lieu de divertissement. Le seul fait de regarder ensemble les mêmes choses au même moment produit des effets de valorisation commune, indispensables à la relance constante du système productiviste. Comme l'indique lucidement un informateur local,

les *mass media*, pris dans leur ensemble, constituent une usine déterritorialisée, dans laquelle les spectateurs font le travail de se fabriquer eux-mêmes de façon à correspondre aux protocoles libidinaux, politiques, temporels, corporels et, bien entendu, idéologiques d'un capitalisme en voie d'intensification croissante. [...] Les médias, en tant qu'usine déterritorialisée, sont devenus un site de production globale. La valeur de notre regard contribue à accroître la valeur de l'image ; elle soutient le fétiche¹.

Vue depuis Saturne, la médiasphère constitue donc le pendant nécessaire de la chaîne de production industrielle : pour que les usines puissent écouler les biens matériels qu'elles fabriquent à grande échelle, il faut que les médias fabriquent les subjectivités désireuses de les acheter. Autrement dit : vue du ciel, l'attention humaine paraît massivement canalisée par un enchevêtrement de dispositifs médiatiques qui nous « envoûtent »,

1. Jonathan Beller, *The Cinematic Mode of Production : Attention Economy and The Society of the Spectacle*, Hanovre, Dartmouth College Press, 2006, p. 112, 115, 181.

au sens architectural autant que démonologique du terme¹. Les médias ne sont pas tant à concevoir comme des « canaux » (de transmission) que comme des milieux (de diffusion). Comme l'a bien analysé Niklas Luhmann, ils forment un écosystème qui reconconditionne activement la réalité qu'il est censé représenter fidèlement². Cet écosystème fonctionne comme une chambre d'écho dont les résonances « occupent » nos esprits (au sens militaire du terme) : le plus souvent, nous pensons (au sein de notre « for intérieur ») ce que la voûte médiatique fait résonner en nous à partir des échos dont elle nous environne. Autrement dit, les envoûtements médiatiques forment un ÉCHOSYSTÈME, à comprendre comme *une infrastructure de résonances conditionnant notre attention à ce qui circule autour de nous comme en nous*.

Il serait terriblement réducteur – quoique partiellement vrai – de caractériser ces envoûtements à travers une opposition entre « eux » (les médias, les journalistes, les dominants, les pouvoirs en place, les élites, l'*establishment*) et « nous » (le pauvre petit peuple ignorant, lâchement manipulé par des politiciens, des grands patrons, des *spin doctors* et des *storytellers* machiavéliques). Les envoûtements médiatiques résultent d'un écosystème dont nous faisons tous partie – à des degrés de participation, de responsabilité, d'activité, d'exploitation et de profits très divers et cruellement inégaux, mais néanmoins solidaires. Même si c'est pour en vomir les effets consternants et dégradants, on ne peut conjuguer cet écosystème qu'à la première personne du pluriel : que cela nous plaise ou non, il constitue « notre » environnement. Au même titre que notre atmosphère ou notre climat, aussi irrespirables ou surchauffés soient-ils, notre écosystème médiatique – avec toutes ses nuances, ses domaines normalisés et ses zones de non-droit – nous est nécessairement commun. Ici non plus, il n'y a pas de plan(ète) B.

1. Cf. sur ce point le dossier « Envoûtements médiatiques » publié dans le n° 51 de la revue *Multitudes*, hiver 2012, avec la collaboration de Frédéric Neyrat et Dominique Quessada.

2. Niklas Luhmann, *The Reality of the Mass Media*, Stanford (Calif.), Stanford University Press, 2000 (édition originale : *Die Realität der Massenmedien*, Opladen, Wetsdeutscher Verlag, 1996).

Chaque fois que – spontanément ou après réflexion – « je » fais attention à ceci plutôt qu'à cela, c'est donc sous l'effet des envoûtements médiatiques que *nous* participons tous à faire résonner autour de (ainsi qu'en) chacun de nous. La radio du matin, le journal télévisé du soir, le quotidien de l'après-midi, la page Facebook, les conversations téléphoniques, SMS et tweets de tous les instants – tout cela in-forme constamment le contenu de « nos » pensées (nécessairement communes).

L'effet propre des envoûtements médiatiques relève moins de la causalité motrice que de la causalité formelle. Parmi les quatre types de cause distingués par Aristote¹, en plus de la cause « matérielle » (le marbre dont est faite la statue), de la cause « finale » (le paiement ou la gloire que le sculpteur espère obtenir à travers son œuvre) et de la cause « motrice » (les gestes qu'il accomplit avec son marteau et son burin), la cause « formelle » désigne la prégnance qu'exerce une forme préexistante sur le déroulement d'une opération. Or, comme le souligne bien Thierry Bardini à la suite de Marshall McLuhan et de Lance Strate², la cause formelle relève de la perméabilité environnementale et de la circularité récurrente : il est difficile de prouver (et d'admettre) que j'ai acheté une machine Nespresso parce que je suis tombé dans le panneau grossier de m'identifier à George Clooney qui en assure la publicité ; en revanche, il est assez raisonnable d'estimer que c'est parce que nous baignons tous dans l'énorme campagne publicitaire lancée par Nestlé que mes amis ont appris l'existence d'une telle machine, en ont dégusté un échantillon, ont été séduits par son goût ou son look, m'en ont parlé, etc.

1. Cf., par exemple, Aristote, *Physique*, livre II, chap. 3, § 2-5, ou *Métaphysique*, livre V, chap. 2, § 1-7.

2. Marshall McLuhan : « Puisque les causes formelles sont cachées dans l'environnement, elles exercent leur pression structurelle par intervalle et interface interposée avec tout ce qui se trouve dans leur territoire environnemental. » Lance Strate : « La cause formelle est la causalité des propriétés émergentes, la causalité que les écologues médiatiques ont souvent en tête lorsqu'ils considèrent l'impact du changement technique sur les individus et les sociétés, sur la communication, la conscience et la culture. » (Marshall et Eric McLuhan, *Media and Formal Cause*, Houston (Tex.), NeoPoiesis Press, 2011, p. x et 129-130, cités et traduits par Thierry Bardini, « Entre archéologie et écologie : Une perspective sur la théorie médiatique », à paraître.)

Même si la cause motrice reste évasive – puisqu'il s'agit généralement d'un faisceau d'impulsions conjuguées qui me poussent à adopter tel ou tel comportement –, la mise en circulation d'une forme, destinée à flotter aussi fréquemment que possible entre nous, aide à comprendre comment nos goûts et nos pratiques se recoupent si souvent sur des choix à la fois libres (puisque aucune cause motrice ne les contraint immédiatement à faire ce mouvement-là) et puissamment conditionnés (puisque'ils tendent spontanément à épouser les causes formelles mises à disposition dans notre environnement). La causalité formelle tapie dans chaque recoin de notre échosystème médiatique alimente incessamment notre capacité de pensée – cette faculté que les Grecs désignaient du terme de *noûs*, résonant si judicieusement avec notre première personne du pluriel. Pour le dire encore autrement : l'échosystème médiatique est structuré par une CAUSALITÉ FORMELLE reposant sur *la puissance qu'ont les formes circulant entre nous à in-former nos pensées les plus intimes et les plus spontanées.*

Tel est le point dont il faut partir pour récuser les présupposés individualistes qui dévoient les discours majoritaires relatifs à l'économie de l'attention : avant d'être une affaire de choix individualisés, l'attention relève d'abord de phénomènes indissociablement architecturaux et magnétiques d'envoûtements collectifs induits par les dispositifs médiatiques mettant en circulation certaines formes (plutôt que d'autres) entre nous et en nous. C'est à partir de cette capacité collective de penser – le *noûs* commun dont *nous* émergeons en tant que collectivité – que les phénomènes d'attention doivent être analysés au niveau de la médiasphère.

Vivant en France et participant nécessairement de l'envoûtement islamophobe dont résonne actuellement l'espace médiatique, je ne peux pas ne pas être attentif au fait qu'une femme porte un voile – de même que, vivant aux États-Unis et baignant dans la longue inertie de stéréotypes racistes qui hantent ce pays, je peux difficilement, en tant que Blanc habitant un quartier riche, ne pas développer un sentiment de crainte ou de menace en croisant un groupe de jeunes Afro-Américains marchant dans

la rue tard le soir. L'attention que je prête à ce qui m'environne et à ce que je rencontre est condamnée, au moins dans un premier temps, à suivre les voies frayées par les images et les discours qui circulent autour de nous et en nous. D'où un PRINCIPE D'ATTENTIONALITÉ TRANSINDIVIDUELLE : *à travers moi, c'est toujours nous/noûs qui fait attention.*

L'attention collective

Même si le regard surplombant qui observe la Terre vue du ciel fourvoie l'écologie en aplatissant les conflits sociaux qui structurent le monde humain, le détour par Saturne permet d'illustrer quelques premiers principes de base sur lesquels ébaucher une écologie de l'attention.

POSTULAT DE RESSOURCE LIMITÉE : *la quantité totale d'attention disponible parmi les humains à chaque instant est limitée.* On verra que l'attention peut s'intensifier, se concentrer, se raffiner à travers le temps, et on peut donc parfaitement admettre que sa quantité agrégée varie selon les époques – en fonction d'une différence de qualité attentionnelle, et non seulement en fonction du nombre d'humains habitant la planète. Nous savons tous, par ailleurs, que les mêmes tâches requièrent des efforts d'attention très différents selon les habitudes contractées par la personne qui les accomplit. On ne saurait donc affirmer, depuis Saturne, ni que les limites de l'attention agrégée humaine sont fixées une fois pour toutes ni que telle ou telle tâche est hors de sa portée à un instant *t*. Il est en revanche possible de reconnaître que chaque humain ne dispose que d'une somme limitée d'heures de veille, que ses ressources attentionnelles ne lui permettent d'exécuter qu'un nombre très limité de tâches à chaque instant, sur la base d'un nombre limité de compétences acquises. Vue de Saturne, la somme des phénomènes auxquels les humains prêtent attention à chaque instant constitue donc une quantité d'attention collective non infinie. On touche ici au principe *éco* que partagent l'économie et l'écologie : les activités humaines ne sont soutenables qu'en tenant compte des ressources limitées dont elles peuvent disposer.

En découle un COROLLAIRE DE RIVALITÉ : *la somme d'attention attribuée à un certain phénomène réduit la masse d'attention disponible pour considérer d'autres phénomènes*. Que l'on s'intéresse à l'ensemble de l'humanité ou à chaque personne envisagée séparément, la somme limitée d'attention disponible à chaque instant introduit un principe de rivalité entre les objets qu'on prend en considération ou dans la qualité de la considération qu'on attribue à chacun. Au niveau nano-économique du cerveau individuel, les neurobiologistes nous invitent à mesurer l'attention en termes de qualité d'échantillonnage : plus j'observe un phénomène en « haute définition », plus précisément je me focalise sur lui, plus je le surveille intensément, et moins il me reste d'attention disponible pour tenir compte d'autres phénomènes simultanés. Ce que l'on fait relever d'une capacité à exécuter plusieurs opérations en même temps (*multi-tasking*) – comme conduire une voiture et discuter philosophie avec un passager, tout en se grattant la jambe et en remarquant l'affiche d'un nouveau film – implique en réalité de savoir moduler le taux d'échantillonnage avec lequel on saisit et on traite les informations tirées de chacun des domaines envisagés (les voitures environnantes, les implications du contre-argument soulevé, la localisation de la démangeaison, les noms des acteurs). Ce que notre attention gagne quantitativement en considérant plusieurs objets simultanément, elle le perd qualitativement en intensité sur chacun d'eux pris séparément. La distribution de l'attention relève donc bien d'une logique de rivalité : ce qui est donné d'un côté n'est plus disponible pour être simultanément donné d'un autre côté.

Le télescope saturnien nous aide ainsi, dans un premier temps, à envisager la distribution générale de cette ressource limitée qu'est l'attention collective sur la surface de la planète Terre. Cela ne peut manquer de soulever parmi nous certaines questions : d'un point de vue situé à une telle hauteur – d'où l'on voit très distinctement la glace fondre de nos pôles et de nos montagnes, avec une rapidité autrement terrifiante que nos prétendues « menaces terroristes » –, faisons-nous un « bon usage » de notre attention collective en branchant par millions nos sens et nos cerveaux sur les images en mouvement d'un

mariage princier, d'une finale du Mondial de football, d'un jeu vidéo ou d'un film d'art et d'essai ? Les causes formelles que nous faisons circuler parmi nous (marques de parfum et d'automobile, figures barbues de djihadistes, aveux coupables de politiciens défaillants, faits divers sordides) sont-elles les plus propres à condenser notre attention sur la résolution de nos problèmes les plus urgents ?

Il serait correct, mais sans doute trop facile, de se contenter de répondre par la négative à ce type de questions¹. En mettant clairement en lumière les effets de distraction induits par nos médias actuels, le point de vue saturnien – comme à chaque fois qu'on regarde la Terre depuis le ciel – ne révèle de grandes tendances agrégées qu'en écrasant les agentivités (conflictuelles) qui les alimentent. Si l'écologie de l'attention doit se fixer un défi, c'est bien celui de traduire la vérité trop abstraite faisant des *mass media* « des armes de distraction massive » en des termes bien plus précis, qui nous aident à comprendre selon quelles logiques concrètes nos attentions sont conduites à s'intéresser « spontanément » à des objets apparemment sans intérêt.

Ancrer l'analyse dans la prise en compte de notre attention collective permet de déjouer le discours moralisateur qui, de Pascal à l'école de Francfort, se lamente des effets apparemment incorrigibles des tentations ou des industries relevant du « divertissement ». D'une part, il est difficile de ne pas reconnaître que les humains, comme les moutons et comme certains poissons, pensent le plus souvent en troupeaux et en bancs : notre regard tend à se diriger où nous voyons nos semblables tourner le leur. Ce comportement grégaire entraîne toute une série de turbulences irrationnelles et de configurations sous-optimales, en organisant nos comportements autour d'attracteurs stabilisés de façon partiellement chaotique. On peut exprimer ce phénomène à travers un PRINCIPLE D'ENVOÛTEMENT FORMEL résumant les considérations des pages précédentes : *l'attention*

1. Cf. sur ce point les deux ouvrages classiques de Neil Postman, *Se distraire à en mourir* (1985), Paris, Fayard, 2011, et de Pierre Bourdieu, *Sur la télévision*, Paris, Seuil, coll. « Raison d'agir », 1996.

humaine tend à se porter vers les objets dont elle reconnaît les formes, sous l'impulsion de la direction prise par les attentions environnantes. Comme on l'a vu, l'attention individuelle s'oriente en fonction d'effets de voûte, qui font résonner en elle certaines formes présentes dans l'environnement où elle évolue, en fonction de dynamiques transindividuelles repérables dès la fin de la première année de vie, lorsque l'enfant est poussé à diriger son regard en fonction de sa perception du regard d'autrui. Il n'y a toutefois pas à se lamenter de cette grégarité, qui est constitutive de la subjectivité et de la socialité humaines.

Parler d'attention « collective » conduit cependant à mettre en avant, d'autre part, la pluralité des dynamiques dont résultent nos envoûtements communs. L'attention participe d'une puissance de *collection* qui assure des modes d'interaction complexes entre les groupes sociaux et les individus qui en émanent. L'étymologie de *colligere* désigne l'action de « cueillir ensemble » – ce qui mérite de s'entendre dans deux sens différents mais intimement liés entre eux.

D'un côté, la « collection » réunit des objets sélectionnés au sein d'un environnement comme répondant à un critère commun. Elle implique donc un travail d'observation, d'analyse, de choix et de filtrage qui est au cœur du fonctionnement de l'attention. Parmi tous les phénomènes qui nous entourent, celle-ci a pour tâche de sélectionner ceux qui comptent pour notre survie et pour la satisfaction de nos désirs. Toute attention est donc « collective », au sens où elle est collectionneuse de caractéristiques qui ont en commun de nous aider à prospérer au sein de notre environnement. L'attention recueille ainsi, de façon apparemment égocentrée, le bouquet des biens que nous pouvons tirer de notre milieu pour en sustenter notre existence.

Mais, ce faisant, l'attention s'avère être également collective dans un second sens, évoqué dans les pages précédentes. Même si je peux croire ne m'intéresser qu'à moi-même, le bouquet que je recueille m'inscrit dans une « collectivité » qui saute facilement aux yeux de tout observateur extérieur : les couleurs et les formes des fleurs que je collectionne se trouvent ressembler énormément aux bouquets de mes voisins. Même lorsque

je crois cueillir seul, il s'avère que nous cueillons ensemble : nous appliquons des critères et favorisons des formes qui nous réunissent en une même collectivité. Autrement dit, notre attention sélective sert, d'un même mouvement, à filtrer les phénomènes de notre environnement et à y constituer des communautés de sensibilité et d'action. On peut en tirer un **PRINCIPE DE COLLECTIVISATION SÉLECTIVE** : *l'attention assure simultanément une certaine adaptation de nos comportements à notre milieu (en y sélectionnant ce qui nous intéresse) et une certaine composition collective des désirs individuels (en alignant spontanément nos sensibilités et nos pertinences sur celles d'autrui).*

Attention rationnelle et clichés partagés

On comprend mieux pourquoi il n'y a nullement à se lamenter du grégarisme attentionnel. Même si notre individualisme forcené rechigne à l'admettre, nous ne parvenons à développer collectivement des puissances communes incomparablement supérieures à nos capacités isolées que grâce au fait que nos attentions ont tendance à s'aligner les unes sur les autres – fût-ce pour pousser parfois dans des sens contraires, ce qui présuppose malgré tout l'orientation sur un même axe. L'évaluation de ce qui mérite de nous intéresser et de ce qui nous distrait s'en trouve considérablement compliquée. Qui peut dire si l'alignement des désirs emblématisé par une princesse charismatique ne contribue pas à renforcer la puissance commune d'une population « divertie » par un mariage princier ? Pourquoi dénier à un exploit sportif la capacité d'inspirer à ses spectateurs, par effet de causalité formelle, la croyance en la possibilité d'un dépassement de soi ? Comment ne pas voir qu'un jeu vidéo développe également certaines compétences, en même temps qu'il nous distrait des problèmes de notre environnement actuel ? On verra dans la troisième partie que tous les divertissements sont loin de se valoir mais, en réaction contre les condamnations abstraites et indiscriminées de médias de masse, des industries culturelles ou de la société du spectacle, il importe de reconnaître la

complexité des dynamiques concrètement à l'œuvre au sein de notre attention collective¹.

On peut trouver ici un autre point de contact entre l'écologie de l'attention et l'idéologie économiste dont il importe pourtant d'émanciper la première. De même que toutes deux reposent sur la reconnaissance de la nature limitée des ressources à notre disposition, de même toutes deux sont-elles conduites – de façon typiquement « libérale » – à présupposer une capacité d'intellection rationnelle active au cœur de l'immense majorité des comportements humains. On peut en faire l'objet d'un POSTULAT DE RATIONALITÉ PRATIQUE : *dès lors qu'ils parviennent à se soutenir dans l'existence, les agents font quotidiennement la preuve d'une certaine rationalité pratique dans la direction de leur attention. Face aux innombrables dangers qui menacent à chaque instant notre existence physique (une plante vénéneuse, une chute de pierre, un conducteur distrait), une première attestation de rationalité comportementale peut être trouvée dans le fait d'être parvenu à esquiver tous ces dangers et à s'être maintenu en vie. On a ici la définition la plus basique de l'attention : faire attention à tout ce qui pourrait nous nuire (Attenzione ! Achtung ! Watch out ! Cuidado ! Cautela !).*

Bien entendu, cette forme primaire d'attention et de rationalité n'en constitue que la modalité minimale, relevant d'une vigilance située au ras des conditions de simple subsistance. S'il faut en reconnaître l'importance, il importe également d'en mesurer la triple insuffisance – ce qui sera l'occasion de marquer précisément les distances prises avec l'hypothèse de rationalité des agents inscrite au cœur du paradigme économiste néolibéral.

Premièrement, il convient de tempérer tout postulat de rationalité pratique par un CONTRE-POSTULAT D'INSUFFISANCE

1. Steven Johnson, dans *Everything Bad Is Good for You : How Today's Popular Culture Is Actually Making Us Smarter*, New York (N. Y.), Penguin, 2005, a développé tout un argumentaire suggérant en quoi la culture populaire méprisée par les élites pouvait contribuer à développer effectivement notre intelligence commune. Dans « Le divertissement : un défi pour l'esthétique », in *Le Style à l'état vif*, Paris, Questions théoriques, 2014, Richard Shusterman pose de bonnes bases pour une réévaluation positive de ce que l'on condamne trop vite au titre de l'aliénation ou de l'abrutissement.

INFORMATIONNELLE. La rationalité de nos comportements est constamment mise à mal par l'insuffisance des informations dont nous disposons sur notre environnement. Autrement dit : *nous n'avons jamais les moyens de faire assez attention*. Le travail propre de l'attention consiste précisément en ceci : faire *davantage* attention – à des détails encore inaperçus, à des nuances encore négligées, à des implications encore insoupçonnées. Si notre comportement est toujours (un peu) irrationnel, c'est dans la mesure où nous agissons toujours (un peu) sous contrainte (faute de moyens, faute de temps), contrainte qui nous empêche de collecter la somme d'informations nécessaire pour pouvoir être sûrs de notre coup. On mesure par là même l'irréalisme du paradigme néolibéral qui, aveuglé par son idéologie de la « liberté », néglige systématiquement de tirer les conséquences des multiples formes de contrainte qui « irrationnalisent » nos comportements – à commencer par la plus importante d'entre elles : l'insuffisance d'information.

Deuxièmement, ni la simple survie ni même la prospérité individuelles ne suffisent à établir la rationalité d'un mode de comportement. Le deuxième correctif au postulat de rationalité pratique apparaît comme l'exigence d'un HORIZON DE CONSISTANCE TRANSINDIVIDUELLE : *une forme de vie individuelle ne mérite d'être revendiquée comme rationnelle que dans la mesure où elle inclut une attention à sa soutenabilité transindividuelle*. N'est véritablement désirable, répétait Nietzsche, que ce dont on peut souhaiter l'éternel retour. On touche ici aussi à un point de divergence fondamental entre le paradigme économique actuellement dominant et son nécessaire dépassement écologique. En construisant des centrales nucléaires productrices de matériaux radioactifs dangereux pour des centaines de milliers d'années à venir, nous sacrifions follement l'horizon vital de milliers de générations futures à quelques brèves décennies de prospérité éphémère et irresponsable. Cette insouciance intergénérationnelle n'est que l'un des symptômes d'une plus profonde inconsistance, qui s'aveugle sur la nécessaire reproduction du commun dont dépend la persistance de nos formes de vie. Dans tout ce qui concerne le renouvellement de nos ressources environnementales,

de notre tissu social ou de notre créativité culturelle, notre attention collective régie par le paradigme économique se laisse guider par des indicateurs qui négligent systématiquement les nécessités propres à la reproduction du commun dont se nourrissent nos individus. Notre individualisme forcené ne prête attention (avec grande avarice) qu'à ce qui soutient nos petites vies personnelles, sans faire sérieusement attention à la soutenabilité ni à la validité des formes de vie que nous devrions incarner (transitoirement) sans les épuiser à notre mort.

Troisièmement, à l'intérieur même des limites étroites de notre présentisme et de notre individualisme dominants, le postulat abstrait de rationalité pratique vient constamment buter contre le **CONSTAT DE VIES MUTILÉES** : comment ne pas voir que *tant de nos contemporains mènent une existence actuelle manifestement en retrait sur leur devenir potentiel* ? En sous-estimant les contraintes dues aux insuffisances informationnelles, en prétendant s'abstenir d'évaluer les finalités pour lesquelles les agents utilisent les moyens mis à leur disposition par le capitalisme, le paradigme néolibéral en arrive à confondre la simple survie (à tout prix) avec la « bonne » vie – comme l'indique sa tendance à analyser la criminalité en termes de calculs de coûts et de profits. En affirmant l'intrication indissociable, ainsi que la dynamique solidaire, qui rattache la détermination des fins à la constitution des moyens, l'écologie de l'attention peut au contraire reconnaître (sans prétendre pouvoir le mesurer précisément) l'écart séparant le seuil minimal d'une rationalité pratique assurant notre simple subsistance et l'horizon désirable d'une existence porteuse d'épanouissement¹.

1. Je reprends ici la stratification proposée par Bernard Stiegler entre (a) un niveau de *subsistance* réduit à la survie biopsychologique (correspondant à la « vie nue », *zoé*, de Giorgio Agamben), (b) un niveau d'*existence* caractérisé par l'ambition d'affirmer une singularité indispensable au processus d'individuation humaine et (c) un niveau de *consistance* qui donne à cette singularisation les moyens de se trouver une place durable au sein d'un collectif dont la durée dépasse les limites de la survie individuelle, comme en donne l'exemple la création d'une œuvre d'art, estimée encore longtemps après la disparition de son auteur. Cf., par exemple, Bernard Stiegler, « Faire la révolution », in *Constituer l'Europe*, t. 1, Paris, Galilée, 2005.

Que reste-t-il donc du postulat de rationalité pratique une fois qu'on l'a relativisé à la lumière de nos insuffisances informationnelles, des aveuglements dus à notre inconsistance transindividuelle et de l'évidente mutilation dont souffrent tant de vies contemporaines, rabattues sur un seuil de subsistance sans pouvoir affirmer leur existence en élaborant une forme de vie dotée de sa consistance propre ? Il en reste l'essentiel : un processus dynamique par lequel le travail pluraliste de nos attentions disséminées réajuste et renouvelle constamment notre intelligence collective.

En collectionnant des formes pertinentes dont se composent nos envoûtantes collectivités, notre attention collective dote chacun de nous d'une série de filtres sensoriels qui font apparaître certaines saillances au sein de notre environnement. En héritant de tels filtres, chaque génération bénéficie des croyances et des savoirs accumulés par les générations antérieures¹. On peut caractériser comme des *clichés* ces formes déjà constituées, à travers lesquelles s'articulent des modes de perception des phénomènes de notre environnement, des façons d'y réagir et des manières de les désigner au cours de nos communications avec nos semblables – Philippe Descola parlerait à leur propos de « schèmes », Lawrence Barsalou de « simulateurs ».

Ces clichés fournissent les instruments de base dont se sert notre attention « automatique » pour identifier rapidement les objets qui nous entourent comme des sources de plaisirs ou de dangers. Ceci est une pipe allumée, cela est une pompe à essence : attention au risque d'explosion. C'est la rationalité pratique inhérente à l'ensemble de ces clichés qui assure, tant bien que mal, notre survie quotidienne. Notre attention se sert de ces clichés d'une façon quasi automatique, aussi longtemps que la reconnaissance des objets rencontrés sur notre chemin s'accompagne des effets escomptés. Dès lors qu'une source

1. Telle est la thèse que développe Tim Ingold dans « From the transmission of representations to the education of attention », in Henry Whitehouse (dir.), *The Debated Mind : Evolutionary Psychology versus Ethnography*, Oxford, Berg, 2001, p. 113-153.

attendue de plaisir se révèle apporter de la douleur, un autre type d'attention – intentionnelle, réflexive, critique, interprétative – intervient pour tenter d'effectuer les corrections et les ajustements nécessaires afin qu'une pareille mauvaise surprise ne se reproduise pas¹.

Aussi bien l'attention automatique (identificatrice) que l'attention interprétative (correctrice) constituent des facteurs de néguentropie : comme le souligne bien Paul Valéry dans les notes qu'il a accumulées de 1901 à 1943 en vue d'un ouvrage jamais rédigé, l'attention « se rattache à tout ce qui dans le vivant lutte contre le principe de Carnot » (c'est-à-dire l'entropie, le « désordre »). « Enfiler une aiguille, c'est agir contre la probabilité. Faire un sonnet. » L'attention « accroît le rendement d'une certaine situation initiale donnée – la sensibilité d'un sens, l'exactitude d'un acte – d'une réponse. En général la réponse se fait par un plus court chemin ». C'est à ce propos que Valéry parle d'*économie*, puisque l'attention permet d'effectuer les opérations « avec le minimum de tâtonnements [...] et la substitution d'une sorte de "certitude" à un processus statistique »². Si j'approche le fil du chas de l'aiguille de façon distraite, il me faudra probablement des dizaines de tâtonnements avant qu'il n'y pénètre ; en y concentrant brièvement mon attention, je substitue une sorte de certitude à un processus statistique. La couturière peut probablement faire la même opération sans y penser, tant l'habitude aura développé en elle un cliché gestuel lui permettant de trouver le plus court chemin les yeux fermés. Dans les deux cas, l'attention est bien un facteur d'économie, « accroissant le rendement d'une situation initiale ».

Avec ses deux niveaux superposés – automatisme du cliché et concentration intentionnelle correctrice –, l'attention participe d'UNE AVENTURE DE RATIONALISATION COLLECTIVE, au double

1. Telle est la définition que Richard Shusterman donne du travail interprétatif dans *Sous l'interprétation*, Combas, L'éclat, 1994. Cf. aussi mon ouvrage *L'Avenir des humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation*, Paris, La Découverte, 2010.

2. Paul Valéry, *Cahiers*, t. 2, édité par Judith Robinson, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1974, p. 269, 273.

sens (philosophique) de maîtrise des phénomènes grâce à la saisie de leurs causes et (économique) d'amélioration des rendements : *notre attention rationnelle collective se nourrit des mises à l'épreuve que nous faisons subir quotidiennement aux clichés dont nous avons hérité, ainsi que des infléchissements correctifs que nous leur apportons dans les cas exceptionnels où ils auront trompé nos attentes et où nous aurons dû opérer des réinterprétations.* C'est ce partage et ce recyclage incessant des clichés qui constitue le fonds commun de notre intelligence collective – manifesté et incarné dans les infinies subtilités de notre langue en état d'évolution permanente. Si « je » ne peut être attentif à quelque chose que dans la mesure où nous y faisons attention – et si l'attention collective doit être considérée comme première envers tout effort d'attention individuelle –, c'est précisément parce que ce fonds commun de clichés en perpétuel retraitement conditionne ma capacité à identifier les phénomènes rencontrés dans mon environnement. L'économie de l'attention est en réalité fondamentalement collectiviste.

Régimes attentionnels

Les pages précédentes ont excessivement simplifié les problèmes en opposant de façon binaire l'individuel au collectif, comme si ma singularité n'avait en face d'elle que « le commun » de la langue, de la société ou de l'environnement (tous conjugués au singulier). Il convient bien entendu de corriger cette simplification illusoire en donnant pour objet principal à une écologie de l'attention l'étude des « milieux », multiples et diversifiés, au sein desquels nous sommes appelés à identifier des sources de dangers ou des occasions de plaisirs. À la suite des travaux de Dominique Boullier, on peut caractériser ces différents milieux du point de vue des types de « régimes attentionnels » qui paraissent les définir. Quoique chacun(e) de nous s'en fasse une perception quelque peu différente, ces régimes relèvent bel et bien d'une échelle collective. Leurs marqueurs sont d'ordre conventionnel ; les dispositifs qui les

agencent constituent des champs ; les modalités d'attention qu'ils induisent résultent de rapports sociaux à grande échelle, qu'ils contribuent à reconduire ou à reconfigurer localement.

Envisager la diversité de nos milieux comme relevant de différents régimes attentionnels implique d'ajouter une dimension modale (et affective) à ce qu'on a considéré jusqu'ici sur le seul plan factuel (et cognitif). L'attention n'est pas seulement une affaire d'objets perçus et identifiés plus ou moins correctement, de ressources limitées dont la distribution met ces objets en rivalité entre eux. Elle se caractérise également par toute une palette de qualités et de manières très différentes d'être attentif à ce qui nous entoure.

Outre des mesures de durée et d'intensité, les spécialistes du management et du marketing proposent une série de dichotomies pour caractériser ces différentes manières d'être attentif, associées à différents milieux et donnant lieu à différents modes de capture – dichotomies largement inspirées des catégories mises en place par la psychologie expérimentale depuis plus d'un siècle. On vient de voir l'une d'elles lorsqu'on a distingué entre une attention *automatique* (*back-of-mind*) et une attention *intentionnelle* et *réflexive* (*front-of-mind*). Une telle distinction se retrouve à de multiples échelles d'analyse superposées entre elles. C'est non seulement le conducteur d'un véhicule qui se met souvent en mode de pilote automatique pour discuter sport ou philosophie avec son passager ; c'est l'ensemble de nos sociétés dominées par le productivisme capitaliste qui font de même en prenant aveuglément le taux de croissance du PIB, le produit intérieur brut, pour la boussole de leur prospérité. Les institutions universitaires et politiques roulent à l'attention automatique tant qu'elles se contentent de collecter les données permettant de distiller leur indice de croissance trimestriel ; elles ne passent qu'exceptionnellement en régime intentionnel et réflexif, lorsqu'éclate une crise imprévue et qu'on commande à quelques prix Nobel un rapport (vite oublié) sur les limites et les déformations de perspective inhérentes au mode de calcul du PIB.

L'attention peut être *captive*, lorsque des spectateurs prisonniers de leur siège se font infliger des publicités avant le

commencement d'un film, ou *volontaire*, lorsque je choisis de lire un livre sur la plage plutôt que de bronzer les yeux fermés. Elle peut être *attractive*, lorsque c'est la perspective d'un plaisir ou d'un gain qu'on fait miroiter devant moi (loterie, discount, soldes), ou *aversive*, lorsqu'un gros panneau de couleur vive m'annonce un danger de mort. Dans leurs efforts pour tirer davantage de dépenses des consommateurs ou davantage de travail des employés, les spécialistes du marketing et du management développent généralement des outils ciblés sur des comportements individuels, comme les graphiques d'*attention scape* qui aident à observer en temps réel les modifications de notre « paysage attentionnel ». Mais eux aussi raisonnent en termes de milieux, par exemple lorsqu'ils essaient de repérer dans nos espaces de vie quotidienne des *environmental attention gaps*, à savoir des situations où flottent des potentiels d'attention non mobilisés, comme les halls d'aéroport ou les rames de métro – autant de lieux où l'on s'empressera d'introduire des écrans de télévision afin de les farcir de publicité. Ils distinguent ainsi entre des technologies visant à « attirer l'attention » (*attention-getting technologies*), grâce à des phénomènes d'accroches ponctuelles (du type fenêtre pop-up ou jeu de mots), qui risquent toutefois rapidement de s'inhiber par saturation, et des technologies visant à « structurer l'attention » (*attention-structuring technologies*), qui agissent dans la durée en assurant le guidage de l'attention d'un point de saillance à l'autre (comme cherchent à le faire les présentations PowerPoint ou les traditionnelles « parties du discours » agencées par les rhétoriciens)¹.

Dominique Boullier a décrit plus précisément quatre régimes d'attention, dont il précise prudemment qu'ils ne constituent que des polarités idéalisées, dont les milieux attentionnels concrets représentent toujours des formes impures (*figure 6*). Cette caractérisation aide toutefois à comprendre comment « mon » attention se trouve surdéterminée par des dispositifs supra-individuels,

1. Sur ces dichotomies, cf., par exemple, John Beck et Thomas Davenport, *The Attention Economy*, op. cit., p. 22-26 et suiv.

au sein desquels toute approche à prétention écologique doit impérativement la recontextualiser.

Le premier régime se caractérise par un état d'ALERTE : notre milieu nous envoie des signaux avertisseurs de menace, des fenêtres pop-up font surgir des opportunités de gains imprévus, le film multiplie les bruits d'explosion, joue sur le montage rapide et les effets de suspense. Les alertes nous sautent au visage, à partir d'endroits imprévus ; elles nous frappent par leur saillance, qu'il est physiquement impossible d'ignorer. Ce régime règne actuellement sur la façon dont les *mass media* nous sensibilisent au monde : « La posture d'alerte permanente dans laquelle nous sommes placés, et dont les cours des bourses sont le meilleur exemple, rend toute élaboration attentive de longue durée impossible, car c'est l'«attention alerte» qui domine, celle qui suscite ou qui éveille sans arrêt, sans que l'on ait finalement de prise sur elle¹. » Cette domination tend cependant à épuiser rapidement les ressorts de son fonctionnement – trop d'alerte tue l'alerte : « Ce régime de l'alerte est aujourd'hui confronté à un zapping généralisé et à une «réduction tendancielle du taux d'attention à une suite de flash», qui en sape les bases². »

Le deuxième régime, qui constitue le pôle opposé au précédent, est celui de la FIDÉLISATION. Au lieu de jouer sur l'irruption incessante d'excitations imprévisibles maintenant un état de tension et d'insécurité permanentes, la fidélisation vise à établir un rapport de confiance, basé sur l'écoute réciproque dans le long terme, de façon à garantir autant que possible la prédictibilité de relations sans surprises. On fait attention en amont à ceux auxquels on accorde sa confiance, afin de n'avoir plus à faire attention ponctuellement à tout ce qui nous viendra d'eux en aval. « La politique de fidélisation consiste à placer les récepteurs dans une condition d'attention qui empêche de faire la différence entre contenus, qui fait rester «in-différents»

1. Dominique Boullier, « Composition médiatique d'un monde commun à partir du pluralisme des régimes d'attention », in Pierre-André Chardel (dir.), *Conflit des interprétations dans la société de l'information*, Paris, Hermès, 2012, p. 43.

2. Dominique Boullier, « Les industries de l'attention : fidélisation, alerte ou immersion », *Réseaux*, n° 154, 2009, p. 244.

(ne zappez pas, restez attachés à ce programme), pour atteindre un état hypnotique¹. »

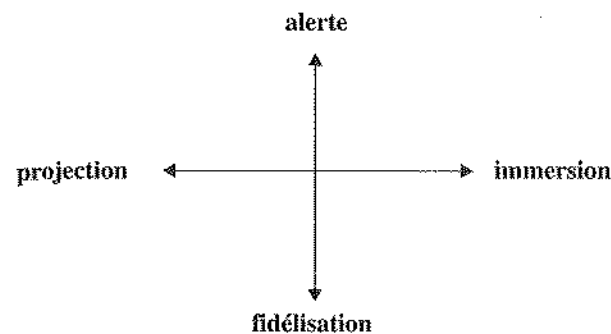


Figure 6. Régimes d'attention selon Dominique Boullier

Le troisième régime repose sur la PROJECTION : où que nous allions, nous apportons avec nous une certaine sensibilité, nous filtrons les stimuli à travers des critères que nous tendons à « projeter » sur tous nos environnements, anciens et nouveaux. Le régime projectif me permet de me sentir chez moi partout, puisque je nie en quelque sorte la diversité des lieux en m'efforçant d'y retrouver des caractéristiques comparables, où que je me trouve. « Il s'agit d'organiser l'immunité la plus élevée contre les stimuli extérieurs et de projeter ses propres cadres et modèles sur le monde nouveau sans se laisser affecter », selon le modèle de la « projection de puissance » exercée aujourd'hui par les pays occidentaux, dont l'armée s'organise de façon à pouvoir « sortir de ses bases, de ses frontières, pour agir sur des théâtres d'opération extérieurs »².

Enfin, le quatrième et dernier régime attentionnel proposé par Dominique Boullier s'inscrit en renversement symétrique

1. Dominique Boullier, « Composition médiatique d'un monde commun... », art. cité, p. 44.

2. *Ibid.*, p. 46.

de cette projection de puissance : dans le cas de l'IMMERSION, au lieu de reconnaître les mêmes objets familiers dans tous les environnements nouveaux que je traverse, je me trouve plongé dans des mondes radicalement étrangers et exotiques, au sein desquels je dois inventer de nouveaux critères d'appréciation et de repérage. Outre la salle obscure du cinéma et les mondes virtuels des jeux vidéo, l'expérience d'immersion correspond à la première arrivée dans une ville inconnue, d'un pays dont on ne parle pas la langue, dont on ignore les coutumes et où l'on doit apprendre à se débrouiller par soi-même. Alors que le régime de l'alerte fait pénétrer les menaces jusqu'au cœur de notre espace propre et censément familier, l'immersion appelle une veille attentive généralement désirable, que ce soit parce qu'elle prend place dans l'espace virtuel d'un univers fictif ou parce qu'elle résulte d'un choix de dépaysement touristique.

Ces quatre régimes attentionnels, dont les formes plus ou moins impures aident à caractériser les différents milieux au sein desquels nous sommes appelés à évoluer, constituent chacun une sorte différente d'envoûtement, dans le sens donné à ce terme par les premières sections de ce chapitre. L'immersion nous fascine par l'exotisme des nouveautés que nous sommes conduits à découvrir, en même temps que les efforts déployés pour nous familiariser avec ce nouvel environnement risquent d'entraîner des effets d'addiction. La projection nous hallucine, en nous faisant rêver les yeux ouverts que tout milieu inédit se laisse résorber dans les cadres de nos critères familiers. La fidélisation nous hypnotise, en nous berçant de l'espoir d'une relation parfaitement fiable de nature fusionnelle. Enfin, l'alerte tend à nous exorbiter, alimentant un état d'excitation permanent qui épuise notre lucidité à force d'en exacerber la mobilisation.

On ne peut rien comprendre au fonctionnement de nos attentions individuelles tant qu'on ne les resitue pas dans les divers régimes attentionnels qui structurent notre milieu vital et communicationnel. Il ne sert à rien de se lamenter sur la « bêtise du public », sur la « veulerie des journalistes » ou sur la « puissance occulte des groupes de pression » – quelle que soit leur réalité – tant qu'on ne reconnaît pas la prégnance de

ces facteurs, invisibles parce qu'environnementaux, que sont les régimes d'attention. Dès lors que notre vie politique est condamnée à passer par le relai des médias de masse, notre attention collective est inévitablement structurée par les mécanismes de l'*agenda setting* régissant la sélection des thèmes qui servent d'attracteurs autour desquels orbitent nos conversations quotidiennes et nos débats sociaux¹.

Les attractions et les distractions qui occupent présentement notre médiasphère émanent directement de la domination qu'exerce le régime d'alerte sur nos dispositifs mass-médiatiques, en liaison directe avec leur mode de financement. Avec sa dose quotidienne de scandales, de catastrophes et de discours de « crise », le mode de l'alerte est en effet celui qui permet le plus rapidement et le plus facilement de capturer notre attention dans le court terme qui constitue l'horizon de l'audimat et des annonceurs. Derrière les envoûtements médiatiques et les régimes attentionnels qui les induisent, il faut donc aller chercher les raisons environnementales de nos attentions et de nos distractions collectives dans la forme très particulière de capitalisme qui gouverne l'infrastructure de nos réseaux de communication. Mieux comprendre l'écologie de notre attention exige d'esquisser l'anatomie du capitalisme contemporain.

1. On peut signaler à ce sujet l'article précurseur d'Anthony Down, qui touche directement aux interactions complexes et proprement brûlantes entre attention et écologie, « Up and down with ecology – the "issue-attention" cycle », *Public Interest*, vol. 28, été 1972, p. 38-50.

Le capitalisme attentionnel

S'il est insuffisant d'étudier les phénomènes d'attention collective à travers le seul prisme des catégories économiques, il n'en est pas moins indispensable de mesurer à quel point les modes de production et de subjectivation instaurés par le capitalisme contemporain conditionnent en profondeur le fonctionnement ainsi que les objets de notre attention. Plutôt que de « nouvelle économie », comme tendent à le faire, à la suite de Michael Goldhaber, ceux qui tiennent pour indépassable le modèle néolibéral actuellement dominant, mieux vaut donc s'inspirer des analyses plus critiques qui parlent de « sémiocapitalisme » (Franco Berardi), d'« hypercapitalisme » (Jean-Paul Galibert), de capitalisme « cognitif » (Yann Moulier Boutang), « netarchique » (Michel Bauwens), « rentier » (Carlo Vercellone), « parasitaire » (Matteo Pasquinelli), « vectorialiste » (Kenneth McKenzie Wark), « émotionnel » (Sandra Laugier et Patricia Molinier), « artistique » (Martial Poirson) ou « mental » (Georg Franck) – chacun de ces termes aidant à éclairer l'une des multiples faces d'un même objet particulièrement complexe.

Placer les questions attentionnelles au cœur de l'analyse du capitalisme réintroduit une conflictualité qu'avait excessivement atténuée l'idéal « digitaliste » d'un univers numérique vivant de gratuité et d'eau fraîche, d'échanges démonétarisés entre pairs et de libre accès, de coûts de diffusion marginalement nuls et de biens non rivaux. Comme on l'a déjà vu, l'écologie de l'attention nuance et recadre les rêves d'émancipation « immatérielle ». Certes, quelque chose d'absolument nouveau est en train d'émerger entre nous, avec des implications profondément révolutionnaires, du fait de la réduction à un coût marginalement nul de la *transmission*

des biens culturels numérisables. Mais, d'une part, les coûts de *production* des biens matériels nécessaires à faire circuler et exister entre nous ces biens culturels sont loin de s'évaporer, demeurant écologiquement insoutenables à leur niveau actuel. Et surtout, d'autre part, la prise en compte des phénomènes d'attention entraîne un retour de la rivalité au moment de la *réception* des biens culturels. Tel était bien le message central de Herbert Simon en 1969 :

Dans un monde riche en information, la plus grande partie du coût de l'information est le coût qui échoit au récepteur. [...] Les êtres humains, de même que nos ordinateurs actuels, sont essentiellement sériels, ils ne fonctionnent qu'en traitant une chose à la fois [*one-thing-at-a-time devices*]. S'ils font attention [*attend*] à une chose, ils ne peuvent pas faire attention en même temps à autre chose. C'est une autre façon de dire que l'attention est rare¹.

Le moment est venu d'analyser plus en détail les modèles que les premiers économistes de l'attention ont esquissés pour rendre compte de cette rivalité indûment occultée par l'imaginaire digitaliste. Pour tenter de synthétiser au maximum les enseignements principaux à tirer de ces modèles, je leur donnerai une forme axiomatique qui tendra sans doute à « durcir » la finesse des analyses proposées – en particulier par Georg Franck dont les travaux pionniers commencent à peine à être traduits en français et dont les deux livres essentiels restent encore injustement méconnus en dehors de la culture germanique.

L'attention comme forme hégémonique de capital

AXIOME DU CAPITALISME ATTENTIONNEL : *l'attention est en passe de devenir la forme hégémonique de capital.* Dans les articles de 1996 qui firent émerger l'économie de l'attention sur

1. Herbert Simon, « Designing organizations for an information-rich world », art. cité, p. 7-8.

la scène publique, Michael Goldhaber proposait une équation sommaire : « Richesse attentionnelle = taille × degré d'attention [*attentiveness*] des publics présents et passés¹ ». Cette richesse attentionnelle devient dominante dès lors qu'on constate que « l'argent se distribue désormais le long des flux de l'attention² » : on devient riche *parce qu'on est devenu célèbre* (plus souvent qu'on ne devient célèbre parce qu'on était riche). Citant Thomas Mandel et Gerard Van der Leun qui écrivaient, dans *Rules of the Net*³, que « l'attention est la monnaie de référence [*hard currency*] du cyberspace », il annonçait que, « au fur et à mesure que la présence de l'internet se renforcera dans nos économies, les flux d'attention ne vont pas simplement anticiper les flux d'argent, mais ils vont en fin de compte les remplacer complètement »⁴.

Il n'est encore question ici que de « richesse », d'« argent » ou de « monnaie » (et non de « capital » à proprement parler), qui se trouveraient supplantés par cette nouvelle rareté vouée à devenir l'étalon de toute valeur, l'attention. Cette première équivalence, encore très vague, suffit déjà à indiquer le domaine général où s'est déplacée la question de la valeur. Tout repose en effet sur une ONTOLOGIE DE LA VISIBILITÉ qui *mesure le degré d'existence d'un être à la quantité et à la qualité des perceptions dont il fait l'objet de la part d'autrui*. Un beau livre récent de Barbara Carnevali reconstitue toute une tradition de pensée (souvent hantée de culpabilité) qui a reconnu la pertinence sociologique du scandaleux principe que Berkeley défendait sur le plan ontologique et épistémologique – *esse est percipi* : nous sommes ce que l'on perçoit de nous. Ou plus radicalement encore : nous n'existons (pour nous-mêmes) que dans la mesure où nous sommes perçus par autrui (et plus il y a d'autrui pour nous percevoir, plus nous existons).

En contre-pied des exigences d'authenticité héritées de Rousseau, du romantisme ou de l'existentialisme sartrien, certains

1. Michael H. Goldhaber, « Principles of the new economy », art. cité, § 6.

2. Michael H. Goldhaber, « The attention economy and the Net », art. cité.

3. New York (N. Y.), Hyperion, 1996.

4. Michael H. Goldhaber, « Attention shoppers ! », *Wired Magazine*, vol. 12, n° 5, 1997, disponible sur Wired.com.

philosophes et sociologues se sont attachés à tirer les conséquences de ce renversement faisant des apparences la réalité première de nos interactions sociales. C'est au sein de cette réflexion que mérite d'être située l'ontologie de la visibilité sur laquelle reposent les analyses de l'économie de l'attention. Barbara Carnevali fait de son ouvrage sur les apparences sociales une « philosophie du prestige » – terme dont elle rappelle l'étymologie (*praestringere*), qui évoque un pouvoir séducteur et magique de capturer l'attention¹. Georg Franck propose une série de termes subtilement nuancés pour rendre compte des différents degrés de visibilité qui caractérisent la notoriété, la célébrité, le prestige et, tout en haut de sa hiérarchie, la *prééminence* : « l'incontestable dénominateur commun des élites actuelles est la prééminence, qui n'est autre que le statut de ceux qui sont nantis de revenus d'attention élevés² » ; « les prééminents sont les capitalistes de l'économie de l'attention, c'est la classe de ces gens dont tout le monde sait qui ils sont »³.

Ce rôle essentiel reconnu aux apparences dans les dynamiques sociales se traduit en quatre implications économiques formant la colonne vertébrale du capitalisme attentionnel. D'une part, un BESOIN VITAL DE NOTORIÉTÉ fait que « nous travaillons sans cesse à nous rendre attractifs⁴ ». Il s'agit de tout autre chose que du rêve banal que chacun caresse en lui de devenir une rockstar, un footballeur adulé ou une auteure à succès. On fait comprendre aux jeunes générations entrant sur le marché du travail que les gains en visibilité (se faire connaître dans certains réseaux, ajouter une ligne à son *curriculum vitae*) sont leur revenu le plus précieux – ce qui permet, sous couvert de stage,

1. Barbara Carnevali, *Le apparenze sociali. Una filosofia del prestigio*, Bologne, Il Mulino, 2012, p. 102. Georg Franck commente aussi le principe *esse est percipi* dans *Ökonomie der Aufmerksamkeit*, *op. cit.*, p. 178. Fred Inglis propose une histoire de la notion de célébrité plongeant ses racines dans le Londres du XVIII^e siècle et dans le Paris romantique dans *A Short History of Celebrity*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 2010.

2. Georg Franck, « Économie de l'attention », art. cité, p. 56.

3. Georg Franck, *Ökonomie der Aufmerksamkeit*, *op. cit.*, p. 118. Sur ce *Bekanntheitsgrad (Ruhm, Reputation, Prestige, Prominenz)*, cf. p. 115-120.

4. Georg Franck, « Capitalisme mental », art. cité, p. 213.

de les sous-payer en termes de salaire monétaire. On trouve ici une illustration très concrète du principe voulant que « l'argent se distribue désormais le long des flux de l'attention » : dans toute une série de professions, les emplois (et donc les salaires) se distribuent le long des frayages de la visibilité, celle-ci allant parfois jusqu'à se substituer à l'échange monétaire.

Il est dès lors parfaitement justifié d'ériger la discrétion en un principe de résistance fondamentale au développement du capitalisme attentionnel. Par-delà la constatation dégrisante selon laquelle, « malgré tous les efforts de ceux à qui un tel système profite, les drogués de l'image et du désir de paraître à tout prix demeurent largement minoritaires », Pierre Zaoui remarque dans un ouvrage récent qu'« apprendre à quitter l'ordre de la monstration de soi et de la surveillance généralisée, c'est déjà entrer dans une certaine forme de dissidence. Plus généralement, toute résistance sérieuse et modeste a toujours commencé par l'acceptation d'une certaine clandestinité, c'est-à-dire l'art de raser les murs et de ne pas se faire remarquer, l'art de la discrétion¹ ».

Le désir de notoriété ne relève toutefois pas tant de la morale ou de l'éthique que de la survie au sein d'un système économique très particulier. L'évolution du capitalisme attentionnel exerce une pression de plus en plus forte sur les agents économiques pour les pousser à « se faire remarquer » s'ils veulent échapper aux formes les plus aliénantes de l'exploitation commune. Peu d'entre nous ont la possibilité ou le désir de faire le choix radical de la discrétion – et c'est sans doute pour cela que Pierre Zaoui décrit « l'art de disparaître » comme visant moins un idéal durable qu'un rythme d'intermittence (permettant de se retirer temporairement du régime de visibilité).

Ce règne (très effectif) des apparences entraîne une deuxième conséquence économique, plus surprenante et plus intéressante, qui met en lumière un PRINCIPE DE VALORISATION PAR L'ATTENTION : le seul fait de regarder un objet constitue un travail qui accroît la valeur de cet objet. Comme l'analyse finement

1. Pierre Zaoui, *La Discrétion. Ou l'art de disparaître*, Paris, Autrement, 2013, p. 17, 27.

Jonathan Beller pour comprendre la nature productive de l'attention humaine, « la valeur de notre regard contribue à accroître la valeur de l'image » :

L'image est perçue non seulement en et par elle-même, mais comme une conséquence de sa perception par les autres. La densité de cette perception par les autres fait partie de sa qualité d'image. [...] Percevoir que des images passent par la perception des autres accroît leur taux de circulation [*currency*], et donc leur valeur. Voir, c'est déjà accepter – « acheter » ; regarder, c'est travailler [*to « see » is already to « buy » (I'll buy that), to look is to labor*]¹.

Reprenons brièvement le point de vue saturnien adopté au chapitre précédent : tous ces Terriens qui paraissent « ne rien faire », assis devant leurs livres, leurs écrans d'ordinateur ou de télévision, sont en fait éminemment productifs. Non seulement parce qu'ils génèrent souvent des textes (informations, plans, programmes, ordres, lois) en tapotant sur un clavier ou parce qu'ils emmagasinent des informations qui accroîtront leur productivité à venir – mais aussi bien lorsqu'ils ne font strictement rien d'autre que regarder (« passivement ») une série télévisée idiote ou un spot publicitaire. Cette valorisation par l'attention ne porte pas uniquement sur ce qui s'inscrit en moi des perceptions auxquelles je me trouve exposé : les philosophes de l'école de Francfort, Guy Debord, Vilém Flusser et Jonathan Beller ont déjà décrit les *mass media* comme des usines en charge de produire industriellement des subjectivités consuméristes et consentantes envers l'exploitation capitaliste. Ils ne faisaient en cela que reprendre l'intuition développée dans la *Psychologie économique* de Gabriel Tarde : « la reproduction des richesses suppose, avant tout, la reproduction psychologique des désirs de consommation et des croyances spéciales attachées à ces désirs, sans lesquels un article matériellement reproduit ne serait point une richesse² ».

1. Jonathan Beller, *The Cinematic Mode of Production*, *op. cit.*, p. 78.

2. Gabriel Tarde, *Psychologie économique*, *op. cit.*, t. 1, p. 144.

Mais c'est d'encore autre chose qu'il s'agit ici. Indépendamment de la façon dont un tableau, un programme télévisé ou un jeu vidéo peuvent affecter mes sens, ma mémoire et mes comportements, je « travaille » en les regardant (*to look is to labor*) dans la mesure où mon regard contribue à la valeur qu'ils tirent de leur visibilité. Savoir que beaucoup de gens ont vu un film me donne envie d'aller le voir : lorsque je lui consacre mon attention, je travaille donc *de facto* à assurer sa promotion envers autrui (et cela même si le film en question me déplaît souverainement).

On sait que la valeur d'un réseau ou d'un protocole technique lui vient de la quantité des participants qu'il parvient à attirer à lui. En me servant d'un logiciel de Microsoft, même si j'y ai accès gratuitement, je contribue à en renforcer la diffusion, la part de marché ou, en l'occurrence, la dominance. En produisant et en pouvant lire des fichiers Word ou Excel sur mon ordinateur, je fonctionne comme l'un de leurs agents de diffusion et de leurs promoteurs effectifs. Je travaille *pour* Microsoft chaque fois que je travaille *avec* Microsoft – à quoi s'ajoute le paradoxe ironique que je dois en plus payer très cher pour avoir la permission de travailler gratuitement pour eux ! C'est le même phénomène que décrit ici Jonathan Beller en relevant que la valeur d'une image s'accroît aux yeux des autres du seul fait que je la regarde. Mon attention participe activement à sa *currency*, c'est-à-dire à sa « valeur » en tant que celle-ci dépend de l'ampleur de sa « circulation ».

On touche ici concrètement du doigt le mécanisme par lequel l'économie de l'attention relève d'une DYNAMIQUE D'AUTO-RENFORCEMENT CIRCULAIRE : *l'attention attire l'attention*. L'attention accumulée dans le passé et le présent favorise l'accumulation d'attention à venir. C'est parce que des millions de touristes sont venus voir la Joconde que des millions de touristes se pressent pour voir la Joconde. « Rien ne semble plus attirer l'attention que l'accumulation des revenus d'attention, rien ne stimule plus les médias que ce capital, rien n'augmente plus l'attractivité de leurs surfaces publicitaires que l'exhibition des

richesses d'attention acquise¹. » C'est l'accumulation passée d'attention collective concentrée sur la personne prééminente de George Clooney qui lui permet de concentrer notre attention collective sur les machines à café Nespresso. C'est ce que Jean-Michel Espitalier exprime d'une façon cinglante dans son étonnant petit livre *De la célébrité* : « C'est parce que je suis reconnu que je suis connu. C'est parce que je suis connu qu'on me reconnaît². »

célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui
 célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui

Figure 7. Jean-Michel Espitalier, *De la célébrité*

« La haute technologie de l'attraction fonctionne avec cette sorte d'auto-renforcement circulaire qui appartient en propre à la publicité. Elle fonctionne avec des visages connus que l'on veut voir pour la seule raison que les autres les voient aussi³. » Les figures prééminentes (stars de cinéma, chefs d'État, vedettes

1. Georg Franck, « Économie de l'attention », art. cité, p. 57-58.

2. Jean-Michel Espitalier, *De la célébrité. Théorie et pratique*, Paris, 10/18, 2011, p. 86.

3. Georg Franck, « Capitalisme mental », art. cité, p. 204.

du sport, animateurs télé) méritent d'être considérées comme « les capitalistes de l'économie de l'attention » du fait que leur célébrité en arrive à s'alimenter de son propre mouvement : « la prééminence est le degré de richesse en considération [*Beachtung*] à partir duquel la richesse devient si manifeste qu'elle se transforme elle-même en source autonome de revenu d'attention [*Aufmerksamkeit*]¹ ».

Le quatrième ressort qu'il importe de repérer au cœur du capitalisme attentionnel accentue encore son aspect d'animal bizarre et inquiétant, qui paraît s'ingénier à défier les lois de la nature. Non seulement il transmute le simple regard en travail, après avoir transmuté la visibilité en salaire ; non seulement il paraît se nourrir de sa propre chair en tirant de toute accumulation la dynamique d'une accumulation supérieure ; mais son opportunisme sans limite va jusqu'à chérir ceux qui l'attaquent et le pillent, tant il excelle à tirer profit de leur agressivité et de leur brigandage...

Notre perception traditionnelle des rapports sociaux ressent généralement les critiques qui nous sont adressées comme des menaces envers notre narcissisme et comme des actes d'inimitié envers notre personne publique. De même notre attachement à la propriété privée, joint à notre fierté d'auteur soucieux de préserver ses droits, nous poussent-ils à considérer les plagiaires et les voleurs comme des hors-la-loi. L'économie de l'attention nous invite pourtant à renverser de tels jugements : « Quiconque vous copie vous donne en réalité accès à son auditoire, et vous fait donc une faveur. Même ceux qui essaient de vous nuire ou ceux qui distordent vos propos n'en contribuent pas moins à attirer l'attention sur vous en faisant cela². »

Reconnaissons-y un BÉNÉFICE DE VISIBILITÉ OPPORTUNISTE : dès lors que c'est de visibilité que nous vivons, *tout ce qui nous sort de l'obscurité est bon à prendre*, même si cela émane

1. *Ibid.*, p. 205. L'allemand permet de distinguer la *Beachtung* (l'attention comme *considération* et estime) de l'*Aufmerksamkeit* (l'attention comme effort pour remarquer des traits saillants) et de la *Zuwendung* (l'attention comme orientation de mes capacités perceptives ou réflexives en direction d'un objet particulier).

2. Michael H. Goldhaber, « Some attention apothegms », art. cité, § 12.

originellement d'une volonté de nuire. Autrement dit, comme le veut le dicton traditionnellement associé à Mae West : il n'y a pas de mauvaise publicité. Le sort le plus probable – et le plus humiliant – d'un des six cents romans de notre rentrée littéraire est de passer inaperçu. Qu'un critique en vue entreprenne de le démolir, qu'une célébrité paranoïaque lui assigne un procès en diffamation, qu'un censeur pudibond se pique de le placarder : sa fortune est aussitôt faite. Il fera l'objet d'un débat qui le fera exister – *esse est percipi* – aux yeux de ceux qui l'attaquent comme de ceux qui le défendent, et surtout de tous ceux qui seront curieux de savoir pourquoi on se bat à son propos. D'où ce COROLLAIRE DE RENONCIATION CRITIQUE : *ce qu'on souhaite voir disparaître, il ne faut pas en parler.*

Sur la base des quatre principes qui viennent d'être évoqués – la notoriété comme besoin vital et moyen de paiement, la valorisation par l'attention, l'auto-renforcement circulaire de son accumulation et le gain en visibilité généré par la négativité critique –, on dispose des premiers éléments d'analyse du capitalisme attentionnel. Quoique partis d'une analogie assez vague entre richesse, argent, monnaie et attention, on voit progressivement émerger une catégorie mieux définie comme une véritable forme de capital. Cette assimilation de l'attention à un capital semble toutefois buter sur un problème qu'il faut désormais confronter et résoudre explicitement.

Les médias comme banques attentionnelles

L'attention est une forme de présence à soi et à son environnement, intrinsèquement liée à l'écoulement du temps. Je ne puis être attentif qu'au présent : on ne peut me demander d'être attentif (maintenant) à ce qui s'est passé il y a deux jours, ou à ce qui se passera dans une heure. Dans ces conditions, comment donc peut-on parler d'« accumulation » de l'attention, ce qui est une condition indispensable au fait de vouloir y voir un *capital*, mais ce qui impose une persistance du passé dans le présent, en contradiction avec la nature même de l'attention ?

Michael Goldhaber identifiait le problème dès ses premiers articles : « contrairement à l'ancienne richesse fondée sur une base matérielle, la nouvelle richesse n'est pas quelque chose qu'on puisse espérer protéger par un verrou et une clé¹ ».

Goldhaber lui-même esquisse une première façon de contourner le problème. Prenant l'exemple de la conférence qu'il est en train de donner à ses auditeurs, il relève que leur attention présente garde en elle le contenu d'une attention passée : c'est parce qu'ils ont lu certains de ses articles, ou l'ont déjà entendu parler, ou parce qu'un ami leur a parlé de lui, qu'ils se sont déplacés pour venir l'écouter. « Obtenir l'attention de quelqu'un n'est pas quelque chose de momentané ; on rajoute au capital [*stock*] déjà accumulé chaque fois qu'on en obtient, et plus la taille du public est grande à un certain moment, plus grand est aussi le public potentiel à venir². » L'attention à des événements passés s'accumulerait donc dans la mémoire des individus concernés, qui composeraient des publics selon leurs attirances et leurs affinités réciproques – sur le modèle du musicien de rue qui commence par séduire les passants, puis les clients du club de quartier, et qui, au fur et à mesure de ses apparitions dans des salles de plus en plus grandes et de plus en plus prestigieuses, en arrive à se construire une notoriété internationale.

En contraste avec cette vision bucolique d'une économie artisanale de l'attention, Georg Franck s'attache à comprendre de manière plus réaliste et plus précise les phénomènes de production *industrielle* d'audience induits par le capitalisme contemporain. Pour pouvoir assimiler sérieusement l'attention à une forme de capital, il élabore une analogie systématique entre le rôle que jouent les *mass media* dans l'économie de l'attention et celui que jouent les banques en régime capitaliste. Dès qu'elle s'établit à l'échelle industrielle rendue possible par les technologies de communication de masse mises en place au cours du *xx^e* siècle, l'économie de l'attention repose sur une LOGIQUE D'INVESTISSEMENT FINANCIER : « *le système monétaire*

1. Michael H. Goldhaber, « Principles of the new economy », art. cité, § 7.
2. Michael H. Goldhaber, « The attention economy and the Net », art. cité.

de l'attention s'appuie sur des services financiers spécialisés ; ces fonctions boursières et bancaires sont assurées par les médias¹ ».

Dans la mesure où une grande chaîne de télévision peut compter sur quelques millions de téléspectateurs par soir, elle dispose d'un capital d'attraction inhérent à son statut. De même qu'une banque essaie d'équilibrer ses investissements entre des valeurs sûres et quelques start-up plus risquées, de même la chaîne de télévision panache-t-elle la mise en scène de prééminences assurées de rapporter de gros revenus d'attention avec quelques figures moins connues auxquelles elle fait l'avance de son attractivité garantie. « Le réinvestissement du rendement de l'attraction crée de la monnaie mentale, de la même façon que le crédit bancaire crée de l'argent². » Lorsque des quidams profitent (ponctuellement) de l'énorme visibilité fournie par une chaîne à forte audience – ce qui fait le ressort des programmes de télé-réalité –, la banque médiatique travaille à l'expansion de la masse monétaire attentionnelle, en s'arrangeant pour que l'un(e) de ces quidams acquière une célébrité capable de rembourser avec profit l'investissement original :

Les médias capitalisent la considération [*Beachtung*] : ils reçoivent de l'attention [*Aufmerksamkeit*] avec une certitude et une régularité telles qu'ils sont capables de l'offrir à crédit comme capital de départ ; ils réalisent des fortunes en réinvestissant la richesse de considération dans l'attraction ; ils donnent la valeur du cours des fortunes en mesurant leur pouvoir d'attraction. De la même manière que les banques fournissent aux économies en croissance une offre monétaire en expansion, les médias fournissent aux marchés de l'information en expansion des quantités croissantes d'attention. Enfin, de la même manière que les marchés financiers

1. Georg Franck, « Capitalisme mental », art. cité, p. 201.

2. *Ibid.*, p. 204. Pour un intéressant travail littéraire sur les enjeux multiples des subjectivités qui se trouvent happées, pas forcément contre leur gré, dans ce jeu indissociablement attentionnel et financier de l'attractivité médiatique, cf. le travail réalisé par Christophe Hanna sous l'identité de La Rédaction, *Valérie par Valérie*, Marseille, Al Dante, 2008.

ont transposé la stratégie de capitalisation interne des sociétés au niveau macroéconomique, les médias transposent la capitalisation de la considérabilité [*Beachtlichkeit*] du niveau du talent individuel à celui d'une sphère publique organisée¹.

On comprend ainsi comment des avances d'attractivité rapportent des revenus d'attention, grâce à une dynamique financière au sein de laquelle les médias et les célébrités accumulent en parallèle d'importants capitaux attentionnels : la star (en devenir) valorise le « Journal de 20 heures » qui l'invite, en même temps que celui-ci valorise la célébrité dont il assure la présence médiatique. On est ici au cœur du mécanisme si élégamment représenté par Jean-Michel Espitallier en évoquant « les célébrités qui font la télévision qui fait les célébrités qui font la télévision qui... ».

L'analyse du capitalisme mental élaborée par Georg Franck aide toutefois à repérer un présupposé fréquemment occulté dans les processus permettant à une économie de l'attention d'être parfaitement arrimée à la logique de la finance capitaliste. Toute l'analogie entre attention et capital, entre visibilité et profitabilité, entre médias et banques repose en effet sur une opération discrète et apparemment anodine, mais essentielle à tout cet édifice. Rien de cela ne tiendrait debout sans une série d'OPÉRATIONS DE MESURE HOMOGÉNÉISANTE : « L'attention devient monnaie seulement lorsqu'elle est mesurée en unités homogènes et mise en circulation à travers des actes d'échange anonymes². »

De même que l'attention n'est pas spontanément accumulable comme telle, mais requiert des mémoires individuelles ainsi que des banques médiatiques pour se comporter à la façon d'un capital, de même ne va-t-il nullement de soi qu'on puisse l'assimiler à un moyen de paiement. Un billet de banque fournit un équivalent général, purement quantitatif, qu'on peut échanger indifféremment contre un livre, quelques litres de benzine, une

1. Georg Franck, « Capitalisme mental », art. cité, p. 205.

2. *Ibid.*, p. 201.

boîte de macarons, un billet de train, une coupe de cheveu. Or on ne dispose jamais d'une somme d'attention « générale », purement quantitative, indifférente à son objet et échangeable contre une gamme infinie d'expériences hétérogènes. On a toujours affaire à une personne particulière, dotée d'une sensibilité qui lui est unique, faisant attention à quelque chose de précis, au sein de circonstances spatiales et temporelles déterminées.

L'attention, toujours particulière, ne devient monnaie de transaction (*Währung, currency*), susceptible d'être échangée sur un marché, accumulée sous forme de capital et investie au sein de logiques financières, que grâce à une opération de traduction qui l'homogénéise et la standardise pour lui permettre d'entrer dans un régime d'équivalence. Cette opération est celle qu'accomplissent les divers appareils de mesure relevant de l'*audimat* sous toutes ses formes : chiffres de tirage des périodiques en papier, ventes de billets au cinéma, monitoring des audiences radiophoniques ou télévisuelles, décomptes de visites sur internet. Ces appareils de mesure d'une attention collective standardisée – qu'ils transforment en *audience* – jouent un rôle absolument crucial dans nos sociétés contemporaines, puisque ce sont eux qui permettent concrètement de traiter l'attention comme une forme de capital, qu'on peut dès lors soumettre de façon fluide aux jeux de concurrence, de spéculation et d'exploitation agencés sous la domination du capitalisme financier¹.

Même si, en bloquant ces opérations de traduction, on parvenait à enrayer d'un coup la soumission de la vie culturelle à la logique marchande, il n'est – malheureusement – ni souhaitable ni possible d'interdire purement et simplement ce type de mesures, dont beaucoup émanent de simples nécessités de gestion (compter le nombre de billets vendus à l'entrée d'un concert afin de payer la location de la salle). On peut en revanche prôner un IMPÉRATIF DE RÉSISTANCE POLITIQUE dénonçant la

1. Cf. sur ce point Philip M. Napoli, *Audience Economics : Media Institutions and the Audience Marketplace*, New York (N. Y.), Columbia University Press, 2003, qui analyse la question en distinguant soigneusement l'audience *prédite* de l'audience *mesurée* et de l'audience *effective*, laquelle seule correspond à ce qu'on désigne généralement par attention.

responsabilité de tous ceux qui travaillent à multiplier, à diffuser et surtout à invoquer les mesures d'audimat au titre de critère d'évaluation des biens culturels. Parce que l'économie de l'attention est régie par une dynamique d'auto-renforcement circulaire, les dispositifs relevant de l'audimat constituent bien moins des appareils de *mesure* aidant à mieux connaître une réalité sur laquelle on souhaite agir que des appareils de *capture* parfaitement asservis à la logique financière qui les instrumentalise. Ils font partie intégrante de la machinerie capitaliste qui se sert indifféremment de tout – pétrole, images, farines animales, affects – pour maximiser le profit des actionnaires aux dépens de ceux qui travaillent à la production de nos formes de vie.

De même que, selon la belle formule de Georg Franck, « la consommation involontaire de publicité équivaut à un impôt prélevé sur la perception¹ », de même la diffusion et l'évocation des mesures d'audience équivalent à une publicité gratuite renforçant la domination des détenteurs des plus gros capitaux attentionnels, et contribuant ainsi à l'écrasement des voix minoritaires qui assurent la vitalité d'une culture. La meilleure forme d'invalidation de ces dispositifs serait certainement de ne leur accorder aucune valeur (autre que de pure gestion pratique). Mais, puisque les appels à la responsabilité n'ont que rarement contribué à renverser les dominations oppressives, il serait sans doute souhaitable de compléter cet impératif de résistance politique par une INVITATION AU SABOTAGE PRÉVENTIF : *hackers de tous les pays, unissez-vous pour paralyser les appareils d'audimat partout où vous le pourrez !*

Taxer la publicité au nom de la concurrence non faussée

Un article insuffisamment cité de Josef Falkinger suggère pourtant qu'en l'absence même de tout sabotage volontaire le capitalisme attentionnel tend à imploser en vol de par sa seule logique interne, telle qu'en rendent compte les modélisations

1. Georg Franck, « Capitalisme mental », art. cité, p. 200.

savamment formulées par les économistes orthodoxes. Après avoir proposé une DÉFINITION NÉOCLASSIQUE DE L'ÉCONOMIE DE L'ATTENTION comme « *une famille d'émetteurs qui emploient des signaux coûteux pour attirer l'attention de publics et avoir un impact sur eux*¹ », Josef Falkinger se fixe pour tâche de modéliser formellement les coûts et les revenus propres à l'émission de tels signaux, ce qui le conduit à opérer une distinction essentielle entre deux types très différents d'économies.

Les « économies pauvres en informations » présupposent que les agents économiques (postulés rationnels) vont être spontanément portés à moduler leurs choix en fonction des signaux qui sont à leur disposition, conduisant ainsi l'ensemble des transactions vers une optimisation issue de leurs tâtonnements réciproques. C'est là le modèle hayekien qui régit toute l'économie orthodoxe néoclassique. La situation est toutefois très différente dès lors que c'est l'attention, davantage que l'information, qui fait l'objet d'une rareté fondamentale. Les « économies riches en informations » se caractérisent par la présence de SEUILS, de FILTRES et de PORTAILS qui opèrent une *présélection des informations effectivement prises en compte par les agents économiques, présélection conditionnée par l'inégale puissance d'émission de signaux coûteux destinés à attirer l'attention*.

Un signal ne sera repéré par un récepteur que s'il dépasse un certain seuil minimal. Ce seuil peut relever d'un filtre perceptif absolu (nulle oreille humaine ne saurait entendre le bruit d'une poussière qui tombe) ou relatif (un chuchotement qui serait perceptible dans un environnement silencieux devient inaudible au sein d'un bruit de foule). Il peut aussi relever de restrictions d'accès imposées par les intermédiations médiatiques (*media gates*) : une annonce publiée dans un fanzine local constituera un signal plus faible qu'une publicité passant en *prime time* sur TF1. Plus l'économie est riche en informations, plus les seuils relatifs de perceptibilité s'élèvent, plus les filtres éliminent d'informations, plus les portails médiatiques jouent un rôle déterminant et plus les signaux sont relativement coûteux à envoyer.

1. Josef Falkinger, « Attention economies », art. cité, p. 267.

Cette élévation des seuils entraîne nos économies à détourner une part croissante de leur activité loin de la *production* des biens eux-mêmes, pour la diriger vers la *promotion* (des marques) des marchandises, c'est-à-dire vers le travail de captation des attentions (autrement dit, de production artificielle de la demande). Depuis le développement de l'imprimerie au XVI^e siècle, de la presse périodique au XVIII^e, des médias audiovisuels au XX^e et d'internet au XXI^e, même si le coût absolu de la diffusion d'informations a constamment baissé (puisque'il est relativement moins coûteux de poster un blog en 2014 que d'imprimer un livre en 1550 ou de lancer un périodique en 1780), le seuil de viabilité commerciale des marchandises a exigé, depuis la révolution industrielle du XIX^e siècle, d'investir de plus en plus de ressources dans la promotion publicitaire des marchandises en question. Sur la place du marché, il suffisait que le poissonnier hurle plus fort que son voisin, ou donne des couleurs plus vives à son étalage, pour que ses produits passent le seuil perceptif des acheteurs potentiels. Lancer aujourd'hui un nouveau produit – quelle que soit sa qualité propre – implique de mobiliser des ressources considérables pour lui permettre de franchir les portails médiatiques indispensables à ce que les consommateurs perçoivent son existence.

Ainsi s'instaure une COURSE AUX ARMEMENTS ATTENTIONNELS : *plus une société marchande se médiatise, plus elle doit consacrer une part importante de son activité à la production de la demande, en investissant des ressources toujours plus grandes dans les appareils d'attraction de l'attention*. Comme la course aux armements militaires, cette course aux armements attentionnels relève en soi d'un tragique gaspillage, dû à un agencement sous-optimal des rapports interhumains. Et de même qu'un traité de paix permet de réduire les dépenses militaires, de même peut-on imaginer des mécanismes économiques capables de réduire le gaspillage et la pollution entraînés par l'excroissance dramatique des activités publicitaires. C'est ce qu'esquisse Josef Falkinger dans la seconde moitié de son article.

Il commence par relever que, malgré leur trivialité et leur évidence, les mécanismes attentionnels qu'on vient de rappeler

ont des implications considérables sur la crédibilité des modélisations économiques néoclassiques :

Dans une économie pauvre en informations, chaque agent qui a une idée ou un produit économiquement viable peut participer à la compétition pour trouver des acheteurs, puisque l'entrée dans l'esprit des consommateurs est libre et gratuite. Au contraire, dans une économie riche en informations, les possibilités d'entrée dans l'esprit des consommateurs sont épuisées. En présence de sources d'information nombreuses et puissantes, l'attention se concentre nécessairement sur un sous-ensemble de sources. Puisque le contenu ne peut être évalué qu'après qu'un objet a passé le filtre perceptif, la sélection de ce sous-ensemble ne peut pas être basée sur le contenu. [...] L'analyse présentée ici de l'attention limitée en tant que ressource rare montre que la compétition économique dépend d'un filtre perceptif et que l'ensemble des objets perçus n'est qu'un sous-ensemble des objets économiquement possibles. Dans une économie riche en informations, il n'y a aucune garantie que les objets perçus soient les meilleurs possibles¹.

C'est le postulat central de la rationalité des agents économiques et de l'optimalité des équilibres induits en état de libre concurrence qui se trouve menacé par la plus banale observation de l'économie attentionnelle en régime intensément médiatisé. Le consommateur ne peut envisager d'acheter que les marchandises dont il perçoit l'existence ; or il perçoit moins cette existence sur la base de leur mérite propre que sur celle des budgets publicitaires qui les promeuvent ; donc l'économie dans son ensemble trouve ses équilibres non autour des produits les plus utiles ou les plus plaisants, mais autour des produits les plus agressivement promus. Bien entendu, ces distorsions concernent davantage les biens culturels (films, livres, musiques) que les produits de consommation courante – mais il n'est pas déraisonnable de penser qu'elles affectent aussi, en aval, le choix

1. Josef Falkinger, « Limited attention as the scarce resource in an information-rich economy », *Economic Journal*, vol. 118, 2008, p. 1612.

d'acheter des tomates hydroponiques chez Carrefour plutôt que des produits en circuits courts distribués par les associations de maintien de l'agriculture paysanne (AMAP).

Quoi qu'il en soit, l'évidence (généralement occultée) de ces distorsions entraîne l'économiste orthodoxe – dès lors qu'il prend la peine de se pencher un peu sérieusement sur l'économie de l'attention – à prôner des mesures aux conséquences proprement révolutionnaires :

Dans une économie pauvre en informations, là où l'attention n'est pas affectée de rareté, l'efficacité économique est obtenue sous le principe du laissez-faire, tandis qu'il est requis d'intervenir dans une économie riche en informations. [...] Alors que, dans une économie pauvre en informations, la compétition décentralisée pour l'attention et l'argent conduit à un équilibre efficient, dans une économie riche en informations la compétition pour la rareté attentionnelle est cause de gaspillage. On peut y apporter une solution en imposant une taxe linéaire sur les activités relevant de l'attraction attentionnelle et en redistribuant aux acheteurs les revenus ainsi collectés¹.

Si la science économique orthodoxe, les néolibéraux et les apologistes du capitalisme avaient véritablement à cœur de promouvoir « une concurrence libre et non faussée », ils commenceraient par abolir (ou taxer drastiquement) les activités publicitaires, dont les puissances inégales de diffusion de signaux coûteux constituent une « distorsion du marché » bien plus funeste que toutes les interventions reprochées à l'État. Le rétablissement de l'efficacité du marché rêvée par les économistes

1. *Ibid.*, p. 1613, 1615. L'idée d'une taxe sur la publicité n'est pas nouvelle en soi ; on en trouve, par exemple, une forme intéressante dans la TA-SR (*Tax-Advertising/Subsidize-Readers* ou taxe sur la publicité/subvention aux lecteurs) proposée en 1994 par C. Edwin Baker, à la suite de mesures déjà suggérées au Royaume-Uni par Nicholas Kaldor en 1961, de façon à « réduire l'influence de la publicité sur le contenu éditorial » des journaux. Il s'agissait d'imposer une taxe de 10 % sur les revenus publicitaires d'un journal et de redistribuer les sommes ainsi collectées sous la forme d'une subvention basée sur les revenus que chaque journal tire de sa circulation auprès des lecteurs. (Cf. C. Edwin Baker, *Advertising and a Democratic Press*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 1994, p. 83-117.)

orthodoxes peut alors passer par l'établissement d'une TAXE SUR LES DÉPENSES PUBLICITAIRES *d'un taux* (f) *défini en fonction de la force du signal publicitaire émis, de la marge de profit* (θ), *du rayon de diffusion* (τ), *du budget des acheteurs* (y), *du coût du signal* (κ) *et d'une mesure du degré de richesse en information de l'économie concernée* (τ_0) (figure 8).

$$f = \frac{\theta r y / \kappa - \tau_0}{(1 - \theta) \tau_0}$$

Figure 8. Formule d'une taxe sur les activités d'attraction attentionnelle selon Josef Falkinger.

Parasitisme, asymétries, exploitations

Il y a bien entendu peu de chances que le capitalisme implose en vol par fidélité formaliste aux prétentions d'efficience dont il se pare. Sa nature relève davantage du parasitisme opportuniste que de l'agencement optimal du bien commun. Dans son ouvrage *Animal Spirit : A Bestiary of the Commons*, Matteo Pasquinelli dénonce « l'idéologie digitaliste » qui a longtemps représenté internet comme un réseau horizontal, constitué de rapports symétriques et fondamentalement démocratiques, au sein duquel les nœuds/agents produisent et échangent des biens non rivaux, libres et gratuits, sur une base égalitaire dont le *peer-to-peer* représente le modèle général. S'inspirant de la théorie du parasite formulée par Michel Serres en 1980¹, il souligne qu'on ne peut bien comprendre la mutation numérique du capitalisme qu'en y reconnaissant une structure *ternaire* (et non binaire comme le *peer-to-peer*), fondamentalement *asymétrique*, dans laquelle un *parasite immatériel* extrait un surplus d'énergie (qui peut prendre

1. Michel Serres, *Le Parasite*. Paris, Grasset, 1980.

la forme de travail, de profit ou d'investissements libidinaux) pour l'attribuer à un *tiers*, qui se trouve ainsi bénéficiaire d'une *rente* de monopole. L'évolution récente de l'industrie musicale illustre son analyse : « les échanges et réseaux de pair-à-pair ont certes affaibli l'industrie musicale, mais le surplus a été réalloué en faveur d'entreprises produisant de nouvelles formes de hardware [baladeurs mp3, iPods] ou contrôlant l'accès à internet [Verizon, Orange, Bouygues]¹ ».

Les modèles proposés pour rendre compte de l'économie de l'attention présentent les mêmes clivages observés par Matteo Pasquinelli dans le domaine des cultures numériques. Dans leur manuel pour managers et marketeurs, John Beck et Thomas Davenport font miroiter le principe d'une inéluctable SYMÉTRIE ATTENTIONNELLE : « pour recevoir de l'attention, il faut prêter attention » ; « les entreprises doivent offrir des expériences riches et frappantes à leurs consommateurs, si elles veulent attirer leur attention ; il va de soi que créer de telles expériences exige à son tour énormément d'attention »². L'hypothèse n'est pas dénuée d'évidence : dans le cadre d'un échange en face-à-face, par exemple, au cours d'un dialogue entre amis, d'une situation d'enseignement ou d'un spectacle vivant, il est généralement vrai que les attentions en présence se nourrissent et se renforcent mutuellement.

Même un chantre du digitalisme comme Michael Goldhaber reconnaît toutefois qu'une telle symétrie est fréquemment illusoire. Lors d'une conférence, l'orateur peut bien s'efforcer d'être attentif à ceux qui sont venus l'écouter mais, de lui à eux, il n'y a en fait qu'une « attention *illusoire*, qui aide à créer une égalité apparente d'attention », là où règne à l'évidence une structure d'interaction asymétrique³. Dans la nouvelle économie bien davantage encore que dans l'ancienne, « tout le monde ne peut pas attirer la même quantité d'attention. Certains d'entre nous sont des stars, mais la plupart sont des fans⁴ ».

1. Matteo Pasquinelli, *Animal Spirits*, *op. cit.*, p. 66-67.

2. John Beck et Thomas Davenport, *The Attention Economy*, *op. cit.*, p. 15 et 68.

3. Michael H. Goldhaber, « The attention economy and the Net », art. cité.

4. Michael H. Goldhaber « Principles of the new economy », art. cité, § 4.

Ces inégalités opposent des riches et des pauvres qui ne sont plus (seulement) définis en termes de revenus monétaires, mais d'attention, déclinée selon les trois nuances qu'en propose l'allemand – *Zuwendung* : dans quelle direction s'oriente notre regard ? *Aufmerksamkeit* : de qui remarque-t-on la présence et l'existence ? *Beachtung* : aux besoins et aux prises de parole de qui accorde-t-on de la considération ?

Le type d'exploitation qui caractérise le capitalisme mental s'exerce à l'encontre de ceux, en très grand nombre, qui prêtent toujours attention et considération, mais qui n'en reçoivent guère en retour [*die viele, die immer achten, aber kaum geachtet werden*]¹.

Le problème ne se pose d'ailleurs pas tant en termes d'égalité ou de réciprocité non respectées qu'en termes de disproportion et de ce que Bernard Stiegler a qualifié de « misère symbolique » : « Les possédants de la nouvelle économie sont ceux dont les revenus en attention excèdent de plusieurs ordres de grandeur leurs dépenses en attention. Les pauvres sont ceux qui n'obtiennent pas assez de considération et de reconnaissance pour maintenir leur estime de soi intacte [*Selbstwertgefühl*]. La richesse de certains et la pauvreté de tous les autres sont étroitement liées². »

Comme l'illustre emblématiquement la mise à feu périodique des banlieues françaises, les NOUVELLES LUTTES DES CLASSES opposent « ceux qui apparaissent dans les médias et ceux qui n'y apparaissent pas³ » : il faut que des voitures brûlent (en plus grand nombre que d'habitude) pour que les problèmes de discrimination et de misère sociale parviennent à se faire un chemin – sous le régime de l'alerte – jusque sur les petits écrans. Alors que les capitalistes de l'attention sont avidement invités à déballer leur narcissisme dans la scénographie intimiste d'un entretien exclusif, les prolétaires doivent s'encagouler et

1. Georg Franck, « Capitalisme mental », art. cité, p. 212.

2. *Ibid.*, p. 203.

3. *Ibid.*, p. 211.

se déguiser en casseurs pour quémander quelques secondes de visibilité anonyme (aussitôt diffamée).

C'est bien au niveau de la distribution globale de notre attention collective que doivent être envisagés les conflits sociaux actuels. Malgré ses effets d'écrasement, le télescope saturnien révèle on ne peut plus clairement les asymétries attentionnelles caractéristiques des nouvelles formes d'exploitation : la masse agrégée des heures de programmes télévisés qui entre dans les « quartiers défavorisés » est totalement disproportionnée par rapport à celle qui en sort (aussi longtemps qu'ils ne brillent pas du feu des incendies). En plus d'illustrer le nouveau prolétariat par ceux « qui prêtent toujours attention et considération, mais qui n'en reçoivent guère en retour » – cette catégorie incluant aussi bien les jeunes issus de l'immigration que les électeurs du Front national –, cet exemple donne bien à voir les méfaits du régime d'alerte qui conditionne notre écosystème mass-médiatique actuel. En jouant sur les nuances de la langue allemande, on pourrait dire que l'attention médiatique dirigée vers les banlieues (*Zuwendung*), en plus de sa misère quantitative, ne relève qualitativement que de la seule *Aufmerksamkeit* : on se contente d'y « remarquer » (*bemerken*) les signes d'un débordement imminent des « problèmes des banlieues » vers les beaux quartiers. Même dans ces quelques rarissimes retours d'images, les prolétaires ne reçoivent que très peu de la *Beachtung* qui accorderait une considération respectueuse (*achten*) aux expériences vécues par les habitants, avec leur lot d'exclusion (du marché du travail), d'oppression (culturelle) et de criminalisation (vestimentaire).

Une même asymétrie se retrouve au niveau global d'une EXPLOITATION ATTENTIONNELLE GÉOPOLITIQUE : « les cultures les plus avancées – occidentales – exportent massivement de l'information et importent en direct d'énormes quantités d'attention, tandis que les cultures des autres régions exportent des quantités d'information très modestes et n'en tirent par conséquent que très peu d'attention¹ ». À cette échelle aussi, les prolétaires

1. *Idem.*

attentionnels vivant dans les pays riches voient ceux qu'ils pourraient considérer comme leurs semblables n'apparaître sur les écrans que sous la figure inquiétante de « terroristes », dont ils ne remarquent l'existence que sous la forme de la menace, de l'alerte et du danger, sans se croire tenus d'accorder la moindre considération à leur expérience subjective.

De telles asymétries relèvent bien moins de la mauvaise volonté des agents que, comme le relevait Marx, de la nature même des modes et des rapports de production de l'information et de l'attention. Georg Franck insiste pertinemment sur le fait que la source de ces disproportions et de ces injustices distributives est à chercher dans les effets induits par les technologies de télécommunication de masse développées au cours du xx^e siècle. Autant que par leur utilisation comme armes de distraction massive, les *mass media* sont dangereux du fait de la facilité avec laquelle un message standardisé, « industrialisé » – produit, multiplié et distribué automatiquement à moindre coût –, déclenche chez ceux à qui il est adressé un travail de réception encore « artisanal », coûteux en temps et en efforts parce qu'il doit être exécuté par nos bonnes vieilles capacités biologiques (yeux, oreilles, cerveau). À l'omniprésence de cet « impôt prélevé sur la perception » qu'est la publicité s'ajoute une diffusion de produits culturels automatisés qui relèvent essentiellement du spam :

Le rapport entre l'attention qu'offrent les médias et celle qu'ils reçoivent en contrepartie est strictement asymétrique. Les médias diffusent de l'information à travers la reproduction technique, alors que les consommateurs paient pour chaque copie avec de l'attention vive. Et c'est cette asymétrie qui seule permet d'accumuler la masse d'attention prêtée, qui fait l'attrait du médium pour ceux qui y apparaissent et qui permet aux médias de conférer si généreusement la prééminence à la noblesse moderne¹.

Un hacker n'a besoin que de quelques minutes pour envoyer un spam sur une liste de diffusion qu'il aura pu parasiter ; la

1. Georg Franck, « Économie de l'attention », art. cité, p. 61.

machine fait automatiquement en un éclair tout le travail de reproduction et d'envoi. Même s'il se réduit pour chacun de nous aux quelques secondes nécessaires à identifier un message comme relevant du spam ou du *phishing* (hameçonnage), le temps pris par la réception de ces envois se compte collectivement en millions d'heures. C'est cette même disproportion qui fait d'une technologie comme la télévision une machine constitutivement exploitatrice du point de vue de l'économie de l'attention.

Il faut donc reconnaître au cœur du capitalisme attentionnel un phénomène de SURÉCONOMIE D'ÉCHELLE : *les effets multiplicateurs rendus possibles par les technologies de communication de masse exploitent l'attention vivante du récepteur en la soumettant à l'attention morte des machines*. Dans un dialogue en face-à-face, les temps d'attention des discutants se déroulent selon une temporalité présenteielle commune (à l'échelle 1 minute = 1 minute). Lors d'une conférence faite devant un auditoire garni, le temps de préparation investi en amont par le présentateur – temps qui peut être considéré comme la forme d'attention qu'il accorde par avance à ses auditeurs – compense en quelque sorte l'asymétrie structurelle de la situation de conférence (10 heures de préparation × 1 orateur ≈ 30 minutes de conférence × 30 auditeurs). Même si la préparation du « Journal de 20 heures » de TF1 ou de France 2 mobilisait l'attention d'une centaine de personnes sur deux jours, et même si la plupart des six millions de téléspectateurs ne le regardaient que d'un œil distrait, les ordres de grandeur ont perdu toute proportion entre les deux côtés de la caméra (1 600 heures de production ≠ 3 000 000 heures de réception). Malgré une scénographie centrée sur l'attention illusoire d'un journaliste regardant la France les yeux dans les yeux, on se situe clairement du côté du spam.

En collectant de gigantesques masses d'attention vive à l'aide d'une petite quantité d'attention multipliée par des dispositifs techniques d'automatisation, les industries culturelles bénéficient d'une énorme PLUS-VALUE ATTENTIONNELLE, résultant de la différence entre l'attention prêtée et l'attention reçue. Il n'y a bien entendu pas à s'en offusquer. La capacité de

diffuser des informations à vaste échelle est une très bonne chose en soi. Simplement, comme l'a très bien analysé Vilém Flusser dès les années 1970, cette diffusion induit des effets de programmation qui altèrent profondément et dramatiquement nos relations sociales¹. Ce que l'on gagne en pouvant diffuser industriellement des programmes à des millions d'individus, on le perd en imposant brutalement une programmation unilatérale et homogénéisante qui machinise nécessairement ceux qu'elle traite sur le mode de l'automatisation.

Autrement dit : la plus-value quantitative, qui assure le pouvoir économique et politique des *mass media* grâce à un mécanisme de suréconomie d'échelle, risque de se payer au prix fort d'une moins-value qualitative, qui appauvrit et brutalise les potentiels d'individuation dont est porteuse l'attention humaine lorsqu'elle est une attention partagée équitablement. Comme l'a bien analysé Bernard Stiegler dans ses multiples publications récentes, ce ne sont nullement les inventions technologiques elles-mêmes qui imposent des effets mutilateurs, mais leur assujettissement à la tyrannie de l'audimat. Notre attention collective est présentement maltraitée par l'inertie de modèles économiques obsolètes, inspirés par les logiques d'un capitalisme industriel hérité du xx^e siècle, qui ignore la spécificité et les propriétés de l'écologie de l'attention. Peut-on espérer voir les cultures numériques court-circuiter les impasses du capitalisme attentionnel soumis à la logique financière de l'audimat ? La question mérite un chapitre à elle seule.

La numérisation de l'attention

En rajoutant à la médiasphère une nouvelle couche de communications globales, instantanées et modulables à l'infini, les technologies numériques ont commencé à restructurer drastiquement toutes les couches de l'économie mondiale. Du point de vue qui nous intéresse ici, cette restructuration repose sur un principe simple d'ÉLECTRIFICATION DE L'ATTENTION : « *les ordinateurs remplacent l'énergie attentionnelle par de l'énergie électrique*¹ ». Si les *mass media* apportent des suréconomies d'échelle en nous faisant passer du dialogue en tête-à-tête à l'agrégation attentionnelle de millions d'individus, la magie des moteurs de recherche nous permet de faire des hyper-économies d'attention qui enrichissent infiniment nos vies, en accomplissant électriquement en une fraction de seconde des recherches qui nous auraient coûté des jours, des mois et parfois des années d'efforts.

Si l'économie de l'attention, comme on l'a vu lors du premier chapitre, ne saurait se réduire à la « nouvelle économie » émergée au cours des années 1990 à la faveur du développement d'internet, on ne saurait toutefois surestimer l'impact des technologies numériques sur les usages et la distribution de notre attention collective. Peut-on toujours espérer, comme le faisait Félix Guattari en 1990, « que s'opérera un remaniement du pouvoir mass-médiatique qui écrase la subjectivité contemporaine et une entrée vers une ère postmédia consistant en une réappropriation individuelle collective et un usage interactif

1. Cf. Vilém Flusser, *La Civilisation des médias*, Belval, Circé, 2006.

1. Georg Franck, « Économie de l'attention », art. cité, p. 70.

des machines d'information, de communication, d'intelligence, d'art et de culture¹ ? Même si listes de diffusion électronique, blogs et réseaux sociaux se surajoutent aux *mass media* hérités du xx^e siècle, qu'ils reconfigurent sans être en mesure de les remplacer, l'interactivité restaurée par les technologies numériques les rend porteuses de potentiels d'émancipation dont tout reste encore à découvrir et à expérimenter. On verra au fil des chapitres ultérieurs en quoi ces dispositifs affectent les façons dont nous faisons attention les un(e)s aux autres. Du point de vue collectif, on peut toutefois d'ores et déjà repérer de nouvelles puissances d'agir et de nouveaux modes d'exploitation induits par l'électrification de notre attention.

Travail gratuit et classe vectorialiste

Comme l'a bien analysé Tiziana Terranova depuis plus d'une décennie, internet offre aujourd'hui au capitalisme un vaste terrain de chasse regorgeant de *FREE LABOR*. Il fournit gratuitement le travail consistant à « construire des sites, modifier des logiciels, lire et participer à des listes de diffusion, élaborer toute sorte d'espaces virtuels » : « le *free labor* est ce moment où toute une consommation avisée de culture se traduit en un excès d'activités productives, qui sont embrassées avec plaisir, mais qui se trouvent en même temps souvent exploitées de façon éhontée². La magie de l'attention électrifiée nous offre des richesses intarissables et virtuellement gratuites ; nous travaillons souvent sur ces richesses avec une jubilation enchantée et généreuse ; des entreprises apprennent à en bénéficier en tirant des profits financiers de notre enchantement.

1. Félix Guattari, « Vers une ère postmédia », *Terminal*, n° 51, octobre 1990, republié dans la revue *Chimères*, n° 28, printemps-été 1996, et disponible en ligne sur Multitudes.samizdat.net.

2. Tiziana Terranova, « Free labor », in Trebor Scholz (dir.), *Digital Labor : The Internet as Playground and Factory*, New York (N. Y.), Routledge, 2013, p. 34, 50. De la même auteure, cf. *Network Cultures : Politics for the Information Age*, Londres, Pluto Press, 2004.

Bien entendu, ce n'est pas parce qu'on travaille gratuitement qu'on se trouve nécessairement en position d'être exploité. Il est de très nombreuses configurations où chacun peut bénéficier d'une attention augmentant la puissance collective du commun, même si le travail n'est pas rémunéré directement dans le cadre d'un emploi salarié. Un des emblèmes les plus suggestifs de ce travail productif gratuit est le CAPTCHA (*completely automated public Turing test to tell computers and humans apart*) inventé par Luis von Ahn en 2000, alors qu'il avait à peine 22 ans. Lorsque vous souhaitez payer en ligne ou télécharger certains fichiers, vous voyez parfois apparaître quelques lettres tordues, que vous devez retranscrire pour vous identifier en tant qu'humain (c'est-à-dire un utilisateur de bonne foi), puisque les logiciels destinés à saturer de demandes paralysantes les services gratuits sont actuellement incapables d'identifier ces caractères déformés. Si chacun de nous utilise CAPTCHA comme une clé donnant accès à un service restreint, le programme nous utilise en retour pour constituer un logiciel de reconnaissance de caractères plus puissant que ceux qui existent à ce jour : en mobilisant notre attention vive pour déchiffrer humainement des lettres tordues, nous travaillons pour apprendre à la machine à raffiner ses propres capacités de déchiffrement. Avec deux cents millions de mots traités ainsi chaque jour sur internet, le logiciel issu de ce programme (RECAPTCHA) a pu faire des progrès considérables, dont nous sommes tous susceptibles de profiter à travers des numérisations plus exactes des textes scannés¹.

Comme l'illustre cet exemple, lorsque nous interagissons sur internet, notre attention constitue une source constante ainsi qu'une puissance énorme d'intelligence commune diffuse – qu'un algorithme bien conçu peut parfois rendre étonnamment productives. L'émergence du numérique, c'est d'abord le jaillissement (souvent passionné et ludique) de cette intelligence diffuse, dont la mise en réseaux en temps réel permet de multiplier merveilleusement la puissance libératrice et culturellement enrichissante.

1. Cf. « Harnessing human computation », *The Economist*, 1^{er} juin 2013. Cf. aussi Ayshan Aytes, « Return of the crowds : mechanical turk and the neoliberal states of exception », in Trebor Scholz (dir.), *Digital Labor*, *op. cit.*, p. 79-97.

Et pourtant, le capitalisme contemporain est agencé autour de la capture parasitaire de la productivité (plus ou moins diffuse) de ce travail gratuit : « le *free labor* est le travail immanant au capitalisme tardif, et le capitalisme tardif est ce mode de production qui tout à la fois favorise le travail gratuit et l'épuise¹ ». Fans, bloggeurs, contributeurs à des sites collectifs ou à des listes de diffusion, voire invités de télé-réalité : autant de formes de main-d'œuvre non rémunérée qui relèvent du *PLAYBOR*, mélange indissociable de plaisir ludique (play) et de travail productif (labor), faisant d'internet un mixte instable et déroutant de terrain de jeu et d'usine.

La façon la plus suggestive de caractériser les rapports de pouvoir instaurés par le capitalisme attentionnel est élaborée par Kenneth McKenzie Wark qui propose, depuis son *Manifeste hacker* de 2004², une analyse socio-économique opposant deux entités collectives qui structurent une nouvelle forme de lutte des classes à l'âge du numérique. La CLASSE DES HACKERS, en se livrant à des bricolages de divers types (technologiques, conceptuels, esthétiques, politiques), consacre son attention à produire de nouvelles connaissances et de nouvelles cultures – autrement dit, un surplus d'« information » – mais sans posséder les moyens de réaliser la valeur de ce qu'elle crée. En face d'elle, « la classe vectorialiste ne produit rien de nouveau. Sa fonction est de tout rendre équivalent, en transformant la nouveauté en marchandise. Elle peut le faire parce qu'elle possède les moyens de réaliser la valeur de ce qui est nouveau ». Car « l'information n'est jamais immatérielle. Elle ne peut pas ne pas être incorporée matériellement [embodied]. Elle n'a pas d'existence en dehors du matériel³ ». Les vecteurs, ce sont justement les câbles, les disques, les serveurs, mais aussi les logiciels, les entreprises et les flux d'investissements dont l'information a besoin pour pouvoir être matérialisée, stockée,

1. Tiziana Terranova, « Free labor », art. cité, p. 50.

2. Kenneth McKenzie Wark, *Un manifeste hacker*, Paris, CriticalSecret, 2006.

3. Kenneth McKenzie Wark, *Telesthesia : Communication, Culture and Class*, Cambridge, Polity Press, 2012, p. 143.

classée, retrouvée, et pour pouvoir circuler dans l'espace et le temps entre les humains.

Le POUVOIR VECTORIALISTE consiste donc en « la capacité de déplacer l'information d'un lieu à un autre. C'est le pouvoir de déplacer et de combiner tout et n'importe quoi comme une ressource¹ ». La classe vectorialiste est ainsi constituée par tous ceux qui contrôlent et qui profitent de la nécessaire vectorialisation matérielle de l'information – que ce soit à travers la production industrielle d'iPads, de câbles ou de microprocesseurs (Foxconn, Sony, Apple), à travers le déploiement de réseaux de communication monopolisés par des multinationales privées (Orange, Free, Verizon, Google, Facebook), à travers la marchandisation de l'information, des images et des sons par les artifices légaux de la propriété intellectuelle (Microsoft, Universal, TF1, Mediaset, Fox) ou à travers le contrôle des vecteurs par lesquels passe la financiarisation des investissements qui abreuve toutes ces entreprises (Goldman Sachs).

Une telle caractérisation des rapports de classes à l'ère numérique permet de synthétiser ce que nous avons vu du capitalisme attentionnel au cours du chapitre précédent. L'axiome de départ faisant de l'attention une nouvelle forme d'argent ou de capital se justifie par la superposition entre, d'une part, le travail créatif (plus ou moins ludique) accompli par l'attention des hackers et, d'autre part, les structures matérielles et financières sur lesquelles la classe vectorialiste exerce son contrôle. La description des médias comme remplissant une fonction bancaire, qui repose sur la réduction de l'attention vivante en une mesure homogénéisée d'audimat, correspond parfaitement à l'opération caractéristique de la classe vectorialiste : « tout rendre équivalent, en transformant la nouveauté en marchandise ». En « déplaçant l'information d'un lieu à un autre » et en « combinant tout et n'importe quoi comme une ressource », les médias bénéficient non seulement de la plus-value générée par des suréconomies d'échelle, mais profitent surtout d'effets (parasitaires) de rente,

1. Kenneth McKenzie Wark, « Nouvelles stratégies de la classe vectorialiste », *Multitudes*, n° 54, automne 2013, p. 192.

dus au fait qu'eux seuls « possèdent les moyens de réaliser la valeur de ce qui est nouveau ».

Le pouvoir vectorialiste se fonde bien sur une ontologie de la visibilité : « Si le pouvoir capitaliste a réduit l'être à l'avoir, alors le pouvoir vectoriel réduit l'avoir à l'apparaître. Les qualités réelles des choses deviennent secondaires par rapport à la logistique et à la poétique qui décorent la marchandise »¹. C'est l'agrégation des regards et des attentions qui constitue la valeur. Le vecteur n'a pas de substance propre : comme les dispositifs médiatiques, il n'existe que par ce qui le traverse – et dont il s'efforce de profiter. Ce qui est vrai des chaînes de télévision – *TV channels* – l'est davantage encore de ces vecteurs numériques que sont Facebook ou Google.

Le pré-paramétrage mécanique de l'attention

Qu'ils consistent en antennes de télévision, en câbles de fibre optique, en réseaux sociaux ou en flux d'investissements financiers, les vecteurs conditionnent nos régimes de visibilité ainsi que les processus de valorisation dont ils sont solidaires. Pour comprendre comment la numérisation de ces vecteurs structure aujourd'hui notre attention collective, il convient d'observer plus précisément sur quels mécanismes techniques repose cette numérisation – qu'il s'agisse du procédé général de digitalisation ou du fonctionnement particulier d'un moteur de recherche.

Attention et valorisation ont de tout temps marché main dans la main – en une solidarité dont on mesure encore insuffisamment les enjeux essentiels. Comme on a déjà eu l'occasion de le relever, on ne peut valoriser que ce dont on a repéré l'existence par un effort d'attention ; en retour, on tend à prêter attention à ce qu'on a appris à valoriser. La dynamique d'auto-renforcement circulaire entre attention et valorisation, évoquée au chapitre précédent, n'a donc rien de nouveau en soi. Le développement de nouveaux vecteurs (plus rapides, plus incluant, plus partagés)

1. *Ibid.*, p. 193.

induit toutefois des effets quantitatifs qui altèrent qualitativement l'orientation de notre attention numérisée – et donc qui surdéterminent les valorisations collectives vis-à-vis desquelles s'étalonnent nos comportements sociaux. Cette altération qualitative relève d'au moins trois mécanismes.

Tout d'abord, le procédé fondamental de la digitalisation tend à court-circuiter les filtrages que l'humanité opérait jusque-là à travers des phénomènes analogiques de *Gestalt*. Pendant des millénaires, nous avons appris à prêter attention à des formes relevant de l'imaginaire (*imagos, Gestalt, patterns*) ; les nouveaux dispositifs numériques analysent ces formes en données discrètes (*data, bits, digits*), qui relèvent de logiques symboliques. Alors que les segmentations du continuum sensoriel (les couleurs de l'arc-en-ciel, les notes de la gamme musicale) étaient opérées par des subjectivités individuelles – toutes infinitésimalement différentes entre elles, même si elles se recoupaient collectivement au sein de la culture qui les régissait –, ces segmentations sont désormais opérées au niveau des machines qui vectorialisent les perceptions sensorielles.

Aussi haute que soit la définition d'une image numérique, aussi raffinée que soit la carte son d'un ordinateur, couleurs et sons se réduisent aujourd'hui à des unités d'échantillonnage standardisées, prédéterminées par le système de digitalisation sur lequel repose le fonctionnement de l'appareil utilisé. On peut parler de GRAMMATISATION, avec Sylvain Auroux et Bernard Stiegler¹, pour désigner cette *réduction du continuum sensoriel sur lequel porte notre attention à des unités discrètes susceptibles de manipulations logiques*. La « numérisation » proprement dite consiste en l'assignation d'un « nombre » (ultimement décomposable en une séquence de 0 et de 1) à chacune des unités discrètes résultant de ce processus d'analyse.

Même si la différence entre une image ou un son analogiques (une photographie argentique, un enregistrement sur vinyle ou

1. Sylvain Auroux, *La Révolution technologique de la grammatisation*, Bruxelles, Mardaga, 1993 ; Bernard Stiegler, *De la misère symbolique*, t. 1, *L'époque hyper-industrielle*, Paris, Galilée, 2004, p. 111-116.

bande magnétique) et leur équivalent digitalisé échappe généralement à notre conscience, voire à nos capacités perceptives, il faut néanmoins y repérer un basculement anthropologique et ontologique tout à fait fondamental – dont Vilém Flusser a souligné l'importance dès les années 1970. Cet auteur résumait ce basculement par une formule dense mais éclairante : « les images anciennes sont des abstractions subjectives tirées de phénomènes, alors que les images techniques concrétisent des abstractions objectives¹ ». Lorsque je regarde un champ de pavots, c'est dans mon esprit que le continuum sensoriel se segmente en formes et en couleurs dont je saisis les contrastes et les oppositions : mon image mentale est une « abstraction subjective » que je tire des phénomènes, à travers les schèmes perceptifs collectifs définissant ma culture. Lorsque je regarde une photographie digitale de ce champ, toute une série d'« abstractions objectives » ont pré-paramétré ce qui est soumis à mon attention (en fonction de choix relatifs au taux d'échantillonnage, à la définition des contrastes, à la focale, au temps d'exposition, etc.). Le cœur de la perception concrète qui m'est donnée de ce champ est structuré (et hanté) par une certaine « logique » abstraite – au sens fort d'un langage humain (*logos*) régissant certains rapports au sein d'un stock fini d'unités discrètes –, c'est-à-dire par un certain « protocole » qui introduit un pré-filtrage entre mon attention personnelle et ce sur quoi elle s'exerce.

La numérisation n'opère donc pas seulement une grammatisation du continuum sensoriel (réduit à des échantillons plus ou moins nuancés de la réalité représentée). Elle participe aussi toujours d'une procédure de PROGRAMMATION, c'est-à-dire d'un protocole qui, en régissant la saisie du continuum concret en données abstraites, pré-paramètre matériellement (et non seule-

1. Vilém Flusser, *La Civilisation des médias*, op. cit., p. 62. Relevons que Flusser caractérise toute image photographique (argentique aussi bien que digitale) comme une techno-image structurée par la logique programmatrice (abstraite) de l'appareil utilisé pour la produire. Son ouvrage le plus important, *Ins Universum der technischen Bilder*, Göttingen, European Photography, 1985, demande malheureusement toujours à être traduit en français.

ment culturellement) notre perception de la réalité. Autrement dit : toute grammatisation implique une certaine grammaire qui s'impose à travers elle. Telle est l'intuition fondamentale qui anime toute la pensée de Vilém Flusser, dont nous commençons à peine à prendre la mesure : la programmation de nos perceptions par nos appareillages techniques induit nécessairement la programmation de nos comportements, du fait du pré-paramétrage de notre attention.

La numérisation de notre attention soumet celle-ci à des effets de programmation inhérents aux vecteurs qui lui permettent de circuler plus rapidement, plus largement, plus intensément que jamais. Le passage par ces vecteurs impose – de façon rigide-ment mécanique et non plus seulement de façon souplement culturelle – la soumission à certains protocoles qui en sont la condition d'accès¹. Le pouvoir vectorialiste s'exerce au niveau fondamental (et très généralement caché) des choix de pré-paramétrage inhérents aux protocoles de grammatisation utilisés par les appareils. La sélection d'un certain taux d'échantillonnage (généralement conditionné par des calculs économiques orientés par le profit marchand) induit mécaniquement l'effacement de certaines nuances considérées comme négligeables – par qui ? au nom de quoi ? en fonction de quelles pertinences ? de quelles sensibilités ?

Un troisième effet de la numérisation de l'attention découle de la tendance de nos diverses programmations à couvrir désormais l'ensemble de la planète. En même temps que la numérisation propose à mon attention des milliards de textes, d'images, de musiques, de vidéos, me donnant accès à une diversité absolument inouïe dans toute l'histoire de l'humanité, elle impose d'inévitables effets de STANDARDISATION, du fait qu'un flux de données ne peut circuler dans un vecteur qu'en se soumettant aux paramétrages et aux normes d'homogénéisation définis

1. Cf. sur ce point les beaux livres d'Alexander Galloway, *Protocol : How Control Exists After Decentralization*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2004, et Alexander Galloway et Eugene Thacker, *The Exploit : A Theory of Networks*, Minneapolis (Minn.), University of Minnesota Press, 2007.

par son protocole. Durant les premières années d'existence de YouTube, on pouvait mettre (presque) tout et n'importe quoi en libre accès – pour autant qu'on le saucissonne en tranches de dix minutes. On peut communiquer n'importe quel type d'écrit à n'importe qui en tout point du monde – à condition de le saisir à travers un clavier (ce qui le rend graphologiquement muet) ou de le scanner (ce qui efface tout effet de relief dont était porteur le papier original). On peut transmettre n'importe quel type de musique en fichier mp3 – à condition de se soumettre à un taux de compression qui étouffe la vivacité des enregistrements de haute qualité. Un certain degré de standardisation (plus ou moins dommageable) est le prix à payer pour bénéficier de la facilité de transmission offerte par un vecteur.

Dans un futur proche où la majorité de la population mondiale sera connectée à internet, on entrevoit (encore trop mal) les effets d'homogénéisation induits par la prégnance de certaines grandes interfaces, majoritaires au point de devenir des quasi-monopoles (YouTube, Microsoft Word, Facebook, iTunes, Amazon, Alibaba). En pré-formatant notre attention collective, leurs protocoles entraînent des effets globaux pouvant aussi bien contribuer à homogénéiser et à synchroniser nos comportements qu'à assurer leur diversité – selon que nous saurons favoriser, contenir ou neutraliser certains de leurs effets. L'électrification est en passe de reconfigurer notre attention collective, au niveau global, selon des dynamiques d'auto-renforcement qui restructurent en profondeur la façon dont nous percevons et valorisons nos expériences vécues. Nul phénomène n'illustre mieux cette reconfiguration de notre attention collective que l'histoire et les développements récents d'un moteur de recherche comme Google.

PageRank : machine d'agrégation attentionnelle

En première approximation, on peut décrire un moteur de recherche comme une machine attentionnelle chargée de pré-filtrer l'immense quantité d'informations mises à notre

disposition sur internet. Google illustre ainsi les CONDENSATEURS D'ATTENTION qu'appelait de ses vœux Herbert Simon dans son article fondateur de 1969 : « un sous-système de traitement informationnel (un ordinateur, une nouvelle unité organisationnelle) réduira la demande nette en attention du reste de l'organisation si et seulement s'il parvient à absorber davantage d'information, précédemment reçue par les autres, qu'il n'en produit – s'il *peut écouter et penser davantage qu'il ne parle*¹ ». Comme le souligne bien Dominique Cardon, ces condensateurs modifient profondément notre rapport au savoir. Ceux qui savent les bidouiller – les hackers – peuvent nous proposer des modes d'accès à des quantités énormes de données (les *big data*) de façon à visualiser des millions de comportements hétérogènes réduits à quelques paramètres modulables. Ils peuvent nous donner ainsi l'impression que les données « parlent d'elles-mêmes », court-circuitant ces intermédiaires traditionnels qu'étaient les théories, les modèles explicatifs et autres schèmes interprétatifs. Ce sont ces condensations visualisées « qu'il faut commencer par regarder avant d'interpréter² ». Nous sommes ainsi conduits à porter notre attention sur des objets cognitifs et visuels absolument nouveaux, dont nous commençons à peine à entrevoir les possibilités, les pièges et les promesses.

En observant de plus près ce condensateur très particulier qu'est Google, on voit qu'il ne *dirige* notre attention qu'en *suivant* notre attention – selon une boucle récursive qui se nourrit de l'attention d'autrui. L'algorithme PageRank, sur lequel repose le succès de Google, est en effet basé sur les coefficients d'impact bibliométrique mis en place dans le monde universitaire pour évaluer la qualité d'un article scientifique en proportion du

1. Herbert Simon, « Designing organizations for an information-rich world », art. cité, p. 10-11. On trouvera des analyses détaillées des interfaces actuellement conçues pour optimiser notre utilisation de tels condensateurs d'attention in Claudia Roda (dir.), *Human Attention in Digital Environments*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

2. Dominique Cardon, « Regarder les données », *Multitudes*, n° 49, été 2012, p. 142. Sur ces questions, cf. le livre synthétique de Viktor Mayer-Schönberger et Kenneth Cukier, *Big Data : A Revolution that Will Transform How We Live, Work and Think*, Londres, Eamon Dolan/Mariner, 2014.

nombre d'articles qui lui font référence : plus un article est cité par d'autres, plus son score augmente, et plus il monte dans le classement. Il s'agit donc d'établir une hiérarchie (de l'importance, du sérieux, de la fiabilité, du prestige, de la prééminence) selon le degré d'attention dont font l'objet les entités envisagées au sein d'une communauté¹.

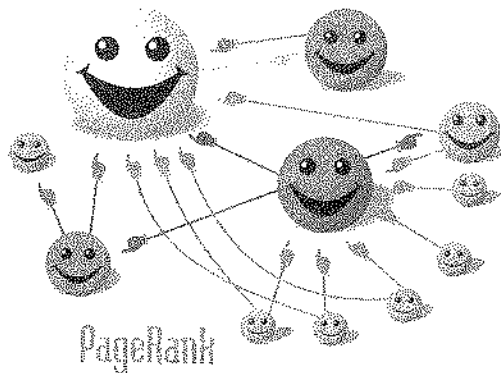


Figure 9. Illustration de PageRank par Felipe Micaroni Lalli sur Wikipédia

Même si l'on est passé de l'étroit domaine universitaire (occupé d'articles tissés de citations) au vaste monde d'internet (peuplé de sites connectés par des hyperliens), un principe similaire de **HIÉRARCHISATION PAR AGRÉGATION ATTENTIONNELLE** est appliqué par le condensateur qui a fait la fortune de Google : *vous valez*

1. Sur ces questions, cf. Sergey Brin et Lawrence Page, « The anatomy of a large-scale hypertextual web search engine », 1998, disponible sur Infolab.stanford.edu ; Amy N. Langville et Carl D. Meyer, *Google's PageRank and Beyond : The Science of Search Engine Rankings*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 2006 ; Nicholas Carr, *The Big Switch : Rewiring the World, from Edison to Google*, New York (N. Y.), W. W. Norton, 2008 ; ainsi que le dossier « Impact boom ! » publié par Éric Méchoulan dans la revue *SubStance*, n° 130, vol. 42-1, 2013, p. 3-81. Georg Franck analyse le décompte des citations au sein des communications scientifiques comme un modèle idéal d'économie de l'attention, dans *Ökonomie der Aufmerksamkeit, op. cit.*, p. 181-211, et dans *Mentaler Kapitalismus, op. cit.*, p. 105-132.

ce que vaut l'attention qui vous est consacrée. On retrouve donc ici le principe de valorisation par l'attention rencontré au chapitre précédent. Quoique calculé à partir d'une centaine de critères, votre score sur PageRank est principalement fonction 1) du nombre de liens qui renvoient à votre page, 2) du score propre de ces pages qui renvoient à la vôtre (plus elles ont de prestige, plus elles vous en confèrent), 3) du trafic qui passe sur votre page, 4) de la tendance des internautes à cliquer sur elle au sein de la liste des résultats d'une recherche et 5) de leur tendance à y rester plus de temps (*figure 9*). Ces cinq critères quantifient différents paramètres de l'attention dont fait l'objet la page en question : elle a suffisamment attiré et captivé l'attention de quelqu'un pour qu'il y fasse référence par un hyperlien ; cette référence a d'autant plus de poids qu'elle vient de quelqu'un qui attire davantage d'attention ; la page est visitée par des internautes dont elle a accroché l'attention ; elle sait retenir cette attention en les poussant à y rester plus longtemps que la dizaine de secondes que nous passons en moyenne sur une page web.

Lorsque nous recourons à Google pour trouver des informations sur internet, nous utilisons donc une **MACHINE ATTENTIONNELLE À LA PUISSANCE DEUX** (ou trois ou n), qui *dirige notre attention en fonction de la façon dont les autres internautes ont dirigé leur attention*. Quatre dimensions de cette machine d'agrégation de l'attention collective méritent d'être mises en lumière.

La première dimension apparaît lorsqu'on contraste le type de filtrage sélectif opéré par Google avec celui que pouvait exercer un vecteur comme l'ORTF (Office de radio-télévision française) dans les années 1960. Le monopole d'État opérait véritablement à la manière d'un filtre (particulièrement étroit), puisque ses canaux sélectionnaient les seules images télévisuelles alors disponibles pour un ménage français. Google, en revanche, opère moins une opération de sélection qu'une opération d'ordonnancement (*ranking*). La plupart des recherches proposent des milliers, voire des millions de résultats pour qui aurait la patience d'aller jusqu'au bout des pages listées. Mais, précisément, personne ne peut avoir une telle patience. Sauf cas de censure finalement assez rares,

rien n'est à proprement parler exclu des canaux. Ce qui compte toutefois, ce n'est pas que quelque chose y passe (ou non) : c'est d'être au sommet de la visibilité, tout en haut de la première page des résultats de recherche. Les nouveaux prolétaires sont moins des « exclus » que des « relégués ». L'organisation de notre attention collective numérisée par Google structure notre champ de visibilité sur la base d'un PRINCIPE DE PRIORISATION : *le pouvoir propre à la classe vectorialiste consiste à agencer des priorités, plutôt qu'à inclure ou exclure du champ de visibilité* – d'où la difficulté de dénoncer des formes de censure pourtant tout à fait effectives : tout est permis, tout est disponible, mais seule une toute petite minorité est effectivement visible et décisive (sinon proprement décisionnaire).

C'est grâce à cette priorisation que l'invention de Larry Page et Sergey Brin accomplit quotidiennement des merveilles pour chacun de nous. Le recours à leur moteur de recherche nous offre une puissance inégalée d'étendre, d'intensifier, de préciser, d'informer notre attention, en démultipliant notre énergie attentionnelle individuelle par la magie de l'énergie électrique. Ces merveilles reposent toutefois sur un PRINCIPE D'ALIGNEMENT qui a de quoi nous inquiéter : *PageRank ne trouve ce que nous cherchons que parce qu'il aligne notre attention individuelle sur les orientations dominantes de notre attention collective*. Je suis conduit(e) à voir ce qu'un maximum de mes semblables auront vu, là où ils auront choisi de regarder (cliquer).

Cela n'est pas un problème en soi, dès lors qu'on postule une rationalité pratique chez chacun(e) de nous. Google emblématise ainsi parfaitement, comme on l'a déjà relevé, la productivité diffuse de notre intelligence collective : ce sont nos curiosités, nos intuitions, nos sélections avisées, nos savoirs particuliers, nos expériences réfléchies qui nourrissent d'une puissance d'intellection commune ce condensateur vide par lui-même qu'est l'algorithme PageRank. En ce sens, tout ce qu'on peut reprocher à Google, c'est d'exploiter le *free labor* que nous investissons en lui par chacun de nos clics, en permettant aux actionnaires de l'entreprise de bénéficier d'une rente qui devrait en droit revenir au commun – dès lors que MM. Page et Brin ont été plus

que remboursés pour leur brillante invention, pour leur mise de fonds initiale (financée partiellement par l'université Stanford et par la National Science Foundation) et pour la maintenance des serveurs qu'ils ont cachés aux quatre coins de la planète.

Pour être le formidable condensateur d'attention collective qui réalise quotidiennement des miracles en une fraction de seconde, PageRank repose toutefois sur une dynamique de convergence des regards qui, répandue de façon quasi monopolistique sur toute la surface du globe et observée depuis Saturne, risque fort de ressembler au grégarisme mimétique d'un banc de poissons. Loin d'être le contrepoison à la massification médiatique espéré par les prophètes d'une ère postmédia, l'internet ordonnancé par Google, YouTube et compagnie ressemble (encore) désespérément au *synopticon* décrit par Thomas Mathiesen et Vilém Flusser¹ : un monde où chacun se laisse hypnotiser, devant son petit écran, par le même déferlement continu d'images et de sons insignifiants – la chanson « Gangnam Style » n'annonçant pas forcément, ni par son contenu ni par son mode de diffusion, un avenir médiatique beaucoup plus prometteur que « Billie Jean ».

La valorisation automatisée

S'il y a danger d'exacerbation du grégarisme, il ne vient probablement pas tant de tel ou tel algorithme que de la logique étroitement marchande dans laquelle le développement d'internet est en train de se laisser enfermer. Même si nos petits narcissismes rêvent tous de se placer au centre du monde médiatique, les phénomènes d'alignement, de convergence, de synchronisation et de concentration des regards induits par PageRank resteraient finalement assez innocents si l'économie de l'attention n'était pas totalement surdéterminée par la quête d'un profit financier érigé en condition de survie.

1. Cf. Thomas Mathiesen, « The viewer society : Michel Foucault's panopticon revisited », *Theoretical Criminology*, vol. 1, n° 2, 1997, et Vilém Flusser, *La Civilisation des médias*, op. cit.

La troisième dimension de cette machine d'agrégation de l'attention collective qu'est Google est donc à repérer dans le PRINCIPLE DE MARCHANDISATION qui s'efforce de soumettre les flux attentionnels aux besoins ou aux désirs de maximiser les revenus financiers. Si, en tant que condensateur d'attention, PageRank illustre la puissance merveilleuse de la numérisation de nos esprits, en tant qu'entreprise capitaliste, Google illustre l'emprise la plus néfaste que puisse exercer la classe vectorialiste sur notre intelligence collective. Non contente de tirer une rente colossale de son quasi-monopole sur notre accès à internet, la firme a développé avec AdWorks une machine de capture publicitaire qui paraît devoir empiéter de plus en plus sur la prétendue transparence de son algorithme. Après que les marges se sont remplies de petites annonces commerciales, voilà que des liens payants en arrivent à occuper les premières lignes des pages de résultats – en cette position de visibilité prioritaire où ne devaient en principe accéder que les pages les plus pertinentes du point de vue de leur contenu.

Dès lors que la logique du *ranking* automatisée par PageRank régit désormais presque toutes nos voies d'accès à internet – Google, YouTube, Amazon, etc. –, c'est toute la toile qui se voit investie par l'omniprésence de petits audimats locaux pré-orientant tous mes choix en fonction de notre moutonisme agrégé. De nombreux pionniers des cultures numériques regrettent le « bon vieux temps » d'avant Google où l'on devait encore véritablement « naviguer » ou « surfer » sur internet, avec tous les écueils imprévisibles, les fourvoiements inattendus et les petits naufrages que cela entraînait. La sérendipité¹ propre à ce genre de navigation a largement disparu de nos pratiques, dès lors que l'implacable efficacité de nos moteurs de recherche nous dirige avec une pertinence et une précision diaboliques sur ce que nous voulions trouver. En nous permettant de trouver directement ce que la machine agrégative nous aide à chercher,

1. On parle de *sérendipité* pour désigner une découverte issue d'un mélange improbable de hasard et de sagacité intuitive. Sur l'histoire et les enjeux épistémologiques de ce concept, cf. Sylvie Catellin, *Sérendipité. Du conte au concept*, Paris, Seuil, 2014.

en biaisant discrètement les résultats de façon à maximiser les rendements financiers de sa rente de monopole, Google contribue à réduire les promesses d'émancipation contenues dans les dynamiques d'internet, pour les rabattre sur de nouvelles formes d'exploitation, de nature différente mais pas forcément moins mutilantes que les anciennes. Même si, grâce à l'omniprésence des cookies, l'histoire singulière de mes recherches et de mes réponses antérieures personnalise (et « améliore ») ce que la machine fait apparaître sur mon écran, comment ne pas se sentir étouffé par la prégnance d'un audimat ubiquitaire qui pré-vectorialise chacune de mes directions de recherche – chaque cookie ne marquant ma singularité que pour mieux la plaquer sur l'étalon standardisé d'un profil consommériste ?

À la racine de cette marchandisation croissante d'internet, on voit affleurer la quatrième dimension de l'agrégation des attentions opérée par la machine – celle d'une quantification automatique des valeurs mises en circulation au sein d'une économie globale de l'attention¹. Matteo Pasquinelli présente ce processus de valorisation automatisée avec une particulière clarté :

PageRank décrit spécifiquement la valeur attentionnelle de n'importe quel objet dans la mesure où cet algorithme est devenu la plus importante source de visibilité et d'autorité, même en dehors de la sphère numérique. Au final, PageRank donne une formule d'accumulation de la valeur qui est hégémonique et compatible à travers différents domaines médiatiques : un diagramme pertinent pour

1. À ma connaissance, la différence des langues fait que (pour combien de temps encore ?) les recherches opérées sur Google paraissent rester confinées à l'intérieur des différentes communautés linguistiques. La standardisation globale aura franchi un seuil particulièrement significatif le jour où les résultats de ma recherche en français incluront – par la grâce des mécanismes de traduction automatique – les hyperliens, visites et autres temps de fréquentation collectés sur tous les sites jugés équivalents, quelle que soit la langue qui leur sert d'interface avec les internautes. Alors, la Terre vue depuis Saturne risque de ressembler véritablement à un vaste banc de poissons. Un tel projet de « web sémantique » supérieur aux langues ethniques est pourtant porteur de perspectives intéressantes lorsqu'il est esquissé par Pierre Lévy au titre d'un « Information Economy Meta Language » (IEML) – cf. par exemple Pierre Lévy, « Au-delà de Google. Les voies de l'intelligence collective », *Multitudes*, n° 36, été 2009, dossier spécial « Google et au-delà ».

décrire l'économie de l'attention et l'économie cognitive en général. [...] Avant l'internet, ce procédé était perçu comme émanant d'une impulsion générique collective ; avec l'internet, la structure des relations de réseau autour d'un objet donné peut facilement être tracée et mesurée. PageRank est la première formule mathématique capable de calculer la valeur d'attention de chaque nœud dans un réseau complexe, ainsi que le capital attentionnel général de l'ensemble du réseau. [...] Cette valeur de classement [rank value] mise en place par Google est reconnue officieusement comme la monnaie d'échange de l'économie globale de l'attention, qui influence de manière cruciale la visibilité des individus et des entreprises sur la toile, et par conséquent leur prestige et leurs affaires. Cette valeur d'attention est ensuite transformée en une valeur monétaire de différentes façons¹.

On touche ici du doigt le cœur du réacteur qui propulse l'économie de l'attention – en tant qu'elle est (malheureusement encore) une « économie », orientée vers le profit financier, et non une « écologie », conçue comme un écosystème dont nous devons impérativement prendre soin, si nous entendons y développer des formes de vie collectivement soutenables et individuellement désirables. Comme le faisait remarquer Georg Franck au chapitre précédent, on ne peut parler d'économie de l'attention que dans la mesure où la diversité infinie de ce à quoi nous faisons attention peut se réduire à une substance homogène susceptible d'être quantifiée. C'est précisément cette réduction qu'opère PageRank. Si cet algorithme peut prioriser les informations qui nous sont proposées, s'il peut aligner nos regards et marchandiser nos curiosités, c'est grâce à un PRINCIPE DE QUANTIFICATION qui constitue la quatrième et dernière dimension qu'on relèvera ici : l'agrégation machinique des attentions opérée par PageRank accouche d'un chiffre assignant à toute entité sa valeur d'attention à un instant t.

1. Matteo Pasquinelli, « Google PageRank : une machine de valorisation et d'exploitation de l'attention », in Yves Citton (dir.), *L'Économie de l'attention*, op. cit., p. 171-172. Pour de bonnes vues d'ensemble critiques mais non réactionnaires sur Google, cf. Ippolita, *La Face cachée de Google*, Paris, Payot, 2008, et Ariel Kyrou, *Google God : Big Brother n'existe pas, il est partout*, Paris, Inculte, 2010.

C'est bien à une taylorisation des esprits qu'on a affaire ici : la magie de Google repose sur l'automatisation du processus collectif par lequel nous attribuons de la valeur aux choses qui composent notre monde. Matteo Pasquinelli inscrit PageRank dans la perspective de quatre modèles de valorisation déjà entrevus au fil des pages précédentes : l'économie des références bibliographiques régissant le monde universitaire, l'économie de l'attention reconfigurée par internet, l'économie du prestige organisant le monde de l'art et l'économie du crédit qu'administrent les agences de notation. Ces différents mécanismes d'évaluation constituent « une nouvelle forme de contrôle biopolitique ainsi qu'une production de nouvelles subjectivités et de nouvelle compétition sociale [qui] prennent la place de la discipline traditionnelle du temps instaurée à l'âge des métropoles industrielles fordistes » : « ces systèmes de mesure n'inventent rien de nouveau, mais ils occupent et cartographient un réseau de relations sociales et de comportements préexistants »¹ – dont ils permettent désormais d'opérer une évaluation de plus en plus pleinement automatisée.

Ces quatre modèles – qui constituent quatre sphères encore partiellement distinctes au sein de l'économie de l'attention, dont Google est toutefois en train de réaliser l'intégration – sont en effet le lieu d'une rivalité entre deux types d'opérations qu'il convient de distinguer soigneusement. Au sein des mondes universitaires, artistiques et financiers, c'est encore la pratique du *RATING* (notation) qui semble dominer, c'est-à-dire la « position le long d'une échelle déterminée par un système d'évaluations subjectives, basées sur la reconnaissance, la confiance et le soutien de personnes avec qui un complexe réseau de relations a été établi ». PageRank illustre au contraire une logique du *RANKING* (classement), c'est-à-dire d'une « position dans une certaine hiérarchie, attribuée selon une procédure objective, une méthode, un algorithme »².

Dans la plupart des domaines, l'attention machinisée – électri-
fiée, numérisée – tend à se substituer à l'attention humaine, essen-
tiellement pour des raisons de coûts : tout est fait pour nous pousser

1. Matteo Pasquinelli, « Google PageRank... », art. cité, p. 167.

2. *Ibid.*, p. 163.

du *rating* vers le *ranking*. Passer une liste de publications dans la moulinette d'un facteur H (facteur d'« impact » mesurant le nombre de fois qu'un article est cité dans un autre article) ou computer les citations du Web of Science (entreprise privée qui cartographie les publications scientifiques en les formatant pour l'analyse bibliométrique) demande moins d'attention humaine (et donc moins de ressources) que de trouver un collègue disposé à en lire et discuter le contenu. Jouer sur des différentiels de cotations mesurés en millièmes de seconde en branchant des ordinateurs programmés pour le *speed trading* assure de plus grands profits que tenter de mesurer la valeur des actifs d'une entreprise – sans même parler de sa valeur sociale.

En « remplaçant l'énergie attentionnelle par de l'énergie électrique », les ordinateurs nous rendent certes d'énormes services, qu'illustrent la rapidité et la pertinence avec lesquelles les filets de Google ramassent les plus improbables poissons qu'on peut les envoyer chercher. Cette automatisation, basée sur des dynamiques d'auto-renforcement circulaire, devient toutefois préoccupante lorsqu'on ne se contente plus de mobiliser les dispositifs mécaniques pour nous aider à trouver ce que nous valorisons, mais lorsqu'on leur abandonne le travail même de valorisation. Or c'est précisément ce seuil que nous sommes en train de franchir de toutes parts – avec le risque de voir les filets lancés sur la toile nous transformer tous en poissons, dont les bancs grégaires s'enferment dans des nasses inextricables.

Vecteurs contre scalaires

Les angoisses catastrophistes sur l'influence pernicieuse des nouveaux médias sont aussi vieilles que le monde : de Platon annonçant la déchéance de notre mémoire sous l'effet de l'écriture à Nicholas Carr dénonçant l'érosion de notre attention sous les tentations distractives d'internet, toutes ces critiques ont eu à la fois tort de prophétiser l'apocalypse et raison de mettre en lumière certains dangers inhérents à l'introduction et à la

diffusion de nouvelles technologies. La numérisation de notre attention est riche d'autant de promesses que sa marchandisation est porteuse de menaces. Quelle que soit la puissance d'une entité comme Google, ses profits et sa survie dépendent de nous, autant que notre accès aux informations, aux courriels, aux vidéos, aux livres dépend aujourd'hui de son emprise. L'émergence de moteurs de recherche rivaux, l'instauration de nouveaux modes de taxation, la mise en place d'une politique de protection légale des biens communs intellectuels, une campagne de boycott, quelques décisions malheureuses en termes de relations publiques : tout cela peut écorner, saper, voire balayer en quelques mois le modèle de captation de profit sur lequel repose son hégémonie actuelle. Parce qu'il est immanent à notre attention même – qu'il aiguise et intensifie en même temps qu'il l'oriente et l'exploite –, le contrôle exercé par Google dépend de notre inaliénable capacité à redéployer notre attention dans les directions qui nous paraissent les plus prometteuses.

Au terme de ces considérations sur la façon dont le capitalisme contemporain et ses nouvelles technologies numériques restructurent notre attention collective, il convient peut-être de faire un pas de côté, pour relever un croisement suggestif entre la caractérisation récemment proposée par McKenzie Wark du capitalisme « vectorialiste » et les remarques accumulées par Paul Valéry au début du *xx^e* siècle sur la nature « vectorielle » de tout effort d'attention :

L'attention est vecteur et potentiel.

Le regard pourrait être analysé comme une propriété vectorielle – ce qui est d'ailleurs vrai de toute attention en tant qu'elle est une direction.

Elle est aussi une direction de l'effort.

L'attention est l'effort de prolongement, de continuité, dans le net. La pensée se forme toujours sur le mode vectoriel et se met ensuite sous forme scalaire¹.

1. Paul Valéry, *Cahiers*, t. 2, *op. cit.*, p. 254, 268, 271.

Caractériser l'attention comme un « vecteur », pour Valéry, c'est insister sur sa nature de poussée, de prolongement, d'effort, de conatus – ou, plus précisément encore, de « direction de l'effort » (l'attention-*Zuwendung* déjà rencontrée plus haut). Si l'attention sélectionne, filtre ou priorise, c'est à partir d'un principe d'orientation. L'attention est irréductible à une simple donnée, à un chiffre statique : elle est bien moins une réalité (comptable) qu'un « potentiel » (imprédictible). En d'autres termes, en tant qu'elle participe de la pensée, l'attention « se forme toujours sur le mode vectoriel » (comme une flèche), et c'est seulement lorsqu'elle *arrête* de penser et de pousser qu'on peut la saisir « sous forme scalaire » (comme un nombre).

Cette *scalarisation* – à savoir l'opération qui traduit des flèches en nombres – nie la nature fondamentale de l'attention, de même que mettre un oiseau en cage nie sa nature d'animal volant. Or, on l'a vu, c'est précisément à une scalarisation ubiquitaire que la logique financière du capitalisme nous condamne. Tout doit être réduit en chiffres (audimat, parts de marché, impact en citations, cotations boursières, PIB, PageRank) – tout doit être... *numérisé* ! C'est bien la « numérisation de l'attention » qui est marquée d'une ambivalence foncière, puisque l'attention est de nature vectorielle, alors que la numérisation est de nature scalaire.

Tout en relevant que notre attention dépend des vecteurs qui l'orientent et la canalisent – ce qui est parfaitement vrai et ce qui la soumet effectivement au pouvoir aujourd'hui disproportionné de la classe vectorialiste –, il ne faut pas perdre de vue que *l'attention est elle-même vecteur* : poussée, orientation, « direction de l'effort », *Zuwendung*. Selon son étymologie (*ad-tendere*), l'attention « tend vers » quelque chose : elle appelle à une sortie de soi, à un élargissement des horizons. Elle manifeste un « potentiel » en *excédence* par rapport à toute identité prédéfinie et pré-paramétrée¹. Reconnaître la nature vectorielle

1. Michael Hardt et Antonio Negri mettent en valeur la notion d'*excédence* pour contrer les discours de crise et de pénurie qui mutilent inutilement notre horizon politique. Ils désignent ainsi une production d'externalités positives, émanées du commun mais non prises en compte par les calculs économistes dominants. Cf. Michael Hardt et Antonio Negri, *Commonwealth*, Paris, Stock, 2012.

de l'attention, c'est, d'une part, prendre la mesure de ce qui la détermine : comme le traduit sa représentation fléchée, elle consiste en une certaine taille, une certaine orientation et une certaine direction, qu'on ne peut comprendre et expliquer qu'au sein d'un certain champ de forces, où elle réagit à des contraintes extérieures (flux, canaux, pressions). Mais cela exige aussi, d'autre part, de souligner qu'elle n'est pas une simple ligne, mesurable en centimètres et réductible à un nombre scalaire : la pointe de sa flèche est là pour nous rappeler qu'elle vise autre chose que ce qu'elle est présentement.

La numérisation qui « remplace l'énergie attentionnelle par de l'énergie électrique » ouvre d'admirables perspectives de développements futurs en multipliant les pouvoirs de notre attention vive – à condition toutefois que celle-ci ne soit pas emprisonnée dans la cage des calculs de rentabilité à court terme qui caractérisent le capitalisme financier. La classe vectorialiste n'est pas exploitatrice du fait de son « pouvoir de déplacer tout et n'importe quoi », mais de par son exigence « de réaliser la valeur » en termes comptables. Tel est LE VRAI DÉFI DES CULTURES NUMÉRIQUES actuellement émergentes : *comment profiter de la puissance vectorielle du numérique sans se laisser emprisonner dans les cages scalaires de la numérisation ?* Seul l'art du bidouillage qui fait la force évasive des hackers peut se hausser à un tel défi – qui est au cœur de l'écologie de l'attention à l'âge de son électrification.

Vue depuis la planète Saturne, l'attention collective qui circule entre nous et qui nourrit nos esprits (*noûs*) prend la forme d'une composition de forces, où chacun de nos regards, de nos écoutes et de nos clics tout à la fois obéit à une vectorialisation commune de nos efforts et contribue à en renforcer ou à en infléchir le cours. Deux types de discours et d'argumentation – également valables et nécessaires – peuvent donc être tenus en parallèle, malgré leurs contradictions apparentes. Il est vrai que, comme on a essayé de le faire sentir tout au long des chapitres précédents, mon attention individuelle se trouve, constamment et de part en part, surdéterminée par les structures collectives qui la canalisent, qu'elles soient culturelles ou technologiques.

C'est pourquoi il importait de commencer par se faire une idée, forcément sommaire et simplificatrice, des forces transindividuelles qui animent et contraignent chaque manifestation de notre capacité d'attention.

Il est toutefois également vrai que, comme vont l'explorer les chapitres suivants, les usages que nous faisons de nos capacités d'attention déploient des marges d'agentivité au sein desquelles nous contribuons activement à *faire l'attention* (indissociablement individuelle et collective) qui oriente nos comportements. Il n'y a pas de contradiction entre admettre que mon attention est entièrement conditionnée par les structures collectives dont on vient de survoler les dynamiques principales et affirmer que les grands flux qui nous emportent tous ne sont constitués que par l'agrégation de chacun de nos gestes infinitésimaux. Pour mieux comprendre la nature de ces derniers, il convient toutefois de redescendre de Saturne au plus près des micro-situations concrètes au sein desquelles nous prêtons attention à ceci plutôt qu'à cela. Le moment est venu de troquer le télescope interplanétaire pour le microscope noologique, seul capable de saisir ce qui se passe en nous lorsque nous entretenons une relation d'attention avec tel ou tel élément de notre milieu. Comme l'a bien souligné Arne Naess, l'écologie n'est en effet pas tant une affaire d'environnement que de relationalité : l'attention est un certain mode de rapport entre ce que je suis, ce qui m'entoure et ce qu'il peut advenir de la relation qui unit ces parties prenantes.

L'ATTENTION CONJOINTE

Chapitre quatrième

L'attention présenteielle

Nous faisons toujours attention au sein d'une situation particulière. L'immense majorité des recherches scientifiques consacrées à l'attention s'efforce de simplifier à l'extrême cette situation. On demande au sujet de suivre le parcours d'un ballon de basket, de se concentrer sur des lettres ou des images défilant sur un écran, de se les remémorer après quelques minutes de distraction. On prend rarement en compte la situation sociale qui structure pourtant (et surdétermine) l'expérimentation psychologique. Or le sujet dont on quantifie les capacités d'attention fait lui-même l'objet d'une certaine attention de la part de l'expérimentateur. Et il le sait. L'attention qu'il prête aux lettres ou au ballon de basket est fonction de celle qu'il suppose le scientifique être en train de prêter à son comportement.

Affirmer que je ne fais jamais attention tout seul peut donc s'entendre de deux façons très différentes. Cela peut indiquer, comme l'ont observé les chapitres précédents, que même lorsque je parais être seul face à une page de livre, de journal ou de site internet qui absorbe toute mon attention, celle-ci résulte d'un entre-jeu très complexe d'envoûtements médiatiques, d'alignements sélectifs, de stratégies vectorialistes, de soifs de profits et de volontés de résistance – qui impliquent ensemble une vaste gamme de rapports sociaux au sein de la relation apparemment isolée que mes yeux entretiennent avec le papier ou l'écran. Mais cela peut aussi désigner un ensemble de situations plus spécifiques et plus localisées, où je sais ne pas être seul dans le lieu où je me trouve et où ma conscience de l'attention d'autrui affecte l'orientation de ma propre attention. Il s'agit alors de

situations d'*attention conjointe* – auxquelles sera consacrée la deuxième partie de cet ouvrage.

L'attention conjointe

En psychologie développementale, on parle d'attention conjointe pour désigner le fait que, à partir de neuf mois, lorsqu'une figure parentale dirige son regard vers un objet autre que l'enfant, celui-ci commence à diriger son propre regard vers l'objet en question¹. Les attentions de plusieurs sujets sont donc « conjointes » au sens où, parce qu'ils sont attentifs les uns aux autres, la direction prise par l'attention de l'un pousse celle de l'autre à s'orienter dans la même direction.

Sous le règne de la notoriété et de la visibilité qui s'étend et s'intensifie au rythme des développements médiatiques qui ont scandé la modernité, il serait sans doute justifié de considérer toute forme d'attention comme (au moins virtuellement) « conjointe ». Sans remonter au rôle que La Rochefoucauld attribuait à l'amour-propre, Sartre à l'être-pour-autrui ou Honneth à la reconnaissance – qui nous indiquent tous que la conception que je me fais de moi-même est fonction de ce que je perçois du regard que les autres portent sur moi –, c'est virtuellement chaque instant de notre existence quotidienne qui nous fait sentir à quel point l'attention d'autrui interfère avec la nôtre. Que des caméras de surveillance enregistrent mes faits et gestes ou qu'une amie les affiche sur Facebook, qu'une agence gouvernementale recueille les métadonnées de mes appels téléphoniques et de mes connexions internet, que PageRank comptabilise mes clics ou qu'Amazon compute mes achats pour indiquer à ses autres clients qu'ils aimeront

1. Sur l'attention conjointe, qui constitue un domaine récent des recherches, cf. Chris Moore et Phil Dunham (dir.), *Joint Attention : Its Origin and Role in Development*, Hillsdale (Mich.), Lawrence Erlbaum Associates, 1995 ; Naomi Eilan et al., *Joint Attention : Communication and Other Minds*, Oxford, Oxford University Press, 2005 ; Axel Seeman (dir.), *Joint Attention : New Development in Psychology, Philosophy of Mind and Social Neuroscience*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2012.

le nouveau CD de Mary Halvorson s'ils ont aimé le dernier de Tim Berne – dans tous les cas de ce genre, nous suspectons que notre attention fait l'objet de l'attention d'un autrui plus ou moins précisément déterminé. Bien au-delà des psychologues, des agences de renseignement, des enfants et de leurs parents, nous baignons donc tous dans des réseaux étroitement intriqués d'attentions entrecroisées. Lorsque nous choisissons un CD, un film, une page web sous l'influence des choix d'autrui, nos attentions sont effectivement liées entre elles sur le mode caractéristique de l'attention conjointe : je tourne mon regard dans cette direction en conséquence du fait que quelqu'un d'autre, autour de moi, a préalablement tourné le sien dans cette même direction.

Une écologie de l'attention gagnera toutefois à se donner de l'attention conjointe une définition plus précise. Afin de distinguer l'attention conjointe de l'attention collective, les pages qui suivent se concentreront sur les situations de CO-ATTENTION PRÉSENTIELLE, caractérisées par le fait que *plusieurs personnes, conscientes de la présence d'autrui, interagissent en temps réel en fonction de ce qu'elles perçoivent de l'attention des autres participants*. Cela exclut toutes les formes d'influences entre inconnus médiatisées par des algorithmes, par des effets de mode ou de diffusion médiatique, et cela réduit les effets de convergence grégaire à des situations de co-présence limitées dans l'espace, le temps et le nombre de participants concernés. C'est bien (en partie) à travers des mécanismes d'attention conjointe que des bancs de poissons ou des stades de spectateurs tournent leur regard et leur corps de façon admirablement homogène et synchrone dans telle ou telle direction – produisant parfois un sentiment de co-agentivité fusionnelle célébré par le rituel de la ola.

Que deux amoureux regardent ensemble dans la même direction ou qu'une foule de plusieurs dizaines de milliers de participants mime le mouvement d'une vague sur les gradins d'un stade, l'attention conjointe implique le sentiment partagé d'une co-présence sensible aux variations affectives des individus impliqués. Le cas le plus simple est sans doute celui où deux personnes se font face en vérifiant périodiquement sur le visage et dans le regard d'autrui ses réactions à l'évolution de leur relation (par exemple, dans le cours

d'une conversation). Que cette sensibilité aux émotions des autres participants passe par un dispositif de téléprésence comme Skype, plutôt que de se dérouler dans l'immédiateté d'une co-présence physique, cela ne change pas grand-chose à l'affaire (pour autant que des gels d'image ne viennent pas trop entraver la connexion). La « présence » qu'on partage dans de telles situations est donc davantage temporelle et sensible que strictement spatiale et physique, puisque des dispositifs télésthésiques ne leur font pas obstacle.

Outre la co-présence, trois phénomènes paraissent devoir caractériser les situations d'attention conjointe. Le premier est un **PRINCIPE DE RÉCIPROCITÉ** : *l'attention doit pouvoir circuler de façon bidirectionnelle entre les parties prenantes*. L'enfant apprend à suivre le regard des parents au sein d'une relation où ceux-ci s'efforcent aussi de suivre le regard de l'enfant. Le modèle est fourni par la situation de conversation, dont l'étymologie indique justement qu'il s'agit de savoir s'y « tourner ensemble l'un vers l'autre » (*con-vertere*). Il y a conversation (plutôt que péroraison) dans la mesure où un principe de réciprocité invite à une alternance des rôles entre ceux qui parlent et celles qui écoutent. Cette exigence de réciprocité n'implique pas nécessairement un rapport d'égalité parfaite, pas plus qu'un partage équitable du temps de parole. Un maître peut converser avec son disciple sans renoncer à son statut supérieur, de même qu'une personne laconique peut se contenter de quelques mots pour tenir son rang dans un débat.

C'est à la lumière de ce principe de réciprocité que Vilém Flusser a distingué deux grands modèles de systèmes de communication :

Dans le système radio, un émetteur central est relié en sens unique (« univoque ») à une pluralité de récepteurs périphériques. Le processus communicationnel est le « discours ». Dans le système en réseau, des participants multiples sont reliés entre eux de telle façon (« biunivoque ») qu'ils peuvent tous émettre et recevoir ; le processus de communication est le « dialogue ». Le but du premier système est de répandre une information préexistante ; [...] le but du second système est de synthétiser des informations partielles préexistantes ; [...] dans le second, le niveau de l'information est relevé ; dans le premier, elle est simplement stockée. La poste et le téléphone sont

des exemples plus ou moins purs du système en réseau, la radio et la presse des exemples plus ou moins purs du système radio¹.

Comme le soulignait Georg Franck, les formes massives d'exploitation qui caractérisent notre économie actuelle de l'attention tiennent à la non-réciprocité induite par les dispositifs mass-médiatiques organisés selon le « système radio ». Jusqu'aux espoirs d'un avenir postmédia suscités par l'avènement de ce « système en réseau » qu'est internet – anticipé par Flusser qui écrivait ces lignes en 1974 –, les industries culturelles ont fondé leur profit et leur autorité sur un régime d'échange inégal, qui diffusait de l'attention électrifiée (reproductible à bon marché) pour collecter de l'attention vivante (bien plus rare et plus coûteuse). En passant de l'analyse de l'attention collective, agencée par les dispositifs profondément asymétriques caractéristiques des *mass media*, à l'attention conjointe prenant pour modèle les conversations réciproques favorisées par le téléphone ou la poste, on fait donc bien autre chose que changer simplement d'échelle dans le nombre des participants impliqués. On change surtout de structure relationnelle. Davantage encore que la taille, c'est le mode d'interaction qui caractérise les environnements propices à l'attention conjointe. La réciprocité inhérente aux situations d'attention conjointe constitue en quelque sorte l'antidote des asymétries structurant notre économie de l'attention médiatique.

Le deuxième phénomène caractéristique de l'attention conjointe est l'**EFFORT D'ACCORDAGE AFFECTIF** qui la sous-tend constamment : *on ne saurait être véritablement attentif à autrui sans être attentionné à son égard*. Une condition de félicité de toute conversation exige un incessant travail d'ajustement réciproque entre la parole des uns et l'écoute des autres. Un « discours » peut se diffuser tout en restant largement indifférent aux réactions qu'il suscite chez ses auditeurs, ce qui est de toute façon le cas dans les systèmes radio qui ne permettent généralement aucun retour direct de leur part. Au contraire, un « dialogue » ne progresse que grâce aux micro-gestes d'encouragement, de sympathie, de

1. Vilém Flusser, *La Civilisation des médias*, op. cit., p. 103.

prévention, de précaution ou de réconfort – autrement dit, grâce aux multiples « attentions » – que chacun des participants adresse à l'autre pour maintenir entre eux une bonne résonance affective, qui est bien plus déterminante encore pour le déroulement de leur échange que toute rigueur de raisonnement argumentatif.

L'importance de ce travail délicat et généralement spontané d'accordage affectif apparaît clairement dans les conditions de communication où il fait cruellement défaut. Qui n'a pas été pris dans les absurdes disputes si fréquentes sur les listes de distribution électroniques, où un petit différend insignifiant s'emballa pour dégénérer en insultes homériques ? Les mêmes arguments, énoncés dans un dialogue où chacun peut observer les effets de sa parole sur le visage de l'autre et en corriger les dérives à la seconde près, se seraient généralement résolus par un clin d'œil complice, un sourire espiègle, un correctif immédiat ou un geste de pacification prévenant la formation du conflit. Parce que les interlocuteurs du courriel, en constant déphasage temporel, ne peuvent ni voir les micro-mouvements du visage de l'autre ni entendre les subtiles intonations de sa voix, le choc des discours s'envenime et s'exacerbe même à travers les propos que les intervenants voulaient rendre apaisants, qui sont toujours mal interprétés faute d'être ancrés dans une véritable situation de dialogue. La diffusion récente des émoticons (©, LOL), dont les premières occurrences semblent remonter aux années 1840, n'est qu'un substitut bien fruste pour pallier l'infinie délicatesse des regards, des mimiques, des attitudes et des tonalités que plusieurs millénaires de pratique conversationnelle nous ont appris à développer pour ajuster nos paroles et nos écoutes d'une façon attentionnée à l'égard de nos interlocuteurs.

Comme l'a bien montré Daniel Bougnoux en soulignant « le primat de la communication sur l'information », cette attention émotionnelle assure le maintien d'une connexion fondamentale entre les participants d'un dialogue, « le tressage du lien, le prolongement du contact », qui sont les préconditions de tout échange d'argument¹. Avant de pouvoir se préoccuper d'« information »

1. Daniel Bougnoux, *Introduction aux sciences de la communication*, Paris, La Découverte, 2001, p. 72-73.

(vraie ou fausse, pertinente ou non), il faut commencer par établir et surtout maintenir la liaison qui permet aux dialoguants de rester sur la même longueur d'onde émotionnelle.

Un tel travail d'ajustement et d'accordage réciproque ne peut jamais être complètement préparé à l'avance puisqu'il dépend de singularités affectives dont les réactions sont très difficilement prévisibles. Le troisième phénomène caractéristique des situations d'attention conjointe est donc à chercher dans les PRATIQUES D'IMPROVISATION qu'elles appellent nécessairement : *se montrer attentionné envers l'attention d'autrui exige d'apprendre à sortir des routines programmées à l'avance, pour s'ouvrir aux risques (et aux techniques) de l'improvisation*. Tout le monde sait improviser, puisque tout le monde a appris à participer à une conversation – où nul ne sait par avance ce que vont dire ses interlocuteurs. Hormis les cas rarissimes où nous sommes conduits à réciter des formules rituelles ou à jouer des rôles préalablement rédigés, nous ne commençons jamais une phrase sans nous exposer aux risques de la micro-improvisation qui la conduira à sa complétude – si tout va bien puisque, dans les faits, nous sacrifions souvent la rigueur syntaxique aux impulsions de l'expressivité.

Sur ce point également, les situations d'attention conjointe relevant du système en réseau illustré par le dialogue méritent d'être contrastées avec les situations observées dans le système radio caractéristique des *mass media*. Hormis quelques cas eux aussi rarissimes, tout ce qui nous vient de la télévision, s'il n'a pas été monté à l'avance dans le confort du différé, a été méticuleusement pré-scripté quand il est diffusé en direct. Ici aussi, la différence principale est moins à chercher dans la taille des audiences que dans la modalité de communication : le discours mass-médiatique diffuse unidirectionnellement un message pré-programmé, même dans les talk-shows ou les programmes de télé-réalité censés reposer sur les performances « spontanées » de personnes « réelles ». Tout y est fait pour se protéger autant que possible de ces imprévus de l'improvisiste qui font le charme et la vitalité des structures dialogiques vivantes (*live*) où se déploie l'attention conjointe.

On l'a compris, ces considérations nous placent au cœur de ce que doit analyser une *écologie* de l'attention. Les trois phénomènes évoqués ci-dessus touchent moins aux propriétés de certains actes qu'aux caractéristiques définissant certains milieux. Ce qui nous intéresse dans ce chapitre, ce sont les environnements humains, en tant qu'ils sont structurés par l'attention présente d'autrui. Principe de réciprocité, efforts d'accordage affectif et pratiques d'improvisation sont solidaires, au sein d'un écosystème qui a permis aux humains de « communiquer » pendant des millénaires – au sens fort de ce mot, souvent souligné par Daniel Bougnoux, qui tient bien davantage de la communion et du soin de la communauté que du simple transfert d'information.

Sans avoir l'insolence de faire porter aux parents la culpabilité des troubles déficitaires de l'attention éprouvés par leurs enfants – puisque les étiologies sont encore mal connues et de toute façon connectées à de multiples niveaux de causalités –, on peut relever que la plupart des traitements envisagés pour les TDA impliquent, lorsqu'ils vont au-delà du seul court-circuit médicamenteux, ce que les thérapeutes appellent des « méthodes environnementales ». Quels que soient les processus biochimiques impliqués au niveau neurologique, les TDA sont au moins en partie le symptôme des asymétries, des désaccords affectifs et des rigidités communicationnelles qui rendent si précaires et si déséquilibrés nos écosystèmes familiaux, scolaires et médiatiques. On a raison de présenter parfois les enfants distraits ou hyperactifs comme les canaris de la mine dont la détresse signale que notre environnement attentionnel menace de devenir irrespirable.

Dans l'espoir de préciser et d'approfondir l'analyse des enjeux de l'attention conjointe, dont les équilibres sont si fragiles et dont les défaillances sont si dommageables, le reste de ce chapitre sera consacré à deux cas à la fois très particuliers et très suggestifs des difficultés et des promesses impliquées dans la co-attention présente – les situations d'enseignement et l'expérience des spectacles vivants.

Les situations d'enseignement

Après plusieurs décennies de pratique et de réflexion pédagogiques, Robert Caron, directeur du Centre Paris Lecture, prenait récemment le contre-pied des nombreuses plaintes concernant « le peu d'attention des enfants, leur côté agité, forcené du zapping, peu enclin à écouter la sacro-sainte parole des adultes ». Plutôt qu'à monter dans le train des solutions médicamenteuses ou qu'à porter le blâme sur internet, conçu comme une machine de distraction, il proposait de retourner le problème en direction des enseignants : les enfants « n'écoutent pas parce qu'il n'y a rien à entendre » dans bon nombre des paroles qui leur sont proposées¹.

Cathy Davidson, professeure d'éducation spécialiste du numérique à l'université de Duke en Caroline du Nord et conseillère du président Obama, ne dit pas autre chose : si bon nombre d'enfants ont des résultats consternants dans les tests standardisés autour desquels se replie de plus en plus certains systèmes éducatifs frileux et réactionnaires, c'est moins parce que ces enfants ne seraient pas à la hauteur de ce qu'on attend d'eux que parce que des écoles héritées de l'âge industriel sous-estiment et entravent le développement de leur intelligence nourrie d'expérimentations numériques : « Les enfants ne sont pas en situation d'échec à l'école parce qu'elle serait trop difficile, mais parce qu'elle ne les intéresse pas. Elle ne captive pas leur attention². » Coincées entre innovations technologiques et inerties pédagogiques, les situations d'enseignement gagneraient sans doute beaucoup à être analysées du point de vue d'une écologie de l'attention.

Comme tout sujet parlant, les enseignants sentent intuitivement la nécessité de capter l'attention de leur auditoire (selon la *captatio*

1. Robert Caron, « Les enfants savent déjà résister », *Les Actes de lecture*, n° 125, mars 2014, p. 55. Outre l'article de Katherine Hayles « Hyper and deep attention... » déjà cité, cf. aussi sur ces questions celui de Philippe Meirieu, « À l'école, offrir du temps pour la pensée », *Esprit*, n° 401, janvier 2014, p. 20-33.

2. Cathy N. Davidson, *Now You See It : How Technology and Brain Science Will Transform Schools and Business for the 21st Century*, New York (N. Y.), Penguin, 2011, p. 76.

benevolentiae de la rhétorique classique). Les prescripteurs de programmes se contorsionnent pour essayer d'appâter « les jeunes » vers des sujets « sérieux » en les saupoudrant de miroitements supposés être attrayants (introduire un sujet philosophique par une référence à l'actualité médiatique, passer un morceau de rap pour sensibiliser à la métrique poétique). Et les insultes fusent entre ceux qui accusent de trivialisier les savoirs et ceux qui reprochent d'enseigner des disciplines asséchées et asséchantes. Concevoir les situations d'enseignement au sein des trois dimensions de l'attention conjointe évoquées ci-dessus aide peut-être à dépasser ces débats oiseux.

Une salle de classe, depuis l'école enfantine jusqu'au séminaire de master, constitue en effet une situation de co-attention présenteielle, dont la structure et les modalités peuvent favoriser ou au contraire inhiber l'interaction didactique. Les catégorisations proposées par Vilém Flusser s'avèrent ici particulièrement éclairantes pour distinguer deux pôles de pratiques pédagogiques. Au premier PÔLE (MAGISTRAL), *la salle de classe est structurée selon le « système radio »*, avec un « émetteur central » (le professeur) « relié en sens unique ("univoque") à une pluralité de récepteurs périphériques » (les élèves). L'enseignant arrive en classe en ayant préparé un « (dis)cours » dont le but est de « répandre une information préexistante », qui a été « stockée » et qu'on cherche à transmettre avec le minimum de déperdition possible – l'étudiant recevant la meilleure note lorsqu'il parviendra à régurgiter ce qu'aura professé le professeur. À l'autre PÔLE (INTERACTIF), *la salle de classe peut être structurée selon le « système en réseau »*, reliant les participants « de telle façon ("biunivoque") qu'ils peuvent tous émettre et recevoir », au sein d'un « dialogue » dont le but est « de synthétiser des informations partielles préexistantes », avec la visée de « relever le niveau d'information »¹ (et non seulement de transmettre celle-ci).

Même si toutes les pratiques d'enseignement se situent quelque part entre ces deux pôles extrêmes, leur positionnement le long

1. Je reprends ici les termes, déjà cités plus haut, de Vilém Flusser, *La Civilisation des médias*, op. cit., p. 103.

de cet axe aide à repérer sur quel type d'écosystème attentionnel repose leur dynamique. Lorsque Robert Caron suggère que, si les élèves sont distraits, c'est qu'on leur dit des choses qu'ils savent déjà, il dénonce un problème inhérent au pôle magistral : si le but est de transmettre une information, le fait que j'en dispose déjà (ou qu'elle ne me semble aucunement pertinente) sape la raison d'être de la communication. Au sein d'un dispositif interactif toutefois, le fait que mon interlocuteur énonce une platitude m'incite à élever le niveau général d'information en répondant par une suggestion plus saillante. Pour déjouer l'opposition simpliste entre la déclamation autiste d'un professeur imbu de lui-même et l'inepte bavardage collectif traditionnellement attribué au Café du Commerce, les trois dimensions de la co-attention présenteielle permettent de préciser selon quels critères une parole magistrale et une pédagogie interactive peuvent toutes deux constituer des écosystèmes attentionnels stimulants. Radio ou réseau – les deux tendant de toute façon à alterner au sein de la plupart des structures d'enseignement –, l'important est de rester sensible aux trois principes suivants :

NÉCESSITÉ D'ATTENTION AUX RETOURS ATTENTIONNELS : *l'asymétrie énonciative ne dispense pas de devoir maintenir une symétrie attentionnelle entre locuteurs et auditeurs (même si cette symétrie se dilue en fonction du nombre des participants)*. Ce que John Beck et Thomas Davenport énoncent comme une loi du marketing (mais qu'a invalidé depuis longtemps l'industrialisation de nos dispositifs médiatiques) s'applique pleinement à la salle de classe : « pour recevoir de l'attention, il faut prêter attention¹ ». La parole magistrale passera d'autant mieux que l'enseignante s'efforcera d'être sensible aux retours qu'elle peut lire dans les yeux et les visages de ses auditeurs (regards étonnés, froncements de sourcils, soupirs, bâillements). Même si ces retours sont plus difficiles à saisir et à interpréter devant un amphithéâtre de cinq cents étudiants que dans l'intimité d'un tutorat d'Oxford, le travail de tout discoureur consiste aussi à cultiver ce que Michael Goldhaber appelait une « attention *illusoire*, qui aide à créer une égalité

1. John Beck et Thomas Davenport, *The Attention Economy*, op. cit., p. 68.

apparente d'attention¹ ». L'avantage des enseignements « personnalisés », tels que les permet la tradition (et la richesse) d'Oxford, tient à ce que, « pour obtenir qu'une personne prête attention à votre information, il faut faire en sorte que cette information la concerne personnellement² ». L'illusion que doit viser à produire l'enseignante relève bien du modèle idéalement symétrique de la conversation : « se tourner » vers chaque auditeur comme si les propos lui étaient personnellement adressés.

NÉCESSITÉ DE CONNEXION ÉMOTIONNELLE : *en tant qu'une certaine communion affective est le substrat indispensable à toute communication, c'est d'abord à un niveau émotionnel que les enseignants doivent se connecter avec leurs étudiants.* En se rendant attentive aux variations d'attention observées chez ses étudiants, l'enseignante ne doit pas seulement chercher à repérer ce qu'ils ne comprennent pas : elle doit surtout s'efforcer de mesurer les réactions affectives que suscitent les propos échangés, de façon à opérer le travail délicat d'accordage émotionnel qui est au cœur de toute situation d'attention conjointe. Comme l'a bien mis en lumière Gilbert Simondon³, nos émotions manifestent l'état de la relation transindividuelle qui nous unit à notre environnement : elles nous servent de thermomètre pour mesurer l'état de notre écosystème attentionnel.

Contrairement au cliché qui idéalise l'enseignant, en particulier aux niveaux supérieurs, comme un parangon de rationalité, et contrairement aux modes de sélection par concours qui, dans les institutions françaises, valorisent le savoir discipliné sans accorder la moindre pertinence à la sensibilité émotionnelle, c'est bien en deçà des argumentations et des transmissions d'information que se joue le destin d'un enseignement : dans la capacité des parties prenantes à savoir prêter attention à leurs affects, toujours nécessairement partagés puisqu'ils émanent des relations qui s'établissent entre les parts préindividuelles de leurs personnalités.

1. Michael H. Goldhaber, « The attention economy and the Net », art. cité.

2. John Beck et Thomas Davenport, *The Attention Economy*, op. cit., p. 68.

3. *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Million, 2005.

Pour instaurer un environnement favorable aux dynamiques de l'attention conjointe, l'enseignant doit donc apprendre à sentir, à reconnaître et à moduler les résonances affectives (harmonieuses ou dissonantes) qui structurent la salle de classe. Cela ne va toutefois pas sans le conduire à réajuster constamment non seulement le contenu, mais aussi les modalités mêmes de son enseignement.

D'où le troisième principe, qui relève d'une **NÉCESSITÉ D'INVENTION** : *la salle de classe n'offre un écosystème favorable à l'attention conjointe que si elle est le lieu d'un processus d'invention collective en train de se faire.* Ce n'est pas seulement au niveau universitaire qu'il faut parler d'« enseignants-chercheurs ». Même si, apparemment, le contenu d'un cours de géométrie élémentaire a été fixé depuis Euclide, ce que l'on en fait dans une salle de classe relève bien moins de la « transmission » (sur le modèle du bâton passé de main en main par des coureuses de relais) que de la réinterprétation continue : quoique la formulation des théorèmes n'ait guère varié, chaque groupe d'apprenants l'aborde avec des connaissances, des imaginaires, des sensibilités et des humeurs singulières. Prêter attention à leurs retours attentionnels et à leur complexion émotionnelle du moment conduit donc tout enseignant à devoir chercher des mots, des images, des analogies, des exemples nouveaux pour aider chacun(e) à les saisir au mieux. Dans la plupart des disciplines – littérature, philosophie, sciences humaines, bien entendu, mais aussi sans doute biologie ou physique –, cette continue réinvention des modalités de présentation des connaissances est intimement liée à un renouvellement de leur contenu : décrire la matière en termes de dualité ondes/particules ne transmet pas le même bâton que le faire dans l'imaginaire newtonien de boules de billard ou dans le vocabulaire cartésien des tourbillons.

Concevoir la salle de classe, à tous les niveaux, comme un écosystème attentionnel conduit donc à faire converger les deux étymologies de l'invention (*in-venire*) et de l'attention (*ad-tendere*) vers un même **ACCROISSEMENT DE NOTRE FACULTÉ DE REMARQUER**. Le cliché un peu naïf définissant l'amour par le fait de regarder ensemble dans la même direction peut être remotivé en imaginant l'enseignement et la recherche – indissociablement

conjointes – comme *des processus visant à faire converger les regards sur la découverte d'éléments remarquables jusqu'alors insoupçonnés*. Ce que l'on apprend dans une salle de classe, c'est à regarder là où l'autre regarde – pour trouver à y remarquer des aspects qu'on n'y avait pas encore aperçus soi-même.

Dans les cours et les écrits que Husserl a dédiés à la phénoménologie de l'attention, admirablement traduits et commentés par Natalie Depraz, il discute abondamment la théorie de Carl Stumpf (1848-1936) qui mettait un « plaisir pris à remarquer » (*Lust am Bemerken*) au cœur de sa définition de l'attention. Si Husserl rejette l'idée que tout acte d'attention vise au plaisir, il paraît cependant reprendre à son compte la centralité, que souligne bien la langue allemande, de l'effort fait pour *remarquer* (*bemerkten*) au cœur de l'attention (*Aufmerksamkeit*)¹. L'essence de l'attention consiste en un travail opéré pour accroître notre capacité à remarquer ce qu'il y a de remarquable dans ce que nous avons sous les yeux (et les autres sens). C'est bien de cette capacité à remarquer ce qui est là – qui est important mais qu'on avait jusque-là négligé – que Joseph Jacotot et Jacques Rancière font le ressort d'une pédagogie dirigée vers l'émancipation intellectuelle. La fonction essentielle de leur maître (potentiellement ignorant) n'est pas d'expliquer des contenus, mais d'exercer l'attention des élèves, que ce soit par un commandement imposé à leur volonté ou par la stimulation de leur désir². C'est bien vers « une habitude et un plaisir pris à remarquer » que doit tendre toute expérience d'enseignement.

Apprendre à regarder là où l'autre regarde décrit toutefois non seulement le travail de l'apprenant qui est invité à suivre le regard de l'enseignante, mais également la tâche de cette dernière, dans la mesure où elle sait tirer des surprises, des difficultés, des mécompréhensions et des fulgurances venues des étudiants de quoi renouveler, préciser, approfondir, pluraliser sa propre conception du

1. Edmund Husserl, *Phénoménologie de l'attention*, édité par Natalie Depraz, Paris, Vrin, 2009, p. 126 et suiv.

2. Jacques Rancière, *Le Maître ignorant. Cinq leçons d'émancipation intellectuelle*, Paris, Fayard, 1987, p. 85-92.

problème. Des deux côtés, on « invente » : on trouve une nouvelle voie pour « arriver dans » (*in-venire*) un paysage insoupçonné (ne serait-ce qu'une nouvelle manière d'envisager un lieu qu'on croyait familier). Des deux côtés, cette invention passe par un effort pour « tendre vers » (*ad-tendere*) quelque chose de nouveau : les étudiants sont appelés à tendre leur regard vers ce que leur pointe l'enseignante, tandis que celle-ci doit saisir l'occasion de leurs résistances pour tendre à aligner son regard sur le leur, gagnant ainsi un moyen d'étendre sa propre compréhension du sujet. Ce qui fait l'objet d'un enseignement n'est donc pas tant une donnée à transmettre (un théorème, un élément de savoir, un chiffre appréhendé « sous forme scalaire »), mais, pour reprendre les termes par lesquels Paul Valéry définissait l'attention, une « direction », un « effort de prolongement, de continuité, dans le net », à concevoir « sur le mode vectoriel » (une flèche)¹. Il s'agit de voir plus « nettement » ce qu'il y a à voir, mais qu'on ne voyait pas – ce à quoi l'on arrive en partageant les regards : on voit *mieux* parce qu'on s'efforce de voir *avec*.

Faire attention à ce à quoi l'autre prête attention – définition minimale de l'attention conjointe – conduit donc naturellement à *inventer ensemble*. Même si le micro-collectif engagé dans cette activité n'est nullement composé d'égaux (du point de vue des connaissances accumulées par chacun comme du point de vue des statuts institutionnels), c'est à chaque fois cet assemblage singulier d'individus qui réinvente une approche particulière d'un savoir commun, non sans lui apporter à chaque fois des infléchissements quelque peu nouveaux. Tout autant que comme « un maître » faisant face à « des élèves », la salle de classe mérite d'apparaître comme un groupe de chercheurs en train d'inventer une nouvelle façon de faire sens d'un domaine de connaissances – groupe au sein duquel c'est l'écosystème attentionnel collectif, davantage que l'enseignant, qui est en position d'agent.

Quoique tenant un propos d'une portée bien plus générale que les situations d'enseignement et d'attention conjointe, Bernard Aspe tresse admirablement les différents principes évoqués ci-dessus

1. Paul Valéry, *Cahiers*, t. 2, *op. cit.*, p. 254, 268, 271.

(réciprocité, accordage affectif, improvisation) dans la description qu'il donne du « transindividuel » selon Gilbert Simondon :

C'est avec un collectif seulement que l'émotion peut s'accomplir comme telle. Et qu'elle puisse s'accomplir signifie qu'elle est susceptible de se prolonger en une *action* sur le monde. Ce que l'émotion appelle, ce n'est pas un épanchement, mais un bouleversement des structures individuées, qui ne peut s'opérer qu'en commun. [...] La relation transindividuelle traverse les individus en les incorporant à une réalité plus vaste qu'eux : un système de résonance. En deçà des individus, il y a le préindividuel ; mais au-delà, il y a le système de résonance. C'est lorsqu'elle donne lieu à une consistance spécifique que la relation transindividuelle se configure en donnant naissance à cet être nouveau : le groupe d'intériorité, ou le *collectif transindividuel*. Celui-ci se conçoit comme « un système unifié d'êtres réciproques », et c'est une telle réciprocité qui permet l'effet de résonance. [...] Le paradigme du collectif transindividuel pour Simondon est le groupe de chercheurs ou plutôt d'inventeurs – car c'est dans l'invention que la relation transindividuelle exprime le mieux sa fécondité¹.

Promesses et limites des MOOCs

Il est plus important que jamais de réfléchir au mode d'existence et à l'écosystème attentionnel de ce collectif transindividuel très particulier qui habite une salle de classe. La France découvre avec retard une énorme vague d'innovation qui est en train de bouleverser le monde de l'éducation à l'échelle planétaire, sous l'assaut de cours gratuits proposés en ligne à des dizaines de milliers (et potentiellement à des millions) de participants sous le nom de MOOCs (*massive open online courses*).

Une enquête publiée en 2013 par *The Chronicle of Higher Education* sur une centaine de MOOCs a trouvé qu'une professeure

1. Bernard Aspe, « Simondon et l'invention du transindividuel », *La Revue des Livres*, n° 12, juillet-août 2013, p. 78. La citation entre guillemets est tirée de Gilbert Simondon, *L'Individuation psychique et collective*, Paris, Aubier, 1989, p. 211.

passé une centaine d'heures à préparer des vidéos, des pages web, des exercices interactifs, des questionnaires à choix multiples, qui sont mis en ligne de façon à fournir aux internautes ce qu'elle estime être l'essentiel du contenu de son cours. Elle passe ensuite environ huit heures par semaine sur une plateforme en ligne où elle consulte les résultats et les messages des participants, répond à certaines de leurs questions, introduit des précisions, des corrections ou des compléments d'information. En moyenne, il n'y avait qu'un assistant pour l'aider à prendre en charge cet enseignement, même si trente-trois mille étudiants étaient inscrits dans ce type de cours, dont deux mille six cents le complétaient avec une note satisfaisante. 74 % des enseignants utilisaient des procédures automatiques pour attribuer les notes (que 97 % trouvaient relativement fiables), 34 % recouraient à un système conduisant les participants à corriger et noter leurs travaux entre eux (avec un même taux de confiance). Quoique près d'un tiers des professeurs interrogés aient été originellement sceptiques envers les cours en ligne, plus de 90 % se disent (relativement) « enthousiastes » au terme de l'expérience. Malgré ces chiffres euphoriques, un peu plus de la moitié ne croient pas que leur MOOC soit aussi « académiquement rigoureux » que la version présentielle de leur cours¹.

On voit briller les promesses dont sont porteurs les MOOCs. Plus besoin d'aller à Harvard ou Oxford pour recevoir une éducation du plus haut niveau : dès lors que Bruno Latour à Sciences Po Paris ou les professeurs du MIT offrent leur cours en libre accès sous forme de MOOC, le plus pauvre adolescent de Dakar ou de Mumbai peut désormais bénéficier d'enseignements qui étaient réservés jusqu'à présent aux segments les plus privilégiés des élites mondiales. Chacun de nous, tout au long de sa vie, peut s'éduquer aux meilleures sources, en composant le cocktail de cours qui lui convient le mieux, sans avoir à se préoccuper de frais d'inscription, de localisation géographique, d'emploi du temps, de parcours obligatoires ou de barrières disciplinaires. Les MOOCs font enfin miroiter ce à quoi pourrait correspondre une éducation

1. Steve Kolowich, « The minds behind the MOOCs », *The Chronicle of Higher Education*, mars 2013, disponible sur Chronicle.com.

réellement démocratisée à l'échelle globale – et il faut bien entendu se réjouir de cette perspective effectivement « enthousiasmante ».

On peut également se réjouir de voir les MOOCs donner lieu – de par leur déterritorialisation même – à des formes de connectivité, de réciprocité, d'échange entre pairs et de pratiques d'évaluation alternatives qui ne caractérisaient jusqu'ici que des expérimentations marginales caractéristiques de l'école mutuelle¹. Même si la motivation première est financière, conduire les étudiants à se corriger les uns les autres a des vertus pédagogiques propres, en faisant alterner les positions d'enseignant et d'apprenant. À la fois par l'ouverture de ces cours à quiconque s'y intéresse et par les échanges latéraux qu'ils encouragent, puisque les étudiants tendent à se réunir informellement, lorsqu'ils habitent dans une même ville, pour préparer ensemble les examens, on peut également y voir une libération par rapport aux carcans qui emprisonnent encore trop souvent les études (en France et au Royaume-Uni) dans des dispositifs frontaux et strictement hiérarchiques, ainsi qu'au sein de disciplines trop étroitement et trop étanchement constituées.

On imagine enfin sans peine les dramatiques économies d'échelle que les administrateurs et gouvernants espèrent pouvoir tirer des MOOCs. Après plusieurs décennies d'augmentation spectaculaire des frais d'inscription – qui conduisent la dette étudiante nord-américaine à être la prochaine bulle financière menaçant l'économie mondiale – et à une époque où les États cherchent désespérément à réduire les dépenses publiques, les MOOCs semblent annoncer la solution rêvée pour réduire la part « insoutenable » qu'aurait prise l'éducation dans les budgets de nos ménages et de nos collectivités. Même si l'immense majorité des étudiants ne va guère au-delà des deux ou trois premières leçons, pouvoir inscrire trente-trois mille étudiants et en valider deux mille six cents avec une note suffisante en ne payant qu'un seul professeur et un seul assistant tient du miracle économique.

Il y a bien entendu des cours par correspondance depuis la

1. Sur ces expérimentations et leur destin au XIX^e siècle, cf. Anne Querrien, *L'École mutuelle. Une pédagogie trop efficace ?*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2005.

fin du XIX^e siècle et des enseignements par l'intermédiaire de la radio et de la télévision depuis plusieurs décennies – sans que cela ait révolutionné le champ de l'éducation, comme on ne manquait pas de l'annoncer à chaque fois. Il serait néanmoins absurde (et triste) de ne pas prendre la mesure des perspectives ouvertes par le développement des MOOCs. Quelque chose de nouveau est bien en train de se mettre en place, qui vaut la peine d'être observé de près et agencé au mieux. Comme le souligne pertinemment Christopher Newfield au fil des articles accumulés sur le site qu'il a consacré à cette question¹, il serait toutefois extrêmement dangereux d'y voir *la* solution aux problèmes actuels de financement de l'éducation supérieure.

On imagine les angoisses que le déferlement des MOOCs ne manque pas de susciter du côté d'enseignants soucieux de défendre leurs intérêts corporatistes. Ce n'est sans doute pas un hasard si la montée en puissance de l'enseignement en ligne s'accompagne aux États-Unis d'une érosion sans précédent de la titularisation des postes universitaires (*tenure*). Le modèle économique dont rêvent les administrateurs réserve quelques gros financements (plus de 50 000 dollars) pour permettre à un professeur prestigieux de monter un cours de haut vol, appelé à être diffusé à des centaines de milliers d'étudiants, cours dont le travail de « maintenance » de la relation avec les étudiants est assuré par des petites armées d'adjoints précarisés (tous dûment munis d'un doctorat), qu'on sauve de la paupérisation en leur permettant d'alimenter la liste de discussion du cours, de répondre aux e-mails et de corriger des copies à la main (et à la chaîne), puisque, dans certaines disciplines au moins, l'attention d'un correcteur humain est davantage valorisée qu'un traitement automatique ou une évaluation de pair-à-pair².

1. Michael Meranze et Christopher Newfield, « Remaking the University », *Utotherescue.blogspot.fr*.

2. On sent pourtant la symbiose naturelle que les MOOCs entretiennent avec les procédures d'évaluation automatisées développées depuis le début du XX^e siècle sous la forme de questionnaires à choix multiples, tests de QI, SAT, GRE et autres examens standardisés – procédures industrialistes dont Cathy Davidson fait une critique et un historique sommaire dans *Now You See It*, *op. cit.*, p. 111-125. La « numérisation » a ses racines dans les suréconomies d'échelle propres à la taylorisation industrielle autant que dans le développement technique des microprocesseurs.

En marge des gains multiples promis par l'émergence des MOOCs, une réflexion sur l'écologie de l'attention peut toutefois aider à circonscrire plus précisément ce qui se perd lorsqu'un enseignement passe d'une salle de classe collective à un écran personnel. Du point de vue de l'histoire économique des dispositifs attentionnels, les MOOCs s'inscrivent dans la droite ligne du développement des *mass media*. Une série d'innovations technologiques permettent de bénéficier d'une asymétrie échangeant de l'attention morte (vidéos, textes, documents, questionnaires mis en ligne) contre de l'attention vivante (celle des étudiants), avec à la clé une suréconomie d'échelle synonyme de gros profits potentiels (comme on l'a vu dans le deuxième chapitre). Même si les cours restent gratuits (*open*), ce qui ne sera sans doute pas généralement le cas, de nouveaux modèles d'exploitation, emblématisés par Google, permettent de monnayer l'attention qu'un internaute investit dans un site en libre accès, selon la logique déjà évoquée au terme de laquelle, si un service m'est offert gratuitement, c'est que j'en suis moi-même la véritable marchandise de valeur.

Si plus de la moitié des enseignants de MOOCs reconnaissent, malgré leur « enthousiasme », que leur enseignement en ligne est moins « académiquement rigoureux » que la version présente, c'est sans doute au moins partiellement par inertie des habitudes et par réflexe corporatiste, tant il est difficile d'ignorer à quel point cette innovation fragilise le statut des universitaires. Mais c'est peut-être aussi parce qu'ils ressentent plus ou moins clairement à quel point le partage de l'attention présente constitue une dimension essentielle de l'expérience pédagogique. Dès lors que nous baignons dans des technologies qui mettent l'information à portée de clic en une fraction de seconde, la formation de compétences qui s'opère au sein de nos institutions d'éducation ne peut plus être organisée autour de la transmission de contenus. Certes, comme le relève pertinemment Nicholas Carr, la mémorisation de contenus n'est nullement obsolète en soi : elle fait partie intégrante des processus mentaux qui structurent notre orientation dans le monde, et nul ne saurait simplement externaliser sa mémoire sur un disque dur,

un nuage ou un moteur de recherche connecté à internet sans paralyser le fonctionnement de son intelligence¹.

Si les enseignements portent sur des contenus dont une partie demandera toujours un certain effort de familiarisation conduisant à les mémoriser, leur visée essentielle est désormais surtout de *montrer comment on cherche*. Et parce que les formalisations de règles méthodologiques sont toujours infiniment plus pauvres que les pratiques dont elles s'efforcent de rendre compte, l'inculcation par l'exemple et par l'imitation intuitive de gestes de recherche demeure la façon la plus adéquate de transmettre les compétences les plus précieuses dont a besoin une vie humaine. D'où une première MAXIME D'IMITATION GESTUELLE : *la meilleure façon de montrer à autrui comment on cherche est encore de chercher ensemble*.

Comme on vient de le voir, la tâche fondamentale de l'enseignement consiste à accroître la capacité à repérer ce qu'il y a de remarquable et d'important dans ce qu'on a sous les yeux (mais qu'on ne voit pas tout seul). Si, face à un texte, à une expérience de chimie, à une observation psychologique ou sociologique, l'enseignant désigne par avance ce qu'il faut y remarquer, les étudiants acquerront peut-être une meilleure connaissance de l'objet considéré – mais ils n'apprendront pas à regarder plus attentivement, c'est-à-dire à remarquer (*bemerken*) de façon autonome ce qui mérite d'être retenu au sein d'un donné sensoriel. La situation pédagogique permet de s'instruire en apprenant à chercher par soi-même, en observant et en imitant un enseignant en train de chercher devant nous et avec nous – « pour de vrai », puisque faire semblant de chercher quelque chose qu'on a déjà trouvé ne produit le plus souvent qu'une parodie absurde et ridicule. Bref, c'est *en faisant ensemble d'authentiques gestes de recherche* que les participants de l'interaction pédagogique élèvent celle-ci à son plus haut potentiel².

1. Nicholas Carr, *Internet rend-il bête ?*, op. cit., chap. 9, p. 249-273.

2. Sur la notion de geste, sa complexité et son importance, je renvoie à mon ouvrage *Gestes d'humanité. Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques*, Paris, Armand Colin, 2012. Sur le geste de chercher, cf. le très beau chapitre que lui a consacré Vilém Flusser dans *Les Gestes*, Cergy, Éditions Hors commerce, 1999. On y lit en particulier que « le geste de chercher est le modèle de tous nos gestes » (p. 79).

C'est bien ce « chercher-ensemble » que décrivait la citation de Bernard Aspe résumant les thèses de Gilbert Simondon sur le « collectif transindividuel », dont le paradigme était justement « le groupe de chercheurs ou plutôt d'inventeurs – car c'est dans l'invention que la relation transindividuelle exprime le mieux sa fécondité ». Cette relation, précisait-il, « traverse les individus en les incorporant à une réalité plus vaste qu'eux : un système de résonance ». Ce qui cherche dans une salle de classe, ce n'est ni l'enseignant-chercheur ni les étudiants à eux seuls, mais l'ensemble qu'ils forment à travers des confrontations et des échanges entre les savoirs et les ignorances propres à chacun, à travers les entrecroisements, les enrichissements mutuels, les convergences et les divergences qui caractérisent leurs attentions plurielles et interagissantes. C'est en cherchant ensemble qu'ils forment « un système unifié d'êtres réciproques », et « c'est une telle réciprocité qui permet l'effet de résonance ».

Or cet effet de résonance ne peut se réaliser que dans la synchronie indispensable au bon déroulement de l'accordage affectif et de l'improvisation collective. D'où une deuxième MAXIME DE PRÉSENCE CORPORELLE : *seule l'interaction présenteielle unissant en direct des corps résonnant peut optimiser la pratique pédagogique*. On en a vu la raison au cours des paragraphes précédents : de même que les échanges par courriel mutilent la finesse des ajustements interpersonnels qui s'accomplissent spontanément dans la conversation en face-à-face, de même les gestes de la recherche sont-ils réduits à des caricatures d'eux-mêmes lorsqu'on essaie de les préserver et de les diffuser dans le formol de vidéos, de formalisations théoriques ou de principes méthodologiques.

L'immersion sensorielle dans un collectif de corps interagissants constitue une expérience indispensable à la constitution de nos subjectivités. Elle seule nous permet de prendre en charge la dimension affective de nos rapports à autrui : comme le soulignait encore Bernard Aspe, « c'est avec un collectif seulement que l'émotion peut s'accomplir comme telle. Et qu'elle puisse s'accomplir signifie qu'elle est susceptible de se prolonger en une action sur le monde ». Contrairement à ce qu'on affirme souvent, ce ne sont probablement pas les

jeux vidéo qui poussent des jeunes garçons, par ailleurs calmes et disciplinés, à perpétrer des massacres dans leur école, mais bien plutôt leur isolement derrière des écrans, en l'absence de cette forme de communion inimitable (et indispensable) qu'est la communication en corps à corps.

Les meilleurs MOOCs peuvent donc rendre des services admirables : s'ils sont bien réalisés, ils peuvent contribuer à donner à certains savoirs et à certains gestes de recherche une diffusion absolument inédite et proprement réjouissante. Ils ne sauraient toutefois pas davantage *se substituer* à l'enseignement présentiel qu'une photographie ou une vidéo de pizza (fussent-elles en haute définition) ne peuvent se substituer à la pizza elle-même aux yeux d'un affamé. En plus d'informations et de méthodes de recherche, nous avons tous faim des irremplaçables résonances affectives que seul peut apporter un écosystème d'attention réciproque vécu dans l'immédiateté de la co-présence.

En réalité, cette exigence de synchronisation et d'immédiateté impose non tant une restriction d'ordre spatial – puisque ici aussi on peut imaginer pour un avenir très proche des dispositifs de télésthésie qui nous rendent « presque immédiate » la présence d'un partenaire lointain – qu'une limite relative au nombre de sujets impliqués dans le collectif transindividuel communiant par effets de résonance. Pour autant qu'elle se déroule dans de bonnes conditions techniques, une téléconférence à trois personnes assises à leur table de travail fournit sans doute un écosystème attentionnel plus convivial que la co-présence physique d'un enseignant faisant face à cinq cents étudiants dans un amphithéâtre aseptisé par la lumière de néons. D'où une troisième MAXIME DE TAILLE DE CONVIVIALITÉ : *chaque type d'enseignement détermine une taille-plafond de convivialité, au-delà de laquelle il devient impossible de constituer un « système unifié d'êtres réciproques »*.

Avec leur moyenne actuelle de trente-trois mille inscrits et de deux mille six cents étudiants recevant une note finale satisfaisante, les MOOCs étudiés en 2012 se situent largement au-delà de cette taille-plafond. Aussi admirables que puissent être les matériaux mis en lignes par le professeur, aussi dédié à

sa tâche que puisse être le pauvre assistant en charge de gérer l'interaction avec autant de participants, on peut certes espérer que des effets de résonance constituent en « systèmes unifiés d'êtres réciproques » des sous-groupes d'étudiants échangeant des courriels ou se rencontrant régulièrement dans un café. Mais la richesse d'interaction rendue possible par des réunions quotidiennes ou hebdomadaires réunissant une quinzaine de participants dans une salle de classe aura été sacrifiée par l'institution. Si cette dernière prend assez au sérieux sa vocation didactique pour multiplier les postes d'assistant, leur donner les moyens concrets de faire de la recherche avec des groupes d'étudiants limités à une taille conviviale, *en plus* des cours mis en ligne par les professeurs les plus prestigieux, tant mieux ! Mais on aura affaire alors à un dispositif presque aussi coûteux que les configurations actuelles – et l'on aura perdu en pluralisme, en diversité, et donc en dynamisme de recherche, dès lors que seules quelques stars de l'enseignement seront autorisées à diffuser leur conception de leur discipline à des dizaines de milliers de consommateurs anonymes, selon un processus de taylorisation reproduisant sur les esprits l'homogénéisation qu'ont subie depuis deux siècles les objets manufacturés.

Sans nullement condamner les MOOCs, une réflexion sensible à l'écologie de l'attention conduit donc à en relativiser les promesses d'économies budgétaires, et surtout à les inscrire dans une logique d'expansion de l'offre d'enseignement, plutôt que dans celle d'une contraction des services pédagogiques. Les MOOCs constituent sans doute une exaltante opportunité de diffuser plus largement que jamais des documents et des procédures aidant l'enseignement supérieur à pénétrer des régions et des couches de la population mondiale qui n'y avaient pas accès précédemment. Mais, loin de remplacer les fonctions actuellement attribuées aux enseignants, ils appellent au contraire à multiplier les écosystèmes de petite taille conviviale, au sein desquels davantage d'humains pourront apprendre – dans des rapports de réciprocité – à chercher ensemble, à improviser des gestes individuels et collectifs d'invention, à exercer leur attention et à structurer leur subjectivité.

Le spectacle vivant

Même si certains de mes collègues universitaires rechigneront à l'admettre, c'est peut-être du côté des arts du spectacle et des performances sportives qu'on peut trouver ce qui fait la différence principale entre les MOOCs et l'expérience des salles de classe. Pourquoi bravons-nous le froid, le chaud, la cohue, des sièges souvent inconfortables, des conditions d'acoustique et de visibilité rarement optimales, tout en payant parfois très cher, pour aller écouter en concert de la musique ou voir au stade des matchs qui nous sont offerts gratuitement à domicile, dans le confort de notre chaîne stéréo et de notre écran haute définition ?

Je répondrai à l'aide de quatre principes de base ancrés dans l'analyse de l'attention conjointe. Le premier est la FASCINATION DU SUSPENSE GESTUEL : *rien ne titille davantage notre attention que vivre en direct un geste en train de se faire*. Si les sports passionnent tant d'entre nous – au grand dam des censeurs rationalistes qui déprécient comme une distraction le fait de concentrer son attention sur vingt joueurs courant après un ballon pour l'envoyer entre deux poteaux –, c'est qu'ils restent l'un des rares domaines où nous pouvons assister en direct à des gestes irréversibles. Quelle que soit la part de la préparation et de la répétition monotone des mêmes mouvements corporels au cours de milliers d'heures d'entraînement, la performance est toujours un moment où le geste doit excéder tous les efforts de programmation qui l'ont rendu possible. Parce qu'on pousse à l'extrême les capacités du corps sans savoir jusqu'où on peut aller trop loin (comme dans l'athlétisme), parce qu'on ne saurait prévoir les réactions de l'adversaire (comme dans le tennis), parce qu'on agence en temps réel des gestes collectifs misant sur l'intuition des partenaires (comme au football), les sports fascinent notre attention en mettant en scène notre rapport au temps. Leur suspense tient au risque pris par une tentative de performance exceptionnelle soumise au contexte d'une temporalité irréversible – que nous ne rencontrons sans cela que dans les épisodes traumatiques des accidents, des maladies ou de la mort d'un proche.

Les spectacles de théâtre, de musique ou de danse tiennent également une partie de leur force de cette dimension performantielle. Le risque d'oublier son texte, de faire une fausse note, de chuter, instaure une tension souterraine qui intensifie l'attention des artistes et des spectateurs : en deçà de toute valeur esthétique, le simple fait de tenir son rôle de performeur sans défaillir tient toujours déjà de l'exploit. La beauté propre d'un spectacle vivant tient (entre autres choses) à la part d'imprévisible – et donc d'improvisation – qui caractérise tout geste, en tant que celui-ci est toujours un peu en excès ou en défaut sur ses programmations. De même, un enseignant connaît-il toujours un petit soupçon de trac avant d'entrer en classe : on peut gager que ce sont les meilleurs performeurs, ceux qui sont prêts à prendre le plus de risques, qui réussissent à captiver au mieux l'attention de leurs étudiants.

Ce suspense gestuel ne relève toutefois que d'un rapport au temps. Si l'on en restait là, voir un match, écouter un concert ou suivre un cours en direct sur la télévision du salon serait aussi fascinant que d'être présent dans le stade ou la salle. Or ce qui fait l'intensité du spectacle vivant tient non seulement à la temporalité du *live*, mais aussi au partage d'un même espace mettant les spectateurs en présence locale des performeurs. Pour reprendre la distinction proposée par Gabriel Tarde à la fin du XIX^e siècle, alors que l'attention collective caractéristique des dispositifs médiatiques synchronise les réactions d'un « public », dont tous les membres lisent le même journal ou écoutent la même radio, mais sans interagir directement entre eux, l'attention conjointe caractéristique des spectacles vivants induit des EFFETS DE « FOULE », en favorisant d'imprévisibles contagions d'humeurs qui se répandent directement d'un spectateur à ses voisins.

En plus de s'immerger dans une histoire, le spectateur de théâtre ou de danse se plonge dans un corps collectif dont, comme l'écrivait tout à l'heure Bernard Aspe, « la relation transindividuelle traverse les individus en les incorporant à une réalité plus vaste qu'eux : un système de résonance ». Qu'un rire démarre du fond de la salle, déclenchant une hilarité en cascade, et c'est toute la représentation de ce jour-là qui actualisera une tonalité comique

passée inaperçue la veille ; qu'un enthousiaste applaudisse à la fin du premier solo de saxophone, incitant ses voisins à exprimer leur admiration, et c'est tout le reste du concert qui s'en trouvera dynamisé. Même lorsque les chaînes de télévision injectent des rires de conserve (*canned laughs*) pour scander les chutes de leurs comédies, l'expérience du téléspectateur relève de l'attention individuelle, alors que celle du spectacle vivant relève de l'attention conjointe : chacun oriente son écoute, ses regards et ses réactions en fonction des écoutes, des regards et des réactions des autres spectateurs. Le frisson propre à l'expérience de la salle ou du stade tient donc en partie aux résonances que fait vibrer en moi l'immersion dans une foule – dont le rituel de la ola célèbre emblématiquement l'exaltation jubilatoire.

La relation à l'espace est toutefois plus complexe que la simple immersion dans un ensemble de corps résonants. L'écosystème attentionnel de la salle et du stade est en effet structuré par la centralité des performeurs, auxquels la concentration des regards de la foule confère une aura exceptionnelle. L'intérieur de cet espace s'organise donc autour d'un PRESTIGE DE LA PROXIMITÉ : *plus on se trouve près du performeur (surtout si celui-ci est par ailleurs une star médiatique), plus notre attention tendra à s'électrifier*. Voir à la télévision un gros plan d'une vedette du tennis ou d'une actrice couronnée d'Oscar n'a rien de très stimulant, nos écrans en sont constamment saturés. La perspective de se trouver physiquement à deux (voire à dix ou vingt) mètres d'elle suffit à faire braver les intempéries, les embouteillages et les files d'attente. Cette attention est tout émotionnelle : nous n'avons rien à espérer en « apprendre », mais notre cœur en bat irrésistiblement plus vite et plus fort.

Comme le remarquent à juste titre Isabelle Barbéris et Martial Poirson, « l'économie de l'attention impacte les spectacles, qui relèvent de plus en plus d'une esthétique de la sidération et d'une saturation des effets », attestant l'insertion du spectacle vivant dans le domaine plus large de la « société des médias »¹.

1. Isabelle Barbéris et Martial Poirson, *L'Économie du spectacle vivant*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2013, p. 116.

Un effet particulièrement sensible de cette insertion se manifeste dans la façon dont l'écosystème scénique se voit structuré par la constitution médiatique de la « prééminence », pour reprendre le terme par lequel Georg Franck désigne le sommet de la notoriété au sein de l'asymétrie attentionnelle induite par les *mass media*. Toute performance scénique est porteuse d'une dimension sacrée, sans doute du fait du risque de mort symbolique à laquelle s'expose le performeur si son geste (intrinsèquement fragile dans le cas des artistes et des sportifs) n'est pas à la hauteur des attentes qu'il a suscitées. Comme le remarquait déjà Edgar Morin dès les années 1950¹, la prééminence médiatique qui fait briller l'aura des stars donne le sentiment de voir un dieu vivant descendre sur Terre dans l'espace sacré de la scène ou du stade, sous nos yeux éblouis, à portée de regard, parfois de main, voire (bénédiction suprême) d'autographe.

C'est pour déjouer de tels effets d'aura qui grandissent, sacralisent et divinisent les occupants de la scène – créant une disproportion intimidante et paralysante envers les obscurs anonymes peuplant la salle – qu'Olivier Bosson a proposé le slogan de *l'échelle 1:1*.

Ce slogan indique le rapport qu'on veut instaurer avec le public : on veut être à la même échelle que lui. [...] À l'échelle 1, on conserve une certaine continuité dans les rapports. Pour le dire autrement, 1:1 est une formule magique pour conjurer l'aura qui s'attache vite aux gens sur scène, qui brise la relation, la rend exagérément asymétrique [...]. En abordant ces domaines à l'échelle 1:1 (avec notre slogan, notre outil), on se pose dans chaque cas la question des auras qui y sont à l'œuvre, les codes, les simagrées, les 1 000 biais qui font qu'on devrait voir une personne, mais qu'on ne la voit pas ou peu, comme si elle était plus ou moins absente. On essaiera de cracker ces codes, et de les apprécier pour eux-mêmes, pour leur qualité d'artifice. Et à côté, on verra les gens, les êtres, les objets aussi, dans leur évidente existence. On observera les deux côte à côte, simultanément. En somme, 1:1 a à voir avec la présence, elle-même

1. Cf. Edgar Morin, *Le Cinéma ou l'homme imaginaire*, Paris, Minuit, 1956, et *Les Stars*, Paris, Seuil, 1957.

ayant partie liée avec la sincérité et, plus encore, avec les endroits où on situe la sincérité¹.

En réaction contre une certaine économie (médiatique, capitaliste) de l'attention qui augmente de façon disproportionnée la visibilité de certains êtres prééminents par la concentration mécanique d'une énorme quantité de regards, l'échelle 1:1 s'efforce d'instaurer une écologie de l'attention qui « conserve une certaine continuité dans les rapports » et qui dégage un espace privilégié de sincérité et d'authenticité. Or une telle écologie est en quelque sorte inhérente aux coordonnées de base du spectacle vivant. En dépit de tout le brillant médiatique qui divinise le statut des stars, une scène de théâtre, un club de rock, une salle de basket-ball donnent à voir des corps, dans toute leur vulnérabilité et leur faillibilité. Aussi dopé que soit l'athlète, aussi imbue d'elle-même que soit la star, c'est bien une certaine forme de « sincérité » qu'instaure la proximité des corps. Ce qui fait l'intensité propre à la rencontre d'une célébrité dans la rue ou sur une scène, c'est justement qu'on la retrouve dans sa dimension humaine, à l'échelle de son corps biologique, à travers l'aura de son exaltation médiatique (dont elle continue de briller néanmoins à nos yeux éblouis).

Quatrième et dernier principe aidant à comprendre les propriétés de l'écosystème attentionnel qui fait l'attrait du spectacle vivant, le **PRIVILÈGE DE L'ÉCHELLE 1:1** permet simultanément de jouir des asymétries attentionnelles induites par les dispositifs médiatiques et de les redimensionner à l'échelle de la présence corporelle en situation de proximité.

Après avoir observé la Terre vue depuis Saturne pour saisir les flux globaux de l'attention collective, après avoir analysé comment les asymétries de l'économie de l'attention capitaliste gonflent certains d'entre nous au-delà de toute taille humaine, l'étude de l'attention présenteielle nous ramène à l'échelle 1:1. Pour se construire, nos subjectivités ont besoin du voisinage sensible

1. Olivier Bosson, *L'Échelle 1:1. Pour les performances, conférences et autres live*, Paris, Van Dieren, 2011, p. 7-8. Sur ces questions, cf. aussi le livre de Guy Spielmann sur *Le Spectacle vivant* (à paraître).

de corps attentifs éprouvés dans l'immédiateté de la présence physique : c'est en rapport intime avec leurs objets d'attention, leurs tonalités émotionnelles, leurs attirances et leurs répugnances – telles qu'elles nous traversent et nous habitent par des effets de résonances affectives – que nous structurons, orientons, sustentons notre personnalité. Les écosystèmes attentionnels proposés par les situations de dialogue, d'enseignement ou de spectacle vivant doivent leur richesse, entre autres choses, à l'intensité très particulière qui émane des dispositifs présentsiels. Assister à un geste en train de se faire dans la fragilité de sa nécessaire improvisation, affermir ses affects grâce à des effets de foule portant ce que nous sentons au-delà de ce que nous savons, sentir briller le prestige auratique du performeur tout en le côtoyant dans la continuité de l'échelle 1:1 – tout cela, qui contribue à la richesse de la conversation, de la salle de classe ou de spectacle, se perd lorsqu'on tente d'en diffuser le squelette asséché sous la forme de MOOCs ou de théâtre télévisé.

L'attention conjointe décrite dans ce chapitre instaure des effets d'ENVOÛTEMENT PRÉSENTIEL qui *trament notre affectivité à travers l'entre-fécondation d'attentions croisées communiant dans une relation de présence immédiate de corps à corps*. Cet envoûtement présentsiel est d'une nature différente des envoûtements médiatiques qui canalisent notre attention collective, parce qu'il se constitue à une échelle nécessairement limitée par le nombre de participants. Ce qu'il perd en extension, il le gagne toutefois en intensité. Voilà sans doute pourquoi nous allons encore au spectacle. Voilà pourquoi les MOOCs aideront à compléter les enseignements présentsiels, sans pouvoir se substituer à eux. Voilà pourquoi, au fur et à mesure qu'augmentent nos communications en ligne, nous devons apprendre à reconstituer des espaces conviviaux d'attention présentsielle – en classe, en médiathèque, au théâtre, au musée, au café, dans les lieux de culte et de culture. Nous avons irrémédiablement besoin de voûtes pour résonner et raisonner ensemble : à nous de protéger et d'inventer celles qui aideront à mieux penser et à mieux agir ensemble, à être plus présents à nous-mêmes en nous accordant mieux à l'attention d'autrui.

Chapitre cinquième

Micro-politiques attentionnelles

Depuis l'âge de 9 mois, le sujet humain n'est pas seulement attentif face à des objets qui apparaissent dans son champ sensoriel : il est surtout attentif *avec d'autres humains* qui sont attentifs autour de lui. Parler d'attention « conjointe » évoque des connotations de mariage, ce qui n'est pas absurde puisque nous nous trouvons très intimement unis aux personnes avec lesquelles nous partageons les mêmes objets d'attention – avec lesquelles nous « regardons dans la même direction ».

L'attention conjointe nous attache. Elle le fait par le jeu des surfaces, dont le brillant attire le regard des uns, lequel y attire à son tour le regard des autres. Mais elle nous attache aussi en profondeur : c'est parce que l'attention d'autrui touche à notre « for intérieur » que nous sommes si sensibles à ses moindres variations. Quels sont les enjeux de ces attachements, à la fois superficiels et profonds ? En quoi ne sommes-nous « humains » que dans la mesure où nous leur rendons justice ? En quoi risquent-ils de nous piéger, si nous ne savons pas suspendre momentanément leur emprise ? Quelles formes de détachement constituent le corollaire indispensable de tout ce qui nous attache les uns aux autres ?

Répondre à ces questions conduit à réenvisager nos liens sociaux du point de vue des différents écosystèmes attentionnels dont ils participent. Ce sera l'occasion de préciser en quoi attention et écologie ont intimement partie liée – et de tenter de redéfinir l'une et l'autre à partir de leurs rapports réciproques.

La guerre des écologies

Il est de moins en moins défendable de conjuguer l'écologie au singulier – comme si tous ceux qui prétendent « faire attention à l'environnement » ramaient dans la même direction. De plus en plus de conflits mettent aux prises des écologistes contre d'autres écologistes – non seulement parce que leurs groupuscules présentent de fortes tendances à la multiplication scissipare et à la dérive sectaire, mais aussi, plus fondamentalement, parce qu'il y a aujourd'hui (au moins) deux façons très différentes de se réclamer d'une conscience écologique.

Pour l'ÉCOLOGIE GESTIONNAIRE, les préoccupations environnementales consistent à *économiser nos ressources afin de produire de façon plus soutenable les modes de vie qui ont fait notre bonheur depuis le décolllement du développement industriel*. Économie verte, développement durable, taxe carbone, compensations, incitations et marchés des droits à polluer sont au premier rang de l'arsenal mis en avant pour « sauver la planète », laquelle est généralement vue du ciel ou observée depuis Saturne, en termes de statistiques, de flux, de programmes, de plans et de réglementations¹. Pour l'ÉCOLOGIE RADICALE (ou profonde), en revanche, c'est seulement à partir d'alternatives collectives concrètes que d'autres formes de vie doivent émerger – depuis l'activisme politique d'organisations *grassroots* (agencées de bas en haut) – de façon à *revaloriser les liens qui nous attachent les uns aux autres ainsi qu'à notre environnement, ce qui implique de combattre nos addictions actuelles aux fétiches de la croissance consumériste*. On dénonce alors des dégradations, la standardisation, les inégalités, l'éco-fascisme, le brevetage du vivant – pour promouvoir des mouvements d'occupation, de ralentissement, de circuits courts, de communs et/ou de décroissance.

1. Pour une critique de cette écologie gestionnaire, cf., par exemple, le livre de Geneviève Azam et Christophe Bonneuil publié pour Attac, *La nature n'a pas de prix. Les méprises de l'économie verte*, Paris, Les liens qui libèrent, 2012, ainsi que l'ouvrage collectif intitulé *Non au capitalisme vert*, Lyon, Parangon, 2009.

Outre le fait de considérer les questions environnementales depuis le ciel des statistiques ou depuis les racines de l'action collective, ces deux grands courants s'opposent sur le statut de l'économie. Pour les gestionnaires, l'économie (orthodoxe, capitaliste, néolibérale) constitue un cadre de référence indépassable, du moins à moyen terme, pour concevoir et promouvoir des mesures réalistes susceptibles de généraliser à toute l'humanité la prospérité matérielle initiée par la modernisation des sociétés occidentales à la fin du xviii^e siècle. Aux yeux des radicaux, les concepts, les percepts et les affects générés dans le cadre de l'économie capitaliste constituent la cause principale du caractère non seulement insoutenable, mais surtout indésirable d'un mode de développement accouchant d'une « fabrique de l'infélicité¹ ».

Même si certaines préconisations convergent ponctuellement (contre le gaspillage actuel des ressources énergétiques, contre le climato-négationnisme, voire contre la folie nucléaire), chaque courant « fait attention » à des choses qui sont en réalité assez différentes. Un cas emblématique de l'opposition entre les régimes attentionnels constitués par chacun d'eux est offert par le jardin des Lentillères, établi en marge du squat des Tanneries à Dijon. Depuis 2010, une association hétéroclite de jeunes radicaux et de retraités amoureux du jardinage occupe une vaste friche de l'agglomération dijonnaise, dont les habitants avaient été avertis depuis une quinzaine d'années qu'elle serait reconvertie pour des projets qui se sont succédé sans se réaliser (gare TGV, clinique privée et, plus récemment, écoquartier). Un collectif s'est formé, le Pot'Col'Le, pour planter et cultiver des jardins maraîchers urbains. Entre les Tanneries et les Lentillères, toute une vie associative s'est greffée sur le lieu, avec des squatters réoccupant quelques habitations abandonnées, un lieu de concert, un centre de ressources politiques, des espaces de rencontres, un refuge pour migrants et demandeurs d'asiles, et, depuis la plantation du jardin collectif, des distributions de légumes à prix libres.

1. L'expression vient de Franco Berardi, « La fabrique de l'infélicité », en complément numérique du numéro 8 de la revue *Multitudes*, mars-avril 2002, disponible sur Multitudes.net.

Quoique, à l'heure où j'écris ces lignes, les autorités n'aient pas (encore) utilisé la force pour chasser les occupants des Lentillères, elles se sont ingénérées à leur mettre des bâtons dans les roues (destruction de maisons encore habitables, creusage d'énormes trous pour rendre le terrain non cultivable) – tout cela au nom d'un projet d'urbanisme à vocation verte, baptisé, non sans ironie, « Jardin des Maraîchers » et poussé par une mairie prompte à afficher sa sensibilité écologique. Le prestigieux architecte-urbaniste parisien auquel la mairie a confié le projet, Nicolas Michelin, à la tête de l'agence ANMA, se dit lui aussi fier de « s'appuyer sur de fortes convictions écologiques : des projets urbains inspirés du génie du lieu, spécifiquement conçus pour le contexte, des bâtiments sur mesure, avec une volonté constante d'utiliser les énergies naturelles¹ ».

Cette guerre des écologies met en présence deux écosystèmes attentionnels très différents. L'attention de l'urbaniste et de la mairie qui lui commande le projet porte sur des plans, des modélisations, des calculs de flux, des anticipations de retour sur investissement. C'est à partir de ces paramètres de base, et à l'intérieur de leurs contraintes, qu'on imagine des espaces verts, des lieux de socialité, des emplacements de panneaux solaires. On analyse le territoire depuis le haut, on l'aménage à la lumière de concepts abstraits en veillant à l'articuler sur une réalité économique régie par la rentabilité financière. On opère sur la base d'une réduction d'échelle, nécessaire pour l'architecte et pour l'urbaniste, qui traduit un mètre de réalité à quelques millimètres de papier (ou d'écran).

L'attention des occupants n'est nullement dénuée d'analyses abstraites relevant également de considérations en surplomb – à vocation « globale », puisqu'elle s'articule à des questions d'échelle planétaire, comme le dérèglement climatique. Eux aussi, en promouvant les jardins urbains, tentent d'inscrire ce lieu dans une économie alternative de flux en circuits courts, de modes de production lents, conviviaux et singularisés. Mais leur attention est surtout ancrée dans des pratiques collectives

1. Citation extraite du site internet de l'agence, ANMA.fr.

de proximité, enracinées dans la matérialité et l'histoire vécue d'un territoire, tramées dans l'invention concrète d'autres formes de liens sociaux. On est ici à l'échelle 1:1. Leur attention est « radicale » parce qu'elle est enracinée dans les légumes et les relations sociales qu'ils cultivent au jour le jour.

Le contraste entre ces deux formes d'attention à l'écologie apparaît de façon frappante dans la recontextualisation qu'opèrent les radicaux du Pot'Col'Le sur les déclarations de l'architecte vert dans une publication où ils présentent leur action :

Ce petit journal de quartier à publication apériodique s'intitule *Le Génie du Lieu*. La formule ne vient pas de nous, mais de l'urbaniste Nicolas Michelin, qui foment depuis quelques années la destruction de ce quartier. De manière démagogique, celui-ci affirme : « Le génie du lieu, c'est l'impression, l'air, l'atmosphère... [...] Nous devons nous imprégner de ce qui existe, de l'histoire, des hommes avant de construire. C'est la base de notre métier d'urbaniste. Je ne comprends pas ceux qui inventent des systèmes complexes sans tenir compte de l'existant » (*Le Journal du Palais, du 26 septembre au 2 octobre 2011*). Nous sommes l'existant, un existant qui participe à la vie de ce quartier que nous avons rebaptisé le quartier des Lentillères. Nous ne nous laisserons pas duper par leur beau discours et défendrons tout ce que nous construisons ici, loin de leurs concepts urbanistiques aseptisés et prémâchés¹.

Se réclamer d'une « écologie de l'attention » (encore à venir) est donc leurrant aussi longtemps qu'on ne précise pas de quelle écologie on parle. Davantage qu'une seule question d'échelle, ce qui sépare les deux formes d'écologie présentées de façon caricaturale par cet exemple dijonnais, c'est l'*enracinement d'une sensibilité environnementale dans des pratiques de socialisation inventant des alternatives concrètes aux dévastations capitalistes*

1. *Le Génie du Lieu, Journal d'expression libre du quartier des Lentillères*, n° 1, p. 1, disponible sur Dijon-ecolo.fr. Ruth Stégassy a réalisé deux émissions d'entretiens passionnants sur cette expérience d'alternative concrète pour son émission *Terre à terre* sur France Culture des 8 et 15 juin 2013, disponible sur FranceCulture.fr.

– au nom de quoi il serait bon d'énoncer le PRIMAT DE L'ATTENTION ENRACINÉE. En bon gestionnaire soucieux de soutenabilité, l'urbaniste a bien entendu raison de faire attention à l'impact environnemental des projets qu'il conçoit. On peut lui en être reconnaissant, et le coup de force de quelques activistes radicaux ne suffit pas à condamner son travail. Lorsqu'un conflit éclate entre un bureau d'architectes lointain, dûment inséré dans le jeu global du marché capitaliste, et un collectif *grassroot* en lutte pour défendre ou instaurer une socialité alternative hétérogène à ce jeu – comme c'est le cas ici, mais aussi dans la résistance à certains projets de barrage ou dans les luttes de populations autochtones –, le primat de l'attention enracinée invite à accorder un crédit de confiance *a priori* plus grand aux radicaux qu'aux gestionnaires.

Cela découle de la nature même de l'attention présente analysée au chapitre précédent, puisque les collectifs menant les luttes de terrain de l'écologie radicale restent au plus près des principes de réciprocité organisationnelle, de connexion émotionnelle et de bricolage improvisateur qui caractérisaient l'attention conjointe. Plus étroitement mariés à leur territoire ainsi que les uns aux autres, ils incarnent souvent mieux que quiconque la force émanant des subjectivités humaines enrichissant leur intelligence de l'entrecroisement de leurs attentions. C'est aux conditions et aux difficultés de l'incarnation de cette force de l'attention conjointe que sera dévolu le reste de ce chapitre.

Avant de poursuivre, il convient toutefois de déjouer les pièges de cette « guerre des écologies ». Le pire serait de les opposer de façon monolithique et d'exiger que nous prenions parti *pour* l'une et *contre* l'autre, comme si elles relevaient d'un conflit statique. En même temps que le primat de l'attention enracinée, il convient d'affirmer la COMPLÉMENTARITÉ DYNAMIQUE DU GESTIONNAIRE ET DE LA RADICALITÉ : au cours même des conflits qui les opposent, *les radicaux et les gestionnaires font avancer ensemble les frontières de notre attention collective aux questions écologiques*. Les « zadistes » qui occupent des zones à développer (ZAD) en les érigeant en zones à défendre – comme dans le cas célèbre du terrain prévu pour la construction d'un aéroport à Notre-Dame-des-Landes, près de Nantes – exercent

des poussées contre l'inertie productiviste qui sont tout à la fois indispensables à la réorientation radicale de nos modes de développement et encore profondément insuffisantes face à l'échelle des problèmes auxquels nous devons faire face. C'est grâce à la pression des radicaux que les gestionnaires deviennent des traducteurs (eux aussi indispensables) diffusant de « meilleures pratiques » – effectivement, quoique lentement et de façon diluée – à travers les institutions (politiques, économiques, juridiques) qui gouvernent nos comportements collectifs et qui constituent une échelle de médiation absolument incontournable. Comme on le verra à la fin de ce chapitre, c'est dans l'*articulation dynamique* (plutôt que dans l'opposition statique) du gestionnaire et de la radicalité qu'il faut aller chercher une issue possible à nos fourvoiements actuels.

L'attention comme care

Depuis le début de cet ouvrage, une dimension importante de l'attention est restée presque complètement négligée – celle-là même qu'exprime en français le substantif lorsqu'il fait l'objet d'une exclamation : *Attention !* Une éthologie de Café du Commerce pourrait faire de cet emploi du mot la trace de sa signification la plus fondamentale. Peut-être ne faisons-nous originellement attention à un phénomène que parce que nous imaginons en avoir quelque chose à craindre. *Caute !, Cuidado !, Achtung !, Watch out !, Sta attento !, Fais attention !, Reste sur tes gardes !* : tels seraient les premiers conseils d'une sagesse, d'une prudence et d'une intelligence qui auraient pour finalité de maximiser notre persévérance dans l'être, en nous aidant à esquiver aussi longtemps que possible les causes potentielles de notre destruction. Le ressort et l'instinct premiers de l'attention conjointe seraient à chercher dans un réflexe de survie : si mon interlocuteur détourne les yeux pour regarder quelque chose situé derrière moi, c'est peut-être qu'il vient d'apercevoir un danger – et mieux vaut me retourner moi-même sans attendre pour regarder dans la même direction. Nul amour à chercher

là-dedans, mais seulement des générations et des générations naturellement sélectionnées par la loi cruelle de la survie du plus prudent, dans un monde de proies et de prédateurs.

Un darwinisme bien compris n'exclurait pas que cet instinct de survie débouche sur des solidarités transindividuelles relevant de la VIGILANCE ASSOCIATIVE : *pour faire face aux dangers extérieurs qui menacent notre vie et notre bien-être, nous sommes mieux équipés, plus forts, plus prudents, à plusieurs que tout seul*. Quatre, six, huit, dix yeux valent mieux que deux pour traquer les dangers dans toutes les directions à la fois. Chacun de nous sera mieux protégé si nous sommes « attentifs ensemble » – pour reprendre un slogan malodorant de l'hystérie sécuritaire actuelle¹.

Malgré son caractère de robinsonnade, cette situation nous fournit un point de départ pour passer en revue cinq formes d'attention conjointe. En même temps que chacune anticipe un type différent de danger, ces cinq formes proposent ensemble cinq façons de nouer l'une à l'autre attention et écologie, dès lors que ce dernier terme est compris comme relevant d'un effort pour protéger des conditions de vie indispensables à notre bien-être. Ce panorama rapide nous fera passer de dangers extérieurs à des dangers de plus en plus intérieurs (voire intimes), tout en nous donnant l'occasion d'inscrire l'écologie de l'attention au sein des éthiques et des politiques du *care*.

Dès lors qu'on ne vit plus dans des savanes peuplées de tigres et de serpents, mais majoritairement au sein de villes (*polis*), la vigilance associative prend la forme « politique » de collectifs de défense. La rapacité capitaliste installe une usine qui maximisera ses profits en minimisant ses dépenses salariales et en saccageant l'environnement : la vigilance associative pousse à créer des syndicats, des associations de riverains, des groupes de résistance et autres organisations non gouvernementales. À chaque fois, il s'agit de mobiliser la force d'un collectif pour *imposer le devoir de faire attention* (aux conditions de vie des

1. Cf. Jérôme Thorel, *Attentifs ensemble ! L'injonction au bonheur sécuritaire*, Paris, La Découverte, 2013.

ouvriers, à la disponibilité des ressources, aux droits des parties prenantes, à la valeur des phénomènes concernés). En milieu urbain et industrialisé, les réflexes et les mécanismes originaux de défense collective contre les dangers venant de l'environnement se sont transformés en stratégies de défense contre les nuisances imposées à l'environnement par l'insouciance court-termiste structurellement promue par la logique capitaliste.

Ce sont les processus de neutralisation de cette vigilance collective que raconte admirablement *L'Apocalypse joyeuse* de Jean-Baptiste Fressoz, qui contribue à renverser notre historicisation de l'attention écologique¹. On imagine souvent que le sentiment écologique est issu d'une réaction aux nuisances industrielles, que sa naissance est donc à dater de la fin du XIX^e siècle, et que les populations antérieures n'avaient pas besoin de faire attention à l'environnement puisqu'elles n'avaient pas les moyens de l'endommager aussi dramatiquement que nous. L'historien montre au contraire que toute une série de réflexes et de mécanismes de défense collective étaient déjà en place sous l'Ancien Régime et que les progrès de l'industrialisation capitaliste (comme d'ailleurs ceux de l'électrification communiste ultérieure) ont dû opérer tout un travail de « petites désinhibitions » pour contourner, désamorcer et invalider les perceptions, les législations et les pratiques d'auto-défense qui entravaient la maximisation des profits. Nos sensibilités, nos collectivités et nos institutions ont activement appris à *ne pas faire attention* aux différents modes de pollution qui ont ravagé nos milieux vitaux – largement sous l'invocation d'une « science » modernisatrice et d'une rationalité économique considérant la Terre depuis le ciel des agrégations statistiques. C'est sous l'effet de ces multiples « petites désinhibitions » que nos sociétés ont pu surmonter les résistances instinctives (« passésistes », « rétrogrades », « primitives », « luddistes ») et la vigilance associative qui entravaient la marche triomphante vers le développement et la croissance.

Un deuxième type d'attention environnementale relève de ce qu'on peut appeler la MAINTENANCE PRÉVENTIVE : *pour assurer le*

1. Jean-Baptiste Fressoz, *L'Apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, Paris, Seuil, 2012.

maintien de nos conditions de vie, nous devons veiller à assurer la reproduction de nos ressources naturelles et humaines. Il ne s'agit plus ici de faire face ensemble à un danger extérieur (le tigre, l'implantation d'usine), comme dans le cas de la vigilance associative, mais de veiller au fonctionnement intérieur de nos modes de vie – à leur soutenabilité. Nous devons faire attention à ne pas épuiser ce qui nous soutient, qu'il s'agisse de l'eau d'une nappe phréatique, du travail d'un certain groupe social ou de notre propre motivation à travailler. Pour ce faire, il faut se rendre attentifs ensemble aux signes avant-coureurs d'épuisements à venir (le niveau baisse dans les puits, les plus pauvres ne peuvent plus faire face à l'augmentation du prix de l'eau, le stress me réveille la nuit). Si cette maintenance préventive bénéficie bien entendu d'un regard surplombant (scientifique) qui aide à « monitorer » et à anticiper des évolutions trop vastes ou trop lentes pour être perçues à l'œil nu (le taux de radioactivité, le réchauffement climatique), elle repose également sur l'attention conjointe. On entre en effet ici dans le domaine du *care*, c'est-à-dire d'une constellation de sensibilités et de pratiques que l'anglais regroupe sous un seul terme et que le français distribue entre les mots d'« attention », de « souci », de « préoccupation », de « sollicitude » et de « soin ». La maintenance préventive prend soin de nos formes de vie en se préoccupant de ce qui rend possible la vie et en se souciant de repérer, puis de réparer, ce qui menace ses formes de l'intérieur.

Or la pensée du *care* – issue des réflexions de féministes américaines dénonçant les biais épistémologiques internes à l'universalisme en surplomb adopté de façon a-critique par les théories dominantes de la justice¹ – nous a sensibilisés au fait que cette constellation de sensibilités et de pratiques doit toujours être réinscrite dans le tramage quotidien de relations intersubjectives

1. Pour une bonne présentation de la notion de *care*, cf. Pascale Molinier, Sandra Laugier et Patricia Paperman, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009. Pour de bonnes pistes de réflexion sur l'articulation entre économie de l'attention et *care*, cf. Dominique Boullier, « Pour une conception cosmopolitique du *care* », *Cosmopolitiques. Laboratoire des pratiques de l'écologie politique*, juillet 2010, disponible sur Cosmopolitiques.com.

contextualisées. L'essence du *care* relève fondamentalement de l'attention conjointe : faire attention à ce qui préoccupe autrui.

On peut donc identifier au cœur commun de l'attention conjointe, du *care* et de l'écologie un même SOUCI RELATIONNEL : dès lors que nous avons conscience d'être non tant des « individus » autonomes qu'une certaine « relation » à un certain environnement (physico-biologique et social), alors *la qualité de notre existence dépend du soin que nous prendrons de la qualité des relations qui tissent simultanément notre environnement et notre être*. Ce souci relationnel marque la différence entre ce qu'Arne Naess a baptisé l'écologie « profonde », en l'opposant à l'écologie « superficielle ». Cette dernière considère l'environnement comme une ressource extérieure, dont nous tirons des éléments utiles à notre bien-être. On ne se soucie d'y protéger que les ressources en question, envisagées de façon séparée et discontinue (de l'eau potable, du pétrole, du bois, de la bauxite) – approche qu'a favorisée une conception dominante de l'« analyse » scientifique. L'écologie « profonde » (ou « écosophie ») est au contraire « relationnaliste » : les entités n'existent pas en dehors des relations qui les constituent. Dès lors qu'on distingue entre un individu et son environnement (riche de diverses ressources), on pratique un « environnementalisme » qui trahit la vérité profonde de l'écologie – laquelle relève au contraire d'un souci de la relation comme telle et interdit de parler d'un « environnement » comme de quelque chose qu'on puisse distinguer de l'être qui l'habite¹.

Ce souci relationnel – qui est en lui-même d'une portée extrêmement générale, même s'il invite à ne considérer que des cas singuliers et concrets – résonne intimement avec les phénomènes relevant de l'attention conjointe. On l'a vu, ce n'est presque jamais un individu isolé qui dirige son attention vers tel ou tel objet, sauf au niveau des réactions relevant du pur réflexe physiologique. C'est ma relation à autrui – médiatique

1. Cf. Arne Naess, *Écologie, communauté et style de vie*, op. cit., et Arne Naess et David Rothenberg, *Vers l'écologie profonde*, Marseille, Wildproject, 2009. Cf. aussi les numéros et articles (fréquemment en français) consacrés à l'écologie profonde par la revue *Wildproject : Journal of Environmental Studies*, disponibles sur Wildproject.org.

maintien de nos conditions de vie, nous devons veiller à assurer la reproduction de nos ressources naturelles et humaines. Il ne s'agit plus ici de faire face ensemble à un danger extérieur (le tigre, l'implantation d'usine), comme dans le cas de la vigilance associative, mais de veiller au fonctionnement intérieur de nos modes de vie – à leur soutenabilité. Nous devons faire attention à ne pas épuiser ce qui nous soutient, qu'il s'agisse de l'eau d'une nappe phréatique, du travail d'un certain groupe social ou de notre propre motivation à travailler. Pour ce faire, il faut se rendre attentifs ensemble aux signes avant-coureurs d'épuisements à venir (le niveau baisse dans les puits, les plus pauvres ne peuvent plus faire face à l'augmentation du prix de l'eau, le stress me réveille la nuit). Si cette maintenance préventive bénéficie bien entendu d'un regard surplombant (scientifique) qui aide à « monitorer » et à anticiper des évolutions trop vastes ou trop lentes pour être perçues à l'œil nu (le taux de radioactivité, le réchauffement climatique), elle repose également sur l'attention conjointe. On entre en effet ici dans le domaine du *care*, c'est-à-dire d'une constellation de sensibilités et de pratiques que l'anglais regroupe sous un seul terme et que le français distribue entre les mots d'« attention », de « souci », de « préoccupation », de « sollicitude » et de « soin ». La maintenance préventive prend soin de nos formes de vie en se préoccupant de ce qui rend possible la vie et en se souciant de repérer, puis de réparer, ce qui menace ses formes de l'intérieur.

Or la pensée du *care* – issue des réflexions de féministes américaines dénonçant les biais épistémologiques internes à l'universalisme en surplomb adopté de façon a-critique par les théories dominantes de la justice¹ – nous a sensibilisés au fait que cette constellation de sensibilités et de pratiques doit toujours être réinscrite dans le tramage quotidien de relations intersubjectives

1. Pour une bonne présentation de la notion de *care*, cf. Pascale Molinier, Sandra Laugier et Patricia Paperman, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009. Pour de bonnes pistes de réflexion sur l'articulation entre économie de l'attention et *care*, cf. Dominique Boullier, « Pour une conception cosmopolitique du *care* », *Cosmopolitiques. Laboratoire des pratiques de l'écologie politique*, juillet 2010, disponible sur Cosmopolitiques.com.

contextualisées. L'essence du *care* relève fondamentalement de l'attention conjointe : faire attention à ce qui préoccupe autrui.

On peut donc identifier au cœur commun de l'attention conjointe, du *care* et de l'écologie un même SOUCI RELATIONNEL : dès lors que nous avons conscience d'être non tant des « individus » autonomes qu'une certaine « relation » à un certain environnement (physico-biologique et social), alors *la qualité de notre existence dépend du soin que nous prendrons de la qualité des relations qui tissent simultanément notre environnement et notre être*. Ce souci relationnel marque la différence entre ce qu'Arne Naess a baptisé l'écologie « profonde », en l'opposant à l'écologie « superficielle ». Cette dernière considère l'environnement comme une ressource extérieure, dont nous tirons des éléments utiles à notre bien-être. On ne se soucie d'y protéger que les ressources en question, envisagées de façon séparée et discontinue (de l'eau potable, du pétrole, du bois, de la bauxite) – approche qu'a favorisée une conception dominante de l'« analyse » scientifique. L'écologie « profonde » (ou « écosophie ») est au contraire « relationnaliste » : les entités n'existent pas en dehors des relations qui les constituent. Dès lors qu'on distingue entre un individu et son environnement (riche de diverses ressources), on pratique un « environnementalisme » qui trahit la vérité profonde de l'écologie – laquelle relève au contraire d'un souci de la relation comme telle et interdit de parler d'un « environnement » comme de quelque chose qu'on puisse distinguer de l'être qui l'habite¹.

Ce souci relationnel – qui est en lui-même d'une portée extrêmement générale, même s'il invite à ne considérer que des cas singuliers et concrets – résonne intimement avec les phénomènes relevant de l'attention conjointe. On l'a vu, ce n'est presque jamais un individu isolé qui dirige son attention vers tel ou tel objet, sauf au niveau des réactions relevant du pur réflexe physiologique. C'est ma relation à autrui – médiatique

1. Cf. Arne Naess, *Écologie, communauté et style de vie*, op. cit., et Arne Naess et David Rothenberg, *Vers l'écologie profonde*, Marseille, Wildproject, 2009. Cf. aussi les numéros et articles (fréquemment en français) consacrés à l'écologie profonde par la revue *Wildproject : Journal of Environmental Studies*, disponibles sur Wildproject.org.

ou présenteielle – qui me fait regarder ici plutôt que là. Or, en tant qu'elle est un « souci », et non seulement une observation désengagée, cette relation implique que je cherche à en prendre « soin ». C'est en effet le mérite du *care*, dans sa dimension éthique, que d'assurer une continuité fluide entre les registres de la sensibilité (l'attention, la préoccupation), de la motivation (le souci, la sollicitude) et de l'action pratique (le travail de soin).

Comme on l'a vu dans le chapitre précédent en évoquant les micro-pratiques d'accordage affectif nécessaires au bon déroulement de nos conversations, l'attention conjointe est le lieu d'un souci relationnel intense et d'un soin constant. Ce soin est généralement spontané : dans la plupart des cas, mes mouvements d'approbation, sourires et autres froncements de sourcils se font en moi – par la force propre de la relation qui m'unit à mon interlocuteur – sans que j'aie besoin d'en faire l'objet d'un effort conscient et réfléchi.

L'éthique du *care* suggère toutefois au moins trois injonctions grâce auxquelles nous gagnerons à prendre velléitairement soin de l'attention conjointe qui nous unit les uns aux autres. On entre ici dans le domaine de la micro-politique des groupes¹, qui est d'une importance cruciale pour les mouvements écologiques. Les groupes politiques radicaux du passé et du présent se sont en effet souvent caractérisés par un écosystème relationnel calamiteux (chroniquement instable, sectaire et scissipare) – qu'une attention plus soutenue aux trois principes de soin évoqués ci-dessous pourrait aider à améliorer.

Le souci relationnel débouche d'abord sur un effort concret d'ÉCOUTE ATTENTIONNÉE : *tu feras de ton mieux pour te rendre attentif à ce qui préoccupe l'attention d'autrui, et pour remédier concrètement à ce qui lui fait souci (sans juger de sa validité abstraite)*. En tant que sollicitude, le *care* assure le passage de la sensibilité attentive à l'action attentionnée. Il s'agit ici de suspendre tout jugement surplombant sur la valeur (la légitimité, la rationalité, l'insignifiance ou la mièvrerie) d'un souci, d'une

1. Cf. sur ce point le livre de David Vercauteren, *Micropolitiques des groupes. Pour une écologie des pratiques collectives*, Paris, Les prairies ordinaires, 2011.

demande ou d'une récrimination. Si, au sein d'un petit groupe dont l'attention conjointe constitue la force première, telle personne souffre de tel comportement ou de telle négligence, le soin vital de cette attention conjointe appelle à faire tout ce qui est possible pour éliminer ou atténuer les causes de cette souffrance. Face au danger d'éclatement, l'écoute attentionnée est indispensable à assurer la cohésion minimale du collectif transindividuel.

Selon un mouvement apparemment opposé au point précédent, mais qui lui est en réalité complémentaire, le souci relationnel invite ensuite à valoriser un SOIN PLURALISTE : *tu t'efforceras d'autant plus de valoriser une sensibilité qu'elle t'est étrangère et originellement incompréhensible*. Un double danger menace en effet le dynamisme des groupes d'activistes : la torpeur par alignement consensuel ne vaut souvent guère mieux que l'éclatement par dissension. Trop de cohésion est aussi funeste que pas assez. Comme on l'a souligné au commencement de cette section, la force du groupe vient de sa capacité de vigilance associative, qui repose elle-même sur le fait que ses membres ne regardent pas tous dans la même direction (sans quoi le danger les surprendra tous en même temps). C'est ici que l'analogie du banc de poissons trouve ses limites : les associations humaines sont d'autant plus fortes qu'elles apprennent à mieux tirer parti de leur pluralisme inhérent, dû en dernière analyse au fait que chacun perçoit le monde d'un point de vue particulier et que nos regards sont donc voués à se croiser. La conjoncture idéale de nos attentions exige à la fois de prendre soin des relations qui nous attachent et de prendre un soin tout aussi attentif de ce qui individue chacun(e) au sein du groupe – ce qui implique de se détacher non seulement d'autrui mais de soi-même, afin d'apprendre à s'accommoder de différences qui originellement nous hérissent.

Les deux injonctions précédentes reposent donc en réalité sur une troisième, plus fondamentale, qui exige de la part de chaque membre d'un collectif, envers tous les autres, une certaine AVANCE DE CONFIANCE : *tu écouteras les autres en partant du principe qu'ils font de leur mieux et qu'ils ont en général de bonnes raisons pour sentir, penser et agir comme ils le font*. (On voit qu'il s'agit ici d'un corollaire du postulat de rationalité

pratique évoqué au chapitre premier.) Si quelqu'un paraît sentir, penser ou faire quelque chose d'aberrant, c'est donc probablement parce que nous ne voyons pas les bonnes raisons qui le poussent à se comporter ainsi – de même que nous ne voyons pas le tigre ou le serpent qui s'approchent de nous dans notre dos. Loin de contredire la vigilance dont nous étions partis, et de relever de la naïveté, cette avance de confiance prolonge à l'intérieur du groupe la méfiance (envers ses *propres* angles morts) qui motivait le fondement même de l'attention conjointe.

On voit ainsi s'esquisser un parcours qui va de la protection contre des dangers extérieurs (relevant du régime attentionnel de « l'alerte ») vers un effort de maintenance des relations intérieures contre les risques d'éclatement (relevant du régime de la « fidélisation »), puis à des préceptes visant à neutraliser les dangers intérieurs dus à un excès de cohésion (croisant entre eux les régimes de l'« immersion » et de la « projection »). Ce bref survol des mérites et des problèmes inhérents aux écosystèmes formés par l'attention conjointe n'a étudié la façon dont cette attention nous attache que pour nous faire pressentir comment elle exige également de nous une capacité de *détachement* – envers ceux qui nous sont les plus proches, à commencer par nous-mêmes. C'est ce besoin de détachement que nous allons analyser pour conclure ce chapitre et cette deuxième partie.

Pour une écologie politique de l'attention flottante

La psychanalyse freudienne a formalisé une pratique attentionnelle surprenante, qui est en réalité d'une portée considérable bien au-delà des divans et des cabinets de psychothérapeutes. Le PARADOXE DE L'ATTENTION FLOTTANTE suggère que *c'est en ne prêtant pas attention à ce qu'essaie de nous dire quelqu'un qu'on comprendra mieux le sens de son message*. Il y a paradoxe dans la mesure où l'on définit habituellement la parole comme une pratique de communication visant à transmettre intentionnellement un message d'un émetteur à un récepteur. Pour que cette pratique réussisse, deux conditions doivent normalement

être réunies : d'une part, il faut que ledit récepteur se rende attentif aux propos de l'émetteur, plutôt qu'au temps qu'il fait ou qu'aux couleurs de ses chaussettes ; d'autre part, il faut qu'il cherche à reconstituer ce que voulait dire le locuteur à travers ses propos, plutôt que la provenance de son accent. Le paradoxe tient à ce que le psychanalyste s'intéresse bien à ce que désire exprimer l'analysant, mais qu'il pense pouvoir mieux le découvrir en *ne* prêtant *pas* attention à ce que ce dernier « veut dire ». Les savoirs et les pratiques issues de Freud postulent que des désirs inconscients hantent nos paroles à l'état spectral et que c'est en laissant flotter son attention autour de ce qu'énonce l'analysant qu'on peut au mieux en saisir les figures.

À l'association libre du patient, qu'on invite à dire tout ce qui lui passe par la tête, répond une autre forme d'association libre de la part du psychanalyste, avec la même finalité : opérer des déliaisons et des reliaisons entre les souvenirs, les images, les mots qui hantent nos esprits, en nous rendant prisonniers de schémas de pensée préétablis. L'attention flottante consiste essentiellement à suspendre les contraintes traditionnelles du raisonnement pour se laisser porter par des effets de résonances. Cela se passe bien entendu dans le cadre fortement asymétrique de la cure, où l'un parle sans savoir vraiment ce qu'il dit, tandis que l'autre écoute en se demandant ce qu'il faut entendre : c'est parce que le patient attribue à l'attention silencieuse du psychanalyste une puissance d'élucidation supposée supérieure que le dispositif permet de faire coaguler des vérités jusque-là évanescentes.

Il vaut la peine de retourner à la double justification que Freud propose pour cet écosystème attentionnel dans le cadre de la cure : « on économise ainsi un effort d'attention qu'on ne saurait maintenir quotidiennement des heures durant et l'on échappe aussi au danger inséparable de toute attention voulue, celui de choisir parmi les matériaux fournis¹ ». Tout semble partir d'un problème d'économie de l'attention : le psychanalyste souffrirait d'une insupportable surcharge attentionnelle s'il

1. Sigmund Freud, « Conseils aux médecins sur le traitement psychanalytique » (1912), in *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1967, p. 62.

devait rester concentré sur ce que veulent lui dire ses patients huit heures par jour. On est bien ici dans le cas, si souvent dénoncé aujourd'hui, d'une insuffisance des capacités d'attention à l'égard des tâches à accomplir. Ce défaut de ressources est toutefois transmuté en un atout (*less is more*), faisant miroiter la perspective d'une DISTRACTION ÉMANCIPATRICE : faute de pouvoir être assez attentifs, soyons attentifs différemment – et *tirons de notre distraction l'occasion d'un détachement qui, en nous libérant de nos œillères volontaristes, nous permettra de ré-envisager les problèmes d'une façon inédite.*

L'écoute flottante promue par Freud, en lui évitant d'avoir à « choisir parmi les matériaux fournis » ceux qui sont les plus significatifs – c'est-à-dire les plus conformes à des configurations de sens déjà familières –, aide à libérer l'attention des pré-paramétrages inhérents à toute attente : « il s'agit de mettre en suspens ou entre parenthèses ce que l'on sait du monde, de soi et de l'autre, de façon à être réceptif à ce que l'on n'en sait pas », écrit Didier Houzel résumant les travaux de Wilfred Bion¹. Pour être mieux à même de saisir la signification la plus profonde de certaines paroles et de certains signes, il importe de savoir se détacher d'un attachement à leur sens premier, obvie et intentionnel. Comme le suggère bien Peter Szendy dans le domaine apparemment très différent de l'écoute musicale : « Une certaine distraction n'était-elle pas une condition tout aussi nécessaire à une écoute *active* que l'attention totale, structurelle et fonctionnelle² ? » André Carpentier caractérise pour sa part cette attitude comme étant celle du *flâneur* :

L'approche du flâneur consiste ainsi à se présenter en être parmi les êtres tout en maintenant une vigilance flottante quant aux choses

1. Didier Houzel, « Attention consciente, attention inconsciente », *Spirale*, n° 9, *L'Attention*, coordonné par Bernard Golse, novembre 1998, p. 34. Cf. aussi, dans le même numéro, l'étude de Christine Anzieu-Premmereur, « L'attention flottante du psychanalyste », p. 67-78. La référence principale est Wilfred R. Bion, *L'Attention et l'Interprétation. Une approche scientifique de la compréhension intuitive en psychanalyse et dans les groupes*, Paris, Payot, 1990.

2. Peter Szendy, *Écoute. Une histoire de nos oreilles*, Paris, Minuit, 2001, p. 153.

du quotidien. J'entends un genre de vigilance qui suspend la pensée programmée et qui rend le flâneur disponible au monde ambiant, généralement sans les ressources de l'analyse spécialisée, juste en se mettant en présence des choses et en laissant œuvrer la sensation. Cela exige une forme de détachement proche du lâcher prise, doublée d'une mise à nu des sens, ordinairement la vue et l'ouïe en premier. Certes, le flâneur n'est jamais parfaitement détaché de toute visée exploratoire, mais il refuse d'y sacrifier sa liberté de musarder. En fait, le flâneur hésite sans cesse entre serrer au plus près le factuel et pratiquer une forme de détachement critique, qui sont les deux pôles attractifs de sa présence sensible¹.

C'est ce même principe qui anime tout un pan des pratiques et des études littéraires qui, depuis l'époque des surréalistes, mobilise les effets de diffraction et de polysémie propres aux signifiants linguistiques, pour aller chercher dans les textes une signification excédant à la fois ce qu'avait voulu y mettre l'auteur et ce que les lecteurs ont cru y trouver en cherchant à reconstituer ses intentions. Par contraste avec une analyse historique, l'INTERPRÉTATION LITTÉRAIRE se spécifie en effet par un *effort pour se rendre attentif à ce que peuvent dire les signes, au-delà de ce qu'a pu vouloir dire leur auteur.* Le sens obvie n'a pas besoin d'interprétation. Les dimensions cachées de ce qui a motivé et causé les prises de parole sont du ressort de l'enquête historique, qui nous aide à saisir la complexité des choix linguistiques, éthiques, politiques opérés par les auteur(e)s. Notre rapport à la littérature (et plus généralement à l'art) du passé et du présent est toutefois surdéterminé par toute une série de résonances qui s'établissent au-delà du sens obvie et en deçà des intentions (conscientes ou inconscientes) génératrices de l'œuvre. C'est l'attention à cet en deçà et à cet au-delà qui fait le propre de l'écoute littéraire. Le travail qui s'en inspire ne cherche pas à comprendre des causes, parce que les schèmes

1. André Carpentier, « Être auprès des choses. L'écrivain flâneur tel qu'engagé dans la quotidienneté », 2009, disponible sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain, oc.uqam.ca.

de causalité présupposent la réduction des phénomènes à des catégories déjà connues. Le travail littéraire vise au contraire à ébaucher des formes en devenir, toujours un peu spectrales, qui restent encore irréductibles à tout savoir préexistant, clair et distinct. Il s'efforce de faire sentir des nuances qui échappent aux contrastes déjà identifiés.

L'herméneutique psychanalytique et l'herméneutique littéraire partagent un même présupposé de PLUS-VALUE INTER-ATTENTIONNELLE : *l'entrecroisement d'attentions conjointes mais flottantes, c'est-à-dire soucieuses de se décoller les unes des autres, produit des sensibilités et des connaissances nouvelles, supérieures à la somme des savoirs apportés par chacun.* L'écosystème valorisant l'attention flottante – qu'il soit asymétrique comme celui de la cure psychanalytique ou de la communication littéraire, ou qu'il soit symétrique comme celui du débat interprétatif¹ – fonctionne à la manière des conversations dont Vilém Flusser illustre les « systèmes en réseau » : l'entre-jeu des attentions conduit à « relever le niveau de l'information ».

La situation de base de l'attention conjointe, en situation de vigilance associative, ne conduisait qu'à un transfert d'information entre les membres du groupe : en me rendant attentif au regard de celui qui voit un tigre s'approcher derrière mon dos, je collecte une information qui me sauve la vie, mais qui était déjà présente au sein de notre collectivité. Dans un écosystème où l'attention de chacun reste attachée à l'attention des autres, on a affaire à une multitude de radios diffusant de façon univoque des informations à des auditeurs qui s'en servent pour compléter leur vision du monde individuelle. L'information circule et tend à s'égaliser.

1. Pour une justification de la définition de l'interprétation littéraire esquissée ici, je renvoie à mon ouvrage *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007. Sur la structure et les enjeux épistémologiques du débat interprétatif, cf. *Pour l'interprétation littéraire des controverses scientifiques*, Versailles, Quae, 2013. Pour une riche réflexion sur le rôle central joué par l'attention dans la formation du canon littéraire, cf. l'ouvrage de Frank Kermode, *Forms of Attention*, Chicago (Ill.), The University of Chicago Press, 2010.

Le détachement apporté par l'attention flottante – qu'il relève d'un effort volontaire ou d'une simple distraction par défaut de ressources attentionnelles – permet à nos attentions conjointes (mais décollées) de découvrir des formes, des propriétés et des virtualités dont aucun des individus du groupe ne disposait préalablement. L'émergence d'une plus-value inter-attentionnelle permet de relever le niveau général d'information en y introduisant des découvertes inédites. C'est le cas dans la cure psychanalytique lorsque les dires de l'un, dé-liés et re-liés par l'attention flottante de l'autre, lui font retour sous une forme capable d'éclairer des fantasmes restés jusqu'alors inconscients chez l'analysant et inconnus du thérapeute. C'est le cas dans l'interprétation littéraire lorsque, par exemple, se détachant des grands thèmes politiques profondément développés par l'œuvre de Sartre pour focaliser son attention flottante sur des détails apparemment insignifiants (les bananes, les voitures, les mains, les fins), un critique reconfigure les problématiques de l'engagement d'une façon que ni Sartre, ni le critique avant d'avoir lu Sartre, ni nous avant d'avoir lu le critique n'aurions été capables de formuler¹.

Outre la psychanalyse et la littérature, la pratique de l'attention flottante a encore des implications dans le domaine de l'écologie politique, avec lesquelles je conclurai ce chapitre. On l'a vu au terme de la section précédente : les organisations politiques peuvent périlcliter aussi bien du fait d'un défaut de cohésion menant à l'éclatement que du fait d'un excès d'unanimité induisant la somnolence. Maintenir un écosystème d'attention conjointe à la fois vigilant, cohérent, attentionné et pluraliste est sans doute le défi majeur que bien peu d'organisations parviennent à relever dans la durée. La distraction émancipatrice évoquée ci-dessus pourrait aider à rater moins souvent cette difficile quadrature du cercle.

Cultiver l'attention flottante aide en effet à opérer deux mouvements capables de neutraliser de nombreux conflits internes (à défaut d'espérer les résoudre). Une certaine distraction va de

1. Cf. Denis Hollier, *Politique de la prose. Jean-Paul Sartre et l'an quarante*, Paris, Gallimard, 1982.

pair avec une certaine *prise de distance*, conduisant à relativiser l'importance réelle des points (souvent futiles) autour desquels se condensent les conflits. Même si ces détails n'en sont jamais vraiment – on sait que le diable s'y tapit –, c'est de l'inflation d'une attention hyper-focalisée que résultent souvent les scissions. Écouter ce type de conflits d'un peu loin, et en pensant à autre chose, permet de garder un meilleur sens des proportions et de voir qu'il est plus important d'être d'accord sur l'essentiel que de diverger sur un point, sinon insignifiant, du moins secondaire.

Une certaine distraction peut également être émancipatrice précisément par le fait de nous permettre de « penser à autre chose » pendant que les débats se focalisent sur la question conflictuelle. En plus de donner du recul, l'attention flottante aide à opérer un PAS DE CÔTÉ, permettant d'*imaginer un tiers exclu, là où la querelle s'enferme dans une alternative strictement binaire*. On sait que pour Gilles Deleuze, inspiré en cela par Gilbert Simondon, le geste politique par excellence consistait justement à récuser les choix binaires dans lesquels se laisse emprisonner notre attention (*pour* ou *contre* telle expédition militaire colonialo-humanitaire ?) – et à proposer des diagonales qui, au lieu de choisir entre deux maux contradictoires, ouvrent l'espace d'une dimension supérieure où les opposés apparaissent comme étant complémentaires entre eux (comment travailler *ailleurs* à prévenir le prochain conflit *avant* qu'il n'exige une intervention militaire ?).

Distraction émancipatrice, prise de distance et pas de côté favorisent des POLITIQUES DE DISSENSUS CONVIVIAL, dont l'*écosystème attentionnel accueille les désaccords avec bienveillance, pour leurs effets dynamisants de pluralisme, sans laisser des divergences secondaires faire perdre de vue les directions générales vers lesquelles on tend ensemble*. Comment ne pas être d'accord (sans cesser de rester) ensemble ? Tel est le défi de l'organisation politique, qu'une réflexion sur l'attention conjointe peut aider à relever, puisque la force de sa « conjonction » émane justement du fait que tout le monde ne regarde pas dans la même direction. Apprendre à faire attention à ce qui préoccupe autrui, à en prendre soin par souci de maintenir la dynamique collective, sans pour

autant se laisser obnubiler par des détails ni laisser les affects s'emballer, voilà qui demande de pouvoir concilier les demandes apparemment contradictoires d'un attachement relevant du *care* et d'un détachement relevant de l'attention flottante. C'est à cette conciliation que doivent travailler les politiques de dissensus convivial, de façon à pouvoir exploiter la complémentarité dynamique du gestionnaire et de la radicalité.

Le désarroi des mouvements de résistance au capitalisme au cours des dernières décennies tient bien entendu à des jeux de forces planétaires, où les intérêts économiques, la défense des privilèges, les rivalités politiciennes et l'arrondissement des dynamiques médiatiques par les logiques de rentabilité financière sont des facteurs bien plus décisifs que les scissions claniques de groupuscules statistiquement insignifiants. Il ne suffira donc pas d'un peu plus de « convivialité » entre militants pour monter à l'assaut des nouveaux palais d'hiver. Et pourtant, comment ne pas voir que la fragmentation et/ou l'hyper-localisation des collectifs proposant une alternative (concrète ou théorique) au capitalisme est au moins en partie responsable du calamiteux triomphe actuel de ce dernier ?

De plus en plus, les partisans d'une écologie radicale s'efforcent de sortir d'une alternative binaire qui a plombé ces dernières décennies en imposant un choix exclusif entre des expérimentations d'alternatives concrètes, potentiellement rayonnantes mais strictement locales, et de vagues tentatives de rassemblements macropolitiques condamnées à sombrer dans le reniement. Alors qu'en dépit de toutes les initiatives locales les menaces globales et irréversibles commencent déjà à affecter notre environnement immédiat, une *écologie de l'attention à l'écologie* doit impérativement inventer un tiers exclu qui bâtisse un pont entre l'attention conjointe des mouvements associatifs et l'attention collective des flux médiatiques. Les macropolitiques nationales et supranationales ne peuvent pas être abandonnées à la mainmise des puissances économiques et des appareils politiques engoncés dans la reproduction des intérêts en place.

L'écologie radicale dénonciatrice des méfaits du capitalisme a besoin de développer une *écologie politique de l'attention* capable

de faire résonner ses revendications et ses expérimentations au sein d'un tissu social et médiatique qui a soif de nouveautés encourageantes – malgré la chape de plomb dont l'écrase la médiarchie actuelle¹. Cette écologie devra s'attacher à répéter de proche en proche les leçons à tirer des alternatives concrètes qui fourmillent localement. Elle devra aussi jouer des décalages qui affectent tout écho (retard temporel, variation de volume, changement de ton). Si l'échelle 1:1 doit ressourcer périodiquement tous nos dispositifs attentionnels, des sauts d'échelles sont indispensables à une écologie fondée sur la prise de distance et le pas de côté. C'est par la faute d'un manque d'attention collective que nos formes de vie les plus désirables sont en train de se faire écraser par des modes de production intrinsèquement voués à être des modes de pollution.

Réclamer un retour en arrière vers des modes d'attention mieux concentrés sur les problèmes réels qui nous affectent (par opposition aux divertissements qui nous en détournent), sur les livres qui nous permettraient d'en avoir une maîtrise plus profonde (contrairement à internet qui nous condamnerait à la distraction) ou sur des relations humaines authentiques parce que présentes (loin de toutes ces médiations qui nous coupent de nos racines) – tout cela sent un peu trop la nostalgie et la moraline pour ne pas être suspect. Développer une écologie politique de *l'attention flottante* peut inciter au contraire à prendre acte des transformations relationnelles et technologiques qui structurent notre époque actuelle, que cela nous plaise ou non. Faire d'une certaine distraction une force émancipatrice, reconnaître la place et les vertus incontournables de la médiation dans nos rapports sociaux, chercher jusque dans les divertissements ce qui peut aider à réorienter notre attention – tout cela est peut-être plus prometteur, pour transformer l'avenir, que de le rabattre sur le passé.

1. L'émission hebdomadaire *Terre à terre* animée par Ruth Stégassy sur France Culture – qui a irrigué de nombreuses remarques de ce chapitre – pourrait constituer un modèle de ce travail, humble mais indispensable, d'écologie politique. C'est aussi à ce travail qu'essaient de contribuer des périodiques comme *Vacarme*, *Eco'Rêv*, *Z*, *Écologie et politique*, *La Revue des Livres* ou *Multitudes*.

Comment pratiquer cette attention flottante, bien en phase avec des populations d'internautes et de surfeurs ? Comment moduler ses intermittences pour réussir à l'intensifier là où il convient, tout en laissant sa légèreté libre de faire des rencontres de sérendipité ? C'est ce que va essayer de préciser la troisième et dernière partie de cet ouvrage. Après avoir survolé depuis Saturne les flux de notre attention collective, après avoir tenté d'approcher l'attention conjointe à l'échelle 1:1, il convient de pénétrer maintenant dans les fonctionnements de l'attention telle que chacun de nous l'expérimente le plus immédiatement, à l'intérieur de notre personnalité. Comment bénéficier des ballottements attentionnels que nos systèmes médiatiques et nos situations relationnelles induisent en nous ? Voilà ce que nous ne pouvons expérimenter, en dernier ressort, que dans notre individuation quotidienne.

III

L'ATTENTION INDIVIDUANTE

Chapitre sixième

L'attention en laboratoires

Nous voici arrivés là où les autres livres sur l'attention commencent : que se passe-t-il en moi lorsque *je* fais attention à *quelque chose* ? Dans l'expérience que nous en avons, l'attention est en effet immédiatement une affaire individuelle, branchant un sujet sur un objet. D'où le succès de la définition qu'en a donnée William James en 1890, qui apparaît rituellement dans les premières pages d'une bonne part des ouvrages consacrés à l'attention :

Des millions de choses [*items*] de l'ordre extérieur sont présentes à mes sens sans jamais entrer véritablement dans mon expérience. Pourquoi ? Parce qu'elles n'ont pas d'*intérêt* pour moi. *Mon expérience, c'est ce à quoi j'accepte de me rendre attentif* [*My experience is what I agree to attend to*]. Seules ces choses que je *remarque* [*notice*] forment mon esprit – sans intérêt sélectif, l'expérience est un pur chaos. [...] Chacun sait ce qu'est l'attention. C'est le fait pour l'esprit de prendre possession, dans une forme claire et vivide, d'un parmi ce qui semble être plusieurs objets ou processus de pensées [*objects or trains of thought*] simultanément possibles. La focalisation, la concentration, de la conscience définit l'essence de l'attention. Elle implique un retrait de certaines choses [*things*] afin de s'occuper [*to deal with*] effectivement des autres, et c'est une condition qui a son opposé dans l'état de confusion, d'inhibition et de dispersion mentales [*the confused, dazed, scatterbrained state*] qui s'appelle *distraction* en français et *Zerstreuung* en allemand¹.

1. William James, *The Principles of Psychology*, t. 1, New York (N. Y.), Henry Holt, 1890, chap. xi, p. 402-404.

En tant que principe sélectif animé par certaines formes d'intérêts, l'attention individuelle sert de filtre non seulement à ce que je « remarque », mais aussi à ce que je *suis* : elle constitue l'interface par laquelle « mon esprit prend possession » de certains objets qu'il repère dans le monde et par laquelle, en retour, ces objets « forment mon esprit », en constituant « mon expérience » du monde. En même temps qu'elle me remplit du monde que je possède, cette interface est le lieu d'une forme fondamentale de liberté, dès lors que « mon expérience, c'est ce à quoi j'accepte de me rendre attentif ».

Bien que de multiples relais (médiatiques, éducatifs, publicitaires) aient contribué à te mettre ce livre en main, nul(le) autre que *toi*, lecteur, lectrice, ne peut décider d'en poursuivre ou non la lecture au-delà du cinquième chapitre. Maintenant que Pierre Bayard nous a appris à parler des livres que l'on n'a pas lus (en entier)¹, tu peux parfaitement t'arrêter ici, sans aucune conséquence néfaste pour ta réputation, ta carrière ou tes examens. Si tu es arrivé(e) jusqu'ici et si tu poursuis la lecture, c'est parce que tu choisis – librement – d'y consacrer ton attention et ton temps précieux. (Merci pour cette faveur !) Au lieu de prendre un télescope pour nous demander depuis Saturne ce qui t'a conditionné(e) à me lire, au lieu de chercher en quoi nos deux attentions se conjoignent à travers le temps à l'occasion de ta lecture, les pages suivantes emprunteront le microscope des neurosciences pour comprendre ce qui se passe entre, d'une part, les pages de cet objet du monde qu'est le livre et, d'autre part, les neurones grâce auxquels, à travers tes mains et tes yeux, ton esprit y consacre son attention.

L'attention automatique

Même si, comme on l'a déjà signalé, l'histoire des théories de l'attention individuelle reste encore largement à écrire, il

1. Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Minuit, 2007.

semble qu'on puisse y repérer deux scissions majeures situées vers le milieu des XVIII^e et XIX^e siècles. Là où Locke et la tradition sensualiste mettaient en scène des sujets imaginés comme des tables de cire condamnées à « subir » les impressions des stimuli sensoriels, les ouvrages philosophiques et scientifiques publiés après 1750, ainsi que, plus encore, le romantisme, se représentent majoritairement l'attention comme quelque chose que les individus « donnent » (activement) à tel ou tel objet de leur environnement – sur le modèle d'un investisseur qui dirige son capital vers telle ou telle entreprise prometteuse. On lit ainsi chez Jean-François Marmontel que l'attention « est une action de l'esprit qui fixe la pensée sur un objet et l'y attache », tandis que l'*Encyclopédie* la définit comme « une opération de notre âme qui, s'attachant à une partie d'un objet composé, la considère de manière à en acquérir une idée plus distincte que des autres parties »¹. Lorraine Daston a bien montré comment, pour des chercheurs comme le naturaliste genevois Charles Bonnet (1720-1793), l'attention scientifique relève d'une pratique exigeante voire ascétique, qui demande toute une discipline mentale, corporelle et existentielle².

1. Jean-François Marmontel, « Attention », in *Éléments de littérature* (1787), édité par Sophie Le Ménahèze, Paris, Desjonquères, 2005, p. 183, et Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, « Attention », *Encyclopédie*, t. 1, 1751, p. 840.

2. Cf. Lorraine Daston, « Attention and the values of nature in the Enlightenment », in Lorraine Daston et Fernando Vidal (dir.), *The Moral Authority of Nature*, Chicago (Ill.), The University of Chicago Press, 2004, p. 100-127. Une étude synthétique de l'histoire de l'attention fait encore défaut, à notre connaissance, pour les XVII^e et XVIII^e siècles. Les travaux de Jonathan Cray sont fondamentaux, mais ne remontent guère en deçà de 1800 (*L'Art de l'observateur. Vision et modernité au XIX^e siècle*, Paris, Chambon, 1994, et *Suspensions of Perception*, op. cit.). Michael Hagner envisage la fin du XVIII^e siècle dans « Towards a history of attention in culture and science », *Modern Language Notes*, vol. 118, n° 3, avril 2003, p. 670-687, ainsi que dans « Aufmerksamkeit als Ausnahmezustand », in Aleida et Jan Assmann (dir.), *Aufmerksamkeiten*, op. cit., p. 273-294. Un riche ouvrage de Margaret Koehler offre un excellent survol de la question dans la philosophie et la poésie anglaise, *Poetry of Attention in the Eighteenth Century*, New York (N. Y.), Palgrave Macmillan, 2009. Elle relève qu'au début du XVIII^e siècle, avec Leibniz corrigeant Locke, l'attention tend à être caractérisée comme « davantage active et volontaire que passive et automatique », et comme « un ensemble flexible de ressources plutôt que comme un phénomène uniforme » (p. 16).

Après 1850, toutefois, l'attention apparaît moins comme une faculté de l'esprit actif et maître de soi que comme une réaction corporelle susceptible de se faire happer par des dispositifs de capture. On s'affaire dès lors à mesurer et à exploiter ces possibilités de capture, comme l'illustrent les nouvelles machines inventées par la psychologie expérimentale (autour de Fechner, de Wundt et de leurs collègues), les nouveaux médias qui font l'attraction des grandes villes et des expositions universelles (*Kaiserpanoramas* et autres kinéscopes), ainsi que des pratiques comme l'hypnose. C'est donc dès cette période qu'on passerait d'un modèle économique (de l'investissement) à un modèle écologique (de la relation au milieu).

En réalité, on s'aperçoit que la plupart des analyses de l'attention situent de tout temps celle-ci à cheval sur deux niveaux, qu'illustre Condillac avec sa fable de la statue dont les sens sont originellement réduits au seul odorat et sous le nez de laquelle on présente différents types de fleur : « l'attention passive, qui se fait par l'odorat, sera toute à l'odeur présente de rose, et l'attention active, qui se fait par la mémoire, sera partagée entre le souvenir qui reste des odeurs de rose et d'œillet¹ ». Depuis les attentions « passive » et « active » de Condillac jusqu'aux systèmes 1 (intuitif) et 2 (raisonné) de Daniel Kahneman, les catégorisations ont grandement varié, mais on retrouve une similaire distribution de l'attention sur deux pans, dont l'un relève de fonctionnements automatiques et l'autre d'efforts intentionnels.

Plus largement, depuis la médiassphère jusqu'aux multiples dynamiques intracérébrales, c'est une STRUCTURATION EN MILLEFEUILLE qui paraît caractériser les phénomènes attentionnels : en parlant d'« écosystème », comme on l'a fait dans les chapitres précédents, on occulte le fait que l'attention est à concevoir comme une superposition de mécanismes se déroulant sur de multiples niveaux enchevêtrés et selon des fonctionnements très différents entre eux. Le schéma de la figure 10 essaie de représenter les plus grandes strates (elles-mêmes composées de

1. Étienne Bonnot de Condillac, *Traité des sensations* (1754), Paris, Fayard, 1984, partie I, chap. 2, p. 21.

multiples couches internes) structurant la façon dont un sujet fait attention à un objet à un moment *t* de son existence :

Attention collective	envoûtements médiatiques		publics
Attention conjointe	situations relationnelles		foules/groupes
Attention individuante	choses/expériences		individus
réflexive	valeurs	évaluations	sujets
volontaire	objets	focalisations	système exécutif
automatique	saillances	captivations	système perceptif

Figure 10. Le millefeuille attentionnel

Tout au fond de cet enchevêtrement, la psychologie expérimentale a révélé au cours du dernier siècle une série de processus par lesquels notre cerveau traite une quantité énorme d'informations, sans même que nous nous en rendions compte. L'illustration classique en est l'effet cocktail-party : au milieu d'une soirée pleine de musique et de monde, alors que vous êtes engagé dans une conversation avec un ami de longue date, vous entendez soudain quelqu'un prononcer votre prénom dans une discussion voisine. Les laboratoires de psychologie de la seconde moitié du XX^e siècle ont vu se multiplier les expérimentations visant à comprendre à quel niveau se faisait le filtrage des informations révélé par l'effet cocktail-party¹. Si vous avez pu repérer votre prénom dans le bruit ambiant, c'est que quelque chose, en vous, non seulement entendait mais « écoutait » les conversations voisines, avec assez d'attention pour relever qu'on parlait de vous (ou d'un homonyme). On peut donc prêter attention à quelque chose sans y faire attention...

1. Jean-Paul Mialet en donne une description remarquablement claire et synthétique dans *L'Attention*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1999, p. 51-84.

D'où la nécessité d'identifier une première couche d'ATTENTION AUTOMATIQUE au sein de laquelle – en rapport complexe de suggestion, d'atténuation, de renforcement, de filtrage avec d'autres systèmes cérébraux – un « système perceptif » se livre à un premier travail d'identification sans intention, sans conscience et sans effort apparent de la part du sujet. Dès lors que toute une série de processus cognitifs se déroulent en nous à notre insu, il devient problématique de déterminer qui est (ou non) attentif à quoi. Même si je profite d'une pause publicitaire pour téléphoner à un ami, les marques n'impriment-elles pas leur message en moi sans que je m'en rende compte, dès lors qu'elles savent y insérer l'équivalent de mon prénom¹ ? Les « jeunes » absorbés par leur téléphone portable le sont-ils vraiment ? Si notre cerveau est beaucoup moins distrait que nous, si nous en savons plus que nous ne le savons, alors les jugements relatifs à nos états d'attention ou de distraction s'avèrent bien plus compliqués qu'on ne le croit.

L'étude de cette attention automatique permet de mettre au jour au moins quatre types de phénomènes. Premièrement, on y apprend par quels mécanismes notre système perceptif collecte en permanence des données sur notre environnement immédiat, grâce à un mouvement de « saccades » par lequel notre regard balaie constamment notre champ visuel, en revenant très fréquemment sur certains points privilégiés (les yeux et la bouche sur un visage humain). Le principe général semble être que « livrée à elle-même, l'attention ne tient pas en place² » : notre appareil sensoriel et notre système nerveux sont toujours en mouvement et en quête de mouvement, le plus grand défi

1. Sur les fantasmes (multiples) et les réalités (encore assez floues) de l'action des images « subliminales », cf. le livre de Charles R. Ackland, *Swift Viewing : The Popular Life of Subliminal Influence*, Durham (N. C.), Duke University Press, 2012.

2. Ce chapitre suit de près l'excellent livre où Jean-Philippe Lachaux présente très clairement ce que les neurosciences peuvent nous apprendre sur l'attention, *Le Cerveau attentif*, op. cit., p. 229. En anglais, cf. Michael Posner, *Attention in a Social World*, Oxford University Press, 2012, chap. 6, p. 127-155, qui s'efforce justement de resituer les données de laboratoire dans le contexte des interactions sociales.

étant pour eux de rester fixés sur quelque chose qui ne bouge ou ne change pas.

On peut dès lors caractériser différents GESTES ATTENTIONNELS consistant en certains schèmes moteurs, accomplis automatiquement par notre appareil sensoriel dans sa quête d'information, et ajustés à certains types d'opération. Frédéric Kaplan en donne un exemple frappant qui contraste les saccades oculaires réalisées lors de la lecture d'un manuel scolaire avec celles réalisées sur des annotations manuscrites ajoutées au texte imprimé : les deux forment « deux "nuages" distincts aux caractéristiques sensorimotrices propres ».

Il y a une famille de comportements qui extérieurement ressemblent à ce que nous appelons communément « lire », mais qui en fait, lorsqu'on les analyse du point de vue du geste attentionnel, se révèlent extrêmement différents. Nous ne « lisons » pas un magazine comme nous « lisons » un roman, un mode d'emploi comme un dictionnaire ou, en l'occurrence ici, un manuel de cours et les annotations qui l'entourent. Dans chacun de ces cas, nos yeux font des danses bien différentes¹.

Deuxièmement, la collecte incessante d'informations par les saccades d'une attention qui ne tient pas en place rend compte des multiples EFFETS DE PRIMING (effets d'« amorçage », d'« apprêt » ou de « couche de fond ») que les expérimentations psychologiques révèlent souvent à notre plus grand étonnement. Ils paraissent en effet contredire la prémisse du raisonnement de William James, selon lequel « des millions de choses de l'ordre extérieur sont présentes à mes sens sans jamais entrer véritablement dans mon expérience ». Il s'avère en réalité que *la présence d'une chose dans notre champ sensoriel affecte notre façon de penser, de parler et d'agir, sans que nous nous en rendions compte*.

Cela s'observe avec les mots : si je vous ai montré le mot *manger* et que je vous demande de compléter la lettre manquante

1. Frédéric Kaplan, « Le cercle vertueux de l'annotation », in Michel Jeanneret et Frédéric Kaplan (dir.), *Le Lecteur à l'œuvre*, Genève, Infolio, 2013, p. 62.

de *_ain*, vous serez porté à écrire un *p* plutôt qu'un *b* ou qu'un *v*. Cela s'observe avec les mouvements corporels : des sujets qu'on a conduits à tenir pendant quelques secondes un crayon entre leurs dents (en les forçant ainsi mécaniquement à faire le geste de sourire) trouvent ensuite plus amusants une série de dessins comiques que ne l'estiment les sujets du groupe de contrôle. Cela s'observe aussi, bien entendu, avec les images et les sons (dans lesquels nous immerge la publicité) : une tirelire où des employés de bureau sont censés déposer de quoi payer l'achat du café, thé et sucre consommés durant leur pause a reçu des sommes très différentes suivant qu'elle était surmontée d'un poster montrant des fleurs ou des regards (*figure 11*). Les posters changeaient chaque semaine, et les semaines à regards recevaient en moyenne trois fois plus d'argent que les semaines à fleurs¹...

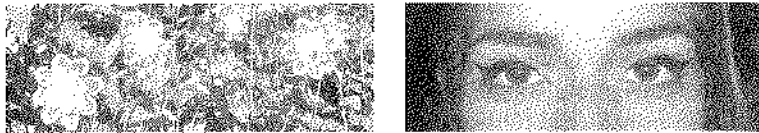


Figure 11. L'effet de *priming* sur la tirelire commune

L'étude de l'attention automatique confirme aussi, troisièmement, que notre donné perceptif s'organise en fonction de CAPTURES PAR SAILLANCE – héritées collectivement de génération en génération ou inculquées individuellement par retour d'expérience – faisant surgir « *des impressions auxquelles nous ne pouvons pas nous empêcher de faire attention*² ». Ainsi dans la *figure 12*, pour qui a l'habitude de lire des pages imprimées,

1. Pour tous ces exemples, cf. Daniel Kahneman, *Système 1, système 2. Les deux vitesses de la pensée*, Paris, Flammarion, 2012, chap. 4. On sait que, comme l'a reconnu Daniel Kahneman lui-même, les expériences sur lesquelles se sont fondées les théorisations du *priming* sont sujettes à caution du fait des difficultés rencontrées pour les reproduire (et obtenir des résultats similaires) – cf. « How science goes wrong », *The Economist*, 19 octobre 2013.

2. L'expression vient d'un traité de 1896 du psychologue Edward Titchener, cité et traduit par Jean-Philippe Lachaux, *Le Cerveau attentif, op. cit.*, p. 139.

le *m* mis en gras et de couleur noire est bien plus saillant que le *w* perdu dans la masse des lettres grises. Aussi « construites » (d'un point de vue socio-historique) et aussi « subjectives » que puissent être nos attentions individuelles, certains phénomènes s'imposent à elles, du fait des propriétés inhérentes aux stimuli sensoriels, indépendamment de nos goûts et de nos intérêts du moment. De même que la violence de certains sons, à certaines fréquences et à partir de certains décibels, ne peut pas ne pas nous affecter, de même certaines formes visuelles sont-elles vouées à capturer automatiquement notre attention. Certains stimuli s'imposent ainsi comme des « distracteurs », ce qu'illustre le test de Stroop où nous peinons à nommer rapidement la couleur (noire, grise ou blanche) des mots imprimés, parce que leur signification verbale s'impose à nous, venant interférer malgré nous avec la tâche assignée (*figure 13*) – dans la première ligne, nous sommes conduits à répondre « gris » parce que le mot *gris* s'impose d'abord à nous, même si la couleur qu'on nous demande de nommer est en réalité le noir.



Figure 12. La saillance



Figure 13. Test de Stroop

Le quatrième phénomène, intimement lié au précédent, tient aux effets d'inertie entraînés par les habitudes inscrites dans nos automatismes attentionnels. Si nous pouvons traiter autant d'informations aussi rapidement, sans intention, conscience ni effort, c'est que notre système nerveux a développé des schèmes sensorimoteurs qui se déclenchent aussitôt que certains stimuli l'affectent. Jean-Philippe Lachaux distingue entre la « capture » immédiate de notre attention par des éléments saillants et sa « CAPTIVATION » par des *processus qui nous absorbent dans des schèmes moteurs ou émotionnels prenant un certain temps pour se déployer*¹. Certaines images (de sexe ou d'horreur) ne peuvent pas ne pas entraîner en nous certaines émotions (d'excitation, de dégoût, d'angoisse) qui résonnent dans notre psychisme pendant plusieurs secondes. De même, certaines perceptions déclenchent des schèmes moteurs qui nous empêchent d'être attentifs à autre chose : si un objet paraît s'approcher de mon visage à grande vitesse, je vais instinctivement fermer les yeux et incliner la tête pour l'esquiver.

Ces mécanismes de captivation nous font mieux mesurer la dimension somatique des phénomènes attentionnels. Le philosophe pragmatiste Richard Shusterman élabore depuis des années une « soma-esthétique » visant à nous rendre plus (et mieux) attentifs au rôle d'intermédiation que joue notre corps envers notre environnement². Aussi essentielle que soit cette

1. *Ibid.*, p. 169-185.

2. « La soma-esthétique s'occupe de l'étude critique et de la culture méliorative de notre expérience et de notre usage du corps vivant (ou *soma*) en tant que site d'appréciation sensorielle (*aisthêsis*) et de façonnement créateur de soi. » Au sein du mouvement insistant sur l'importance de l'*embodiment* à l'âge des mondes virtuels numériques, Richard Shusterman souligne que le corps propre « apparaît comme l'outil des outils le plus primordial, le médium le plus fondamental à notre interaction avec la diversité de notre environnement, une nécessité pour la perception, l'action et même la pensée » (*Conscience du corps. Pour une soma-esthétique*, Paris, L'éclat, 2007, p. 11 et 14). Toute réflexion sur l'attention doit donc inclure une dimension soma-esthétique qui ancre ses analyses dans une prise en compte des limites et des potentiels de nos « corps vivants et sentants ». Pour un excellent plaidoyer en faveur d'une approche des nouveaux médias numériques en termes de corporéisation, cf. N. Katherine Hayles, *How We Became Posthuman : Virtual Bodies in Cybernetics, Literature, and Informatics*, Chicago (Ill.), The University of Chicago Press, 1999.

« corporéisation » de l'attention, elle pose des problèmes fondamentaux quant à la détermination des limites de ce qui constitue notre corps attentionnel individualisé. Lorsque Condillac parlait d'attention « passive » pour désigner les impressions que nous recevons des objets extérieurs, il justifiait ce terme en soulignant qu'« un être est actif ou passif suivant que la cause de l'effet produit est en lui ou hors de lui¹ ». La statue est passive lorsqu'elle sent une odeur, parce que la cause de cette sensation est hors d'elle (dans la rose). Les phénomènes de saillance paraissent confirmer cette passivité : certains objets imposent à mon corps certaines réactions presque malgré moi. On voit toutefois non seulement que cette passivité ressemble beaucoup à de l'activité, puisqu'elle est à la racine de bon nombre de nos émotions et de nos gestes, mais surtout que les frontières entre l'intérieur et l'extérieur, l'activité et la passivité, se brouillent dès lors qu'on *historicise* les phénomènes relevant de l'attention automatique.

Qu'est-ce en effet qu'un apprentissage, une instruction, une formation, sinon un processus d'habituation qui réussit à automatiser l'enchaînement d'une certaine perception avec une certaine réaction motrice ? Depuis le plus jeune âge, notre individuation progresse par un travail d'INCORPORATION qui *fait passer au rang d'automatisme l'effort d'attention originellement requis pour accomplir certains gestes*. Le test de Stroop (*figure 13*) illustre la puissance des captivations que nous avons incorporées au cours de notre développement : si la signification des mots ne s'imposait pas à moi de façon irrésistible – interférant pour l'occasion avec les couleurs dans lesquels un psychologue pervers les a imprimés –, il nous faudrait des heures pour lire la moindre page. L'attention automatique mobilisée par la lecture a dû être incorporée par des efforts d'apprentissage. Lorsque les lettres *g-r-i-s* « s'imposent » aujourd'hui à moi de l'extérieur – condamnant mon individu à la passivité selon le raisonnement de Condillac –, on peut tout aussi bien renverser l'argument et dire que « la cause de l'effet produit » relève bien de « moi »,

1. Étienne Bonnot de Condillac, *Traité des sensations*, *op. cit.*, p. 20.

en tant que c'est moi qui ai appris à lire (ou à jouer au ping-pong, ou à sentir quand une tension infinitésimale du visage de mon interlocuteur signale qu'il a été froissé par le mot que je viens d'employer).

De même qu'il est plus difficile qu'on ne le croyait de déterminer ce à quoi nous sommes attentifs ou non (selon les surprises de l'effet cocktail-party), de même ne saurait-on exclure l'attention automatique du champ de l'attention proprement dite (sous prétexte qu'elle ne réclame ni intention, ni conscience, ni effort), puisqu'elle ne représente souvent que de l'attention passée, sédimentée et incorporée sous forme d'habitude. Une bonne écologie de l'attention exige de reconnaître à chacune de ses multiples strates sa contribution propre à nos processus d'individuation.

L'économie neuronale de l'attention volontaire

Le réagencement des rapports entre activité et passivité, liberté et aliénation, se poursuit lorsqu'on s'élève vers la deuxième strate du millefeuille attentionnel (*figure 10*), celle de l'attention volontaire dont les philosophies individualistes font le noyau de notre être, puisque « la cause des effets produits » paraît être à situer « en nous » : dans les « libres choix » de nos volontés. Si mon expérience se définit par « ce à quoi j'accepte de me rendre attentif », comme l'affirmait William James, que nous rapportent du fond de leurs laboratoires ceux qui étudient en IRM (imagerie par résonance magnétique) les façons dont se réalise cette acceptation ?

Même si les termes et les nuances varient – certains parlent de « gestionnaires des priorités » ou de « superviseur attentionnel », d'autres de fonctions « stratégiques » –, les modèles psychologiques actuellement reçus soumettent le fonctionnement de notre attention à un « SYSTÈME EXÉCUTIF » qui, avec ses mécanismes d'équilibrage, organisés à la fois en stimulations rivales et en structure hiérarchique, a pour fonction d'arbitrer entre différents cours d'actions possibles. Ces mécanismes entrent en jeu

« lorsqu'il y a une décision à prendre ou un projet à établir ; lorsqu'il faut corriger une erreur ; lorsqu'il faut produire des réponses nouvelles ; dans les situations dangereuses ou difficiles ; ou encore lorsqu'il s'agit de surmonter une habitude ou de résister à une tentation¹ ».

Le développement spectaculaire des neurosciences conduit à modéliser l'ancien *homunculus* de la psychologie traditionnelle en lui donnant la forme nouvelle d'une ÉCONOMIE CHIMIQUE de l'attention : tout se passe en effet *comme si nos « libres choix » tenaient à des niveaux de neurotransmetteurs présents dans le cerveau, faisant basculer nos comportements sous le contrôle de l'un ou de l'autre de nos réseaux neuronaux*. Jean-Philippe Lachaux donne l'exemple des neurones du gyrus cingulaire ou du *nucleus accumbens* (NAC) dont la sensibilité à la dopamine (neurotransmetteur chimique) affecte notre tendance à faire des choix orientés vers le long ou le court terme :

Le NAC est soumis à l'influence du cortex préfrontal et du complexe formé de l'amygdale et de l'hippocampe. Lorsque le niveau de dopamine est modéré dans le NAC, l'influence préfrontale domine et le comportement est principalement dirigé par des considérations à long terme. Lorsque ce niveau dépasse un certain seuil, [...] l'amygdale et l'hippocampe prennent le contrôle du NAC, et dictent pour une bonne part le comportement et l'attention de l'individu vers les récompenses à court terme. [...] Le contrôle volontaire de l'attention est avant tout un contrôle de l'attention par des objectifs à long terme. Le cortex orbito-frontal et le gyrus cingulaire antérieur font partie de ces régions frontales capables de prendre en compte le long terme et de résister aux distractions immédiates. Elles interviennent à chaque instant pour résister au pouvoir de captivation de notre environnement ou de nos pensées².

Voilà donc l'attention, et avec elle la « force de volonté », réduite à un facteur quantitatif au sein d'une matrice *input-output* :

1. Jean-Paul Mialet, *L'Attention*, op. cit., p. 84.

2. Jean-Philippe Lachaux, *Le Cerveau attentif*, op. cit., p. 263, 264 et 272.

augmentez la dopamine, et l'individu s'oriente vers des sources de plaisir stéréotypées, sans se préoccuper des conséquences funestes à plus long terme ; diminuez-en le niveau, et le voilà (re)devenu attentif à trouver de meilleurs moyens d'assurer son bien-être dans la longue durée. On est bien ici au cœur décisionnel d'une économie chimique de l'attention, qui laisse apparemment peu de place à nos catégories classiques d'intention, de volonté, de responsabilité et de libre choix.

Le traitement économique de l'attention avait en réalité commencé indépendamment des découvertes des neurosciences, lorsque Daniel Kahneman et ses collaborateurs ont cru pouvoir mesurer précisément notre effort attentionnel en observant le taux de dilatation de notre pupille (ainsi que nos pulsations cardiaques). Le futur prix Nobel d'économie en a tiré au début des années 1970 – soit en même temps qu'Herbert Simon mettait la rareté de l'attention au cœur de nos préoccupations civilisationnelles – un modèle soumettant les questions de structure et de parcours fonctionnels, qui avaient jusque-là occupé la psychologie expérimentale, à une « théorie des ressources », ancrant dans notre cerveau une véritable ÉCONOMIE ÉNERGÉTIQUE de l'attention : *définie en tant qu'effort mental, l'attention volontaire doit être envisagée comme une ressource rare, limitée à la fois dans sa quantité absolue et dans ses distributions possibles*. C'est bien le vocabulaire économique de la rareté, de l'allocation des ressources, de l'offre et de la demande qui structure cette approche :

Différentes activités mentales imposent différentes demandes sur des capacités limitées. Une tâche aisée demande peu d'effort et une tâche difficile en demande beaucoup. Quand l'offre d'attention [*supply*] ne peut pas satisfaire les demandes, la performance se dégrade, ou échoue entièrement. Selon ce modèle, une activité peut échouer, soit parce qu'il n'y a pas assez de capacité dans l'absolu pour satisfaire ses demandes, soit parce que les règles d'allocation [*allocation policy*] canalisent la capacité disponible vers d'autres activités¹.

1. Daniel Kahneman, *Attention and Effort*, op. cit., p. 9.

Un tel cadre d'analyse – que Kahneman exprime aujourd'hui en termes de « budget », de façon à justifier des expressions comme « *to pay attention* » ou « prêter attention »¹ – entraîne quatre conséquences qui sous-tendent les recherches menées sur l'attention dans nos laboratoires de neurosciences et de psychologie expérimentale. D'une part, la théorie des ressources attentionnelles confirme, malgré les apparences contraires, le PRINCIPE DE SÉQUENTIALITÉ énoncé par Herbert Simon² : *notre système exécutif attentionnel ne peut à chaque instant se diriger que vers un seul objet à la fois*. Tout en relevant que « l'attention est divisible », Daniel Kahneman précise aussitôt que, « à des hauts niveaux d'effort, l'attention se rapproche d'un comportement unitaire »³.

S'il est à la mode de parler de *multi-tasking* (d'attention partagée ou de comportements multitâches), comme si nous pouvions accomplir deux ou trois activités en parallèle, les laboratoires mettent en lumière un PRINCIPE D'INTERMITTENCE qui nous conduit à *diviser notre attention en passant très vite d'une tâche à l'autre, tout en n'en traitant qu'une seule à la fois*. « Une personne peut donner l'impression de faire attention à deux choses à la fois, alors que son attention ne fait que basculer de l'une à l'autre. Dans ce cas, sa capacité à mener plusieurs activités de front repose sur un système exécutif efficace capable de programmer optimalement l'attention dans le temps pour passer d'une tâche à l'autre⁴. »

La question centrale de l'économie neuronale de l'attention se pose alors en termes de MODULATION D'ÉCHANTILLONNAGE : *dès lors que nos diverses tâches n'exigent pas une attention*

1. Daniel Kahneman, *Système 1, système 2*, op. cit., chap. 1.

2. « Les êtres humains, de même que nos ordinateurs actuels, sont essentiellement sériels, ils ne fonctionnent qu'en traitant une chose à la fois [*one-thing-at-a-time devices*]. S'ils font attention [*attend*] à une chose, ils ne peuvent pas faire attention en même temps à autre chose » (Herbert Simon, « Designing organizations for an information-rich world », art. cité, p. 7).

3. Daniel Kahneman, *Attention and Effort*, op. cit., p. 201.

4. Jean-Philippe Lachaux, *Le Cerveau attentif*, op. cit., p. 342-344.

constante, notre liberté consiste à moduler la fréquence avec laquelle nous y redirigeons notre attention pour en surveiller le bon déroulement. La notion d'échantillonnage est particulièrement intéressante pour la continuité qu'elle instaure entre l'analyse des processus neuronaux et le fonctionnement des technologies numériques. La numérisation consiste en effet, on l'a vu, à traduire en données chiffrées des unités minimales discrètes qu'on aura découpées dans notre perception de la réalité. Le taux d'échantillonnage régit les modulations de densité (haute ou basse définition) des pixels pour les images ou les modulations de compression pour les fichiers musicaux (mp3).

Comme le souligne bien Jean-Philippe Lachaux, faire bouillir une casserole d'eau (en quelques minutes), surveiller le sommeil d'un bébé (pendant sa sieste de quelques heures), arroser ses plantes (toutes les semaines), relèvent de tempos différents, qui nous permettent généralement sans trop de difficulté d'échantillonner des tranches d'intervention compatibles entre elles : pas besoin de garder les yeux fixés sur les plantes vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour s'assurer qu'elles poussent bien, un regard par jour suffit à détecter un éventuel problème.

Quelle que soit la tâche que vous êtes en train de réaliser, il existe toujours une durée pendant laquelle vous pouvez cesser d'y faire attention sans que votre performance en souffre. C'est ce que j'appelle la « durée moyenne d'attention libre ». Pour une activité de la vie quotidienne, la DURÉE MOYENNE D'ATTENTION LIBRE est la durée moyenne pendant laquelle vous pouvez cesser d'y faire attention sans qu'il se passe quoi que ce soit d'imprévu ou de potentiellement catastrophique. C'est la durée maximale au-delà de laquelle vous ne pouvez plus prédire ce qui va se passer¹.

De même que le sous-échantillonnage inhérent au format mp3 (par rapport à la qualité de son d'un CD) permet de distribuer de la musique sur internet de façon plus « économique », de la même façon le sous-échantillonnage du *multi-tasking* permet

1. Jean-Philippe Lachaux, *Le Cerveau attentif*, op. cit., p. 346-347. Je souligne.

de « gagner du temps » en regardant (d'un œil) une émission de télévision tout en mangeant son repas. La « durée moyenne d'attention libre » autorisée par chaque activité permet de mener certaines d'entre elles apparemment en parallèle, comme écouter la radio et préparer le repas – mais, en réalité, grâce à une constante oscillation de va-et-vient. C'est parce que cette durée est limitée par certains seuils incompressibles qu'il est difficile ou dangereux de consulter sa messagerie électronique en conduisant sa voiture.

On comprend enfin, quatrième point, que ces modulations d'échantillonnage sont solidaires de différents DEGRÉS DE FOCALISATION : l'effort concentrant les ressources attentionnelles sur une activité précise entraîne une diminution proportionnelle de la capacité à exécuter les autres tâches concurrentes. L'exemple le plus célèbre est celui de la cécité attentionnelle (*attentional blindness*) illustrée par l'expérience du gorille de Daniel Simons¹. On vous demande de compter, sur une vidéo d'environ une minute, le nombre de fois où un ballon de basketball est passé entre les trois joueurs de l'équipe à tee-shirts blancs, auxquels s'opposent trois autres joueurs à tee-shirts noirs qui passent leur propre balle au sein du même espace. La plupart des spectateurs n'ont guère de difficulté à compter quinze passes.

Lorsqu'on leur demande s'ils ont vu le gorille, la moitié sont surpris et répondent que non. Pourtant, lorsqu'on regarde la vidéo à nouveau, il est évident qu'un personnage déguisé en gorille (noir) traverse très lentement l'écran et se frappe ostensiblement la poitrine, avant de sortir calmement dans la direction opposée. L'*hyper-focalisation* sur les joueurs blancs a entraîné une *hypo-focalisation* sur tout ce qu'il y avait de noir sur l'écran, au point de ne pas remarquer une évidence qui paraît devoir crever les yeux. Comme le relevait William James dans la citation qui inaugurerait ce chapitre : « la focalisation, la concentration, de la conscience définit l'essence de l'attention. Elle implique un retrait de certaines choses afin de s'occuper effectivement des autres ». Tout effort de focalisation entraîne

1. Cf. « Gorilla experiment », TheInvisibleGorilla.com.

donc nécessairement des formes de CÉCITÉ ATTENTIONNELLE, c'est-à-dire d'*auto-amputation perceptive causée par le besoin de concentrer ses ressources attentionnelles sur un axe de pertinence étroitement déterminé, ce qui conduit à les désinvestir des autres axes concurrents*¹.

Comme c'est le cas ici, les recherches sur l'attention menées dans les laboratoires ne font souvent que confirmer ce dont on se doutait par ailleurs : c'est en effet l'opération de filtrage effectuée par le vieux principe de pertinence que l'expérience de Simons confirme et illustre de façon frappante. Dès lors qu'on prend la peine de resituer le fonctionnement de l'attention individuelle au sein des cadres relationnels et médiatiques qui les surdéterminent de toutes parts – au lieu de faire comme si les conditions de laboratoire et les appareils à résonance magnétique nous donnaient accès à la vérité des comportements humains –, les données recueillies par la psychologie expérimentale et les neurosciences s'avèrent passionnantes et essentielles à une meilleure compréhension de l'attention.

Ce qu'une approche écologique sera appelée à leur ajouter tient surtout en deux points. D'une part, comme l'a bien souligné James Gibson dans son travail fondamental sur la perception visuelle², la psychologie de laboratoire tend à réifier en termes d'objets ce que l'on approcherait plus pertinemment en termes de flux et de processus. Par nécessité, les expériences mesurent le plus souvent des états de choses ou des modes de fonctionnement circonscrits à un moment *t*. Il leur est donc difficile de prendre la juste mesure de la PLASTICITÉ dont tout le monde s'accorde pourtant à reconnaître qu'elle caractérise à la fois l'attention et le cerveau humains : en tant qu'elles assurent l'interface avec un monde en incessant changement, *nos capacités d'attention fraient à chaque instant de nouveaux modes de fonctionnement, qui redistribuent sans cesse les parts*

1. Je reprends le terme d'*auto-amputation* au texte classique de Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias* (1964), Paris, Seuil, 1968, chap. 4, p. 61-68, qui l'articule à une réflexion sociologique sur notre attention collective.

2. James J. Gibson, *L'Approche écologique de la perception visuelle* (1979), Paris, Dehors, 2014.

complémentaires des procédures automatisées et de l'effort intentionnel. C'est pourquoi il convient de parler d'attention individuante davantage que d'attention individuelle.

Apprendre une tâche, on l'a vu, c'est « incorporer » un savoir indissociablement mental et somatique, ce qui nous permet d'opérer de façon automatique et de libérer les ressources limitées de notre attention vive – lesquelles s'avèrent potentiellement illimitées dès lors qu'on historicise l'évolution des compétences. « En devenant qualifié [*skilled*] sur une tâche, on diminue sa demande en énergie¹ » ; « d'une façon générale, l'expert peut réaliser le même geste avec moins d'attention, ce qui laisse le cortex préfrontal libre de prendre en compte d'autres éléments que le novice, complètement débordé, doit laisser de côté² ». La nanoéconomie neuronale de l'attention est en restructuration permanente, selon un processus qui paraît refléter ici aussi les « gains de productivité » opérés par l'automatisation des tâches à l'échelle de la macroéconomie sociale. L'historicisation des lois de l'attention découvertes en laboratoire est donc aussi importante que celle des lois de l'économie, dont il est évident qu'elles ont considérablement varié depuis l'esclavagisme antique, le féodalisme médiéval, jusqu'aux premières manufactures et à la finance numérisée.

Le second point tient à un présupposé central dans l'immense majorité des expérimentations accomplies sur l'attention dans le contexte des laboratoires. On y observe la capacité des sujets à réaliser certaines « tâches » (exécuter un calcul mental, identifier des lettres, compter les passes d'un ballon). Qu'en est-il des situations où notre attention individuelle n'est pas directement orientée vers la réalisation d'une tâche précise ? Écouter de la musique, regarder un film, se promener dans la campagne, bavarder avec un ami : toutes ces activités impliquent sans doute des sous-tâches nécessaires à leur bon déroulement, mais il serait difficile de les réduire à la réalisation (réussie ou ratée) d'une « tâche ». C'est du côté de ce type de pratiques que nous

1. Daniel Kahneman, *Système 1, système 2*, op. cit., chap. 2.

2. Jean-Philippe Lachaux, *Le Cerveau attentif*, op. cit., p. 327.

allons nous tourner dans le prochain chapitre, de façon à articuler plus finement la référence très problématique aux activités *multitâches* – qui peuvent se définir non seulement par l'effort (potentiellement schizophrène) de mener en parallèle plusieurs opérations séparées et rivales, mais aussi par la superposition de multiples finalités confondues et convergentes au sein d'une même activité.

Chapitre septième

L'attention réfléchie

Au sein du millefeuille attentionnel esquissé en début de chapitre précédent, une strate très mince mérite d'être relevée, celle qui concerne l'ATTENTION RÉFLEXIVE, définie par le fait que *l'individu peut faire attention aux dynamiques, aux contraintes, aux dispositifs, et surtout aux valorisations, qui conditionnent son attention*. C'est bien entendu dans cette couche que se situe cet ouvrage ainsi que la plupart de ceux qui sont cités au fil de ses pages. Se poser, en tant qu'individu, des questions sur les objets ou les mécanismes qui attirent, stimulent, éveillent, orientent, captivent ou aliènent notre attention, cela revient nécessairement à se poser des questions sur la *valeur* de ces objets ou de ces mécanismes.

Sitôt qu'on sort du laboratoire, en effet, les « millions de choses de l'ordre extérieur qui sont présentes à nos sens » nous happent et nous inscrivent dans le tissu dense et conflictuel des pratiques humaines et de leurs intérêts entrecroisés¹. Comme on l'a vu au niveau collectif des dynamiques médiatiques, l'attention opère sur le modèle d'un filtre qui présélectionne ce qui est censé avoir de la valeur à nos yeux. Au niveau individuel également, ce qui me définit comme « sujet », c'est précisément ce à quoi je me trouve porter davantage d'attention (mon épouse, mes parents, ma chatte, les nouveaux livres de

1. C'est Bruno Latour, dans son *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012, qui a donné la description la plus ambitieuse et la plus stimulante de cet entrecroisement de pratiques et d'intérêts, mais aussi de sentiments, de croyances, de fictions, de soucis et d'envoûtements qui nous attachent tous irrémédiablement les uns aux autres, humains et non-humains.

philosophie, les concerts de free-jazz) qu'aux autres millions de choses que j'aurais pu élire à leur place comme dignes d'intérêt (le mendiant de mon coin de rue, les pigeons sur ma fenêtre, la victoire de l'Olympique de Marseille, le programme de l'opéra). En un CERCLE INCESTUEUX – qui n'est vicieux que dans la mesure où il ne peut être que sélectivement vertueux – *j'accorde mon attention à ce que je valorise et je valorise ce à quoi j'accorde mon attention*, selon la dynamique d'auto-renforcement évoquée au troisième chapitre. C'est parce que je suis fan de jazz que je prête attention à une affiche annonçant un concert de Mary Halvorson, et c'est parce que j'assiste à des concerts comme ceux de Mary Halvorson que je suis un fan de jazz. Si l'on comprend facilement, à la lumière du principe de pertinence, pourquoi nous faisons attention à ce qui a déjà de la valeur pour nous, on peut aller chercher dans une lettre de Flaubert le principe converse, qui boucle ce cercle incestueux : « Pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps¹. »

Alors que l'attention doit être comprise comme une activité de valorisation destinée à nous orienter au sein de tout ce qui peut mériter de nous attacher à tel aspect de notre environnement plutôt qu'à tel autre, la fonction des laboratoires est justement de nous couper, autant que possible, de tous ces liens (d'attention/valorisation) qui nous attachent les uns aux autres ainsi qu'aux choses qui circulent entre nous. Les laboratoires cherchent à produire des résultats aussi faiblement subjectivés et axiologisés que possible – des résultats « objectifs ». En même temps qu'ils nous aident à mesurer et à évaluer les paramètres qui conditionnent le fonctionnement de notre attention, ils sont voués à laisser dans l'ombre, et comme suspendu dans le vide, tout ce qui incorpore véritablement notre attention individuelle au sein du tissu relationnel qui nous fait vivre – tout ce tramage d'attachements qui associe intimement évaluation et valorisation.

1. Gustave Flaubert, Lettre à Alfred Poitevin du 16 septembre 1845, in *Correspondance*, t. 1, Paris, Gallimard, Pléiade, 1973, p. 252.

Le mur des lamentations

Si l'on sort donc du laboratoire pour écouter les discours soucieux de rendre compte des entre-jeux d'attachement qui se tissent ou se délitent entre nos individus en ce début de troisième millénaire, on entend une accumulation de plus en plus insistante de propos relatifs à une « crise de l'attention ». Dans les années 1970, on cherchait à résoudre le problème de la surcharge informationnelle en se posant des questions d'allocation optimale des ressources et d'organisation des sociétés. En phase avec les grands mouvements de contestation sociale qui ont traversé les pays occidentaux à la fin des années 1960, ainsi qu'avec la démocratisation spectaculaire de l'accès aux études supérieures, l'heure était à imaginer des nouveaux dispositifs (techniques, associatifs, politiques) capables d'être à la hauteur des nouveaux défis et des nouveaux espoirs d'une nouvelle économie (post-industrielle), d'une nouvelle société (post-disciplinaire), d'un nouveau monde (post-moderne).

De la *Troisième Vague* d'Alvin Toffler¹ aux *Trois Écologies* de Félix Guattari², des analyses les plus consensuelles aux programmes les plus militants, une nouvelle sensibilité environnementale apprenait à questionner les modes de vie issus de l'industrialisation et du consumérisme de masse, en posant explicitement la question des valeurs régissant nos écosystèmes vitaux. En règle générale, ce questionnement reposait sur l'évidence que des modes de subjectivation et de valorisation inédits étaient en train de se développer à l'appel des transformations sociales en cours – et que l'enjeu des débats était de savoir réaliser les espoirs suscités par l'élévation générale du niveau de vie (au sein des pays occidentaux), la diminution du temps de travail, la démocratisation des savoirs et l'érosion des formes d'autorité oppressives.

En contraste avec ce tableau forcément sommaire, notre début de troisième millénaire se plaint plus que jamais de la surcharge

1. Paris, Denoël, 1980.

2. Paris, Galilée, 1989.

informationnelle, mais sur le mode général d'une lamentation dénuée de tout espoir, sinon celui d'un avenir ayant la sagesse de revenir à des manières et des qualités de vie associées au passé. Le constat est banal : notre incapacité collective à faire (sérieusement et efficacement) attention aux menaces écologiques et aux injustices sociales qui menacent notre avenir commun se traduit par un horizon intellectuel assombri au point de paraître largement bouché. Quarante ans de discours de crise ont fini par révéler l'inanité des propos annonçant le bout du tunnel et par convaincre nombre d'entre nous qu'il valait mieux rebrousser chemin – vers les « Trente Glorieuses » du salariat triomphant (qui étaient aussi celles d'une destruction environnementale sans précédent), vers l'État-nation seul défenseur des politiques de solidarité sociale (renvoyant à la frontière tout ce qui touche de trop près à la misère du monde) ou vers des valeurs tribales censées assurer la supériorité de notre civilisation (la chrétienté, la famille hétérosexuelle, la République).

Les réflexions menées sur le destin de notre attention individuelle sont particulièrement révélatrices de la NOSTALGIE MÉLANCOLIQUE qui caractérise notre atmosphère intellectuelle : *la lucidité envers les dynamiques présentes assombrissant l'avenir conduit à prôner un retour à des formes de vie passées*. Les plus critiques et les plus clairvoyants d'entre nous décrivent les transformations socio-technologiques en cours presque uniquement en termes de menaces d'abrutissements et d'asservissements. Un survol rapide de quelques (bonnes) publications récentes permet de dégager trois grands courants d'analyse, qui peuvent bien entendu se conjuguer chez un même auteur ou à l'intérieur d'un même livre¹.

1. Il est bien entendu impossible de rendre compte des dizaines d'ouvrages et des milliers de pages web traitant des « plaies d'internet », des « secrets du *multi-tasking* », de « comment je me suis débranché » ou des « mille et un trucs pour se reconnecter avec soi-même ». Je me contenterai d'évoquer quelques livres symptomatiques des débats tenus durant la dernière décennie sur la question de l'attention individuelle. L'accent mis sur la forme-livre par les références proposées ici, ainsi qu'au fil de tout cet ouvrage, implique bien entendu déjà, en soi, un parti pris sur les questions discutées dans cette section.

Un premier domaine s'efforce d'analyser les PATHOLOGIES CAPITALISTES DE L'ATTENTION INDIVIDUELLE : *la pression structurelle vers la maximisation des profits financiers entraîne un épuisement tendanciel des ressources attentionnelles et intellectuelles des individus*. Franco Berardi a présenté de façon pénétrante, sous l'appellation de « sémiocapitalisme », le déséquilibre généré par l'écart entre la surabondance de biens sémiotiques mis à la disposition des individus et la pénurie de temps d'attention nécessaire à leur absorption intelligente. Il caractérise notre situation par la relation qu'entretiennent le cyberspace et le cybertemps :

Le *cyberspace* se compose de la productivité infinie de l'intelligence collective mise en réseaux. La puissance du General Intellect augmente considérablement lorsqu'un nombre énorme de points entrent en connexion dans un réseau télématique. En conséquence, l'info-production est capable de créer une offre infinie de biens mentaux et intellectuels. Mais si le cyberspace est conceptuellement infini, le cybertemps ne l'est pas du tout. [...] Le *cybertemps* est la capacité finie, organique, physique, d'élaborer l'information. Cette capacité est située dans notre esprit, et la temporalité de cette élaboration impose à notre esprit une certaine lenteur, de façon à pouvoir investir l'information d'une singularisation affective. Si le temps d'élaboration disparaît, l'esprit humain est forcé de suivre le rythme du réseau machinique, et cela entraîne une pathologie qui se manifeste sous forme de panique et de dépression à l'échelle individuelle, et d'une agressivité généralisée à l'échelle collective¹.

Même s'il prône le soulèvement politique et favorise l'émergence d'alternatives anti-capitalistes porteuses de l'idéal autonomiste, Franco Berardi constate surtout les multiples symptômes d'un « effondrement pathologique de notre organisme psychosocial », qui constitue la vérité première des innombrables crises se succédant à la surface de nos économies (récessions, crash

1. Franco Berardi, *Precarious Rhapsody : Semiocapitalism and the Pathologies of the Post-Alpha Generation*, Londres, Minor Composition, 2010, p. 44, 71.

boursiers, dettes des États) ainsi qu'aux tréfonds de nos subjectivités (consommation de Ritalin, Prozac ou Viagra, *burn-out* et dépressions, suicides et attentats-suicides¹).

Un deuxième type de discours met l'accent sur l'ÉROSION MACHINIQUE DE L'ATTENTION SOCIALISANTE induite par nos modes de vies intensément médiatisés : *la prolifération de machines de communication nous bombardant de messages urgents inhiberait notre capacité à être attentionné envers autrui et attentif envers nos propres désirs*. Lorsque Winifred Gallagher caractérise nos existences par la pratique du « *focus interruptus* » ou lorsqu'Edward Hallowell souligne que la vraie question n'est pas d'être suroccupé ou non, mais de l'être pour des choses que nous valorisons par nous-même², ils rejoignent la longue cohorte d'auteurs souscrivant à l'analyse développée dans le livre de Maggie Jackson :

La séduction d'univers virtuels alternatifs, l'attrait addictif des procédures multitâches envers les gens et les choses, notre allégeance quasiment religieuse à un état de déplacement constant : tout cela signale que nous vivons en pays de distraction, dans lequel nos anciennes conceptions de l'espace, du temps et du territoire ont été bouleversées. C'est pourquoi nous sommes de moins en moins capables de voir, d'entendre et de comprendre ce qui est pertinent et permanent ; c'est pourquoi tant d'entre nous trouvent de plus en plus difficile de garder la tête hors de l'eau et de mener quoi que ce soit à sa conclusion. Pire, l'affaiblissement de nos capacités d'attention progresse à une telle vitesse et concerne tant de domaines que cette érosion est en train d'atteindre un seuil critique. En tant que société, nous sommes sur le point de perdre notre capacité à nous

1. *Ibid.*, p. 82. Sur les tendances intrinsèquement suicidaires de l'« hypercapitalisme » contemporain, directement liées à son « hyperexploitation » du temps d'attention, cf. le petit ouvrage de Jean-Paul Galibert, *Suicide et sacrifice. Le mode de destruction hypercapitaliste*, Paris, Lignes, 2012.

2. Winifred Gallagher, *Rapt : Attention and the Focused Life*, New York (N. Y.), Penguin, 2009, p. 145-162 ; Edward M. Hallowell, *CrazyBusy : Overstretched, Overbooked and about to Snap! Strategies for Handling your Fast-Paced Life*, New York (N. Y.), Ballantine Books, 2006.

concentrer de façon profonde et soutenue. En bref, nous sommes en train de glisser vers un nouvel obscurantisme¹.

Cette thèse de l'érosion attentionnelle sous le coup des nouvelles technologies trouve sa forme la plus développée dans un troisième type de discours, qui précise la menace d'un obscurantisme imminent en annonçant le risque d'un BASCULEMENT DE RÉGIME MÉDIOLOGIQUE : *nos civilisations modernes et démocratiques seraient fondées sur la primauté d'une attention livresque favorisant la concentration, que serait en train de supplanter un nouveau régime de distraction numérique dominé par l'image et l'hyperlien*. Derrière l'érosion de l'attention présente que nous ne parvenons plus à nous accorder les uns aux autres, et plus dangereux qu'elle, il faudrait repérer un basculement civilisationnel (parfois dénoncé comme irréversible) qui agirait dans la façon même dont nos écrans numériques stimulent, activent et structurent notre capacité d'attention (et nos réseaux neuronaux).

C'est sans doute Nicholas Carr qui a articulé le plaidoyer le plus séduisant et le plus célèbre pour défendre une telle thèse, qu'il construit au point de convergence entre les schémas macro-historiques d'inspiration médiologique et les plus récentes découvertes sur la plasticité neuronale :

Il semble que, comme le prévoyait McLuhan, nous soyons arrivés à un tournant majeur de notre histoire intellectuelle et culturelle, à une transition entre deux modes de pensée très différents. Ce à quoi nous renonçons en échange des richesses du Net – et seul un esprit chagrin refuserait de les voir – s'appelle, selon Scott Karp, « notre bon vieux processus de pensée linéaire ». Calme, concentré, fermé aux distractions, l'esprit linéaire est marginalisé par un esprit d'un nouveau type qui aspire à recevoir et à diffuser par brefs à-coups une information décousue et souvent redondante – plus c'est rapide, mieux c'est. [...] De même que les neurones qui s'activent ensemble sont câblés ensemble [*fire together, wire together*], ceux qui ne s'activent pas ensemble ne sont pas câblés ensemble. En termes de temps, plus

1. Maggie Jackson, *Distracted, op. cit.*, p. 14.

nous parcourons des pages de la Toile, moins nous lisons de livres ; plus nous échangeons des messages de textes de plusieurs octets, moins nous composons de phrases et de paragraphes ; plus nous sautons de lien en lien, moins nous réfléchissons et méditons dans le calme ; de ce fait, les circuits qui desservent ces vieilles fonctions et ces activités intellectuelles désuètes s'affaiblissent et commencent à se démanteler¹.

Conformément à son sous-titre original, l'objet du livre de Nicholas Carr est bien de comprendre « comment internet est en train de changer la façon dont nous pensons, lisons et mobilisons notre mémoire ». Son argumentation est particulièrement dramatique du fait qu'il ne se contente pas de révéler la « bêtise » de notre comportement en ligne, mais qu'il décrit un abrutissement durable de notre espèce, physiologiquement reprogrammée de façon permanente par ses nouvelles pratiques numériques. C'est moins notre attention que notre *capacité* d'attention qui se trouve menacée par une machine de distraction nous condamnant à une superficialité sans remède. Les réflexions actuelles sur la nouvelle écologie capitalistico-numérique de l'attention individuelle sont donc bien sombres – entre érosion, obscurantisme et suicide.

Un cerveau littéraire en voie d'extinction ?

On peut parfaitement reconnaître la lucidité des analyses critiques évoquées à l'instant et garder néanmoins un certain scepticisme envers leur tonalité apocalyptique. À la suite de Marshall McLuhan, des penseurs comme Vilém Flusser, Félix Guattari ou Ivan Illich avaient déjà décrit, dès les années 1970, un basculement médiologique majeur en train de s'opérer, au terme duquel l'objet-livre et la forme-texte, ainsi que les pratiques culturelles et les régimes d'autorité qui les accompagnent, auraient probablement à se reconfigurer de façon très profonde, avec une montée en puissance des dispositifs interactifs, dont ils savaient anticiper les écueils en même temps qu'ils en faisaient

1. Nicholas Carr, *Internet rend-il bête ?*, op. cit., p. 29 et 172.

miroiter les mérites. Dans son dernier livre situé assez précisément au point de convergence des trois courants distingués ci-dessus, Jonathan Crary a parfaitement raison de relever que, contrairement à l'émancipation promise par la grâce de l'interactivité, les machines attentionnelles dont sont désormais bardés les consommateurs du « capitalisme terminal » sont encore plus aliénantes que la bonne vieille télévision sur laquelle s'était déchaînée la critique politique de nos aînés :

Ce qui était célébré comme de l'interactivité serait plus adéquatement décrit comme la mobilisation et l'habituation de l'individu pour accomplir un ensemble ouvert de tâches et de routines allant bien au-delà de ce qui était exigé de lui que ce soit dans les années 1950 ou 1960. [...] Les appareils prétendument « intelligents » sont moins présentés pour les avantages qu'ils offrent à l'individu que pour leur capacité à intégrer plus parfaitement leur utilisateur dans les routines 24/7. [...] En même temps que les opportunités de transactions électroniques deviennent omniprésentes, il n'y a plus de vestige de ce qui était autrefois une vie quotidienne située au-delà de l'intrusion par l'entreprise. Cette économie de l'attention dissout la séparation entre le personnel et le professionnel, le divertissement et l'information, pour tout soumettre à une fonctionnalité obligatoire de communication qui est inéluctablement 24/7, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. [...] Lorsque de nouveaux gadgets sont introduits (pour être toujours qualifiés de « révolutionnaires »), ils ne font que faciliter la perpétuation du même exercice banal de communication non-stop, d'isolation sociale et d'impuissance politique, bien davantage qu'ils ne représentent un point de basculement historiquement signifiant¹.

Le diagnostic est imparable. La lecture qui est donnée de notre moment historique dans l'évolution des dispositifs attentionnels est à la fois lucide et éclairante. On peut toutefois s'interroger sur la « forme d'attention » qui oriente ces réflexions sur l'attention,

1. Jonathan Crary, *24/7 : Late Capitalism and the Ends of Sleep*, New York (N. Y.), Verso, 2013, p. 40, 75-76 et 84 – une édition française est à paraître en 2014 aux éditions de La Découverte, sous le titre *Le Capitalisme à l'assaut du sommeil*.

au sens étymologique du terme (*ad-tendere*). *Vers quoi tendent-elles ?* – sinon vers le regret d'un bon vieux temps perdu : « ce qui était autrefois une vie quotidienne située au-delà de l'intrusion par l'entreprise », « notre bon vieux processus de pensée linéaire », « nos anciennes conceptions de l'espace, du temps et du territoire ». Là où Illich, Flusser ou Guattari inscrivaient la critique (radicale) du présent dans la perspective de nouvelles formes d'émancipation rendues possibles (et déjà engagées) par les développements numériques de notre intelligence collective, la dernière décennie semble se condamner à regretter un passé en voie de disparition.

Il paraît peu judicieux de laisser le privilège de l'espoir aux seuls illuminés du post-humanisme et autres entrepreneurs du web 3.0, qui promettent de voir nos surcharges attentionnelles se régler par la grâce miraculeuse des innovations technologiques – à l'image de Ray Kurzweil annonçant que nos messageries électroniques pourront bientôt communiquer directement entre elles, sans que nous n'ayons plus à perdre de temps à consulter nos courriels¹. Comment réinscrire une lecture réflexive de nos transformations attentionnelles dans un mouvement collectif d'espoir et d'émergence de nouveauté, sans perdre pour autant la lucidité des critiques adressées ci-dessus au capitalisme et à l'aliénation machinique ? Tel est sans doute le défi principal des discours réflexifs qu'on peut tenir aujourd'hui sur l'attention – défi qu'illustre le cas exemplaire du statut de *la lecture* dans les réflexions contemporaines.

Pour contraster la distraction que nous infligent les médias numériques avec la concentration que favorisait la culture du livre, telle qu'elle s'est mise en place depuis qu'on a commencé à lire en silence, Nicholas Carr rédige un bel éloge du « cerveau littéraire » :

Lire un livre était un acte de méditation ; il ne s'agissait pas de nettoyer l'esprit, mais de le combler, d'en renouveler le contenu.

1. Ray Kurzweil, *The Singularity Is Near : When Humans Transcend Biology*, New York (N. Y.), Penguin, 2005, p. 31.

Les lecteurs détournent leur attention du courant des stimuli passagers extérieurs pour la plonger plus profondément dans un courant intérieur de mots, d'idées et d'émotions. C'était – et c'est toujours – l'essence du processus mental unique qu'est la lecture profonde. C'est la technologie du livre qui a rendu possible dans l'histoire de notre psychologie cette « étrange anomalie ». Le cerveau du lecteur de livres était plus qu'un cerveau lettré. C'était un cerveau littéraire¹.

Les nombreux chevaliers servants de la cause littéraire, qui se battent aujourd'hui vaillamment contre la baisse des effectifs, des postes et des budgets dans leur discipline, ne pourront que se réjouir de voir l'un des nouveaux seigneurs du web retourner son armure et rejoindre leur combat. On verra que le type de lecture « profonde » ou « littéraire » décrit ici par Nicholas Carr est en effet essentiel à valoriser dans le cadre d'une écologie de l'attention.

Dans les réflexions que nous menons sur les évolutions de notre attention individuelle, l'orientation de nos analyses compte toutefois autant que leur objet. Dans la lignée des travaux de George Steiner, l'apologie des livres, des lettres et des humanités a le plus souvent pris une tonalité nostalgique, s'accrochant aux restes d'une expérience de lecture profonde en voie d'extinction, pour dénoncer la superficialité et les illusions dont serait victime notre nouvel esprit « post-littéraire ». Or cette orientation d'analyse est non seulement discutable du point de vue de nos connaissances historiques ; elle risque surtout d'avoir l'effet d'une prophétie autoréalisatrice. La citation extraite du livre de Nicholas Carr permet d'illustrer au mieux de quoi il en retourne.

Cette lecture profonde remontant au moment lointain où nos ancêtres ont commencé à « plonger profondément leur attention dans un courant intérieur de mots, d'idées et d'émotions », les historiens des pratiques culturelles nous montrent qu'elle ne constitue que *l'un* des différents modes de rapport à l'écrit et que notre « civilisation du livre » s'est en grande partie

1. Nicholas Carr, *Internet rend-il bête ?*, op. cit., p. 99-100. L'auteur reprend ici une distinction entre attention profonde et hyper-attention bien présentée par Katherine Hayles dans « Hyper and deep attention... », art. cité.

constituée sur un dépassement de cette absorption méditative. Le beau livre d'Ivan Illich sur Hugues de Saint-Victor montre avec brio comment ce que nous considérons depuis quelques siècles comme un « texte » a dû se détacher de son état originel d'immersion dans le flux d'une oraison qui caractérisait les écrits religieux jusqu'au XII^e siècle – état d'immersion dont on fait aujourd'hui le modèle de la lecture attentive¹. Il a été aussi important d'inventer des outils (découpage en paragraphes, insertion de titraillle, table des matières, références) permettant de « naviguer » dans le texte et entre les livres que de « se plonger » en eux. Même si ces deux mouvements sont perpendiculaires et donc incompatibles à chaque moment donné, ils sont en réalité complémentaires – et il serait saugrenu de prétendre que je ne suis pas un lecteur attentif parce que je perds le fil du propos en allant consulter une note de fin.

C'est pourtant sur la base d'un tel intégrisme, exclusif et monomaniacal, que reposent nombre des lamentations actuelles. Toute une autre série de publications récentes – malheureusement bien moins souvent citées dans les débats français – abordent ces mêmes questions à partir d'une orientation émancipée de tout déclinisme. Après avoir consacré un chapitre à déconstruire les présupposés des tests standardisés d'intelligence sur lesquels sont basées la plupart des études révélant la « baisse de niveau » prétendument observée chez les « natifs du numérique », Cathy Davidson retrace la façon dont les discours publics à propos d'internet et des jeux vidéo (auxquels jouent 97 % de cette génération) se sont dramatiquement retournés aux États-Unis à la suite de la tuerie de l'école de Columbine en 1999. Elle souligne que l'étude la plus large consacrée aux jeux vidéo (celle du Pew Research Center publiée en 2008) suggère que « l'absorption dans les jeux vidéo n'est nullement contradictoire avec la vie sociale, l'engagement civique, la concentration, l'attention, la connexion avec d'autres enfants ou la collaboration. Au contraire, il semble que la pra-

1. Cf. Ivan Illich, *Du lisible au visible*, op. cit., ainsi que Jack Goody, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minit, 1978, et Ann M. Blair, *Too Much to Know*, op. cit.

tique des jeux vidéo favorise ce type de comportements¹ ». Sa conclusion va à rebrousse-poil du discours nostalgique dominant :

Selon toutes les mesures statistiques disponibles, ces natifs du numérique se trouvent être la génération d'adolescents la plus heureuse, la plus saine, la plus sociale, la plus citoyenne, la mieux ajustée, la moins violente et la moins autodestructrice qu'on ait observée depuis l'instauration de larges enquêtes démographiques à la fin de la Seconde Guerre mondiale. [...] Si les enfants peinent à être attentifs à l'école, c'est peut-être moins dû au fait qu'ils souffrent de TDA, mais davantage causé par un décalage entre les besoins et les désirs des étudiants d'aujourd'hui et le type d'éducation qui leur est proposé, obsédé par des tests quantitatifs hérités de l'âge industriel antérieur à la Première Guerre mondiale. Les enfants sont-ils abrutis par la culture numérique, ou par notre insistance à mesurer la réussite ou l'échec à l'aune de tests axés sur des capacités de réponse de bas niveau et sans véritable pertinence ? Le problème vient-il des jeux vidéo ou, comme je le crois, de notre renoncement à promouvoir les nouvelles exigences de rigueur, de pertinence et de relationalité – sacrifiées à l'inertie de modes d'évaluation obsolètes, basés sur la mémorisation de faits qui n'ont que très peu à voir avec ce que les enfants lisent, écrivent et font réellement en ligne, ainsi qu'avec les compétences dont ils auront besoin sur leur lieu de travail² ?

Même si l'optimisme de Cathy Davidson mérite sans doute d'être autant tempéré que le déclinisme des auteurs qu'elle critique, son analyse apporte deux recadrages importants. D'une part, demandons-nous si le nouvel obscurantisme repéré dans l'évolution de nos attitudes attentionnelles ne vient pas de ce que – comme l'ivrogne cherchant ses clés sous le réverbère pour profiter de sa lumière, alors même qu'il les a perdues ailleurs – nous sommes incapables de tourner nos regards (et surtout nos appareils de mesure) vers les compétences nouvelles propres à l'âge numérique. D'autre part, comme on l'a vu plus haut, bon

1. Cathy N. Davidson, *Now You See It*, op. cit., p. 154.

2. *Ibid.*, p. 153-154.

nombre de nos angoisses reposent sur la prémisse très discutabile d'une alternative exclusive et d'une incompatibilité de nature entre l'hyper-attention numérique, emblématisée par les jeux vidéo, et l'attention profonde, identifiée à la lecture littéraire.

C'est pour dépasser cette alternative leurrante que Katherine Hayles appelle les disciplines relevant des humanités à pluraliser leur conception de la lecture. Oui, la pratique de l'explication de texte est un exercice central des études littéraires mais, non, celles-ci n'ont rien à gagner à se crispier exclusivement autour de ce seul exercice. Au lieu de se recroqueviller sur ce qui les définissait hier, elles feraient mieux de se redéployer dans un champ disciplinaire élargi, encore à constituer – les études de médias comparés (*comparative media studies*) :

Apprendre à interpréter des textes complexes en se livrant à une lecture rapprochée [*close reading*, du type de l'explication de texte] a longtemps été considéré comme la province spécialisée des humanités, dont les praticiens se sont honorés de pouvoir cultiver et transmettre les compétences propres. Avec l'arrivée des médias numériques, d'autres modes de lecture investissent une part croissante de ce qui constitue notre « littérature », avec l'hyper-lecture [*hyper-reading*] et l'analyse textuelle par algorithmes machiniques [*machine reading*]¹. Des études ont montré que l'hyper-lecture, fréquemment associée à la lecture sur le web, induit des modifications cognitives et morphologiques dans nos cerveaux. Les jeunes sont à la pointe de ces transformations, mais les stratégies pédagogiques n'ont généralement

1. L'Organisation de coopération et de développement économiques définit la *littérature* comme « l'aptitude à comprendre et à utiliser l'information écrite dans la vie courante, à la maison, au travail et dans la collectivité en vue d'atteindre des buts personnels et d'étendre ses connaissances et ses capacités » (OCDE, *La Littérature à l'ère de l'information*, 2000, p. x, disponible sur OECD.org). Katherine Hayles illustre l'hyper-lecture par les études montrant que nous survolons les pages web par un mouvement en forme de F : l'internaute tend à « lire les deux ou trois premières lignes du début à la fin, mais au fur et à mesure que ses yeux descendent dans l'écran, l'étendue horizontale de son regard se rétrécit, de façon à ce que, lorsqu'il arrive en bas de la page, ses yeux ne suivent plus qu'une ligne verticale alignée sur la marge de gauche » (N. Katherine Hayles, *How We Think : Digital Media and Contemporary Technogenesis*, Chicago (Ill.), The University of Chicago Press, 2012, p. 61).

pas encore évolué pour tirer parti de ces changements. Les étudiants écrivent et lisent des textes imprimés dans les salles de classe, ils consomment et créent de façon autonome des textes numériques sur leurs écrans (ordinateurs, iPhones, tablettes, etc.), mais il n'y a que très peu de transferts entre leurs activités de loisirs et celles de la classe. La perspective offerte par des études de médias comparés permettrait de proposer des cours et des maquettes pédagogiques capables de reconnaître ces trois modalités de lecture – lecture rapprochée, hyper-lecture et lecture machinique – et de préparer les étudiants à comprendre les limitations et les affordances de chacune d'elles¹.

On peut ainsi définir les ÉTUDES DE MÉDIAS COMPARÉS comme une reconfiguration des études littéraires qui s'attacheraient à « enseigner les littératies à travers une large palette de dispositifs médiatiques, à la fois imprimés et numériques, en se focalisant sur l'interprétation et l'analyse des formes [patterns], des significations et des contextes, en mobilisant des pratiques de lecture rapprochée, d'hyper-lecture et de lecture machinique² ». Il s'agirait donc d'étudier par quelles modalités, quelles propriétés et avec quels effets induits sur les attentions et les intelligences humaines nos différents dispositifs médiatiques structurent nos environnements.

Les études littéraires et les humanités méritent certes d'être défendues, mais cela ne les dispense aucunement de devoir se transformer, pour mieux faire face aux défis ainsi qu'aux espoirs émergés (si rapidement) du numérique. On a raison de se faire du souci pour leur statut institutionnel, mais ce n'est pas en prônant un retour vers le passé ou en s'agrippant à ce qui en reste qu'on fera le mieux avancer leur cause. À sa façon provocatrice, le livre de Pierre Bayard nous apprenant à parler des livres que l'on n'a pas lus participait du même mouvement de pluralisation promu ici par Katherine Hayles, en passant en revue

1. *Ibid.*, p. 11. Le terme d'*affordance* a été élaboré par James Gibson pour désigner ce qu'un objet ou un environnement offre comme prise à l'action humaine. La nouvelle traduction française traduit ce terme par celui d'*invite* (*L'Approche écologique de la perception visuelle*, *op. cit.*).

2. N. Katherine Hayles, *How We Think*, *op. cit.*, p. 79.

les multiples manières d'accommoder notre regard sur un livre, depuis très loin et de façon très superficielle (en entendre parler, survoler son titre et sa quatrième de couverture), jusqu'à l'étude rapprochée, approfondie, méditative et quasiment religieuse d'un récit ou d'un poème¹. Les humanités méritent de se doter d'une CONCEPTION PLURALISTE DE LA LECTURE, reconnaissant *la nature complémentaire (plutôt que rivale) de la lecture rapprochée, de l'hyper-lecture distante et de la lecture machinique.*

Ce que doit nous aider à développer une écologie de l'attention, c'est surtout une capacité à moduler nos focalisations, de façon à pouvoir alternativement, selon les moments et les besoins, tantôt nous absorber très profondément dans un livre, tantôt le regarder de très loin, au sein du paysage qu'il compose avec d'autres objets culturels. Valoriser uniquement l'immersion profonde cultivée par nos bons vieux livres, contre la navigation superficielle induite par internet, c'est nous pousser à devoir choisir entre boire et manger. On pourrait sans doute ne vivre que de soupe, ou ne tirer ses liquides que de pastèques, mais est-ce vraiment ainsi que l'on ramènera nos contemporains et nos descendants aux plaisirs de la table littéraire ?

Le livre, bien informé et subtil, de Nicholas Carr est mieux servi par son titre anglais (*The Shallows*) que par la question fracassante (reprise d'un article polémique) qui sert de titre à sa traduction française. Loin de prôner un retour au Moyen Âge, l'auteur réfléchit sur une tendance générale à la superficialité (*shallowness*) induite par les différentes « machines à distraction » dont nous entoure notre environnement numérisé. La véritable – et excellente – question qu'il pose n'est pas de savoir si internet nous rend bête, mais si nous saurons *aménager notre environnement de façon à y protéger des expériences de profondeur.* Sa réflexion nous conduit donc au cœur de ce qui doit bien être considéré comme une *écologie* de l'attention. En ce cœur, nous allons retrouver ce qu'il caractérise comme « un cerveau littéraire », mais élargi à toute une gamme – à la fois très vaste et très spécifique – d'expériences, que l'on peut qualifier plus largement d'« esthétiques ».

1. Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, op. cit.

Les laboratoires esthétiques

Réfléchir sur l'attention pose un problème apparemment insoluble, dont le nœud paralyse nos débats sociopolitiques les plus essentiels. Notre époque se plaint souvent – à juste titre – de crouler sous des procédures d'évaluation devenues à la fois envahissantes, chronophages au point d'être paralysantes, et mutilantes, parce que vouées à rater ce qu'elles visent à comptabiliser. Un argument classique des défenseurs des humanités consiste justement à souligner à quel point leurs disciplines sont condamnées d'avance, sitôt qu'on prétend les soumettre à une logique du chiffre, alors que leur « essence » les situerait du côté de l'inestimable. Malgré ses hypocrisies – les mêmes enseignants apologistes de l'inquantifiable n'hésitent guère à mettre des notes dûment chiffrées à leurs étudiants –, l'argument pointe vers un problème effectivement crucial, celui de l'ÉVALUATION VALORISANTE, que l'écologie de l'attention aide à identifier (comme on l'a fait dès le troisième chapitre) : si *prêter attention à quelque chose aide à lui reconnaître une valeur propre à justifier l'attention qu'on lui accordera ultérieurement, alors toutes nos procédures d'évaluation sont affectées d'un vice de forme, puisqu'elles contribuent à valoriser activement ce qu'elles ne prétendent qu'évaluer objectivement.*

Comme on a déjà eu l'occasion de le voir, ce vice de forme relevant d'un cercle incestueux n'est toutefois que l'envers d'une vertu. La force (*virtus*) de l'attention humaine consiste précisément à pouvoir découvrir des « valeurs » nouvelles : parmi les « millions de choses de l'ordre extérieur qui sont présentes à nos sens », elle repère certains objets ou phénomènes méritant d'être remarqués pour ce qu'ils peuvent apporter à notre bien-être. On a donc souvent raison de rejeter les évaluations en vigueur, parce que leurs procédures dissimulent des processus de valorisation qu'elles reproduisent et imposent de façon occulte. Mais ce rejet doit surtout nous conduire à questionner nos modes de valorisation – dont le plus général, clairement hégémonique même s'il n'a pas encore colonisé toutes les sphères de notre

vie sociale, est la VALORISATION CAPITALISTIQUE *mesurant la valeur d'un bien ou d'une activité à sa seule capacité à maximiser le profit d'un investisseur*. Derrière le rejet du classement des universités à l'aune de Shanghai, comme derrière le refus de certains licenciements ou comme derrière l'occupation de parcs publics, de Madrid à New York et à Istanbul, on voit monter une même conscience – encore confuse dans certains milieux, mais en voie de clarification accélérée – du caractère profondément nocif de cette hégémonie.

En tant que réflexion sur les processus de valorisation, l'écologie de l'attention est donc amenée à jouer un rôle central dans la dénonciation des illusions et des impostures qui, à travers certains modes d'évaluation, distordent gravement et tragiquement les valeurs que nous accordons (ou que nous devrions accorder) aux choses de l'ordre extérieur. Or ce que nous a fait toucher du doigt le cas particulier de l'attention littéraire valorisée par Nicholas Carr, c'est le rôle de LABORATOIRES DE VALORISATION que jouent nos expériences esthétiques en général : conformément à ce que Jacques Rancière caractérise comme une « reconfiguration du partage du sensible¹ », *l'immersion dans une expérience esthétique conduit à valoriser des sensations et des sentiments précédemment insoupçonnés, et/ou à modifier les valorisations qui leur sont associées*.

En s'efforçant de rendre compte de l'« écologie des études littéraires » et en prenant pour exemple privilégié le cas de la lecture de poésie, Jean-Marie Schaeffer a très bien caractérisé le rôle central que joue l'attention dans nos expériences esthétiques :

La relation esthétique est une conduite humaine dont l'enjeu central est l'attention (perceptive, langagière, etc.) elle-même, dans son déroulement : ce qui décide du caractère réussi ou raté d'une expérience esthétique, ce ne sont pas les caractéristiques de l'objet (réel ou représenté), mais la qualité satisfaisante ou non du processus attentionnel que nous investissons dans cet objet. [...] La dynamique par défaut de l'acte de compréhension verbale se fonde

1. Jacques Rancière, *Le Partage du sensible*, Paris, La fabrique, 2000.

sur un principe d'économie : il s'agit de comprendre le plus rapidement possible, en dépensant le moins d'énergie attentionnelle. [...] En revanche, dans le cadre de la relation esthétique, comme c'est l'attention elle-même, et donc ici la lecture comme acte, qui est le but de la conduite, celle-ci n'obéit plus au principe d'économie, mais maximalise au contraire l'investissement attentionnel¹.

Ce que fait apparaître une approche « écologique » de nos laboratoires esthétiques, c'est qu'ils constituent un lieu de suspension des lois de l'économie (cognitive) : approcher ces situations en termes d'« économie de l'attention », c'est donc risquer d'écraser ce qui fait leur spécificité. Jean-Marie Schaeffer montre plus précisément que le style attentionnel appelé par la poésie en particulier, mais aussi par les expériences esthétiques en général, repose sur un « retard de catégorisation » :

l'allongement du traitement du signal linguistique, du fait de la maximalisation de l'investissement attentionnel, ne produit pas seulement une surcharge attentionnelle, il produit aussi un retard de catégorisation, c'est-à-dire un retard dans l'activité de synthèse herméneutique (on accepte de ne pas comprendre « tout de suite »). Et cette catégorisation retardée est toujours vécue comme une dissonance, puisqu'elle contrecarre le principe d'économie qui recherche la consonance cognitive. La capacité d'un individu à accorder une attention soutenue à la matérialité sonore d'un texte est donc proportionnelle à sa capacité à supporter les situations de catégorisation retardée².

Le terme de « laboratoire » s'avère ici particulièrement approprié, dans la mesure où il fait converger trois types d'attitude que l'on tend à considérer comme incompatibles entre eux,

1. Jean-Marie Schaeffer, *Petite écologie des études littéraires : pourquoi et comment étudier la littérature*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2011, p. 112-113.

2. *Ibid.*, p. 114. Jean-Marie Schaeffer et Agnès Levitte ont par ailleurs lancé un programme de recherche très prometteur sur « L'expérience esthétique : objets et contextes, styles attentionnels et attractivité ? » dont on trouve un descriptif sur RICA.univ-paris1.fr.

mais qui caractérisent de fait la sphère artistique, depuis les installations de galeries d'avant-garde jusqu'au film à grand spectacle, en passant par le concert de rock ou la danse hip-hop. Même si leurs méthodes ne sont pas « scientifiques » au sens habituel du terme, nos expériences esthétiques participent d'une attitude d'*expérimentation* (collective) qui correspond bien à notre imaginaire du laboratoire : un espace temporairement isolé du monde quotidien devient un lieu d'investigation, où nous testons certaines limites de ce qui peut se faire, se percevoir, se ressentir, se découvrir, se penser, se justifier. Plus précisément, la modernité artistique nous a appris à faire de notre rencontre avec l'œuvre l'occasion d'une « épreuve » (celle de la dissonance cognitive) : même si l'on ne cherche pas à en mesurer les effets selon une graduation quantitative, cette rencontre a valeur de « test » pour rendre compte de ce que l'artiste peut effectuer et de ce que le spectateur peut éprouver.

Nos expériences esthétiques tiennent également du laboratoire, au sens étymologique du terme, en ce qu'elles sont le lieu d'un *travail*. Du côté du « créateur » – qu'on ferait mieux de considérer avec Étienne Souriau comme un « instaurateur¹ » –, même l'art de l'improvisation ou celui de l'objet trouvé, qui ouvrent une place importante à la sérendipité, reposent sur une sédimentation d'efforts nécessaires à faire advenir des rencontres ou des trouvailles intéressantes. La participation du lecteur, de l'auditeur ou du spectateur tient aussi du « labeur » en ce que nos expériences esthétiques constituent toutes, chacune à sa manière, un certain défi lancé à nos capacités d'attention (celui de notre tolérance envers les retards de catégorisation) : nous sommes invités à travailler sur nous-mêmes pour élever notre sensibilité, nos sentiments, notre compréhension à la hauteur du programme que l'œuvre nous propose. Dans leur dimension de recherche et de travail, ces laboratoires esthétiques que sont les livres, les salles de spectacles ou de cinéma sont bien des lieux de vérification et de retraitement de valeurs : ils élaborent une double épreuve à laquelle se soumettent en parallèle l'œuvre

1. Étienne Souriau, *Des différents modes d'existence* (1943), Paris, PUF, 2009.

(va-t-elle « tenir », en apportant quelque chose qui sustente l'attention qu'on lui aura accordée ?) et le récepteur (saura-t-il jouir et tirer profit de l'occasion qui lui est proposée ?). L'expérience n'est concluante que si l'œuvre et l'attention qu'elle sollicite ont chacune réussi à prouver leur valeur – indépendante et pourtant conjointe.

Enfin, dès lors que nos expériences esthétiques se situent au-delà ou en deçà du principe d'économie – dans le suspens d'un retard de catégorisation où les urgences de l'action laissent brièvement place à l'inconnu de la contemplation –, un troisième type d'attitude nécessaire à la constitution du laboratoire esthétique apparaît comme intimement lié à cette activité inactive qu'est la *prière* (si l'on veut bien lire un « lab-oratoire » comme le lieu d'un labeur orienté par une oraison). En soulignant la dimension « méditative » de la lecture profonde ou littéraire, en la faisant émerger de la tradition religieuse médiévale, en lui donnant pour fonction de « combler l'esprit » et d'en « renouveler le contenu », Nicholas Carr marquait déjà en quoi nos expériences esthétiques tiennent toujours de « l'oraison » (dont elles sont sans doute issues historiquement). Prendre le risque de cette épreuve qu'est l'œuvre – qu'on l'instaure comme artiste ou qu'on s'y expose comme spectatrice – ne va jamais sans prier pour que la rencontre, improbable et aléatoire, ait bien lieu. On va au spectacle ou on ouvre un livre animé par l'espoir de se connecter momentanément avec quelque chose de plus grand que soi, à l'occasion d'une communion proprement mystique, capable de nous initier à une forme plus élevée d'existence.

Le regard du Troisième Oiseau

C'est peut-être en hommage à cette dimension d'oraison inhérente aux expérimentations de nos laboratoires esthétiques qu'un collectif international – dont les origines exactes et l'extension réelle restent assez mystérieuses – se réunit de façon perlée à la surface de notre planète pour développer des exercices attentionnels sous les auspices d'un énigmatique Order of the Third Bird.

Ses adeptes se donnent pour double mission complémentaire de cultiver activement leurs capacités attentionnelles et de nourrir de leur contemplation active une œuvre leur paraissant souffrir d'un manque d'attention. Leurs rituels consistent à se réunir devant un tableau resté enfoui depuis plusieurs décennies au fond des caves d'un musée ou à se placer devant une singularité architecturale que les passants pressés ignorent dans leur course quotidienne, ou encore à se rassembler autour d'un objet trouvé témoignant d'une pratique dont on a perdu la trace ou la justification. En agissant comme des « infirmiers de l'attention », ils consacrent alors généreusement à cet ouvrage humain différentes modalités précisément consignées d'attention soutenue, sur des durées pouvant aller de trente minutes à vingt-quatre heures. On peut parler dans ce cas de PERFORMANCE ATTENTIONNELLE dans la mesure où, loin d'être conçue comme un phénomène d'après-coup restant extérieur à des œuvres supposées exister de façon autonome, la réception relève ici de *la mise en scène d'une attention conjointe co-présentielle à l'œuvre, attention qui se voit elle-même érigée en action artistique.*

Les adeptes ont élaboré, au fil des années, une large palette (toujours à compléter) de règles précises et ritualisées leur permettant de composer, pour chaque performance particulière, un certain PROTOCOLE ATTENTIONNEL CONJOINT : ils expérimentent ainsi le fait que *notre attention esthétique est structurée par des temporalités, des phases, des attitudes, des modes de focalisation et de distanciation pouvant faire l'objet d'exercices partagés.* Cinq ou six adeptes peuvent décider de se tenir alignés devant un tableau pendant deux heures, en scandant cette période en quatre phases préalablement différenciées.

De tels exercices relèvent bien entendu de l'attention conjointe, d'une part, en ce que c'est la convergence évolutive et synchronisée de leur regard qui fait la substance de la performance attentionnelle et, d'autre part, en ce que ces pratiques ne manquent pas d'avoir des effets sur des personnes originellement extérieures au rituel. Lorsqu'elles se déroulent non dans les réserves d'un musée mais dans l'une de ses salles d'exposition, les visiteurs ne peuvent manquer d'être frappés par ces alignements d'Oiseaux

étonnamment immobiles et parfaitement silencieux. L'intensité et la ritualisation de leur attention soutenue attirent puissamment l'attention des passants qui, à leur tour, observent l'œuvre avec une curiosité tout à fait exceptionnelle dans le régime muséal contemporain, où des bus de touristes ne sont déversés que pour s'incliner (ici aussi très rituellement) devant une demi-douzaine d'œuvres phares, en survolant au pas de course tout le reste de la collection. Même si telle n'est probablement pas leur ambition première, les adeptes de l'Ordre du Troisième Oiseau illustrent la possibilité d'un ACTIVISME ATTENTIONNEL consistant à *faire démonstration ostensible de son attention conjointe de façon à attirer l'attention collective sur un objet injustement négligé.*

The Order of the Third Bird is currently engaged in a silent practice of Sustained Attention to Made Things. You are welcome to stand with members of the Order and join in giving your generous attention to the work.



The ORDER of the THIRD BIRD

For inquiries & information, the Order may be contacted through thirdbird.org or at orderofthethirdbird@gmail.com.

Figure 14. Affiche d'une pratique d'attention soutenue de l'Ordre du Troisième Oiseau

Reste toutefois à mieux comprendre en quoi les laboratoires du Troisième Oiseau constituent une « pratique » ou un « travail » proprement attentionnels. Tout un pan de la pensée esthétique-politique du xx^e siècle n'a-t-il pas fait de « l'activité » de regarder

le contraire même de l'activité, de la pratique et du travail (productif ou révolutionnaire) ? C'est la « nouvelle philosophie des nouveaux médias » de Mark Hansen qui peut nous aider à préciser ce que Jacques Rancière a bien esquissé dans son désormais célèbre essai sur le *Spectateur émancipé* :

L'émancipation commence quand on remet en question l'opposition entre regarder et agir, [...] quand on comprend que regarder est aussi une action qui confirme ou transforme cette distribution des positions. Le spectateur aussi agit, comme l'élève ou le savant. Il observe, il sélectionne, il compare, il interprète. Il lie ce qu'il voit à bien d'autres choses qu'il a vues sur d'autres scènes, en d'autres sortes de lieux¹.

Comment rendre compte de cette « action » propre au regard, que les Oiseaux pratiquent et exercent au cours de leurs performances attentionnelles ? Dans le cadre d'un débat avec le « déterminisme technologique » dont est fréquemment accusée la pensée des médias élaborée par Friedrich Kittler², Mark Hansen met l'accent sur le rôle que joue notre corps dans le traitement des images, selon la problématique de la « corporéisation » (*embodiment*) déjà évoquée avec Richard Shusterman et Katherine Hayles. Là où de nombreux théoriciens du numérique raisonnent en termes d'information, il souligne que cette information ne reçoit un sens (*meaning*) qu'en fonction du travail opéré par un corps attentif. Observer, sélectionner, comparer, interpréter, pour reprendre les termes de Jacques Rancière, voilà qui relève indissociablement du *filtrage* et de la *création*. Les images ne sont jamais simplement « reçues », telles qu'en elles-mêmes un émetteur ou une technologie les aurait déjà fixées pour l'éternité : elles ne prennent sens – un sens toujours un peu différent – que dans les opérations de retraitement exécutées par un récepteur (toujours différemment) attentif. Ce que

1. Jacques Rancière, *Le Spectateur émancipé*, Paris, La fabrique, 2008, p. 19.

2. Cf., par exemple, Friedrich Kittler, *Optische Medien*, Berlin, Merve, 2002. Cet ouvrage est en voie de traduction française.

les Oiseaux cérémonialisent, ce sont des protocoles réfléchis (ralentis, approfondis) élaborant ces opérations communes pour les porter à une plus haute puissance.

Loin de se contenter de sélectionner des *images* préexistantes, le corps opère en filtrant directement de l'*information*, et en *créant* des images à travers ce processus. En corrélation avec l'avènement de la digitalisation, le corps se trouve encapacité [*empowerment*] en ce qu'il déploie sa propre singularité constitutive (affection et mémoire), non pour filtrer un univers d'images préconstituées, mais pour *encadrer* [*to enframe*] quelque chose (de l'information digitale) qui est originellement informe. Plus important encore, cet acte « originaire » d'encadrement de l'information doit être considéré comme la source de tous les cadres techniques (même si ceux-ci apparaissent comme préexistants), dans la mesure où ces cadres techniques sont élaborés pour rendre l'information perceptible par le corps, c'est-à-dire pour donner à l'information la forme d'une image¹.

En alignant quelques paires d'yeux devant une œuvre négligée, les exercices *low tech* pratiqués par les Oiseaux constituent un laboratoire dans lequel peuvent s'observer et s'expérimenter avec la plus grande finesse des processus qui « travaillent » en réalité toutes les images qui nous affectent. Comme on le répète depuis le début de cet ouvrage, l'attention fonctionne comme un opérateur de sélection. Toutefois, comme nous aide à le préciser Mark Hansen, l'attention ne sélectionne pas entre des images toutes faites, mais entre des informations qui ne se constituent en images que par son opération propre – opération qui transforme l'information en signification, grâce à un travail de cadrage (encadrement, décadrage, recadrage).

Les pratiques ancestrales d'exercices attentionnels – relevant de multiples traditions d'« exercices spirituels » – deviennent l'objet de nouveaux enjeux avec l'avènement du numérique. On répète souvent, avec raison, que l'image numérique (faite de pixels

1. Mark B. N. Hansen, *New Philosophy for New Media*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2004, p. 11.

sur nos écrans) diffère ontologiquement de l'image analogique (illustrée par la photographie argentique) en ce que la seconde imposait au récepteur un bloc de caractéristiques fixées dans la matière, alors que la première permet à chacun d'en moduler indépendamment les différents paramètres (taille, cadre, intensité des couleurs, voire composition interne par usage du logiciel Photoshop)¹. Loin de devoir fatalement conduire à une aliénation exacerbée de notre regard, la DÉSTABILISATION DE L'IMAGE permise par nos appareils numériques *ne fait qu'extérioriser le travail actif et créatif de recadrage qui constitue de tout temps la fonction propre de l'attention humaine*. Mark Hansen propose ainsi de définir l'« image numérique » caractéristique de notre époque comme le processus de transformation de l'information en signification opéré par un corps attentif : « l'image ne peut plus être réduite au seul niveau de son apparence de surface, mais doit être étendue de façon à inclure tout le processus de traitement par lequel de l'information est rendue perceptible à travers une expérience corporée² ».

Nous mesurons mieux les enjeux des protocoles attentionnels développés par l'Ordre du Troisième Oiseau. En offrant à une œuvre négligée plusieurs heures d'attention soutenue, structurée en plusieurs phases opérant chacune un recadrage attentionnel particulier, les adeptes travaillent à une RE-STABILISATION DE L'IMAGE, devenue indispensable au sein de nos cultures numériques : dans un environnement où tout se voit incessamment recadré selon des pertinences hétérogènes, souvent contradictoires et toujours précipitées, le regard du Troisième Oiseau se met ainsi en position d'*expérimenter de façon réfléchie avec les processus de traitement qui stabilisent de l'information en image signifiante*. Les adeptes se comportent non seulement en infirmiers de l'attention pour les œuvres oubliées auxquelles ils consacrent leurs cérémonies, mais également en aides-soignants

1. Cf. à ce propos William J. Mitchell, *The Reconfigured Eye : Visual Truth in the Post-Photographic Era*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1992.

2. Mark B. N. Hansen, *New Philosophy for New Media*, op. cit., p. 10 – cf. aussi p. 70-85.

de notre attention elle-même, en mal chronique de stabilité au sein de notre univers d'images numériques.

Les laboratoires esthétiques apparaissent ainsi comme des lieux d'exercice et d'expérimentation d'un travail à la fois mystérieusement initiatique et parfaitement commun, par lequel notre attention élabore des éléments d'information pour les constituer en perceptions, en images, en significations. Ces laboratoires convient notre attention à réfléchir sur les objets auxquels elle se consacre, ainsi que sur les valorisations auxquelles elle participe. Une écologie de l'attention devra donc s'y intéresser d'une façon centrale. On présente souvent « les arts » comme des réalités « secondaires » de notre vie sociale, des « divertissements » relevant d'un « luxe » qu'on sacrifie (à regret mais en première ligne) aux dieux sans merci de l'austérité – de façon à préserver l'essentiel (entendons : « l'économie ») en attendant la sortie de crise et le bout du tunnel. Les pratiques artistiques et les dispositifs culturels destinés à diffuser leurs jouissances mystiques au sein de nos populations doivent au contraire être considérés comme étant au cœur des cœurs de notre vie sociale : c'est par leur entremise que se reconduisent, s'altèrent, s'adaptent et se révolutionnent les processus de valorisation dont dépendent non seulement l'ensemble de nos activités économiques, mais la constitution même de nos vies.

Sortir du laboratoire

À ceux qui remettraient en doute – non sans raison – que le destin du capitalisme, de l'industrie pétrolière ou de la production de microprocesseurs se joue dans les processus de valorisation bricolés dans ces laboratoires ultra-minoritaires que sont les galeries d'art, les salles de cinéma indépendant ou les concerts de free-jazz, il convient de donner deux réponses provisionnelles qui ne sont qu'apparemment en contradiction entre elles.

D'une part, les expériences esthétiques dont on parle ici peuvent s'observer non seulement dans les lieux traditionnels de la « haute culture », dans les repères élitistes de l'avant-garde

et dans les dispositifs culturels appelant le public à une participation « ascétique » (exigeante, difficile et donc rare) – mais aussi, sous une forme plus ou moins diluée, au sein de l'offre culturelle *mainstream* qui attire des millions de spectateurs dans ses salles multiplex et devant ses petits écrans. Rares sont les séries télévisées ou les films bollywoodiens qui ne comportent pas une fugace occasion de suspension esthétique, au recoin d'un retournement imprévu du scénario, d'un dialogue soudainement inspiré, d'une trouvaille musicale ou d'un raccord inattendu. Aussi normés et abrutissants qu'ils puissent paraître, les produits des industries culturelles véhiculent eux aussi, dans les plus grands publics, des traces d'expériences esthétiques passées – dont les formes relèvent peut-être du déjà-vu pour les *aficionados*, mais dont les effets n'en sont pas moins réels sur les spectateurs moins avertis. Il faut donc compter avec des processus de DIFFUSION PAR DILUTION : *ce qui dilue la radicalité des expérimentations esthétiques permet à ces dernières de s'infiltrer (à moyen terme) dans les plus larges couches des populations, généralisant ainsi le retraitement des valeurs qui s'opère de façon concentrée et minoritaire dans les expériences ascétiques.*

En deçà même des moments d'expérimentation esthétique qui sortent des laboratoires pour s'infiltrer ici ou là dans les produits de la culture commerciale, Steven Johnson a essayé de montrer que l'évolution des séries télévisées américaines au cours du dernier demi-siècle tend à proposer aux spectateurs des exercices mentaux de plus en plus complexes. À l'en croire, il convient de regarder au-delà du *contenu* explicite des spectacles de divertissement (violents, stéréotypés, « immoraux »), pour tenter de mesurer les types d'*opérations intellectuelles* qu'ils exigent de leurs récepteurs dès lors que ceux-ci cherchent à suivre le développement de la narration ou la caractérisation des personnages. Il faut analyser les *mass media* comme fournissant « des sortes de gymnastiques cognitives, plutôt que des leçons de vie ». On s'aperçoit alors que « les formes les plus méprisées de distraction de masse (jeux vidéo, séries télévisées violentes, sitcoms pour adolescents) s'avèrent malgré tout fournir de quoi

nourrir l'esprit»¹. Suivre des séries très populaires comme *Seinfeld*, *Urgences* ou *The West Wing* exige des opérations mentales bien plus complexes que ce n'était le cas dans les séries des années 1960.

Pendant des décennies, nous sommes partis du principe que la culture de masse subit un constant déclin vers le plus bas dénominateur commun, en présumant que « les masses » demandaient des plaisirs simples et idiots, et que les grands consortiums médiatiques s'appliquaient à leur donner ce qu'elles demandaient. Mais, en réalité, c'est tout le contraire qui se passe : la culture populaire devient intellectuellement plus, et non moins, exigeante².

Malgré les fragilités de la démonstration entreprise par Steven Johnson, son intuition mérite d'être prise au sérieux. Certes, les valeurs ostensiblement affichées dans les divertissements majoritaires ont largement de quoi nourrir les critiques les plus acerbes des industries culturelles. Mais le plus important, dans ce domaine, tient peut-être moins à ce qui se voit qu'à la façon dont notre attention est mobilisée pour faire sens de ce qui se donne à voir. Et de ce point de vue, il n'est pas irraisonnable d'espérer que l'infiltration lente mais progressive des expérimentations esthétiques dans les produits culturels de masse entraîne une élévation de la complexité des procédures cognitives induites chez les spectateurs. Suivre une fiction relève d'un labeur attentionnel aux dimensions multiples³, et l'on aurait sans doute tort d'exclure le divertissement de masse des laboratoires où se retraitent constamment nos valorisations à venir.

D'autre part, toutefois, cette dynamique d'adaptation constante des valeurs par leur diffusion dans les industries culturelles

1. Steven Johnson, *Everything Bad Is Good for You*, op. cit., p. 9 et 14.

2. *Ibid.*, p. 9.

3. Pour une présentation synthétique et précise des opérations cognitives impliquées chez le consommateur de fiction, cf. la thèse de Thomas Mondémé, *Fiction et usages cognitifs de la fictionnalité : Kepler, Cyrano, Fontenelle*, dirigée par Jean-Charles Darmon et soutenue en février 2014 à l'Université de Versailles – à paraître prochainement sous forme de livre.

mainstream repose sur la protection d'espaces privilégiés d'expérimentation esthétique. Une écologie de l'attention doit donc comprendre et défendre activement les conditions environnementales nécessaires à ce que puissent se développer des pratiques artistiques et des expériences esthétiques abritées des pressions à la rentabilité limitant étroitement ce qui passe par les circuits commerciaux. Les laboratoires esthétiques sont à concevoir comme des VACUOLES permettant de *suspendre temporairement les exigences de l'attention communicationnelle, de façon à pouvoir concentrer durablement sa pleine attention sur un objet culturel privilégié.*

On repère aujourd'hui facilement l'entrée dans une vacuole de ce type par le fait qu'on vous y rappelle d'éteindre votre téléphone portable. Les salles de lecture¹, de classe, de cinéma², de concert, de danse ou de théâtre³ sont sans doute, avec les églises, les derniers lieux sacrés où le vampirisme attentionnel de la communication respecte encore les valeurs supérieures d'une certaine communion mystique – que viendrait troubler de façon sacrilège la sonnerie d'un téléphone. Comme le cercle tracé sur le sol au sein duquel le shaman peut recevoir l'inspiration divine, comme le laboratoire où l'on n'entre qu'avec une blouse blanche et des gants, de même le cube blanc de la galerie d'art, la boîte noire de la projection cinématographique ou de

1. Sur le laboratoire esthétique que constitue l'expérience de la lecture littéraire, cf. Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011.

2. Pour le cas particulier du cinéma, Gabriele Pedullà a bien montré comment la progressive instauration d'un espace d'obscurité totale, de respect silencieux, d'isolation individuelle et de coupure du reste du monde communicant, durant la première moitié du XX^e siècle, avait été une condition de possibilité d'un certain type d'expérience cinématographique (ascétique) développé à l'époque de la Nouvelle Vague, exploré dans le cadre des dispositifs « art et essai » et menacé par les régimes attentionnels régissant notre monde contemporain. Cf. Gabriele Pedullà, *In piena luce. I nuovi spettatori e il sistema delle arti*, Milan, Bompiani, 2008.

3. Sur le spectacle vivant, cf. Jacques Rancière, *Le Spectateur émancipé*, op. cit., et Olivier Neveux, *Politiques du spectateur. Les enjeux du théâtre politique aujourd'hui*, Paris, La Découverte, 2013, ainsi que, pour un recul historique, Martial Poirson, « "Multitude en rumeur" : des suffrages du public aux assises du spectateur », *Dix-huitième siècle*, n° 41, 2009, p. 223-248, et *Spectacle et économie à l'âge classique (XVII-XVIII siècles)*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

la performance théâtrale constituent-ils des espaces paratopiques instaurant un écosystème attentionnel régi par ses lois propres, investi de propriétés magiques, ouvrant sur une perspective d'élévation dont le plus proche équivalent anthropologique est bien celui de l'initiation mystique.

Une stratégie parfaitement inverse à la constitution de vacuoles esthétisantes peut toutefois également contribuer à aiguïser et aviver notre attention réflexive. Avec quelques complices rassemblés autour des éditions Questions théoriques, le poète et théoricien Christophe Hanna élabore une illustration depuis bientôt deux décennies, au titre d'une « poésie action directe » et d'une pensée des « dispositifs ». Au lieu de chercher à suspendre les pressions communicationnelles pour se retirer au sein d'une vacuole protégée par son isolation temporaire, il prône des formes d'INTERVENTIONS DISPOSITALES visant à *s'implanter dans les flux de communication, pour tenter d'en opérer le court-circuitage de l'intérieur*. Comme la publicité ou le *storytelling* politique, la poésie en action directe tente d'injecter des *spin*, des *buzz*, des mèmes ou des virus à l'intérieur des modes de circulation habituels de l'information ou de l'art. Ainsi Christophe Hanna publie-t-il, sous l'avatar de La Rédaction, des « documents poétiques » sur les décapitations d'otages par Abou Moussab al-Zarqaoui, sur une star éphémère de la télé-réalité, ou sur les traces mémorielles laissées par la prise d'otages dans une école maternelle de Neuilly qui, en 1993, avait donné à son maire, Nicolas Sarkozy, l'occasion d'apparaître en homme providentiel¹. Dans tous les cas, il s'agit d'être en prise directe sur notre attention médiatique – l'ouvrage consacré au fait divers de Neuilly paraissant en pleine campagne présidentielle de 2012.

1. Cf. respectivement La Rédaction, *Nos visages-flash ultime*, Marseille, Al Dante, 2007 ; *Valérie par Valérie*, op. cit. ; *Les Berthier. Portraits statistiques*, Paris, Questions théoriques, 2012. Pour les ouvrages théoriques, cf. Christophe Hanna, *Poésie action directe*, Marseille, Al Dante, 2002 ; *Nos dispositifs poétiques*, Paris, Questions théoriques, 2010 ; ainsi que Olivier Quintyn, *Dispositifs/Dislocations*, Marseille, Al Dante, 2007 ; Franck Leibovici, *Des documents poétiques*, Marseille, Al Dante, 2007 ; Dominiq Jenyrey, *Théorie du fictionnaire*, Paris, Questions théoriques, 2011.

D'avantage qu'à des « œuvres » à contempler dans une stase mystique, on a affaire à des « dispositifs » qui sortent du laboratoire pour tenter d'occuper le terrain premier de nos conflits sociaux : la médiasphère. Non pas toutefois pour pénétrer discrètement au sein de la culture *mainstream*, comme le laissait entrevoir Steven Johnson, mais pour y implanter des sources de blocages, de crashes et de bifurcations soudaines. Cela participe certes d'une longue tradition de l'art moderne cherchant à échapper aux ghettos des musées et des scènes de spectacle pour investir directement l'espace social en y reconfigurant des « situations ». Les interventions dispositales relèvent toutefois explicitement d'une attention « réfléchie » au sens optique du terme, qui inclut une emprise d'immédiateté davantage qu'un recul réflexif : notre attention collective se regarde dans le miroir, sans pouvoir se décoller de sa propre image, quoique en sachant qu'elle n'y contemple qu'un travestissement de sa vérité. On peut en trouver le pendant symétrique dans le travail récent de l'artiste russe Arseniy Zhilyaev, qui fait mine d'exposer et de vénérer des œuvres de Vladimir Poutine, en érigeant celui-ci au statut de plus grand artiste performeur de notre époque, tant le Président russe arrive à « faire événement », à « causer des disruptions » et à « impacter le réel » grâce à la scénarisation performantielle et performative de sa personne publique¹.

Ce n'est probablement pas l'intervention dispositale de La Rédaction qui a causé la défaite de Nicolas Sarkozy à l'élection présidentielle de 2012. C'est toutefois bien sur la base de ses performances scénarisées, et de leur saillance au sein de la médiasphère russe et mondiale, que Vladimir Poutine est parvenu à se faire réélire si souvent au Kremlin. Le travail de Christophe Hanna partage avec celui d'Arseniy Zhilyaev un même geste paradoxal d'adhésion attentionnelle entraînant un rejet par trop grande proximité : tous deux nous conduisent à être à la fois conscients d'une fiction scénarisante et immédiatement en prise avec une réalité en train de se faire. Ce vers quoi tend

1. Arseniy Zhilyaev, *M. I. R. : New Paths to the Objects*, Paris, Kadist Art Foundation, 2014.

(*ad-tendere*) notre attention réfléchie relève de ce que la narratologie a appelé une *métalepse*, désignant par là l'écrasement de deux niveaux narratifs supposés être distincts et imperméables – comme lorsque le personnage fictif de Don Quichotte rencontre la personne réelle de son auteur Cervantès¹. Pour mieux comprendre la nature d'un tel court-circuit métaleptique, il convient de préciser la structure sur laquelle se fonde l'attention réfléchie mise en œuvre dans nos expériences esthétiques.

Voir (par) l'attention d'autrui

Au niveau de l'attention individuelle, musées, cinémas, narrations romanesques, salles de classe et de spectacle se caractérisent par une même structure d'EMBRAYAGE MÉTA-ATTENTIONNEL : *l'attention du spectateur s'y trouve branchée sur l'expérience attentionnelle d'une autre perception du monde, plus ou moins fortement subjective, à travers laquelle est revisitée une certaine réalité*. Quatre caractéristiques définissent ce type de dispositifs (*figure 15*).

Premièrement, il y a une *dénivellation* entre deux attentions (ou davantage), dont l'une (celle du spectateur) pénètre de haut à l'intérieur de l'autre (celle du narrateur, du peintre, de la cinéaste, du metteur en scène, d'un personnage).

Deuxièmement, cette dénivellation entraîne la possibilité d'une *objectivation* de notre expérience attentionnelle. Les termes que Bernard Stiegler reprend de la phénoménologie husserlienne peuvent nous aider à préciser la nature de cette objectivation : ces dispositifs d'embrayage permettent à nos « rétentions primaires » (nos perceptions) et « secondaires » (nos souvenirs) de s'extérioriser, de se matérialiser, de se stabiliser et de se partager sous la forme de « rétentions tertiaires », à savoir des objets médiatiques comme des romans, des poèmes, des films, des vidéos, des CD et des fichiers mp3.

1. Sur la métalepse, cf. l'ouvrage dirigé par John Pier et Jean-Marie Schaeffer, *Métalepses. Entorses au pacte de la représentation*, Paris, Éditions de l'ÉHESS, 2005.

DÉNIVELLATION

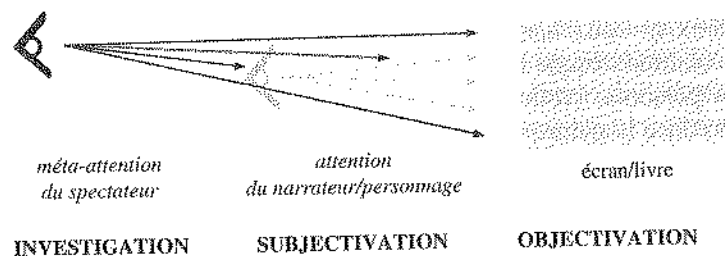


Figure 15. L'embrayage méta-attentionnel

Troisièmement, l'attention sur laquelle se branche ma perception relève toujours d'une certaine *subjectivation*, même si chaque dispositif se caractérise par un degré et une modalité de subjectivation qui lui sont propres. Même un film expérimental comme *La Région centrale* de Michael Snow (1971), où la caméra est placée sur un mécanisme de rotation horizontale et verticale (à $360^\circ \times 360^\circ$) balayant pendant trois heures un paysage désertique – même un tel mécanisme objectiviste relève d'un certain projet subjectif de tentative de réduction maximale du filtrage exercé par une subjectivité humaine sur notre donné perceptif. L'embrayage méta-attentionnel a justement pour vertu principale de nous aider à questionner les limites, présupposés, points aveugles et autres angles morts de notre subjectivité : en reconditionnant les effets de focalisation, de décadage et de recadrage à travers lesquels nous percevons la réalité, les dispositifs narratifs et esthétiques nous conduisent à reconsidérer et à réajuster les paramètres de notre subjectivation.

Enfin, quatrièmement, quoique branchée directement sur l'attention d'une autre subjectivité extérieure à moi, mon attention conserve une certaine marge d'*investigation* au sein de ce type de dispositif : à l'intérieur du travail de mise en scène, en mots, en sons et en images réalisé par les créateurs, c'est-à-dire à l'intérieur du flux attentionnel sur lequel je branche mon attention, je peux focaliser celle-ci plutôt sur tel acteur, tel thème, tel instrument, telle couleur, telle forme que telle autre. La

marge de manœuvre accordée à notre liberté d'investigation par chaque dispositif méta-attentionnel particulier varie bien entendu grandement – et c'est sans doute l'un des critères permettant de les différencier, de les catégoriser et de leur reconnaître des valeurs inégales. Un film d'action hollywoodien typique, saturé de poursuites en voiture, de hurlements, d'explosions et de mitraillages incessants, partage avec les bons vieux cours magistraux, que les élèves devaient recopier mot pour mot, la même caractéristique de ne laisser pratiquement aucune place à la liberté d'investigation d'une attention vouée à rester presque totalement « réceptrice ».

Nos expériences pédagogiques et esthétiques relèvent donc de deux modalités très diverses de conjonction attentionnelle. D'une part, mon attention se conjoint à celle des autres spectateurs, des autres auditeurs, voire des autres lecteurs, pour partager nos rires, surprises, applaudissements et désormais clics (« j'aime », « j'aime pas »). Hormis le cas de la lecture d'un roman sur une île déserte, il s'agit toujours d'expériences inscrites dans une collectivité, même dans le cas du livre et de la littérature, comme le rappelait judicieusement un article récent de François Cusset¹.

En même temps, d'autre part, le visionnement d'un film, l'écoute d'une musique ou la lecture d'un texte sont toujours des aventures profondément personnelles – *individuanes* davantage encore qu'individuelles. De par la liberté d'investigation dont bénéficie notre attention au sein du flux attentionnel sur lequel nous avons embrayé nos sens, chaque lectrice, auditrice, spectatrice trace son exploration singulière de l'œuvre, contribuant à la double individuation parallèle de l'œuvre et des subjectivités qui s'élaborent à travers elle. C'est bien sur une autre subjectivité que nous branche l'embrayage méta-attentionnel – fût-elle minimale comme celle de *La Région centrale*, fût-elle collective comme celle d'une troupe d'improvisation théâtrale –, mais sur une subjectivité *objectivée* sous la forme d'une rétention tertiaire. Ce à

1. François Cusset, « Ce que lire veut dire », *La Revue des Livres*, mars-avril 2013, p. 11-16.

quoi nous sommes conjoints, ce n'est pas à l'auteur, à la cinéaste, à l'actrice ou au peintre, mais à l'œuvre elle-même, en tant que son attention objectivée constitue un vecteur de subjectivation.

Nous sommes bien ici dans le domaine de l'attention *réflexive* ; chaque fois que j'ouvre un livre, écoute un cours ou démarre une vidéo, mon attention prend pour objet l'attention de quelqu'un d'autre, dans laquelle je pénètre pour ré-envisager le monde d'un point de vue étranger, tout en gardant la liberté de me promener à mon aise à l'intérieur de cette attention objectivée. L'embrayage méta-attentionnel, en faisant porter notre attention sur une autre attention, ouvre un espace dont la structure réflexive nous aide à réfléchir sur ce qui conditionne notre attention.

Cette structure réflexive des dispositifs méta-attentionnels explique que les lecteurs, auditeurs, spectateurs y soient appelés à un va-et-vient constant entre deux niveaux mutuellement exclusifs, mais complémentaires. L'aventure méta-attentionnelle repose en effet sur une OSCILLATION ENTRE IMMERSION ET CRITIQUE, qui nous invite à *nous absorber dans l'attention représentée (et dans l'univers où elle nous plonge), tout en nous faisant garder un pied dans la situation réelle d'où nous considérons cette attention (figure 16)*. Je partage la surprise et l'angoisse du protagoniste lorsqu'une figure monstrueuse surgit du noir, et pourtant je sais que je suis au cinéma et que je ne risque rien. Cette double conscience en dénivelé, qui me fait vivre à la fois dans le territoire et sur la carte qui le représente, constituait jusqu'à présent la marque de fabrique des expériences esthétiques vécues dans le cadre rassurant des théâtres ou des livres. Si ces vacuoles demandent aujourd'hui à être réévaluées et protégées avec davantage de soin, c'est aussi parce que cette double attention simultanément immergée et surplombante est en train de se généraliser à notre expérience même de la réalité – effaçant les limites qui séparaient « les spectacles » de « la vie ». C'est bien sur ce tourniquet vertigineux que reposent les métalepses évoquées plus haut à propos de Christophe Hanna et d'Arseniy Zhilyaev.

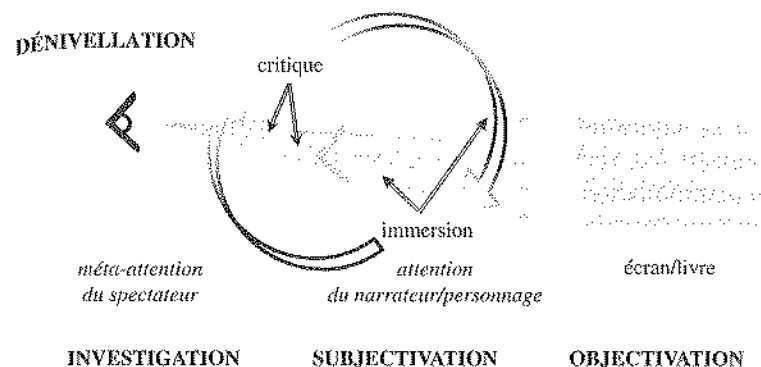


Figure 16. L'oscillation entre immersion et critique

Les analyses de Guy Debord, Jean Baudrillard ou Paul Virilio ont explicité l'IMPRÉGNATION SIMULACRALE de l'attention humaine, que nos agencements sociaux et nos gadgets technologiques manifestent aujourd'hui de façon incontournable. C'est devenu une banalité de dire que *toutes nos perceptions du monde sont informées par les représentations qui en circulent autour de nous et à travers nous*¹. Au fur et à mesure que nos dispositifs médiatiques sont devenus plus nombreux, plus performants et plus ubiquitaires, nous avons appris à regarder les territoires en fonction des cartes que nous en avons emmagasinées dans la tête. Lorsque Google nous propose aujourd'hui des lunettes nous permettant de superposer en direct – en temps et lieu réel – toute l'information du web sur les réalités que nous avons sous les yeux, cette imprégnation simulacrale de la carte sur (ou plutôt *dans*) le territoire ne fait qu'extérioriser par un dispositif technique ce qui régissait déjà largement le fonctionnement interne de notre appréhension culturelle de la réalité.

1. À la suite des intuitions de Walter Benjamin, c'est la thèse dont plusieurs théoriciens italiens ont tiré des conséquences fines et éclairantes – par exemple Antonio Scurati, *La letteratura dell'inesperienza. Scrivere romanzi al tempo della televisione*, Milan, Bompiani, 2006 ; Arturo Mazzarella, *Politiche dell'irrealità. Scritture e visioni tra Gomorra e Abu Ghraib*, Turin, Bollati Boringhieri, 2011 ; et Daniele Giglioli, *Senza trauma. Scrittura dell'estremo e narrativa del nuovo millennio*, Macerata, Quodlibet, 2011.

Or, même si les effets d'une telle extériorisation technologique sont appelés à être considérables et difficiles à anticiper, on constate dès à présent une accommodation de notre attention sur la nature intrinsèquement imprégnée de notre attention. En bravant les risques de l'oxymore, on pourrait qualifier cette accommodation d'« instinctivement réflexive » : il est devenu évident pour de larges couches des jeunes générations que tout ce que nous regardons est toujours-déjà médiatisé par des simulacres résultant d'intérêts croisés. Si ces générations paraissent être d'une déconcertante naïveté à l'occasion de telle ou telle enquête, on peut gager que c'est souvent parce que les questions posées ne les invitaient pas à répéter une évidence tellement prévalente qu'elle va sans dire : pas besoin de réfléchir (bien loin) pour savoir que je ne vois que (à travers) des simulacres. Lorsque je voyage, c'est à la suite d'images publicitaires, et c'est pour en faire des images à poster sur Facebook. Ma conscience réflexive de la prégnance des images n'a pas besoin d'un moment d'épiphanie autocritique : elle habite le cœur de tout ce que je vis¹.

Ce que nous aident à voir les lunettes projectives de Google, c'est que cette double conscience instinctivement réflexive relève moins de l'écrasement de la carte sur le territoire (et de la confusion mentale) que du *décollement* entre les deux. À en juger par leurs formes actuelles encore très primitives², les lunettes de ce type, en nous indiquant qu'il y a une station-service ou une pizzeria cachées derrière le coin de la rue, nous permettent d'osciller plus rapidement entre l'information médiatisée et le donné perceptif immédiat, tout en nous donnant une expérience sensorielle de leur séparation : mon œil doit focaliser sur l'une ou l'autre. Comme dans l'immersion narrative, nous gardons

1. Cf. sur ce point le bel article de Daniele Giglioli, « Trois cercles : critique et théorie entre crise et espoir », *La Revue des Livres*, n° 6, juillet 2012.

2. Pour une admirable et surprenante histoire des lunettes (antérieures aux derniers développements actuels), cf. Arnaud Maillet, *Prothèses lunatiques. Les lunettes, de la science aux fantasmes*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007. Pour une réflexion sur les Google Glass, cf. Franco Berardi, « Attention et expérience à l'âge du neurototalitarisme », in Yves Citton (dir.), *L'Économie de l'attention*, op. cit., p. 147-160.

simultanément un pied dehors et un pied dedans – tout en avançant de front sur les deux niveaux à la fois.

L'attention interprétative

Cette attention dénivelée, décalée, à double focale, inéluctablement immersive et instinctivement réflexive, nous met en réalité dans une position qui n'a rien de nouveau, mais qui caractérise l'intelligence humaine depuis ses origines. C'est la position propre à l'INTERPRÉTATION RÉFLÉCHIE, qu'on peut revisiter ici en la considérant comme *un régime attentionnel fondé sur une oscillation entre ajustement immersif et critique réflexive*. Dès lors qu'une connaissance se sait être une « interprétation », elle inclut une dimension (autocritique) qui la décolle de la simple certitude associée à l'évidence sensible : que j'observe des traces d'animal sur la neige ou le comportement d'un humain en société, en présentant mon analyse comme une « interprétation », je reconnais en elle une part de subjectivité, de faillibilité, de relativité, qui nous pousse tous (moi y compris) à garder une certaine distance critique envers elle. Mais, dès lors qu'une connaissance se veut être une interprétation, elle doit également s'efforcer de s'ajuster à un donné préexistant, dans lequel elle s'astreint à se plonger aussi profondément que possible : elle porte toujours sur quelque chose de déjà-donné (une trace, un geste, un texte, une partition), envers quoi elle revendique une certaine conformité, ce qui lui permet légitimement de se revendiquer d'une certaine réalité objective.

Quoique apparemment contradictoires dans leurs mouvements, l'ajustement immersif et la critique réflexive vont de pair : c'est en me plongeant patiemment dans les détails et les nuances de l'objet interprété que mon attention s'efforce de répondre par avance aux reproches qu'on adressera à sa subjectivité. C'est sa dynamique (auto)critique qui donne l'impulsion de sa dynamique d'approfondissement. On reconnaît ici les termes renversés de la rengaine qui reproche aux « jeunes générations » leur usage prétendument distrait et a-critique d'internet. Le web met à notre

disposition des millions d'informations que nous devons apprendre à *interpréter*. Ce qui se profile derrière les dénonciations de la machine à distraction que serait internet, de l'extinction de la « lecture profonde » et du « cerveau littéraire », ce sont deux questions qui doivent plutôt nous faire songer à réformer nos vieilles institutions qu'à culpabiliser les plus jeunes d'entre nous.

Les discours déclinistes se complaisent à adresser deux reproches contradictoires aux natifs du numérique. D'un côté, « les jeunes » seraient complètement dépourvus d'esprit critique, gobant naïvement toutes les âneries postées sur internet ; d'un autre côté, ils seraient des sauvages incivils et rebelles à toute forme d'autorité. Demandons-nous plutôt s'ils ne manifestent pas une *autre* forme d'esprit critique, qui dérange d'autant plus leurs aînés qu'elle en met à nu les naïvetés et les hypocrisies. De quoi nous plaignons-nous, nous autres professeurs et intellectuels, lorsque nous nous lamentons des déficits attentionnels caractérisant nos divers publics ? Qu'ils n'écoutent pas en assez grand nombre ni avec assez de dévotion les paroles d'or qui sortent de nos bouches et de nos plumes ? Et si, comme le suggéraient plus haut Robert Caron et Cathy Davidson, c'était aussi (un peu) parce que ce que nous disons n'est (peut-être) finalement pas aussi brillant ni aussi passionnant que nous voulons l'imaginer ? Outre le narcissisme bien naturel dont s'affecte tout auteur – et plus généralement tout locuteur –, les plaintes qui, depuis plusieurs siècles, portent sur la pléthore de livres publiés manquent rarement de révéler des conflits de pouvoir, à l'occasion desquels des détenteurs traditionnels d'autorité se trouvent menacés par des nouveaux venus.

Et si nos efforts de démocratisation – aussi universellement célébrés dans les principes que décriés dans leurs conséquences effectives – en arrivaient à faire entrevoir un monde où tout le monde pourrait prétendre à *devenir auteur* ? Faudrait-il nous en lamenter, parce que chacun(e) étant occupé(e) à écrire ses articles, ses blogs, ses essais et ses romans, plus personne n'aurait le temps de lire autrui ? Ou faudrait-il nous en réjouir, dans la mesure où nous serions parvenus à réduire drastiquement les inégalités d'accès à cette « économie scripturaire » dont Michel de Certeau faisait l'un des lieux centraux du pouvoir en régime

de modernité¹ ? Il nous faudrait alors apprendre à envisager avec bienveillance une République des Lettres d'autant plus accomplie qu'elle se trouverait dépourvue de lecteurs²... Plus sérieusement, une bonne écologie de l'attention nous invite surtout à repenser les institutions de publication et les protocoles éditoriaux régissant la distribution des fonctions d'autorité³.

En même temps qu'il nous faut envisager que les natifs du numérique font peut-être un bon usage de leur esprit critique en accordant leur attention à autre chose qu'à nos paroles en mal d'autorité, il est toujours bon de répéter que cet esprit critique ne sort pas tout armé de la simple consultation d'internet. Il a besoin d'être équipé, et la seconde question que pose la prétendue inattention des natifs du numérique est donc de savoir comment développer au mieux notre littératie critique et nos capacités interprétatives⁴. Et pour faire face à cette tâche, si le bon vieux temps n'a pas à être regretté, il comporte en revanche des enseignements dont nous pouvons grandement profiter.

Voilà au moins deux mille cinq cents ans que notre culture réfléchit aux pratiques d'interprétation textuelle qu'elle a mises en place au cours de son évolution, depuis les commentaires d'Homère, la rhétorique judiciaire des Romains, l'exégèse chrétienne du Moyen Âge, la Cabale, l'érudition des Humanistes, la critique rationaliste de l'âge classique, jusqu'à l'émergence plus récente de la philologie, de l'histoire littéraire, du structuralisme ou de la déconstruction – sans mentionner bien entendu toutes les traditions extra-européennes qui, sur le texte du Coran ou de la sagesse aphoristique orientale, ont développé des herméneutiques largement aussi riches et subtiles que les nôtres. Non moins que des réservoirs de savoirs, en passe d'être absorbés par

1. Michel de Certeau, « L'économie scripturaire », in *L'Invention du quotidien*, t. 1, *Les Arts de faire* (1980), Paris, Gallimard, 1990, p. 195-224.

2. C'est le scénario que j'ai tenté d'envisager dans « Rethinking "impact" : between the attention economy and the readerless Republic of Letters », *SubStance*, n° 130, vol. 42-1, 2013, p. 69-81.

3. Cf. sur ce point l'ouvrage collectif dirigé par Olivier Bomsel (dir.), *Protocoles éditoriaux. Qu'est-ce que publier ?*, Paris, Armand Colin, 2013.

4. Pour quelques propositions encore bien trop générales, je renvoie à mon ouvrage *L'Avenir des humanités*, *op. cit.*

internet, les cultures du monde sont surtout à considérer comme des réceptacles et des illustrations de pratiques interprétatives, souvent convergentes entre elles, mais toutes dotées de leur nuancier et de leurs outils propres.

Or ces cultures de l'interprétation *ne peuvent pas* être digitalisées et accessibles en un clic par la magie de Google. On peut tenter de les décrire, de les comprendre, de les expliquer, voire d'en formaliser certains mécanismes – mais, puisqu'elles relèvent de compétences pratiques et non seulement d'information, de savoir-*faire* (sens) et non seulement de savoir-*où-trouver-la-bonne-réponse*, c'est à chaque individu qu'il appartient de se les incorporer, par habitude, répétition, essais et erreurs, à force d'exercices, de mémorisations et d'affinements progressifs. En désignant comme tâche première des institutions d'éducation, au quatrième chapitre, de donner aux étudiants et aux enseignants l'occasion de « chercher ensemble », on prescrivait en réalité l'apprentissage de la pratique interprétative. Et c'est précisément la *pratique réfléchie de l'interprétation* qui réunit sous une même mission ce que font artistes et spectatrices dans les laboratoires esthétiques, et ce que font étudiants et enseignantes dans les salles de classe : interpréter (ensemble), en réfléchissant aux multiples façons dont nous pouvons interpréter, parce que c'est de nos capacités à interpréter notre présent et notre passé que dépend le destin de nos sociétés futures.

On peut proposer, pour terminer ce chapitre, de situer la forme singulière d'attention requise par le travail interprétatif sur le tableau des quatre régimes attentionnels décrits par Dominique Boullier. Que fait-on donc en « expliquant un texte », au terme (provisoire) d'une tradition qui réunit dans le temps quelques poignées de scholiastes grecs, quelques centaines de scolastiques médiévaux, quelques milliers d'écoliers humanistes et, désormais, des millions d'adolescents auxquels on inflige de tels exercices scolaires, dans nos pays où 80 % de la population obtient un baccalauréat ? Lorsque cela se passe au mieux, à l'inspiration des Hugues de Saint-Victor, Michel de Montaigne, Pierre Bayle et Jean Starobinski, on s'efforce de conjuguer d'une façon très particulière les quatre régimes attentionnels évoqués au chapitre premier.

1. Tout part d'une avance de confiance caractéristique du régime de « fidélisation » : sur la foi d'un nom d'auteur canonique, d'un conseil d'ami ou d'un exercice scolaire, on fait le pari qu'en passant quelques heures à étudier un texte profane comme s'il s'agissait d'un écrit sacré (investi d'une autorité plus qu'humaine) on en tirera effectivement un plus haut sens, capable de nous exalter au-dessus de nous-même.

2. L'attention qu'on lui accorde est alors caractéristique du régime d'« immersion » : on se plonge dans le texte en partant du principe qu'il relève d'un univers radicalement étranger, dont chaque mot doit être questionné, où nulle évidence ne s'impose *a priori*, où tout doit être reconstruit avec des yeux neufs, comme si l'on avait atterri sur une planète insoupçonnée.

3. Les deux autres régimes apparaissent dès lors comme des menaces, auxquelles on est nécessairement exposé, mais qu'on s'efforce de repousser aussi loin et aussi longtemps que possible. On ne peut jamais neutraliser complètement le régime d'« alerte » : une alarme incendie ou l'accident d'un proche peut toujours faire éclater la vacuole où l'on s'était réfugié ; on s'efforce même, en quelque sorte, de se mettre dans un état d'alerte auto-motivé, de façon à affiner sa sensibilité aux indices textuels discrets, qui peuvent receler des perspectives interprétatives insoupçonnées. Mais, dans l'ensemble, moins on est distrait par les tensions et sollicitations du régime d'alerte, mieux on interprète.

4. De même pour la « projection » : bien entendu, tout ce qu'on finira par trouver dans le texte résulte bien des questions qu'on aura projetées sur lui ; on ne sort pas si facilement du cercle herméneutique : de ses partis pris, de ses pertinences habituelles, de ses intérêts engoncés ; on ne sort jamais de soi-même – sauf justement dans les expériences mystiques de possession et de transe, qui constituent l'horizon sous lequel s'inscrivent ici ensemble l'interprétation littéraire et l'expérience esthétique. Tout le défi consiste justement à repousser le plus loin possible l'inévitable projection de notre subjectivité sur l'altérité du texte et, en ce sens, le régime de projection comme celui d'alerte constituent bien les antagonistes auxquels on ne concède que ce qu'on ne peut refuser.

En situant *les arts de l'interprétation* en bas à droite dans la

BOUSSOLE DES RÉGIMES ATTENTIONNELS proposée par Dominique Boullier, on voit du coup apparaître trois autres possibilités combinatoires qui nous aident à cartographier sommairement la dimension esthétique de l'attention individuante (figure 17). En bas à gauche, le type d'attention réclamé par l'art classique paraît se déployer entre la fidélisation garantie par une institution d'autorité (une académie, une école, un style, un auteur) et la projection de règles immuables, que l'on s'attendra à retrouver confortablement établies où qu'on aille. En haut à droite, l'art moderne s'efforce au contraire de nous maintenir dans un état d'alerte permanent, menaçant toutes les conventions établies, et dans un état d'immersion, où nous ne savons pas à quel saint nous vouer, ni à quel critère nous raccrocher. Enfin, en haut à gauche, à l'opposé polaire des arts de l'interprétation, le type d'attention appelé et nourri par les *mass media* repose sur l'association entre, d'une part, un état d'alerte permanent qui nous bombarde d'urgences, de scandales et de distractions incessantes et, d'autre part, une standardisation projective qui nous permet de retrouver chaque soir les mêmes commentateurs, la même idéologie feutrée, les mêmes ritournelles et la météo en fin de journal, quelles que soient les calamités dont on aura frémi durant la demi-heure précédente.

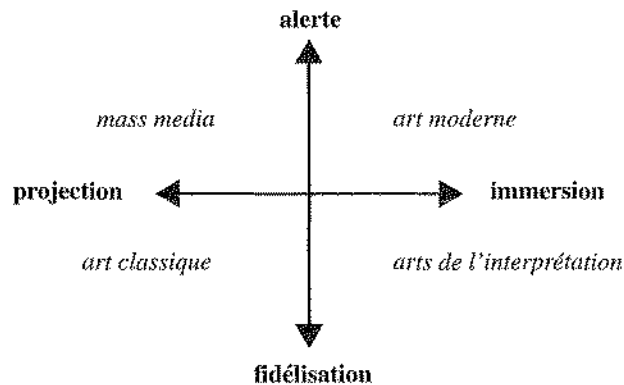


Figure 17. La boussole des régimes attentionnels

En faisant des arts de l'interprétation, illustrés par une certaine pratique des études littéraires, l'antidote au régime de distraction alarmiste et de projection standardisée par lequel nos *mass media* anesthésient nos sensibilités et nos intelligences, on espère contribuer à revaloriser leur statut, à la lumière d'une écologie de l'attention soucieuse de nos individuations personnelles et de notre destin collectif. Après avoir mis en garde contre toute tentative de retour vers le passé – les études littéraires et les arts de l'interprétation, loin d'être à situer derrière nous, restent plus que jamais à inventer –, il convient pour terminer de neutraliser par avance les conséquences « dirigistes » qu'on pourrait tirer des propos qui précèdent. On l'aura compris, il ne s'agit nullement, pour « désaliéner les masses », de les arracher à leur somnolence télévisée et de les soumettre de force à un régime d'amphétamines interprétatives.

Il faut garder en mémoire la belle formule par laquelle William James ouvrait la troisième partie de cet ouvrage : mon expérience se compose de « ce à quoi j'accepte de me rendre attentif [*what I agree to attend to*] ». Il convient d'en tirer à la fois une affirmation de liberté et un IMPÉRATIF D'AGRÉMENT : dès lors que, comme on l'a vu, « l'attention ne tient pas en place¹ » et qu'on ne l'obtient que de ceux qui veulent bien accepter de la prêter, *un environnement attentionnel n'est défendable que s'il est désirable, et il n'est désirable que si on sait le rendre attrayant*. Tel est le défi de toute pédagogie et de toute esthétique : n'est véritablement utile que ce qu'on aura su rendre agréable ou exaltant. Simone Weil l'a bien vu, « l'intelligence ne peut être menée que par le désir² ». Il n'y a pas d'alternative à susciter l'agrément – même si les plus hauts plaisirs passent souvent par une ascèse qui peut le différer considérablement, comme l'illustrent les stratégies propres à l'art moderne. Savoir

1. Jean-Pierre Lachaux, *Le Cerveau attentif*, op. cit., p. 229.

2. Simone Weil, « Réflexions sur le bon usage des études scolaires en vue de l'amour de Dieu » (1942), in *Œuvres complètes*, t. 4, *Écrits de Marseille*, vol. 1, 1940-1942, édité par André A. Devaux et Florence de Lussy, Paris, Gallimard, 2008, p. 259.

faire briller par avance les plaisirs différés et les perspectives d'exaltation auxquelles ils peuvent nous conduire : voilà ce que doivent apprendre les défenseurs des laboratoires esthétiques et des arts de l'interprétation – plutôt qu'à se lamenter sur la distraction des élèves ou la superficialité des internautes.

Car l'attention individuante est le premier ainsi que le dernier ressort de ce qu'on appelle « liberté ». En même temps qu'elle s'attache à comprendre les facteurs environnementaux qui conditionnent l'orientation de nos attentions individuelles, l'écologie de l'attention ne peut envisager que des sujets *agrément* de se rendre attentifs à ceci plutôt qu'à cela. Ce sont les enjeux et les puissances de cette liberté que va évoquer la conclusion de cet essai.

Conclusion

Vers une écologie de l'attention

Au lieu de se demander *à quoi* nous devrions faire attention, on peut aussi essayer de comprendre *ce que* nous pourrions faire *de* notre attention. En deçà de la métaphore économique qui traverse le vocabulaire de l'attention (« prêter » attention, « investir » son attention, *to pay attention*), le français a en effet la particularité d'inscrire l'attention dans la perspective d'un certain type de *faire* – qui reste *a priori* assez mystérieux et paraît relever de l'intraduisible. L'expression se situe dans l'ordre de l'activité intransitive et du processus (de l'allemand *tun* et de l'anglais *to do*), plutôt que dans celui de la fabrication (*machen, to make*). Ce « faire » semble pourtant donner lieu à une certaine production de soi, dont Simone Weil exprime bien la vertu : « jamais, en aucun cas, aucun effort d'attention véritable n'est perdu ; [...] toutes les fois qu'un être humain accomplit un effort d'attention avec le seul désir de devenir plus apte à saisir la vérité, il acquiert cette aptitude plus grande, même si son effort n'a produit aucun fruit visible¹ ».

« Prêter » attention à quelque chose ou à quelqu'un s'entend toujours dans la visée d'une certaine finalité extérieure – gagner quelque chose, éviter un danger, aider autrui. L'attention qu'on « prête » est un moyen qui se dissout dans la fin qui lui est assignée – et l'on a perdu son temps et son effort si, malgré l'attention prêtée, les retours escomptés ne sont pas au rendez-vous. « Faire » attention suggère au contraire l'exercice d'une

1. Simone Weil, « Réflexions sur le bon usage des études scolaires... », art. cité, p. 257.

activité qui constitue sa propre fin (comme faire du sport ou faire de la musique). L'effort d'attention porte son fruit en lui-même : dans l'augmentation de notre aptitude à faire attention – qui apparaît dès lors comme un bien en soi.

Que faisons-nous donc en faisant attention ? De quel type d'économie élargie s'agit-il, où l'effort gagne même s'il ne produit aucun fruit visible ? Comment faire attention ensemble sans se condamner ni à la paranoïa d'un ennemi commun ni à l'univocité de regards alignés ? Et surtout, en quoi l'économie alternative esquissée par un tel « faire » mérite-t-elle d'être pensée dans le cadre d'une certaine écologie ? C'est ce que vont tenter d'éclaircir ces pages conclusives.

Individuations

Comme le sport, comme la musique, l'effort attentionnel vaut d'abord pour ses effets d'individuation. Ce qu'il produit de plus important, c'est non seulement la *possibilité* de poursuivre l'individuation de notre être (en nous aidant à esquiver les dangers de destruction extérieure), mais c'est surtout la *réalisation concrète* de cette individuation. Pour reprendre le vocabulaire que Bernard Stiegler emprunte à la tradition heideggerienne, l'attention nous permet non seulement d'assurer notre « subsistance » en évitant la mort, ainsi que notre « existence » en faisant émerger à travers nous une certaine forme de vie inédite et unique ; mais elle nous permet surtout d'acquérir une plus grande « consistance » au sein des relations qui se trament en nous. Loin de nous aider seulement à persévérer dans l'être, elle nous permet de devenir nous-mêmes.

Ces distinctions apparemment abstraites, voire abscones, ont des conséquences très pratiques. C'est l'inversion de priorité entre la subsistance et la consistance qui caractérise l'aveuglement sécuritaire de notre régime attentionnel dominant. La honte de Guantanamo Bay ou du *Patriot Act* aux États-Unis, comme de la chape de peur maintenue en France par les plans Vigipirate, par les mises en garde contre les pickpockets, les Roms et la

mendicité, ainsi que par toute la rhétorique empoisonnée du « terrorisme » – tout cela ne protège (apparemment) notre subsistance qu'en nous empêchant de devenir autre chose que des zombies soumis et terrifiés. Le régime de l'attention sécuritaire illustre tragiquement ce que nous pouvons « nous faire » de plus funeste, en faisant attention à certaines choses (certains dangers de mort hypertrophiés, au plus grand profit de quelques intérêts politiques et commerciaux) plutôt qu'à d'autres (des possibilités de vie meilleure partageables à l'échelle de la planète).

Nous devenons ensemble les individus que nous sommes en fonction des frayages où se stabilise notre attention. Or ces frayages prennent du temps : ils impliquent un moment d'attente, que compressent avec une impatience croissante les modes de communication qui nous sont imposés depuis deux siècles par l'intensification de la modernité. L'une des principales critiques qui méritent d'être adressées à nos régimes sociopolitiques actuels est précisément de ne pas nous accorder *le temps de l'attente*, qui est le temps de formation de l'attention. C'est ce que souligne à juste titre Bernard Stiegler :

L'attention est quelque chose qui se forme, lentement, à travers un système de soin complexe, qui va des premiers gestes que la mère consacre au nourrisson jusqu'aux formes les plus élaborées de la sublimation, en passant par tout ce qui constitue le surmoi. Je peux capter l'attention d'un animal et créer des réflexes conditionnés qui ressemblent à des attentes, comme Pavlov avec son chien – mais ce ne sont pas des attentes : ce sont des comportements réflexes et automatiques, c'est-à-dire tout le contraire d'une attente, laquelle suppose une attention, précisément. [...] L'attente n'est pas un réflexe, et l'attention est quelque chose qui se forme : produire de l'attention chez un être psychique, c'est forcément participer à l'individuation psychique *et* collective, et donc produire avec de l'attention *psychologique* de l'attention *sociale*, c'est-à-dire du *lien social*¹.

1. Bernard Stiegler, *Économie de l'hypermatériel et psychopouvoir*, op. cit., p. 117 et 121.

Depuis la fuite devant le danger immédiat jusqu'au soin réfléchi d'interrelations valorisantes, le moment est venu de récapituler les cinq grands niveaux d'individuation attentionnelle qu'on a eu l'occasion de parcourir au fil des chapitres précédents. À l'échelle la plus vaste, *collective*, notre attention prend forme sur le mode préindividuel du banc de poissons ou de l'essaim d'abeilles : des sensibilisations à certains dangers ou à certaines opportunités nous traversent comme des vagues de fond ou des ondes médiatiques, qui ne sont visibles que de très loin, tant l'entrecroisement des vaguelettes de surface tend à dissimuler leurs dynamiques plus profondes. On peut considérer nos langues communes (le français, l'espagnol, le russe, l'anglais, le mandarin) comme les réceptacles devenus les filtres de ces sensibilisations successives, ce qui les rend porteuses d'un savoir transindividuel implicite d'une richesse infiniment supérieure à ce que nos connaissances formalisées nous permettent d'explicitier. Ces flux collectifs sédimentés qui balaient l'histoire humaine envisagée depuis Saturne servent de cadre et de canevas à nos individuations personnelles.

À une échelle plus restreinte, celle de l'attention *conjointe*, c'est par l'attention d'autres personnes particulières, présentes à nos sens, que nous échafaudons progressivement (et sans fin) la consistance de notre personnalité. En même temps qu'elles portent sur les différents objets que nous identifions dans le monde, les valorisations inhérentes aux processus attentionnels constituent la valeur qu'acquiert notre personne à nos propres yeux. On est ici dans le domaine bien balisé par Georg Franck au titre du *Selbstwertgefühl* et de la *Selbstwertschätzung* : « le revenu d'attention détermine le degré de perception de sa propre valeur dont on est susceptible de jouir¹ ».

Le fait d'être attentif est, en lui-même, d'un degré ontologique supérieur par rapport à tout ce qui apparaît dans l'attention. L'être attentif fait part de la dignité qui est la sienne à celui auquel s'adresse

1. Georg Franck, « Capitalisme mental », art. cité, p. 211.

son attention. Rien que pour cette raison, le fait de recevoir de l'attention bienveillante compte parmi les biens les plus précieux pour les êtres qui sont eux-mêmes attentifs. Recevoir de l'attention [*aufmerksame Zuwendung*] signifie avoir part au monde d'un autre. Aucun être attentif n'a accès direct au monde de l'attention d'autrui. En recevant de l'attention d'autrui, cependant, il se trouve représenté dans cet autre monde. Et c'est bien cette représentation de sa propre personne dans la conscience de l'autre qui rend si irrésistible le désir d'être considéré¹.

En plus d'être emportée dans les flux médiatiques qui orientent mon attention vers ceci plutôt que cela, mon individuation reçoit sa structure et sa substance de l'attention que m'accordent « mes proches » (parents, amis, enseignants, voisins, collègues), puisque l'attention conjointe est affaire de présence et de proximité (fût-elle de nature télésthésique, grâce au téléphone ou à Skype). La force dont dispose ma personne me vient en grande part de sa « représentation » dans l'attention d'autrui – ce terme étant à entendre dans le sens fort où l'on parle de représentation politique : il s'y joue des questions de pouvoir et non seulement d'apparence.

À un troisième niveau, restreint cette fois à la relation *individuelle* unissant un sujet à l'objet sur lequel porte son attention, les processus d'individuation tiennent à ce que nous tirons de ces objets la matière propre dont se nourrissent nos corps et nos esprits. S'il est vrai que nous sommes ce que nous mangeons, alors nous sommes ce que nous regardons et écoutons, puisque, depuis les terrains de chasse de jadis jusqu'aux supermarchés actuels, ce qui passe par notre bouche est d'abord passé par nos yeux, narines et oreilles. L'attention est individuante dans la mesure où elle sélectionne ce que je serai demain en élisant ce que je vois et entends aujourd'hui. La relation d'un sujet à un objet relève de l'individuation mutuelle : je me donne forme (de sujet) en distinguant une figure (d'objet) sur le fond du flux sensoriel qui m'affecte. C'est l'identification de telles figures

1. Georg Franck, « Économie de l'attention », art. cité, p. 71.

(*Gestalt*) qui définit mon identité. La distinction entre figure et fond, opérée par mes habitudes attentionnelles, découpe l'univers matériel entre les objets élus (*e-ligere*) d'un monde devenu signifiant et la masse négligée (*neg-legere*) de présences que j'ignore (sans qu'elles cessent pour autant de m'affecter).

On ne saurait toutefois s'en tenir à ces trois seuls niveaux d'attention collective, conjointe et individuelle, qui paraissent nous soumettre à l'emportement des envoûtements médiatiques, à l'aliénation dans le regard d'autrui et aux déterminismes de notre environnement matériel. L'entre-jeu aléatoire de ces facteurs suffirait sans doute à produire l'infinie diversité des subjectivités humaines mais, à s'en tenir là, on raterait le ressort le plus puissant de nos capacités d'individuation. En plus de l'attention automatique qui nous fait repérer l'énonciation de notre nom dans le bruit de fond d'une cocktail-party, nous avons en effet la capacité de focaliser notre attention volontaire sur tel ou tel champ de notre espace sensoriel.

Or cette attention volontaire est indissociablement liée à un quatrième niveau d'individuation, dont le ressort est notre attention *réfléchie*. Nous sommes fréquemment conduits à faire de nos attentions collectives, conjointes et individuelles l'objet d'une « méta-attention » qui nous porte à questionner la façon dont nous considérons un certain fragment de réalité, ainsi que la possibilité de l'envisager différemment. En de telles occasions, nous sommes donc « conduits à conduire » nous-mêmes notre attention, d'une façon intentionnelle et (plus ou moins) réfléchie. Comme on l'a vu au septième chapitre, nos expériences esthétiques et pédagogiques ont précisément pour vocation d'ouvrir de tels espaces de réflexion méta-attentionnelle – catalysant ainsi notre individuation. C'est dans la mesure où elle émane d'un effort de réflexion sur nos habitudes attentionnelles, sur leurs cécités comme sur leurs mérites, que notre attention devient proprement « individuante » – au sens plus exigeant qui nous élève d'une individuation subie à une individuation orientée vers ce que nous valorisons comme un plus grand bien.

Il convient toutefois de repérer un cinquième niveau, qui justifie de recentrer l'étude de l'attention autour d'une approche

écologique. On risque en effet de s'enfermer dans des débats oiseux sur « la liberté » ou « le déterminisme » en voulant définir précisément en quoi telle réflexion que je mène sur mon attention émane de ma volonté propre ou ne fait que répondre à un stimulus extérieur. C'est précisément la relation entre les deux qui constitue mon identité, en tant que celle-ci est vouée à être évolutive aussi longtemps que je reste vivant. On l'a vu, l'attention est à concevoir comme une *interface* : elle est ce qui relie un sujet à l'objet qu'il a élu au sein d'une chose de l'ordre extérieur. Il est donc vain de se demander s'il faut la situer plutôt d'un côté que de l'autre.

Il est en revanche une vérité d'évidence pratique qui aide à court-circuiter ce genre de débats abstraits et qui suffit à fonder à la fois le souci et l'action écologiques : *nous avons un certain contrôle sur notre environnement immédiat*. Je peux déplacer de quelques centimètres le journal qui se trouve sur mon bureau ; je peux réduire ou accroître la taille de la fenêtre dans laquelle je tape ce texte ; je peux baisser ou monter le son du disque de Big Satan que je suis en train d'écouter ; je peux aussi changer de disque ou arrêter ma chaîne stéréo, rouvrir ma messagerie électronique que j'ai fermée pour pouvoir travailler en paix ou mettre mon téléphone en mode silencieux.

Bien entendu, ce contrôle que j'ai sur mon environnement immédiat est toujours éminemment limité : je ne peux pas interrompre les marteaux-piqueurs qui m'assourdissent depuis trois semaines pour rénover les conduites de gaz de mon quartier, pas plus que je ne peux échapper à l'odeur de bouc de mon voisin d'avion ; je ne peux pas choisir de passer la journée devant mon ordinateur si je dois travailler comme caissier pour gagner ma vie ; je ne peux même pas véritablement interrompre ma messagerie ou rendre silencieux mon téléphone si j'attends une proposition d'emploi qui risque d'être saisie par un concurrent au cas où je n'y répondrais pas immédiatement. Il est même des états extrêmes où je peux être conduit à perdre tout contrôle volontaire sur mon attention (lorsqu'un tortionnaire ou un violeur m'impose une souffrance intolérable, lorsque l'annonce de la mort d'un proche enlève le sol de sous mes pieds, lorsqu'une

dépression écrase tout horizon d'avenir). Mais, hormis ces cas exceptionnels, je peux toujours diriger mes regards, mon écoute, ma main vers ceci plutôt que cela.

S'il convient de parler de « liberté », d'« émancipation », d'« encapacitation » ou de « puissance d'agir », c'est toutefois moins au niveau du contrôle immédiat que j'ai sur mes organes sensoriels qu'à celui de ma capacité à (ré)aménager mon environnement. Non pas seulement regarder la page ouverte ou écouter la musique, mais déplacer le journal et baisser le son. Non pas seulement « agir », mais *modifier l'environnement qui conditionnera mes perceptions à venir*. C'est au niveau précis de ce nouage entre attention réflexive et intervention environnementale qu'est à situer le lieu premier et ultime de ce qu'on désigne par « liberté ». C'est autour de lui que doit s'élaborer une écologie de l'attention.

Douze maximes d'écologie attentionnelle

Les logiques qui régissent aujourd'hui l'interpénétration et l'organisation de nos attentions collectives, conjointes et individuelles sont au mieux insatisfaisantes, au pire autodestructrices. Il est donc impératif de les réaménager, de façon à pouvoir réorienter nos attentions vers des priorités communément ressenties et articulées, au lieu de les voir détournées au profit d'intérêts financiers particularisés. Dans cet effort de réaménagement et de réorientation, on peut s'appuyer sur quelques maximes écologiques découlant des analyses développées dans les divers chapitres de cet essai – au point de rencontre entre éthique et politique, sociologie et psychologie, écologie et éthologie.

Félix Guattari concevait « l'objet écosophique comme articulé selon quatre dimensions : celle de flux, de machine, de valeur et de territoire existentiel ». Les chapitres précédents ont abondamment montré que l'attention consistait à filtrer nos flux de sensations, à l'intérieur de machines de communication et de capture, au sein de territoires existentiels toujours singuliers, « fondés dans des coordonnées de déterminations extrinsèques,

indépendantes », ce qui confère à l'attention « une dimension d'aliénation, d'"incarnation" et en même temps d'enrichissement processuel¹ ». Or si, comme le souhaitait Arne Naess, « toute vue de l'esprit dite "sophique" doit être *directement pertinente pour l'action*² », cette sagesse pragmatique travaille principalement à opérer « un redéploiement des valeurs » :

Cet objet écosophique [...] est important pour repenser la problématique de la valeur, y compris la valeur capitalistique, la valeur d'échange au sens marxiste, avec les autres systèmes de valorisation sécrétés par les systèmes autopoïétiques : systèmes sociaux, groupes, individus, sensibilités individuelles, artistiques, religieuses ; pour les articuler entre eux, sans que la valeur économique les surplombe et les écrase tous³.

Plutôt qu'à prétendre inventer ou promouvoir « de nouvelles valeurs » – selon un programme toujours susceptible de sombrer dans les vœux pieux ou dans la moraleine –, les douze maximes rassemblées ci-dessous ont en commun de vouloir « être directement pertinentes pour l'action », en fournissant de quoi mieux cerner, mieux guider et mieux orienter des processus de valorisation déjà en cours, mais toujours en besoin d'approfondissement.

1. *Se méfier des maximes de standardisation attentionnelle*. Autant quelques maximes générales peuvent aider à nous orienter dans le labyrinthe des choix attentionnels, autant toute « méthodologie de l'attention » mérite d'être considérée avec la plus grande suspicion. Toutes les démarches d'ordre scientifique tendent à générer de telles méthodologies, qui standardisent leur objet en le faisant rentrer dans des catégories déjà routinisées. Une part immense de l'énorme gâchis actuel tient à l'application irréfléchie, tous azimuts, de grilles d'analyse rigidifiées dans les départements d'économie et vulgarisées dans les écoles de

1. Félix Guattari, *Qu'est-ce que l'écologie ?*, op. cit., p. 72-73.

2. Arne Naess, *Écologie, communauté et style de vie*, op. cit., p. 72.

3. Félix Guattari, *Qu'est-ce que l'écologie ?*, op. cit., p. 40 et 73.

commerce (avant d'être traduites dans la bureaucratie du *new public management*). L'hygiène de l'attention enjoint au contraire de soumettre toute décision à une double question apparemment contradictoire, mais proprement insécable : *au nom de quelle maxime d'écologie attentionnelle dois-je réaménager mon environnement ET en quoi cette situation concrète exige-t-elle de nuancer la maxime générale ?*

2. *Tirer les conséquences de la primauté des filtres.* L'attention étant affaire de sélection, les positions de pouvoir au sein d'une économie de l'attention se définissent en fonction de la capacité à filtrer les flux qui nous traversent. Les équipes de journalistes sélectionnant les nouvelles du jour ont autant de pouvoir que les équipes de gouvernants régulant la circulation de nos impôts. Où qu'ils se situent dans ces hiérarchies et réseaux de pouvoirs entrecroisés, chaque individu et chaque collectif sont à concevoir comme des opérateurs de filtrage au sein d'une circulation désormais planétaire. D'où une question où convergent nos exigences politiques aussi bien que nos responsabilités éthiques : *que laissons-nous passer (ou non) à travers nous (discours, mots, types de biens et de modes de production) ?*

3. *Remonter en amont des questions médiatisées.* Du fait des boucles d'auto-renforcement qui structurent l'espace mass-médiatique, les questions qui circulent entre nous tendent souvent à accaparer notre attention sur des problèmes secondaires (au mieux) ou leurrants parce que mal posés (le plus souvent). Plutôt qu'à s'agiter pour répondre à de telles questions par oui ou par non, comme l'exigent les sondages, ou pour savoir si ce qu'on nous raconte est vrai ou faux, mieux vaut remonter vers l'amont des présupposés implicites des questions qui nous traversent : *est-il vraiment important de focaliser notre attention sur cela ?*

4. *Stratégiser notre valorisation attentionnelle.* Notre attention, individuelle et collective, est ce que nous avons de plus précieux, puisqu'elle touche au ressort de toutes nos valorisations. Nous nous transformons en « représentants » d'autrui sitôt que nous lui accordons notre attention – souvent contre notre gré. Même lorsque nous dénonçons, attaquons, critiquons des idées ou des personnes, nous contribuons à faire porter sur elles notre attention

conjointe ou collective, et donc à les valoriser (« Il n'y a pas de mauvaise publicité »). Face à cette positivité de l'attention aversive, deux questions se relaient : *de quoi choisissons-nous de parler ? Faut-il faire à un ennemi la faveur de le critiquer ?*

5. *Plutôt qu'à vouloir s'émanciper, apprendre à choisir ses aliénations.* L'attention est faite pour « s'aliéner » : hormis le cas de la méditation, faire attention à quelque chose entraîne à sortir de soi-même pour s'absorber dans la chose en question. Du point de vue d'une écologie de l'attention, l'aliénation ne saurait donc être mauvaise en soi : elle manifeste la condition relationnelle de l'être attentif, appelé par ce vers quoi il tend (*ad-tendere*) à devenir autre qu'il n'est. Ce que regrettent les dénonciateurs de notre distraction contemporaine, c'est justement que nous ne pouvons ou ne savons plus nous aliéner profondément dans la contemplation d'une expérience ou d'une œuvre. La visée de l'attention individuante n'est donc pas d'échapper à l'aliénation, mais de choisir judicieusement ses aliénations : *quelles formes d'aliénation nous enrichissent ?*

6. *Lutter contre les dispositifs d'asservissement de l'attention.* S'il faut choisir ses aliénations, c'est que certaines formes d'attention peuvent être épuisantes et écrasantes – comme celles que dénonce Simone Weil dans son analyse de la condition ouvrière soumise à la chaîne de montage. Au soldat chargé de monter la garde, à l'ouvrier du taylorisme, on impose « le paradoxe d'une attention sollicitée et maintenue en éveil sans être vivifiée » : il y a souffrance et asservissement parce que l'agent « ne peut pas se contenter d'accomplir des gestes de manière automatique et inconsciente, mais qu'il doit au contraire y mettre toute son attention »¹. Loin de diminuer avec le remplacement progressif des humains par des machines dans la production industrielle, cet asservissement tend à se généraliser au fur et à mesure que s'accroît l'emprise de la bureaucratie néolibérale :

1. Frédéric Moinat, « Phénoménologie de l'attention aliénée : Edmund Husserl, Bernhard Waldenfels, Simone Weil », *Alter*, n° 18, *L'Attention*, édité par Natalie Depraz et Laurent Petreau, novembre 2010, p. 55. Cf. aussi Simone Weil, *La Condition ouvrière* (1937), Paris, Gallimard, 2002 ; et Joël Janiaud, *Simone Weil. L'attention et l'action*, Paris, PUF, 2002.

les pressions conjointes d'une compétition exacerbée, d'une surveillance généralisée et d'évaluations ubiquitaires font sortir cet asservissement de l'usine pour le faire envahir les bureaux, les hôpitaux, les écoles. D'où une question indissociablement économique, éthique et politique : *comment aménager tous nos postes de travail pour en faire des lieux d'attention vivifiante plutôt qu'asservissante ?*

7. *Mesurer les risques d'inhibition inhérents aux calculs du coût d'opportunité.* Face à tout choix, le « coût d'opportunité » représente la perte des gains potentiels apportés par les possibilités alternatives auxquelles le choix opéré nous fait renoncer. C'est là le cancer qui épuise le capitalisme mondialisé, en exigeant de toutes nos entreprises qu'elles s'alignent sur les taux de profit les plus élevés du moment. On « perd » même en gagnant, dès lors qu'on ne gagne pas autant qu'on pourrait le faire avec un autre investissement. C'est aussi l'horizon qui stresse toutes nos décisions : face à la surabondance d'informations, de biens culturels et de possibles virtuels, ai-je considéré avec suffisamment d'attention toutes les alternatives avant de m'engager dans quoi que ce soit ? Au lieu d'aider nos choix, le calcul des coûts d'opportunité conduit à leur emballement (financier) ou à leur paralysie (psychologique). Il tend à inhiber toute jouissance en obnubilant notre attention sur le travail (potentiellement infini) du choix préalable ou en nous faisant regretter les alternatives dont toute décision nous « prive ». D'où une double question : *la maximisation des espoirs ne se paie-t-elle pas du sacrifice des réalités ? Le temps de choisir n'exproprie-t-il pas le temps de jouir ?*

8. *Se soustraire à l'emprise du régime médiatique de l'alerte.* Comme le coût d'opportunité, la vigilance est une arme à double tranchant. D'un côté, une fonction essentielle de l'attention est de nous aider à prévenir les maux qui nous menacent. De l'autre, un état d'alerte permanent étouffe la réflexion aussi sûrement que le calcul infini des alternatives possibles étouffe la jouissance. Or c'est un tel état d'alerte permanent que font planer au-dessus de nos têtes nos envoûtements médiatiques actuels, à force de discours de « crise », d'images de catastrophes,

de scandales politiques et de faits divers sanglants. D'où une question à poser (même au catastrophisme éclairé qui agite les menaces écologiques occultées par la course à la croissance) : plutôt que sur les angoisses de l'alerte, *sur quels régimes de fidélisation déjà existants pouvons-nous compter pour contre-carrer les dangers annoncés ?*

9. *Aménager des vacuoles protégées des assauts de la communication.* Même si, comme le dit Jean-Philippe Lachaux, c'est le propre de l'attention de « ne pas tenir en place », et même si notre appareil perceptif et mental vit de saccades et de déplacements constants, l'intensification de nos technologies et de nos pratiques communicantes conduit à l'érosion des moments et des lieux où notre attention n'est pas sollicitée par une multiplicité chaotique de stimuli extérieurs. Au-delà d'un appel aux choix individuels, qui expose les plus démunis aux exigences d'une disponibilité de tout instant, il devient impératif de promouvoir les conditions de possibilité matérielle de la concentration attentionnelle, en revendiquant, par exemple, un droit à la déconnexion. Avant de condamner un distrait pour son inattention, il faut commencer par se demander : *de quelles vacuoles attentionnelles dispose-t-on pour mener à bien sa tâche ?*

10. *Apprendre à cultiver par intermittence l'hyper-focalisation, la veille ouverte et l'attention flottante.* Davantage encore que la capacité de concentration, ce qui caractérise une bonne santé attentionnelle, c'est l'aptitude à adapter son degré d'attention à la situation du moment. Il est aussi essentiel de pouvoir se plonger dans des modes d'hyper-focalisation soutenue, qui nous rendent imperméables à tout stimulus extérieur, que de balayer largement le champ des possibles pour y repérer de l'inédit, ou encore que de laisser son attention flottante transgresser les barrières des habitudes. La question n'est donc pas seulement de savoir comment se concentrer, mais plutôt : *comment faire varier son taux d'échantillonnage pour découvrir du nouveau dans (ou aux frontières) du connu ?*

11. *Se méfier des idoles, se confier aux icônes.* On trouve dans le beau livre de Jean-Yves Leloup, *Un art de l'attention*,

une distinction éclairante entre l'idole et l'icône : « L'idole, c'est ce qui arrête mon regard à ce qu'il voit : mon regard est rempli, bouché, arrêté. L'icône, c'est ce qui n'arrête pas mon regard à ce qui se donne à voir ; là, il y a une présence qui m'ouvre à plus loin. Du visible, je vais vers l'invisible. Je peux alors voir chaque chose, chaque présence visible, entourée, habitée d'invisible ; le regard s'élargit¹... » Des réalités aussi différentes qu'un film d'action hollywoodien, une photographie de « terroriste » barbu ou un taux de croissance du PIB font effet d'idole sur la plupart de nos attentions, « arrêtant notre regard à ce qui se donne à voir ». À l'opposé, une page d'Édouard Glissant, un tableau de Gaston Chaissac, une photographie de Kiripi Katembo Siku, un film de Pedro Costa nous proposent des icônes, qui élargissent notre regard pour nous rendre attentifs à une présence invisible habitant le visible. D'où deux questions complémentaires à garder en tête : *comment regarder toutes les images comme des icônes ? Comment augmenter la proportion des icônes parmi les images qui circulent entre nous ?*

12. *Apprendre à valoriser les propriétés de fond.* Le travail de la focalisation attentive consiste à repérer des figures significatives dans ce qui apparaissait comme un fond insignifiant. Mais, comme tout effort attentionnel est nécessairement limité, on peut suspecter tout fond de receler des figures n'attendant qu'à être identifiées comme telles. Au-delà de cette progressive découverte des richesses négligées du fond, il est surtout urgent de *se rendre attentif aux propriétés du fond comme fond* – à ce qui lui permet de faire apparaître des figures à cause même de son indistinction. Ce qu'on appelle aujourd'hui le (ou les) « commun(s) » illustre bien cette productivité propre au fond : l'eau, l'air, le climat, les semences, la langue, les savoir-faire et les savoir-vivre accumulés, tout cela a généralement été situé en deçà de la propriété privée, protégé de l'appropriation particulière par son statut de fond commun à toutes les activités humaines. C'est à force de s'aveugler sur le rôle imperceptible parce qu'ubiquitaire du commun dans la reproduction de nos

1. Jean-Yves Leloup, *Un art de l'attention*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 76.

sociétés que l'idéologie individualiste en est arrivée à saper les fondements mêmes de nos existences. D'où les questions, devenues aujourd'hui vitales : *quels types de fonds communs soutiennent la prééminence des figures individuées qui nous sautent aux yeux ? Comment valoriser et favoriser la puissance environnementale dont les arrière-plans recèlent la profusion ?*

Cinq dynamiques d'échos

De l'économie à l'écosophie en passant par l'écologie de l'attention : les pages et les chapitres qui précèdent ont multiplié les échos d'*éco-*. Derrière l'*oïkos* de nos ménages, de nos villes et de notre planète commune, la problématique de l'attention nous a également rendus sensibles à l'importance des phénomènes d'*échos* dans la constitution de nos subjectivités et de nos collectivités. La médiasphère est très vite apparue comme un « écosystème » : contre nos habitudes de pensée qui nous poussent à concevoir les médias comme des canaux faisant circuler de l'information, il a paru plus judicieux d'y voir des voûtes agençant des phénomènes de résonance, avec pour effet de synchroniser nos mouvements, nos affects et nos imaginations. L'attention conjointe repose elle aussi sur des jeux d'échos : lorsque mon interlocuteur tourne les yeux dans une certaine direction, mon regard tend à suivre le sien avec un très léger retard, de même que la nymphe Écho répétait ce qu'on lui disait avec un petit décalage de temps. Enfin, comme toute Écho a son Narcisse, nous avons vu, à l'échelle de l'attention individuante, que la confiance qui me permet de prendre part aux interactions humaines me vient des résonances positives que mes comportements suscitent dans l'attention d'autrui, nourrissant le sentiment que mon narcissisme doit se faire de sa propre valeur.

Non seulement tout, dans les chapitres précédents, nous invitait à penser que l'attention est affaire d'échos, mais la matière même de ces chapitres était faite d'échos : qu'ai-je fait depuis le début, sinon collecter des citations chez les auteurs les plus divers, pour n'en donner moi-même qu'un écho à vocation

harmonisante ? Le moment est donc venu de mesurer à quel point ce qui paraissait n'être qu'une métaphore, ou un procédé de construction, révèle en réalité une structuration fondamentale des dynamiques attentionnelles. Davantage peut-être que d'une écologie, ou que d'une écosophie, c'est d'une *échologie de l'attention* qu'il convient d'articuler les bases.

Au niveau le plus fondamental, l'attention est écho parce que, comme la nymphe du mythe ovidien, elle ne sait ni parler par soi-même ni écouter en silence. « L'attention ne tient pas en place », disait Jean-Philippe Lachaux¹, répétant lui-même une rengaine que chantait déjà Théodule Ribot dans son traité de 1888 :

Si nous prenons un homme adulte, sain, d'intelligence moyenne, le mécanisme ordinaire de sa vie mentale consiste en un va-et-vient perpétuel d'événements intérieurs, en un défilé de sensations, de sentiments, d'idées et d'images qui s'associent ou se repoussent suivant certaines lois. [...] [L'attention] est un état exceptionnel, anormal, qui ne peut durer longtemps parce qu'il est en contradiction avec la condition fondamentale de la vie psychique : le changement².

Si l'attention ne tient pas en place, c'est non seulement qu'elle a la bougeotte, mais c'est aussi dû au fait qu'elle n'a pas de place propre : l'attention est par essence « aliénée » en ce qu'elle est toujours attention à *quelque chose* d'autre qu'elle-même. Toujours ? Pas vraiment...

Parmi les nombreux angles morts du discours sur l'attention tenu au fil des chapitres qui précèdent, il en est sans doute un qui n'aura pas manqué de frapper le lecteur (attentif) par son absence. Il est certainement révélateur du moment historique, du contexte culturel, de l'origine sociale dont émane cet essai qu'il ait pu remplir sept chapitres sans jamais véritablement analyser ces pratiques attentionnelles pourtant extrêmement importantes et répandues que sont la méditation et la prière. Dans les deux

1. Jean-Pierre Lachaux, *Le Cerveau attentif*, op. cit., p. 229

2. Théodule Ribot, *Psychologie de l'attention* (1888), Paris, Alcan, 1896, p. 4-5.

cas, tout l'effort vise à opérer un repliement de l'attention sur elle-même. La difficulté – énorme, surhumaine – est bien d'arrêter le mouvement spontané de l'attention qui la porte (presque) toujours au dehors d'elle-même, vers ce craquement du parquet, vers cet oiseau qui traverse le champ visuel, vers ce coup de fil qu'on a encore oublié de passer, vers cette douleur qu'on essaie pourtant d'ignorer. La discipline méditationnelle ne vise pas tant à « vider » l'attention de tout contenu qu'à la stabiliser (extraordinairement) sur un contenu immobile et fondamental (la régularité du souffle, l'infinité de Dieu, l'identification au Tout).

Notre modernité occidentale semble avoir renoncé à cette ascèse. Nous admettons que l'attention n'a rien à nous dire : pas besoin de tout faire taire, hors de nous et en nous, pour l'écouter en propre. Lucides ou défaitistes, nous savons par ailleurs qu'elle ne peut pas davantage s'arrêter de bavarder : impossible de stopper les incessants échos qu'elle fait résonner en nous des bruits du monde. Depuis notre naissance jusqu'à notre mort, notre attention ne cesse pas de passer d'un écho à l'autre, et nous sommes sa résonance.

Paul North a raison de souligner que « l'attention et la distraction ne sont pas du tout des opposés, mais au mieux des contraires, l'un des deux, la distraction, ne consistant que dans le plus bas niveau de l'autre, l'attention. Notre époque de distraction, en vérité, n'a jamais été que l'époque de l'attention¹ ». Si, à tout moment de la journée, cent soixante-dix mille conducteurs états-uniens envoient ou reçoivent des SMS au volant de leur voiture, si un quart des trente-cinq mille victimes de la route aux États-Unis sont attribuables à l'usage de téléphones portables, de même qu'un cinquième des deux cent trente mille Indiens tués par l'automobile², il est aussi juste de parler de distraction fatale (envers la conduite) que d'attention létale (envers les conversations). Comme le remarque également Paul North, le véritable opposé de l'attention n'est pas la distraction,

1. Paul North, *The Problem of Distraction*, Palo Alto (Calif.), Stanford University Press, 2012, p. 5.

2. « Fatal distraction », *The Economist*, 3 novembre 2013.

mais le fait de ne penser à rien, ou de ne pas penser du tout. L'incessant écho de l'attention ne fait jamais que changer d'objet et, comme l'étymologie l'indique, la « distraction » de même que le « divertissement » ne sont que des déplacements – bien naturels pour quelque chose qui, de toute façon, ne peut pas tenir en place.

Si être distrait n'équivaut nullement à *ne pas* faire attention, mais simplement à faire attention à *autre chose*, alors on comprend mieux pourquoi les troubles de l'attention sont souvent décrits simultanément en termes de déficit et d'hyperactivité. La chose a l'air paradoxale : soit il y a un manque, soit il y a un excès. On pourrait croire résoudre le problème en inscrivant le paradoxe dans une succession temporelle : à un moment l'enfant serait inattentif, au moment suivant il serait surattentif. Mais la réalité est plus complexe, et plus intéressante : l'enfant est *à la fois* insuffisamment attentif aux échos qu'on veut lui faire répéter *et* excessivement attentif à d'autres échos dont on souhaiterait le distraire.

À partir d'une lecture très fine de la phénoménologie issue de Husserl, Natalie Depraz aide à dépasser les oppositions simplificatrices (distrait vs concentré, passif vs actif, automatique vs volontaire) en développant une approche processuelle de l'attention comme *dynamique intégrative*. Ce dynamisme explique bien pourquoi l'attention « ne peut pas tenir en place » : sa fonction est précisément de « moduler » entre elles diverses échelles et diverses sources de perception, divers régimes de traitement, divers registres d'action – divers modes de résonance¹.

Ce modèle d'une chambre de résonance sélective et intégrative peut se déployer en une variété de dynamiques attentionnelles, qu'on passera en revue en guise de conclusion et dont la première valorise la mise à l'unisson des échos. Christopher Mole a développé cette conception de la façon la plus formalisée,

1. Natalie Depraz, « Attentionnalité et intentionnalité. L'attention comme modulation », in Jocelyn Benoist (dir.), *Husserl*, Paris, Le Cerf, 2008, p. 223-248, et « Attention et conscience : à la croisée de la phénoménologie et des sciences cognitives », *Alter*, n° 18, *L'Attention*, édité par Natalie Depraz et Laurent Perreau, novembre 2010, p. 203-226.

en définissant l'attention par la constitution d'un « unisson cognitif » :

Soit un agent α et une tâche τ que l'agent est en train d'exécuter, on appellera « arrière-fond de τ » l'ensemble des ressources cognitives que α peut mettre au service de τ avec discernement.

La performance de τ par α fait preuve d'unisson cognitif si et seulement si les ressources de l'arrière-fond de τ ne sont pas occupées par une activité qui n'est pas au service de τ ¹.

L'ATTENTION COMME UNISSON pose donc, conformément à l'intuition courante, qu'« un agent exécute une tâche de façon attentive si et seulement si son exécution de cette tâche fait preuve d'unisson cognitif² ». Cette définition a la vertu de ne pas exiger de concevoir l'attention comme une faculté particulière dotée d'un organe spécifique – problème qui a hanté toute l'histoire de ses théorisations psychologiques et philosophiques. L'attention, ici, n'a pas de substance propre : elle ne se définit que par une dynamique de mise à l'unisson de différentes fonctions, quelles qu'elles soient. Il est même trompeur d'utiliser le substantif, qui fait croire qu'on se réfère à quelque chose d'isolable comme tel. En réalité, il serait plus juste de désigner cette réalité particulière à travers un adverbe : l'attention n'est rien en soi, il n'y a que des tâches effectuées *attentivement*.

Christopher Mole précise toutefois qu'exécuter une tâche attentivement n'est pas forcément quelque chose de souhaitable : « en général, la capacité à réaliser une tâche de façon inattentive est le résultat d'une compétence sophistiquée³ ». Les premières fois que nous avons conduit une voiture, changer de vitesse a sans doute mobilisé l'ensemble de nos ressources

1. Christopher Mole, *Attention Is Cognitive Unison : An Essay in Philosophical Psychology*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 51

2. *Idem*. Ici encore, on entend l'écho lointain de Ribot : « L'attention consiste donc dans la substitution d'une unité relative de la conscience à la pluralité d'états, au changement qui est la règle » (Théodule Ribot, *Psychologie de l'attention*, *op. cit.*, p. 7).

3. Christopher Mole, *Attention Is Cognitive Unison*, *op. cit.*, p. 71.

d'arrière-fond, et nous sommes très heureux de pouvoir faire du *multi-tasking* lorsque nous conduisons tout en menant une conversation avec notre passager. L'unisson attentionnel n'est donc qu'un moment particulier et passager de nos dynamiques mentales – un moment de concentration. Au début, il y a du multiple : de nombreuses choses nous sollicitent en même temps, générant en nous des échos contradictoires et dispersifs. Puis vient la phase d'unification attentionnelle, au cours de laquelle nos ressources se concentrent sur une seule tâche, qui peut toutefois exiger de multiples formes d'action simultanées – pour changer de vitesse : presser le pied gauche, lever le pied droit, pousser la main droite, regarder le piéton qui s'engage sur la chaussée, entendre la sirène des pompiers émanant du prochain carrefour. Après cette mise à l'unisson ponctuelle, nous retrouvons notre état normal de multiples tâches concurrentes et parallèles, entre lesquelles nous faisons osciller nos ressources attentionnelles divisées et fréquemment « distraites ».

Parce qu'il part du multiple, ce modèle peut être transféré sans trop de difficultés de l'échelle individuelle à l'échelle collective. Christopher Mole évoque l'exemple d'une équipe de sport qui, dès lors qu'elle exécuterait une tâche avec discernement et en mobilisant toutes les ressources nécessaires, pourrait être considérée comme faisant preuve d'unisson cognitif¹. Les cas d'un orchestre ou d'une troupe de théâtre pourraient bien entendu également être évoqués ici – et, en extrapolant, on pourrait dès lors préciser en quoi notre époque est dramatiquement « inattentive » envers les menaces de dérèglement climatique induites par la poursuite de nos formes de vie insoutenables. La question n'est pas tant d'« être conscient » d'un problème, d'y penser, voire de s'en préoccuper, mais de consacrer l'arrière-fond de ressources nécessaire pour le résoudre. La mise à l'unisson des échos implique ici à la fois un accord sur certaines priorités et un certain alignement des comportements.

C'est cet alignement que dénonce et tente de dépasser une deuxième conception du jeu d'échos constitutifs de l'attention.

1. *Ibid.*, p. 166-167.

Certes, les échos générés par nos interactions incessantes avec le monde doivent être organisés pour échapper au chaos d'un ballotement aléatoire, et c'est la construction d'une certaine consistance interne qui fait l'objet de tous nos efforts d'« instruction ». Rien ne dit pourtant que cette consistance interne doive relever de l'unisson, c'est-à-dire de l'alignement de plusieurs voix sur une seule et unique mélodie. Le livre de Cathy Davidson *Now You See It* dénonce la réduction de l'attention au seul modèle de l'unisson comme un problème central de notre époque – et comme la cause de la plupart de nos (faux) débats et de nos angoisses (exagérées) sur le prétendu effondrement attentionnel observé chez les jeunes générations.

Son raisonnement part de la fameuse expérience du gorille de Daniel Simons (évoquée au sixième chapitre). En se concentrant sur le nombre de passes effectuées entre les joueurs aux tee-shirts blancs, les participants souffrent d'une cécité attentionnelle qui leur fait rater la présence, *a priori* évidente, d'un gorille traversant le jeu. Cette expérience lui semble donner la clé d'une évolution majeure de nos modes d'attentionnalité, appelés à se transformer pour faire face à un monde de plus en plus complexe. Elle reprend de Linda Stone la notion d'ATTENTION PARTIELLE CONTINUE pour décrire « la façon dont nous surfons en regardant dans de multiples directions à la fois, plutôt qu'en étant pleinement absorbés par une seule tâche¹ ». Elle en tire un cadre d'analyse qui renverse bon nombre de nos jugements habituels :

Plutôt que de considérer l'attention partielle continue comme un problème ou un défaut, nous pouvons la réenvisager comme une compétence de survie numérique. Le plus souvent, notre attention est continue et partielle jusqu'à ce que nous soyons si puissamment saisis par quelque chose que nous devons nous fermer à tout le reste. Ces épisodes bénis d'absorption continue, concentrée et dénuée de toute distraction sont délicieux – et dangereux. C'est dans ces moments que nous ratons le gorille – et tout le reste.

1. Cathy Davidson, *Now You See It*, *op. cit.*, p. 287.

La leçon à tirer de la cécité attentionnelle, c'est que l'attention unique, concentrée, directe, centralisée sur une seule tâche — qui fournissait l'idéal de la productivité industrielle au xx^e siècle — est certes efficace pour la tâche visée, mais qu'elle nous aveugle sur d'autres choses importantes que nous avons également besoin de prendre en considération.

Dans notre monde global, divers, interactif, où tout semble avoir une face cachée, l'attention partielle continue pourrait bien être non seulement une condition de vie, mais aussi un précieux instrument de navigation au sein de ce monde complexe. Cela sera d'autant plus vrai que nous parviendrons à compenser notre propre attention partielle en collaborant avec d'autres personnes capables de voir ce que nous ratons. C'est à cette condition que nous pourrions augmenter nos chances de réussite et espérer voir la face cachée des choses — ainsi que la face cachée de cette face cachée elle-même¹.

À partir de son propre parcours d'enfant dyslexique devenue conseillère du président Obama pour les questions d'éducation, Cathy Davidson relève à quel point les personnes souffrant de « handicaps scolaires » (dyslexie, déficits attentionnels, etc.) tendent à être surreprésentées parmi les scientifiques, les artistes ou les entrepreneurs à succès. Elle l'attribue au fait que, ne pouvant aligner leur attention à l'unisson de celle d'autrui, ces personnes ont dû inventer des procédures de contournement qui les ont conduites à mieux percevoir certaines faces cachées des choses. Si vous détestez compter ou si vous n'avez pas bien compris les instructions du test, vous serez bien mieux placé pour voir le gorille. Or c'est parce que nous avons tous les yeux alignés sur les rebonds de la croissance du PIB que nous ratons le gorille du dérèglement climatique.

En conséquence, Cathy Davidson se réfère à une dynamique attentionnelle très différente de celle de l'unisson. Loin de devoir s'aligner sur une seule mélodie répétée sur toutes les bouches, les échos sont ici d'autant plus à valoriser qu'ils s'écartent de la ligne mélodique qu'on a déjà en tête. Cette ATTENTION COMME

1. *Idem.*

CONTREPOINT fait de la mise en lumière de nos points aveugles, par décentrement de point de vue, la finalité essentielle de l'effort attentionnel. Le travail d'équipe accroît d'autant mieux nos forces que nous ne sommes pas des clones réagissant de la même façon aux mêmes stimuli. Pour Cathy Davidson, le privilège quasi exclusif dont jouissent la dynamique d'unisson et la valorisation de la concentration parmi les discours actuels sur l'effondrement de l'attention témoigne d'une fixation obsolète sur un modèle industriel hérité du taylorisme, où chaque ouvrier de la chaîne de montage devait effectivement pouvoir rester concentrer sur une seule tâche, répétée à l'identique jour après jour, exécutée en parallèle par de nombreux ouvriers, sans que ceux-ci n'aient véritablement à interagir avec leurs voisins. L'évolution parallèle de nos modes de production et de nos modes de socialité requiert, au contraire, que nous apprenions à sortir de cette absorption unique et centralisée, imposée à nos populations au cours du xx^e siècle, pour cultiver une attention partielle continue, par laquelle chacun(e) essaie à chaque instant de réévaluer les opportunités et les dangers présents dans son environnement, de réorienter ses comportements en vertu de facteurs jusqu'alors insoupçonnés, de collaborer incessamment avec autrui pour repérer les faces cachées qui échappent fatalement à son point de vue toujours situé.

Même si nous avons besoin d'unisson au moment de concentrer nos efforts sur une tâche exigeant de mobiliser toutes nos ressources, l'attention comme contrepoint tempère ces effets d'alignement par une soif de différence et de contradiction. C'est là où vous n'êtes pas d'accord avec moi que je dois prêter attention à ce que vous dites : non tant pour vous prouver que j'ai raison, de façon à réduire notre désaccord à un unisson (quoique cet exercice d'argumentation soit salutaire en soi), mais surtout pour profiter de la complémentarité enrichissante qu'illustre la composition en contrepoint. Comme on l'a vu au cinquième chapitre en évoquant une « plus-value inter-attentionnelle » et en favorisant des « politiques de dissensus convivial », la marche de la pensée se raffine par des effets de contre-pied, de même qu'une mélodie s'enrichit davantage par l'apport d'un contrepoint que par l'ajout d'une voix supplémentaire à l'unisson.

Là où le modèle du contrepoint reste toutefois quelque peu prisonnier d'une logique binaire (conçue en termes de contradiction), il peut être salutaire de le faire déboucher sur la dynamique plus ouverte et pluraliste d'une ATTENTION POLYPHONIQUE : *le défi de l'attention partielle continue est d'ajuster aussi finement que possible nos comportements à la multiplicité hétérogène des contraintes, des voix et des projets qui se superposent dans ces grandes improvisations collectives que sont nos formations sociales*. En soulignant l'importance de « compenser notre propre attention partielle en collaborant avec d'autres personnes capables de voir ce que nous ratons », Cathy Davidson retrouve ce que Bernard Aspe (reliant Gilbert Simondon) mettait en valeur dans les vertus des « collectifs transindividuels ». Les principes de réciprocité, d'accordage affectif et d'improvisation, évoqués au quatrième chapitre à propos de l'attention conjointe, sont au cœur des dynamiques de l'attention polyphonique. Chacun est appelé à s'y faire l'écho contrapuntique de multiples voix hétérogènes, selon des modes d'interaction que Vilém Flusser a admirablement décrits en suggérant un parallèle entre la « société télématique » à venir et les improvisations musicales du passé – non sans y faire jouer un rôle central aux phénomènes de répétition et d'écho :

La musique de chambre peut servir de modèle à la structure de la société télématique. Étant une forme de communication préindustrielle, elle date bien entendu d'avant la télématique, les appareils techniques et l'automation. On peut pourtant repérer dans sa pratique (comme dans celle du jazz, qui rappelle si fortement la musique de chambre) de nombreux aspects de la communication postindustrielle. [...] Le point de départ de ce type de pratiques musicales est une partition « originelle », un programme, une prescription. Tout cela disparaît pourtant très vite derrière l'horizon des musiciens qui, d'enregistrements en enregistrements en enregistrements, improvisent à partir de souvenirs constamment reprogrammés. Dans cette musique de chambre, il n'y a ni dirigeant ni gouvernement. Celui qui donne le tempo ne mène le jeu que de façon passagère. Il est toutefois d'autant plus décisif d'adhérer étroitement à certaines règles du jeu. Cybernétique, la musique de chambre est un « pur

jeu », elle est jouée par des joueurs pour des joueurs – les auditeurs sont superflus, voire dérangeants. Sa méthode ne relève pas de l'observation (théorie), mais de la participation (stratégie). Chaque instrument joue comme s'il était en solo, et cependant, pour cette même raison, comme s'il était un accompagnateur. Chacun joue pour soi-même, et cependant avec tous les autres. Chacun improvise en commun avec tous les autres, c'est-à-dire qu'il se soumet à des règles précises (consensus), pour les altérer avec les autres au cours du jeu commun¹.

Si la numérisation de notre attention ouvre bien entendu des perspectives inédites – pour le meilleur comme pour le pire² –, elle ne conduit souvent qu'à réinventer des modes d'interaction déjà expérimentés dans des contextes antérieurs. La description de l'improvisation musicale proposée ici par Vilém Flusser décrit un rapport à la règle, au programme, à la prescription, mais aussi à la concentration, à la focalisation et à la collaboration, très différent de celui que nous héritons de l'époque industrielle. Il devient beaucoup plus difficile de s'absorber pleinement dans l'assimilation d'un objet précadré lorsque les règles d'interaction évoluent constamment autour de nous – requérant cette attention partielle continue que nous condamnons hâtivement chez les natifs du numérique comme une forme de distraction.

Surtout, l'analogie avec les musiques improvisées fait bien sentir la puissance du modèle *écologique* pour rendre compte de nos dynamiques attentionnelles. Lorsqu'un musicien de jazz reprend un thème standard, comme *Lonely Woman* d'Ornette Coleman, il s'en fait l'écho tout en le reprogrammant. L'évolution de ce thème, « d'enregistrements en enregistrements en enregistrements », n'est qu'une séquence d'échos incessamment affectés de variations. D'unissons en contrepoints, les incessantes « reprises » mutuelles dont se composent les interactions des

1. Vilém Flusser, *Ins Universum der technischen Bilder*, op. cit., p. 176-177.

2. Pour une dénonciation radicale de certains de ses dangers, cf. l'ouvrage du Groupe Marcuse, *La Liberté dans le coma. Essai sur l'identification électronique et les motifs de s'y opposer*, Paris, La lenteur, 2013.

musiciens trament un tissu de résonances communes où – dans le meilleur des cas – il devient impossible de distinguer qui est le soliste ou l'accompagnateur de qui. « Chacun joue pour soi-même, et cependant avec tous les autres » : Narcisse et Écho enfin confondus...

L'échosystème le plus important pour notre écologie de l'attention est toutefois celui dont Katherine Hayles décrit la dynamique en termes de *technogenèse*. Comme Cathy Davidson, dont elle est collègue à l'université de Duke, elle souligne l'égalité importance ainsi que la complémentarité qui unissent l'attention profonde et l'hyper-attention¹. Comme Nicholas Carr et comme tous ceux qui se penchent sur ces questions, elle reconnaît l'interaction dynamique qui associe l'évolution de nos dispositifs techniques et la plasticité neuronale : par le processus de *synaptogenèse*, « les synapses se greffent en réponse à des stimuli environnementaux, de telle sorte que ceux qui sont utilisés se renforcent et que les réseaux avec lesquels ils sont associés prolifèrent, tandis qu'au contraire ceux qui ne sont pas utilisés s'affaiblissent et disparaissent² ». Tout en reconnaissant le rôle déterminant que jouent nos appareils techniques pour stimuler, et donc structurer, les opérations attentionnelles de nos cerveaux, elle souligne toutefois l'importance de l'effet en retour constitutif de cette boucle récursive : au sein de toute la vaste gamme de fonctions que pourraient exécuter nos machines, notre attention n'en sélectionne qu'un très petit nombre – et c'est cette sélection qui oriente la poursuite de certains développements techniques, aux dépens d'autres développements possibles.

À travers l'interface de l'attention, il est aussi vrai de dire que la technogenèse conditionne la synaptogenèse (comme l'affirment à juste titre Nicholas Carr et les déclinistes) que de dire que la synaptogenèse, guidée elle-même par nos pratiques sociales et par nos pertinences éthico-politiques, conditionne la technogenèse (ce que l'on relève bien plus rarement). Les dynamiques d'unisson, de contrepoint et de polyphonie régissant les

1. N. Katherine Hayles, *How We Think*, op. cit., p. 69.

2. *Ibid.*, p. 99-100.

jeux d'échos entre nos différentes activités se déploient donc au sein d'une ATTENTION TECHNOGÉNÉTIQUE plus générale, dont la dynamique vient chapeauter toute l'écologie de l'attention : *la matérialité des appareils qui conditionneront nos attentions de demain dépend de la façon dont nos attentions d'aujourd'hui sélectionnent certaines propriétés offertes par les appareils produits hier.*

L'attention est un composant essentiel du changement technique (mais insuffisamment théorisé par Gilbert Simondon), car elle fait émerger d'un arrière-fond d'ensembles techniques un certain aspect de leurs caractéristiques physiques sur lequel se focaliser, faisant ainsi advenir à l'existence une nouvelle matérialité, qui devient à son tour le contexte d'autres innovations technologiques. L'attention, toutefois, n'est nullement séparée des transformations techniques qu'elle contribue à faire advenir. Elle est engagée dans une boucle récursive avec l'environnement technique dans lequel elle opère à travers des processus inconscients et non conscients, qui affectent non seulement l'arrière-fond au sein duquel l'attention opère ses sélections, mais également les mécanismes de sélection eux-mêmes. Les êtres techniques et les êtres vivants sont ainsi impliqués dans d'incessantes causations réciproques, au fil desquelles tous deux changent ensemble de façon coordonnée et synergique¹.

La dynamique technogénétique analysée ici par Katherine Hayles permet de reconnaître la complémentarité qui réunit le « déterminisme technologique », si fréquemment décrié chez Friedrich Kittler, et la « nouvelle philosophie des nouveaux médias » développée par Mark Hansen pour souligner la dimension créatrice inhérente au corps attentif. La technogenèse repose aussi bien sur le conditionnement de mon attention par les appareillages techniques qui me traversent d'informations que sur ma capacité à recadrer ces informations de façon à en tirer de la signification. Le ressort de ce recadrage est à chercher dans la dimension « responsive » que Bernhard Waldenfels a bien mise

1. *Ibid.*, p. 103-104.

en lumière dans sa *Phénoménologie de l'attention*. Que j'observe un animal, lise un livre ou regarde un écran, mes perceptions de sujet attentif ne constituent jamais un simple écho de l'objet qui me fait face : ma réaction implique toujours une part de réponse créative, indispensable à *donner sens à la sensation* :

L'attention est un événement double : *quelque chose me frappe – moi, je fais attention* [*etwas fällt mir auf – ich merke auf*]. [...]

1) La première partie de l'attention est constituée par le fait que quelque chose m'arrive, me frappe, me touche, m'affecte. [...] 2) La deuxième partie de l'événement double est à entendre comme une réponse que je donne ou refuse, au-delà de son contenu propositionnel. En disant ou en faisant quelque chose, l'événement de la réponse ne coïncide pas avec le dit et le fait. [...] Le hiatus entre le pathos et la réponse, étant franchi par l'attention sans être aboli, s'accompagne d'une scission du soi-disant sujet. Le sujet se divise en deux figures : d'une part le *patient* (au sens large du mot), d'autre part le *répondant*. Nous devenons ce que nous sommes, en étant affectés et en y répondant. Donc nous ne serons jamais complètement ce que nous sommes¹.

Au cœur de la technogenèse, il convient donc de repérer une cinquième dynamique d'échos, propre à la dimension responsive de l'ATTENTION ENCADRANTE (*framing*) : certes notre individuation n'est nourrie que des échos générés en nous par les circuits informationnels qui nous traversent et nous constituent, mais *notre activité propre, en tant qu'individus, consiste à projeter sur ces informations des cadres interprétatifs seuls capables de leur conférer une signification*. Ce sont ces cadres, en tant qu'ils conditionnent certains effets singuliers de résonances entre les informations, qui font émerger certaines caractéristiques plutôt que d'autres au sein des ensembles techniques à notre dispo-

1. Bernhard Waldenfels, « Attention suscitée et dirigée », *Alter*, n° 18, *L'Attention*, édité par Natalie Depraz et Laurent Perreau, novembre 2010, p. 35-36. Cf. aussi Bernhard Waldenfels, *Phänomenologie der Aufmerksamkeit*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2004.

sition : ce sont eux qui font de chacune de nos réactions une réponse singulière et significative à ce qui nous arrive comme un flux de données.

C'est bien là ce qui permet à Mark Hansen de se revendiquer de la conception bergsonienne de l'individu humain comme « centre d'indétermination » : chacun(e) de nous est le lieu d'un potentiel de réaction imprévisible aux stimuli qui nous affectent (« équipotentialité »). Quoique échos et images les uns des autres, nous sommes tous créateurs de significations nouvelles par la façon singulière dont nous en-cadrons et en-voûtons ce qui nous traverse :

Tout circuit technique ou toute image technique est nécessairement le produit d'un cadrage corporé de l'information [...]. Dans la mesure où l'opération de cadrage sert à actualiser l'équipotentialité du vivant au sein de circuits informationnels empiriques, cette opération fournit le mécanisme par lequel la signification adhère à l'information *de façon inhérente*, ce qui permet d'en faire le lieu d'une *création* d'information¹.

Une échologie de l'attention articulée en termes de technogenèse et de cadrages responsifs rend ainsi compte du principe écosophique évoqué dans les premières pages de cette conclusion : notre « liberté d'agir » se mesure à *notre capacité à modifier aujourd'hui l'environnement qui conditionnera nos perceptions à venir* – environnement technique, mais aussi social, institutionnel, politique.

En faisant des appareils dont nous disposons présentement des « arrière-fonds » au sein desquels nos attentions prélèvent quelques propriétés appelées à devenir saillantes dans la matérialité des appareils à venir, Katherine Hayles et Mark Hansen nous invitent également à *nous rendre attentifs aux propriétés du fond comme fond* : quelles puissances d'agir sont *déjà* à notre disposition – dans ce que nous avons en commun et qui constitue notre environnement actuel – dont nous ne savons pas

1. Mark B. N. Hansen, *New Philosophy for New Media*, op. cit., p. 84.

prendre la mesure, faute de savoir regarder le fond plutôt que la figure qui paraît s'en imposer ? C'est une réflexion sur notre attention au « fond » qui va conclure cet essai, en nous faisant revenir des questions (apparemment « superficielles ») d'échos vers des problèmes (plus « fondamentaux ») d'écologie physique.

Retour de l'écho à l'éco : refonder la politique ?

Dans un texte de jeunesse inspiré de Sartre, Paul Ricœur décrit la dynamique attentionnelle en termes de débordement : « l'objet *déborde* la perception parce que la perception attentive *prélève* le perçu dans le champ total. Prélèvement par l'attention, débordement par l'objet sont une seule et même chose¹ ». Le prélèvement opéré par l'attention ne peut que déborder dans l'objet de perception, pour la bonne raison que, comme on l'a vu, l'attention ne tient pas en place. Il y a toujours quelque chose à voir ou à entendre à côté de ce qu'on regarde et de ce qu'on écoute. Ce dont se lamentent les discours sur la surcharge informationnelle pourrait facilement se retourner en émerveillement devant *l'excédence de curiosité* qui taraude les esprits humains. La distraction reprochée à toute une jeunesse témoignerait alors du ressort le plus profond de l'attention :

Il y a opposition fondamentale entre deux attitudes, l'une qui consiste à *infléchir* la perception dans le sens de quelque anticipation, l'autre à chercher une innocence de l'œil et des sens, une ouverture d'esprit, un accueil à l'autre en tant qu'autre. Par ce respect de l'objet, nous nous mettons au compte de l'objet, beaucoup plus que nous n'inscrivons l'objet au compte de notre passé. Le vrai nom de l'attention n'est pas anticipation mais *étonnement*².

1. Paul Ricœur, « L'attention. Étude phénoménologique de l'attention et de ses connexions philosophiques » (1939), in *Anthropologie philosophique. Écrits et conférences* 3, Paris, Seuil, 2013, p. 64.

2. *Ibid.*, p. 69-70.

Une écologie de l'attention devra apprendre à valoriser cette excédence de curiosité avide de s'étonner de tout ce qui, dans nos objets de savoir ou de perception, déborde des catégories et des anticipations à travers lesquelles on entreprend de les saisir. À en croire la psychanalyse lacanienne, tout objet de désir « fuit », au fil d'un mouvement métonymique qui se déplace sans fin de proche en proche : je croyais désirer cet objet, mais dès qu'il tombe en ma possession, je m'aperçois que j'en voulais un autre, son semblable, son frère, sa sœur, son voisin, son double – son écho. C'est ce mouvement de « dis-traction » qu'on reproche à la lecture en ligne : si les internautes ne consacrent en moyenne qu'une vingtaine de secondes aux pages qu'ils visitent sur le web¹, c'est qu'aussitôt qu'elle s'affiche leur regard est attiré par ce qui, en elle, déborde d'elle-même – les liens hypertextes faisant miroiter des opportunités insoupçonnées propres à titiller leur curiosité. On a vu au troisième chapitre combien étaient préoccupants les appareils de capture institués grâce aux technologies numériques pour rabattre cette curiosité toujours fuyante vers les autoroutes aseptisées du profit capitaliste. Le problème ne tient toutefois pas à l'excédence de curiosité, mais à la pauvreté des standards qui infléchissent nos capacités d'étonnement pour les asservir aux anticipations marchandes.

En bon phénoménologue, Paul Ricœur reformule le débordement et l'étonnement propres à l'attention en termes de rapports entre premier plan et arrière-plan, entre figure et fond :

Certes, l'attention est toujours plus ou moins au service d'un désir, d'une intention (au sens courant de projet anticipant), d'une tâche – bref d'un besoin et d'une volition. Mais ni besoin ni volition ne *constituent* l'attention. Ce qui est attentif dans la recherche, ce n'est pas l'anticipation, c'est le fait de se tourner vers l'arrière-plan pour *l'interroger*. [...] Le passage de l'arrière-plan au premier plan, de

1. Nicholas Carr, *Internet rend-il bête ?*, op. cit., chap. 7.

l'obscur au clair, implique l'appréhension d'un aspect nouveau qui n'était pas perçu comme aspect¹.

Le problème le plus important d'une écologie de l'attention est de nous apprendre à accommoder nos regards sur les arrière-plans, de façon à y percevoir des aspects nouveaux qui n'étaient pas encore perçus comme aspects. Tout l'essai qui se conclut ici a visé à cette fin : comment entendre la chambre d'échos qui nourrit la voix du soliste ? Comment percevoir la voûte de résonance derrière le buzz médiatique ? Comment rendre justice à l'attention conjointe qui me donne la confiance nécessaire pour parler ? En d'autres termes, alors que toute notre éducation sensorielle et savante nous a entraînés à repérer des figures saillantes, comment voir et entendre le fond – indissociablement commun et environnemental – qui soutient notre existence ? Comment communiquer avec le commun² ?

En tant que sagesse environnementale (*écophilie*) et en tant que sensibilisation aux propriétés polyphoniques de nos dynamiques attentionnelles (*écologie*), ce questionnement appelle une double tâche. D'une part, aménager des environnements (physiques, sociaux, légaux) permettant au plus grand nombre d'entre nous de moduler notre attention en fonction de nos désirs propres et de nos besoins communs – plutôt qu'en fonction des intérêts d'une minorité et d'une course à la croissance qui nous entraîne tous vers l'abîme. D'autre part, apprendre à accommoder différemment notre attention de façon à faire apparaître

1. Paul Ricœur, « L'attention... », art. cité, p. 63 et 69.

2. De nombreuses publications récentes prennent cette question à bras-le-corps, parmi lesquelles : Karen Barad, *Meeting the Universe Halfway : Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*, Durham (N. C.), Duke University Press, 2007 ; Michael Hardt et Antonio Negri, *Commonwealth*, op. cit. ; Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence*, op. cit. ; Georges Didi-Huberman, *Peuples exposés, peuples figurants*, Paris, Minuit, 2012 ; Dominique Quessada, *L'Inséparable. Essai sur un monde sans Autre*, Paris, PUF, 2013 ; Henry Torgue, *Le Sonore, l'Imaginaire et la Ville. De la fabrique artistique aux ambiances urbaines*, Paris, L'Harmattan, 2013 ; Robert Bonamy, *Le Fonds cinématographique*, Paris, L'Harmattan, 2013. Pierre Dardot et Christian Laval, *Commun. Essai sur la révolution du XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2014.

d'autres figures et d'autres valeurs dans le fond commun qui nous constitue.

À travers ces deux visées, l'écologie de l'attention appelle donc à « refonder la politique ». Non pas au sens où, comme le voulaient les partis communistes à la fin de la guerre froide, il s'agirait de retrouver une fondation stable et inamovible, sur laquelle pourrait se reconstruire un nouvel appareil idéologico-politique. Mais au sens esquissé dans les pages précédentes, où la politique a besoin d'un nouveau rapport au fond, conçu comme environnement et comme chambre d'échos. « Re-fonder la politique » sur les bases d'une écologie de l'attention invite alors à travailler autour d'au moins trois grands axes.

D'abord, selon un problème vieux comme la politique, il s'agit de trouver des façons (anciennes et nouvelles) de *faire masse*. Les forces de résistance à l'autodestruction capitaliste souffrent de l'éparpillement induit par ce même capitalisme. Loin d'être rendus obsolètes par les nouveaux modes de communication sur internet, les efforts d'organisation au sein de collectifs trans-individuels sont plus nécessaires et doivent être plus imaginatifs que jamais. On a vu dans le cinquième chapitre ce que l'écologie de l'attention pouvait apporter à ces efforts, dans le domaine de la micro-politique des groupes. Le véritable défi est de passer de l'échelle « micro » des collectifs présents à l'échelle « macro » des agrégations médiatiques. Comment – par quelles médiations et par quels agencements médiatiques – constituer en « classe politique » la classe numérique que forment les millions de hackers dont les pratiques libertaires et collaboratives revivifient quotidiennement nos communs ? Le fond de ce qui trame l'intelligence collective du web est déjà là : le problème est de le faire advenir comme tel à sa puissance propre, de tourner ensemble notre attention vers lui, de façon à inscrire sa figure à l'horizon de nos pratiques politiques.

Le deuxième axe des politiques de fond vise à prendre la mesure des nouvelles puissances propres à la *wikipolitique* – celle qui se fonde sur les contributions éparpillées de milliers ou de millions de collaborateurs inconnus les uns des autres (*crowdsourcing*, *crowdfunding*). Avant même de songer à s'organiser,

ces multitudes sont porteuses d'une puissance inhérente à leur diversité interne et à leurs mouvements en essaims. Il s'agit moins ici de la vieille « conscience de classe » que d'une (non moins ancienne) sensibilité collective, faite à la fois de pluralisme perceptif et d'intelligence commune. La force des *wikis* tient à ce que leurs dispositifs ingénieux trouvent le moyen de mettre au profit de tous le fonds de connaissances, d'attention et de sensibilité qui est toujours présent entre nous, à l'état latent. À l'inévitable verticalité du travail d'organisation (et de la mise en place des *wikis* eux-mêmes), ils apportent le contrepoison d'une dynamique essentiellement horizontale et anti-hiérarchique.

Comme l'a bien résumé le titre d'un ouvrage de David Weinberger, nous devons repenser la notion même de connaissance – et remettre en cause les rapports traditionnels entre la figure d'une information pertinente et les fonds de savoirs implicites – « maintenant que les faits ne sont plus des faits, que les experts sont partout, et que la personne la plus intelligente de la salle, c'est la salle elle-même¹ ». La question n'est pas tant que ceux qui sont assis au fond, et qui consultent Wikipedia sur leur smartphone, à côté du radiateur, peuvent en « savoir » davantage que l'orateur qui professe du haut de sa chaire. Même s'ils peuvent corriger ici ou là une erreur de date ou une confusion de nom, le professeur n'en garde pas moins une longueur d'avance, de par les synthèses et les schèmes de compréhension qu'il a eu l'occasion d'accumuler au fil des années, des lectures et des expériences. La question n'est pas de savoir qui en sait plus que qui, mais de réaliser que nous sommes plus intelligents ensemble qu'aucun de nous ne peut l'être individuellement – pour autant que des vacuoles aient permis à chacun de jouir de moments de sécession, nécessaires pour approfondir notre singularisation. Ceux qui sont assis au fond peuvent ou non en savoir davantage que celui qui péroré sur l'estrade, mais c'est dans le fonds commun tramé de nos interactions – « la salle » en tant qu'elle

1. David Weinberger, *Too Big to Know : Rethinking Knowledge Now that the Facts Aren't the Facts, Experts Are Everywhere, and the Smartest Person in the Room Is the Room*, New York (N. Y.), Basic Books, 2011.

inclut tous ses occupants – qu'il faut apprendre à voir le lieu premier de notre intelligence individuelle et collective¹.

Or ce fonds commun d'intelligence collective n'est « donné » à chacun de nous que de façon provisoire et précaire. Il ne se régénère qu'autant qu'on sait prendre soin de son écosystème. C'est à ce niveau que les débats en cours sur l'attention peuvent influencer notre devenir. Réprimer l'excédence de curiosité au nom des bonnes vieilles disciplines datant de l'époque industrielle peut s'avérer aussi nuisible que l'abandonner sans protection à l'hégémonie des logiques financières. De même qu'il importe, à l'échelle individuelle, d'aider chacun à savoir moduler subtilement des moments d'hyperfocalisation avec des moments d'attention partielle et de *multi-tasking*, de même devons-nous développer à l'échelle collective des écologies de l'attention permettant d'agencer finement entre elles les dynamiques relevant de l'unisson, du contrepoint et de la polyphonie improvisatrice.

La formule de David Weinberger conduit toutefois à entrevoir un troisième axe des politiques de fond, qui est peut-être le plus important. Il est essentiel en effet d'élargir ce que désigne « la salle », au-delà des seules figures humaines qui la peuplent, pour y inclure tout le fonds mobilier et immobilier qui permet à ces personnes de s'y montrer intelligentes ensemble. Ceux qui sont assis à côté du radiateur perdront une grande partie de (l'usage de) leurs connaissances si la connexion à internet se bloque ou si le chauffage cesse de fonctionner en plein hiver. Notre intelligence collective (humaine) ne serait rien sans le fond relationnel qui lui permet de se (re)constituer sans cesse, à travers d'innombrables formes d'échange avec son environnement matériel. La salle est davantage que la somme de ses habitants bipèdes : son intelligence collective repose aussi sur des tables, des chaises, des planchers, des câbles et des tuyaux – bref, sur toute une infrastructure matérielle imbibée

1. Cf. sur ces questions le travail mené de longue date par Pierre Lévy, par exemple dans *L'Intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*, Paris, La Découverte, 1997, ou dans *World philosophie. Le marché, le cyberspace, la conscience*, Paris, Odile Jacob, 2000.

de connaissances et de pratiques humaines, accumulées depuis des siècles mais dépendant de communications incessantes avec notre environnement non humain.



Figure 18. Rajarshi Mitra, *Scène de pluie à Calcutta*

Ce que la conscience écologique a (re)découvert au fil du xx^e siècle, c'est la présence d'un *double fond* conditionnant notre existence sur la planète Terre¹. Aussi importants que soient les jeux d'*échos* dans l'organisation des sociétés humaines, ils dépendent toujours en dernier ressort des contraintes de l'*éco*-, c'est-à-dire de l'*oikos* physico-chimique dont procède notre existence. Lorsque nous découvrons une image comme la *Scène de pluie à Calcutta* de Rajarshi Mitra (figure 18), notre regard est spontanément entraîné à reconnaître des figures humaines portant des parapluies, qui se détachent instantanément de l'arrière-plan. Conformément à ce qu'indiquait Paul Ricœur, un regard *attentif* nous conduira rapidement à « interroger l'arrière-plan » (puisque l'attention ne tient pas en place), dont émergera « un aspect nouveau qui n'était pas perçu comme aspect » – par exemple, la fenêtre supérieure du bâtiment de gauche, dont je remarque la forme arrondie et la légère inclinaison. Ce travail d'accommodation me donne à voir un premier fond, interne à la représentation, qui passe souvent inaperçu du fait de notre précipitation à identifier des figures saillantes (généralement humaines) et leurs évolutions (habituellement narratives), mais qui constitue *le décor* sur lequel ces figures se détachent. Ce premier déplacement d'attention relève bien de l'écologie, en ce qu'il porte sur l'environnement où vivent les personnages représentés.

Le véritable défi d'une écologie de l'attention est toutefois à situer ailleurs, dans un second déplacement nous donnant accès à la strate la plus importante de ce double fond. La peinture dite « abstraite » du xx^e siècle nous a appris à prêter attention à la matérialité concrète de la toile elle-même : outre des figures

1. *Re-découvert*, parce que toute une série de garde-fous prévenaient la destruction de l'environnement commun dans les sociétés dites « traditionnelles ». C'est ce qu'ont bien montré, par exemple, Elinor Ostrom, *La Gouvernance des biens communs. Pour une nouvelle approche des ressources naturelles* (1990), Liège, Commission Université Palais, 2010 ; Jean-Baptiste Frescoz, *L'Apocalypse joyeuse*, *op. cit.* ; ou Eduardo Gudynas, « La Pacha Mama des Andes : plus qu'une conception de la nature », *La Revue des Livres*, n° 4, mars-avril 2012, p. 68-73.

humaines s'abritant sous des parapluies, outre le fond du décor représentant des bâtiments et un arbre en arrière-plan, je peux également focaliser mon attention sur les griffures obliques qui raient la surface de la peinture. C'est tout un *second fond matériel* qui apparaît ainsi : non pas localisé dans une rue de Calcutta un jour de pluie à travers un phénomène de représentation, mais situé ici et maintenant devant moi, dans la présence matérielle concrète de l'œuvre. Lorsque j'ai sous les yeux l'original, ce second fond se compose d'une aquarelle faite d'un tramage épais enduit de pigments colorés. Si je regarde cette même image sur écran, comme au moment où j'écris cette conclusion, ce sont des pixels activés par une circulation d'électricité. Pour vous qui tenez en mains cet ouvrage, c'est de l'encre noir imprimée sur une page blanche.

Nous ne voyons généralement pas ce second fond : nous lisons des « textes », nous regardons des « images » – pas des pigments, ni des pixels, ni de l'encre. Et pourtant, toutes nos représentations et tous nos simulacres – désormais ubiquitaires dans nos vies et dans nos prises de décisions – sont bien tramés dans les réalités matérielles de ce second fond. L'eau dont s'est servi le peintre bengali pour son aquarelle était peut-être polluée par une industrialisation incontrôlée ; la production de mon écran à cristaux liquides a émis de l'hexafluorure de soufre, qui est le plus puissant des gaz à effet de serre ; cet ouvrage a été produit chez un imprimeur labélisé Imprim'Vert... Dans certains cas, les réalités terriblement complexes qui trament ce second fond sont accessibles par une manifestation sensible immédiate (allez vérifier la présence du label sur la dernière page de ce livre !). Le plus souvent, toutefois, il faut les reconstituer à force d'enquête, de recherche et de calcul avant qu'elles ne puissent prendre forme dans nos esprits.

C'est du fait de notre indifférence et de notre négligence envers ce second fond que le Bengale risque très prochainement de voir des alternances d'inondation et de sécheresse éraiser sa civilisation multimillénaire. Tout en regardant l'eau de pluie tomber sur les passants de Calcutta dans l'aquarelle de Rajarshi Mitra, nous devons apprendre à voir en quoi la circulation des images et

des textes, appendue à celle des barils de pétrole et des métaux rares, contribue au dérèglement climatique qui menace d'engloutir cette ville, l'une des plus exposées d'Asie. C'est seulement en accommodant nos regards et notre intelligence sur ce second fond matériel que les politiques à venir pourront faire converger l'écologie de l'attention avec une réelle attention à l'écologie.

En conclusion de cet ouvrage, il faut donc insister sur le besoin de prendre la notion d'« écologie de l'attention » au pied de la lettre, dans ce qu'elle a de plus matériel – au sein d'une ontologie où, comme chez Spinoza, « corps » et « esprits » ne sont que deux façons d'envisager une seule et même réalité. Se rendre attentifs au second fond matériel (du papier et des cristaux liquides), derrière le fond visuel des images qui nous sont données à voir, cela exige de faire activement attention au tissu relationnel concret qui assure la consistance des figures et des usages que nous projetons sur les différentes parties de notre environnement. Le livre ou l'écran, comme fonds matériels de nos expériences intellectuelles, participent d'un système à la fois productif et destructif, dont le tramage est indissociable de ce qui tisse les exigences concrètes de nos vies. Depuis le migrant africain qui trie notre papier recyclé jusqu'au travailleur chinois qui assemble nos smartphones, ce système produit le plaisir et le loisir des uns aux dépens du travail et de l'exploitation des autres. Au sein du second fond matériel de notre écologie collective de l'attention, c'est malheureusement au prix de la suroccupation et de l'épuisement attentionnel de beaucoup de nos contemporains que vous et moi jouissons du privilège d'avoir arraché assez de temps libre pour pouvoir écrire et lire le livre qui se termine ici.

De la chaîne de montage au tapis roulant de recyclage, en passant par le défilement des lettres sous les saccades de nos regards, notre attention est comme l'aiguille qui tisse constamment ce fond de liens concrets qui nous font tenir ensemble, au prix des plus grandes inégalités globales. L'écologie de l'attention en reste à des généralités vagues tant qu'elle n'entre pas dans la singularité de nos multiples écosystèmes imbriqués les uns dans les autres. À tous les niveaux, son défi est de nous

aider à identifier ce que nous pouvons changer au sein de nos différents environnements, de façon à mieux faire attention à ce qui le mérite. Si les flux médiatiques observés depuis Saturne et les activations neuronales révélées par IRM restent largement extérieurs à notre champ d'action, en revanche *vo*tre effort généreux pour lire *ce* livre jusqu'au bout – fût-ce en sautant de mot-clé en mot-clé – illustre concrètement, à très petite échelle, tout à la fois les espoirs et les limites de ce que peut notre attention. Comme tous les objets culturels, cet ouvrage n'existe qu'à travers l'attention de ses lecteurs : merci d'avoir nourri son existence de la vôtre.

Remerciements

Emmanuel Alloa, Alejandro Alvarez, Emily Apter, Maryvonne Arnaud, Bernard Aspe, Bruno Auerbach, Marc Bacchetta, Thierry Bardini, Christine Baron, Sarina Basta, Johnathan Beller, Jacques Berchtold, Laurent Bigorgne, Aurélien Blanchard, Jean-Pierre Bobillot, Véronique Bolhuis, Robert Bonamy, Daniel Bougnoux, Dominique Boullier, Patrick Bourgne, Sylvain Bourmeau, Frédéric Brun, Graham Burnett, Robert Caron, les participants du séminaire « Attention » proposé par le programme CCC de la HEAD de Genève, Rosemary et Gilbert Citton, Jonathan Crary, Gairo Daghini, Jérôme David, Christophe Degoutin, Georges Didi-Huberman, Marianne Dubacq, François-Ronan Dubois, Cédric Duroux, Rita Felski, Georg Frank, Igor Galligo, Aurélien Gamboni, Florent Gaudez, Mélanie Giraud, Martin Givors, Francis Goyet, les participants du séminaire « Économie de l'attention et archéologie des médias » de l'université de Grenoble, Michael Hagner, Christophe Hanna, Pierre Hazan, Denis Hollier, Michel Jeanneret, Dominiq Jenvrey, Nedjima Kacidem, Deborah Knopp, Charlotte Krauss, Isabelle Krzywkowski, Jean-Pierre Lachaux, Marina Kundu, la famille Kundu, Daniel Lançon, Catherine Langle, Raphaël et Catherine Larrère, Bruno Latour, Benoît Laureau, Maurizio Lazzarato, Christophe Leclercq, Pierre Le Quéau, Fabienne Martin-Juchât, Jean-François Massol, Éric Méchoulan, Varinia Michalun, Bernard Miège, Rajarshi et Ranjini Mitra, Valeria Morera, Philippe Mouillon, Yann Moulier Boutang, Romi Mukherjee, le collectif de rédaction de la revue *Multitudes*, Carole Musset, Christopher Newfield, Frédéric Neyrat, Laura von Niederhäusern, Christine Noille-Clauzade, Charlotte Nordmann, François Noudelmann, Françoise Notter-Truxa, The Order of the Third Bird, Isabelle Pailliant, Matteo Pasquinelli, Jean-François Perrin, Philippe Petit, Dominique Pety, Julien Piat, Julien Pierre, Claire Pignol, Martial Poirson, Xavier de la Porte, Catherine

Quéloz, Anne Querrien, Dominique Quessada, Anne-Julie Raccourcier, Gene Ray, Philippe Régnier, *La Revue des livres*, Julie Ridard, Claudia Roda, Stéphanie Roussel, Dario Rudy, Marc Saint-Upéry, Liliane Schneider, Jean-Paul Sermain, Jean-Claude Serres, la famille Settembrini, Guy Spielmann, Adrian Staii, Ruth Stégassy, Bernard Stiegler, Henry Torgue, Isabelle Treff, Nicolas Truong, Urs Urban, Marco Venturini, Jérôme Vidal, la Villa Gillet, Slaven Waelti, Guy Walter, Olivier Zerbib.

Des remerciements très particuliers vont à Hugues Jallon pour avoir orienté cet essai dans sa phase initiale, à Isabelle Creusot pour son soutien, à Benoît Bénard pour sa relecture attentive, et surtout à Bruno Auerbach, pour son accueil, ses conseils, ses commentaires et ses suggestions.

Bibliographie

- Ackland, Charles R., *Swift Viewing : The Popular Life of Subliminal Influence*, Durham (N. C.), Duke University Press, 2012.
- Aiden, Erez, et Michel, Jean-Baptiste, *Uncharted : Big Data as a Lens on Human Culture*, New York (N. Y.), Riverhead, 2013.
- Aigrain, Philippe, « Attention, media, value and economics », *First Monday*, vol. 2, n° 9-1, septembre 1997.
- Alter, n° 18, *L'Attention*, édité par Nathalie Depraz et Laurent Perreau, novembre 2010.
- Anzieu-Premmureur, Christine, « L'attention flottante du psychanalyste », *Spirale*, n° 9, *L'Attention*, coordonné par Bernard Golse, novembre 1998, p. 67-78.
- Aspe, Bernard, *Horizon inverse*, Caen, Nous, 2013.
- Aspe, Bernard, « Simondon et l'invention du transindividuel », *La Revue des Livres*, n° 12, juillet-août 2013.
- Aspe, Bernard, *Simondon, politique du transindividuel*, Paris, Dittmar, 2013.
- Baker, C. Edwin, *Advertising and a Democratic Press*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 1994.
- Barad, Karen, *Meeting the Universe Halfway : Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*, Durham (N. C.), Duke University Press, 2007.
- Barbéris, Isabelle, et Poirson, Martial, *L'Économie du spectacle vivant*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2013.
- Bardini, Thierry, « Entre archéologie et écologie : Une perspective sur la théorie médiatique », à paraître.
- Bayard, Pierre, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Minuit, 2007.
- Beck, John, et Davenport, Thomas, *The Attention Economy : Understanding the New Currency of Business*, Cambridge (Mass.), Harvard Business School, 2001.

- Beller, Jonathan, *The Cinematic Mode of Production : Attention Economy and The Society of the Spectacle*, Hanovre, Dartmouth College Press, 2006.
- Berardi, Franco, « La fabrique de l'infélicité », *Multitudes*, n° 8, mars-avril 2002, complément numérique, disponible sur Multitudes.net.
- Berardi, Franco, *Precarious Rhapsody : Semicapitalism and the Pathologies of the Post-Alpha Generation*, Londres, Minor Composition, 2010.
- Berardi, Franco, « Attention et expérience à l'âge du neurototalitarisme », in Yves Citton (dir.), *L'Économie de l'attention. Horizon ultime du capitalisme ?*, Paris, La Découverte, 2014, p. 147-160.
- Bester, Emma, *L'Économie de l'attention pour le libre accès. Le cas de Revues.org dans les bibliothèques universitaires*, mémoire de l'Institut national des techniques de la documentation, Paris, CNAM, 2009.
- Bion, Wilfred R., *L'Attention et l'Interprétation. Une approche scientifique de la compréhension intuitive en psychanalyse et dans les groupes*, Paris, Payot, 1990.
- Blair, Ann M., *Too Much to Know : Managing Scholarly Information before the Modern Age*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 2010.
- Bomsel, Olivier, *L'Économie immatérielle. Industries et marchés d'expérience*, Paris, Gallimard, 2010.
- Bomsel, Olivier (dir.), *Protocoles éditoriaux. Qu'est-ce que publier ?*, Paris, Armand Colin, 2013.
- Bonamy, Robert, *Le Fonds cinématographique*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- Bosson, Olivier, *L'Échelle 1:1. Pour les performances conférences et autres live*, Paris, Van Dieren, 2011.
- Bougnoux, Daniel, *Introduction aux sciences de la communication*, Paris, La Découverte, 2001.
- Boullier, Dominique, « Les industries de l'attention : fidélisation, alerte ou immersion », *Réseaux*, n° 154, 2009, p. 233-246.
- Boullier, Dominique, « Pour une conception cosmopolitique du care », *Cosmopolitiques. Laboratoire des pratiques de l'écologie politique*, juillet 2010, disponible sur Cosmopolitiques.com.
- Boullier, Dominique, « Composition médiatique d'un monde commun à partir du pluralisme des régimes d'attention », in Pierre-André Chardel (dir.), *Conflit des interprétations dans la société de l'information*, Paris, Hermès, 2012.

- Boullier, Dominique, « L'attention : un bien rare en quête de mesure », *Sciences de la société*, n° 87, 2012, p. 129-145.
- Bourdieu, Pierre, *Sur la télévision*, Paris, Seuil, coll. « Raison d'agir », 1996.
- Bourgne, Patrick (dir.), *Le Marketing. Poison ou remède ?*, Paris, EMS, 2013.
- Brin, Sergey, et Page, Lawrence, « The anatomy of a large-scale hypertextual web search engine », 1998, disponible sur Infolab.stanford.edu.
- Bruya, Bryan, *Effortless Attention : A New Perspective in the Cognitive Science of Attention and Action*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2010.
- Camus, Jean-François, *La Psychologie cognitive de l'attention*, Paris, Armand Colin, 1996.
- Carnevali, Barbara, *Le apparenze sociali. Una filosofia del prestigio*, Bologne, Il Mulino, 2012.
- Caron, Robert, « Les enfants savent déjà résister », *Les Actes de lecture*, n° 125, mars 2014.
- Carpentier, André, « Être auprès des choses. L'écrivain flâneur tel qu'engagé dans la quotidienneté », 2009, disponible sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain, oic.uqam.ca.
- Carr, Nicholas, *The Big Switch : Rewiring the World, from Edison to Google*, New York (N. Y.), W. W. Norton, 2008.
- Carr, Nicholas, *Internet rend-il bête ? Réapprendre à lire et à penser dans un monde fragmenté*, Paris, Laffont, 2011.
- Castoriadis, Cornelius, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.
- Catellin, Sylvie, *Sérendipité. Du conte au concept*, Paris, Seuil, 2014.
- Certeau, Michel de, *L'Invention du quotidien*, t. 1, *Les arts de faire* (1980), Paris, Gallimard, 1990.
- Chabot, Pascal, *Global burn-out*, Paris, PUF, 2013.
- Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.
- Citton, Yves, *L'Avenir des humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation*, Paris, La Découverte, 2010.
- Citton, Yves, *Renverser l'insoutenable*, Paris, Seuil, 2012.
- Citton, Yves, « Le marketing entre économie de l'attention et exploitation culturelle », in Patrick Bourgne (dir.), *Le Marketing. Poison ou remède ?*, Paris, EMS, 2013.
- Citton, Yves, « Œuvres de lecture et économies de l'attention », in Michel Jeanneret et Frédéric Kaplan (dir.), *Le Lecteur à l'œuvre*, Genève, Infolio, 2013.

- Citton, Yves, *Pour l'interprétation littéraire des controverses scientifiques*, Versailles, Quae, 2013.
- Citton, Yves, « Rethinking "impact" : between the attention economy and the readerless republic of letters », *SubStance*, n° 130, vol. 42-1, 2013, p. 69-81.
- Crary, Jonathan, *L'Art de l'observateur. Vision et modernité au XIX^e siècle*, Paris, Chambon, 1994.
- Crary, Jonathan, *Suspensions of Perception : Attention, Spectacle and the Modern Culture*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1999.
- Crary, Jonathan, *24/7 : Le Capitalisme à l'assaut du sommeil*, Paris, La Découverte, 2014.
- Dardot, Pierre et Laval, Christian, *Commun. Essai sur la révolution du XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2014.
- Daston, Lorraine, « Attention and the values of nature in the Enlightenment », in Lorraine Daston et Fernando Vidal (dir.), *The Moral Authority of Nature*, Chicago (Ill.), The University of Chicago Press, 2004, p. 100-127.
- Datchary, Caroline, *La Dispersion au travail*, Toulouse, Octares Éditions, 2011.
- Davidson, Cathy N., *Now You See It : How Technology and Brain Science Will Transform Schools and Business for the 21st Century*, New York (N. Y.), Penguin, 2011.
- Depraz, Natalie, « Attentionnalité et intentionnalité. L'attention comme modulation », in Jocelyn Benoist (dir.), *Husserl*, Paris, Le Cerf, 2008, p. 223-248.
- Depraz, Natalie, « Introduction » à Edmund Husserl, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Vrin, 2009.
- Depraz, Natalie, « Attention et conscience : à la croisée de la phénoménologie et des sciences cognitives », *Alter*, n° 18, *L'attention*, édité par Natalie Depraz et Laurent Perreau, novembre 2010.
- Didi-Huberman, Georges, *Peuples exposés, peuples figurants*, Paris, Minuit, 2012.
- Down, Anthony, « Up and down with ecology – the "issue-attention" cycle », *Public Interest*, vol. 28, été 1972, p. 38-50.
- Doueïhi, Milad, *Pour un humanisme numérique*, Paris, Seuil, 2011.
- Eilan, Naomi et al., *Joint Attention : Communication and Other Minds*, Oxford University Press, 2005.
- Espitallier, Jean-Michel, *De la célébrité. Théorie et pratique*, Paris, 10/18, 2011.

- Falissard, Bruno, « Les médicaments de l'attention : les doutes d'un praticien », *Esprit*, n° 401, janvier 2014, p. 34-43.
- Falkinger, Josef, « Attention economies », *Journal of Economic Theory*, vol. 133, 2007, p. 266-294.
- Falkinger, Josef, « Limited attention as the scarce resource in an information-rich economy », *Economic Journal*, vol. 118, 2008, p. 1596-1620.
- Flaubert, Gustave, Lettre à Alfred Poitevin du 16 septembre 1845, in *Correspondance*, t. 1, Paris, Gallimard, Pléiade, 1973.
- Flusser, Vilém, *Ins Universum der technischen Bilder*, Göttingen, European Photography, 1985.
- Flusser, Vilém, *La Civilisation des médias*, Belval, Circé, 2006.
- Franck, Georg, « Die neue Währung : Aufmerksamkeit. Zum Einfluß der Hochtechnik auf Zeit und Geld », *Merkur*, vol. 486, août 1989, p. 688-701.
- Franck, Georg, « L'économie de l'attention » (1993), in Yves Citton (dir.), *L'Économie de l'attention*, Paris, La Découverte, 2014, p. 55-72.
- Franck, Georg, *Ökonomie der Aufmerksamkeit : Ein Entwurf*, Munich, Carl Hanser, 1998.
- Franck, Georg, *Mentaler Kapitalismus : Eine politische Ökonomie des Geistes*, Munich, Carl Hanser, 2005.
- Franck, Georg, « Capitalisme mental », *Multitudes*, n° 54, automne 2013, p. 199-213.
- Freeman, John, *The Tyranny of E-mail. The Four-Thousand Year Journey to Your Inbox*, New York (N. Y.), Simon & Schuster, 2009.
- Fressoz, Jean-Baptiste, *L'Apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, Paris, Seuil, 2012.
- Freud, Sigmund, « Conseils aux médecins sur le traitement psychanalytique » (1912), in *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1967.
- Galibert, Jean-Paul, *Suicide et sacrifice. Le mode de destruction hypercapitaliste*, Paris, Lignes, 2012.
- Gallagher, Winifred, *Rapt : Attention and the Focused Life*, New York (N. Y.), Penguin, 2009.
- Galloway, Alexander, *Protocol : How Control Exists After Decentralization*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2004.
- Galloway, Alexander, et Thacker, Eugene, *The Exploit : A Theory of Networks*, Minneapolis (Minn.), University of Minnesota Press, 2007.
- Gamboni, Aurélien, « L'Escamoteur : économie de l'illusion et éco-

- logie de l'attention », in Angela Braitto et al., *Technologies de l'enchantement. Pour une histoire multidisciplinaire de l'illusion*, Grenoble, ELLUG, 2014.
- Gibson, James J., *L'Approche écologique de la perception visuelle* (1979), Paris, Dehors, 2014.
- Giglioli, Daniele, *Senza trauma. Scrittura dell'estremo e narrativa del nuovo millennio*, Macerata, Quodlibet, 2011.
- Giglioli, Daniele, « Trois cercles : critique et théorie entre crise et espoir », *La Revue des Livres*, n° 6, juillet 2012.
- Goldhaber, Michael H., « Principles of the new economy », 1996, disponible sur Well.com.
- Goldhaber, Michael H., « Some attention apothegms », 1996, disponible sur Well.com.
- Goldhaber, Michael H., « The attention economy and the Net », *First Monday*, vol. 2, n° 4, 1997, disponible sur FirstMonday.org.
- Goleman, Daniel, *Focus : The Hidden Driver of Excellence*, New York (N. Y.), HarperCollins, 2013.
- Goody, Jack, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1978.
- Groupe Marcuse, *La Liberté dans le coma. Essai sur l'identification électronique et les motifs de s'y opposer*, Paris, La lenteur, 2013.
- Gudynas, Eduardo, « La Pacha Mama des Andes : plus qu'une conception de la nature », *La Revue des Livres*, n° 4, mars-avril 2012, p. 68-73.
- Guillaud, Hubert, « Pour une écologie informationnelle », Internetactu.net, 24 avril 2008.
- Hagner, Michael, « Towards a history of attention in culture and science », *Modern Language Notes*, vol. 118, n° 3, avril 2003, p. 670-687.
- Hallowell, Edward M., *CrazyBusy : Overstretched, Overbooked and about to Snap! Strategies for Handling your Fast-Paced Life*, New York (N. Y.), Ballantine Books, 2006.
- Hanna, Christophe, *Poésie action directe*, Marseille, Al Dante, 2002.
- Hanna, Christophe, *Nos dispositifs poétiques*, Paris, Questions théoriques, 2010.
- Hansen, Mark B. N., *New Philosophy for New Media*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2004, p. 11.
- Hardt, Michael, et Negri, Antonio, *Commonwealth*, Paris, Stock, 2012.
- Hayles, N. Katherine, *How We Became Posthuman : Virtual Bodies*

- in Cybernetics, Literature, and Informatics*, Chicago (Ill.), The University of Chicago Press, 1999.
- Hayles, N. Katherine, « Hyper and deep attention : the generational divide in cognitive modes », *Profession*, 2007, p. 187-199.
- Hayles, N. Katherine, *How We Think : Digital Media and Contemporary Technogenesis*, Chicago (Ill.), The University of Chicago Press, 2012.
- Hollier, Denis, *Politique de la prose. Jean-Paul Sartre et l'an quarante*, Paris, Gallimard, 1982.
- Houzel, Didier, « Attention consciente, attention inconsciente », *Spirale*, n° 9, *L'Attention*, coordonné par Bernard Golse, novembre 1998.
- Husserl, Edmund, *Phénoménologie de l'attention*, édité par Natalie Depraz, Paris, Vrin, 2009.
- Illich, Ivan, *Du lisible au visible. Sur l'Art de lire de Hugues de Saint-Victor*, Paris, Le Cerf, 1991.
- Inglis, Fred, *A Short History of Celebrity*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 2010.
- Ingold, Tim, « From the transmission of representations to the education of attention », in Henry Whitehouse (dir.), *The Debated Mind : Evolutionary Psychology versus Ethnography*, Oxford, Berg, 2001, p. 113-153.
- Ilouz, Eva, *Les Sentiments du capitalisme*, Seuil, Paris, 2006.
- Ippolita, *La Face cachée de Google*, Paris, Payot, 2008.
- Jackson, Maggie, *Distracted : The Erosion of Attention and the Coming Dark Age*, New York (N. Y.), Prometheus, 2009.
- Janiaud, Joël, *Simone Weil. L'attention et l'action*, Paris, PUF, 2002.
- Jenvrey, Dominiq, *Théorie du fictionnaire*, Paris, Questions théoriques, 2011.
- Jones, Bryan D., et Baumgartner, Frank R., *The Politics of Attention : How Government Prioritizes Problems*, Chicago (Ill.), The University of Chicago Press, 2005.
- Johnson, Addie, et Proctor, Robert W., *Attention : Theory and Practice*, Thousand Oaks (Calif.), Sage Publications, 2004.
- Johnson, Steven, *Everything Bad Is Good For You. How Today's Popular Culture Is Actually Making Us Smarter*, New York (N. Y.), Penguin, 2005.
- Kahneman, Daniel, *Attention and Effort*, Englewood Cliff (N. J.), Prentice Hall, 1973.
- Kahneman, Daniel, *Système 1, système 2. Les deux vitesses de la pensée*, Paris, Flammarion, 2012.

- Kaplan, Frédéric, « Le cercle vertueux de l'annotation », in Michel Jeanneret et Frédéric Kaplan (dir.), *Le Lecteur à l'œuvre*, Genève, Infolio, 2013.
- Kaplan, Frédéric, « Google et le capitalisme linguistique », in Bernard Stiegler (dir.), *Digital Studies. Organologie des savoirs et technologies de la connaissance*, Paris, FYP, 2014.
- Kermode, Frank, *Forms of Attention*, Chicago (Ill.), The University of Chicago Press, 2010.
- Kessous, Emmanuel, Mellet, Kevin, et Zouinar, Moustafa, « L'économie de l'attention. Entre protection des ressources cognitives et extraction de la valeur », *Sociologie du travail*, vol. 52, n° 3, 2010, p. 359-373.
- Kittler, Friedrich, *Grammophon, Film, Typewriter*, Berlin, Brinkmann & Bose, 1986 ; trad. angl. *Gramophone, Film, Typewriter*, Stanford (Calif.), Stanford University Press, 1999.
- Kittler, Friedrich, *Optische Medien*, Berlin, Merve, 2002 ; trad. angl. *Optical Media*, Cambridge, Polity Press, 2010.
- Koehler, Margaret, *Poetry of Attention in the Eighteenth Century*, New York (N. Y.), Palgrave Macmillan, 2009.
- Kolowich, Steve, « The minds behind the MOOCs », *The Chronicle of Higher Education*, mars 2013, disponible sur Chronicle.com.
- Kramer, Arthur F., Wiegmann, Douglas A., et Kirlik, Alex (dir.), *Attention : From Theory to Practice*, New York (N. Y.), Oxford University Press, 2006.
- Kurzweil, Ray, *The Singularity Is Near : When Humans Transcend Biology*, New York (N. Y.), Penguin, 2005.
- Kyrou, Ariel, *Google God : Big Brother n'existe pas, il est partout*, Paris, Inculte, 2010.
- La Rédaction, *Nos visages-flash ultime*, Marseille, Al Dante, 2007.
- La Rédaction, *Valérie par Valérie*, Marseille, Al Dante, 2008.
- La Rédaction, *Les Berthier. Portraits statistiques*, Paris, Questions théoriques, 2012.
- Lachaux, Jean-Philippe, *Le Cerveau attentif. Contrôle, maîtrise, lâcher-prise*, Paris, Odile Jacob, 2011.
- Langville, Amy N., et Meyer, Carl D., *Google's PageRank and Beyond : The Science of Search Engine Rankings*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 2006.
- Lanham, Richard, *The Economics of Attention : Style and Substance in the Age of Information*, Chicago (Ill.), The University of Chicago Press, 2006.

- Latour, Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte, 2012.
- Laugier, Sandra, « La volonté de voir. Éthique et perception morale du sens », *Protée*, vol. 36, n° 2, 2008, p. 89-100.
- Laumonier, Alexandre, 6, Paris, Zones sensibles, 2013.
- Lazzarato, Maurizio, *Puissances de l'invention. La psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001.
- Lazzarato, Maurizio, *Les Révolutions du capitalisme*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2004.
- Leibovici, Franck, *Des documents poétiques*, Marseille, Al Dante, 2007.
- Lévy, Pierre, *L'Intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*, Paris, La Découverte, 1997.
- Lévy, Pierre, *World philosophie. Le marché, le cyberspace, la conscience*, Paris, Odile Jacob, 2000.
- Lévy, Pierre, « Au-delà de Google. Les voies de l'intelligence collective », *Multitudes*, n° 36, été 2009, dossier spécial « Google et au-delà ».
- Liegey, Vincent, et al., *Un projet de décroissance. Manifeste pour une dotation inconditionnelle d'autonomie*, Paris, Utopia, 2013.
- Manovich, Lev, *Le Langage des nouveaux médias*, Paris, Presses du réel, 2010.
- Martin-Juchat, Fabienne, *Le Corps et les Médias. La chair éprouvée par les médias et les espaces sociaux*, Bruxelles, De Boeck, 2008.
- Maxwell, Richard, et Miller, Toby, *Greening the Media*, Oxford, Oxford University Press, 2012.
- Mayer-Schönberger, Viktor, et Cukier, Kenneth, *Big Data : A Revolution that Will Transform How We Live, Work and Think*, Londres, Eamon Dolan/Mariner, 2014.
- Mazzarella, Arturo, *Politiche dell'irrealtà. Scritture e visioni tra Gomorra e Abu Ghraib*, Turin, Bollati Boringhieri, 2011.
- McCullough, Malcolm, *Ambient Commons : Attention in the Age of Embodied Information*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2013.
- McKenzie Wark, Kenneth, *Telesthesia : Communication, Culture and Class*, Cambridge, Polity Press, 2012.
- McKenzie Wark, Kenneth, « Nouvelles stratégies de la classe vécitorialiste », *Multitudes*, n° 54, novembre 2013, p. 191-198.
- McLuhan, Marshall, *Pour comprendre les médias* (1964), Paris, Seuil, 1968.
- McLuhan, Eric et Marshall, *Media and Formal Cause*, Houston (Tex.), NeoPoiesis Press, 2011.

- Méchoulan, Éric, *La Crise du discours économique. Travail immatériel et émancipation*, Québec, Éditions Nota Bene, 2011.
- Méchoulan, Éric (dir.), dossier spécial « Impact boom ! », *SubStance*, n° 130, vol. 42-1, 2013, p. 3-81.
- Meirieu, Philippe, « À l'école, offrir du temps pour la pensée », *Esprit*, n° 401, janvier 2014, p. 20-33.
- Mialet, Jean-Paul, *L'Attention*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1999.
- Mitchell, William J., *The Reconfigured Eye : Visual Truth in the Post-Photographic Era*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1992.
- Moinat, Frédéric, « Phénoménologie de l'attention aliénée : Edmund Husserl, Bernhard Waldenfels, Simone Weil », *Alter*, n° 18, *L'attention*, édité par Natalie Depraz et Laurent Perreau, novembre 2010.
- Mole, Christopher, *Attention Is Cognitive Unison : An Essay in Philosophical Psychology*, Oxford, Oxford University Press, 2011.
- Molinier, Pascale, Laugier, Sandra et Paperman, Patricia, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009.
- Moore, Chris, et Dunham, Phil, *Joint Attention : Its Origin and Role in Development*, Hillsdale (Mich.), Lawrence Erlbaum Associates, 1995.
- Moray, Neville, « Attention : from history to application », in Arthur F. Kramer, Douglas A. Wiegmann et Alex Kirlik (dir.), *Attention : From Theory to Practice*, New York (N. Y.), Oxford University Press, 2006.
- Morin, Edgar, *Le Cinéma ou l'homme imaginaire*, Paris, Minuit, 1956.
- Morin, Edgar, *Les Stars*, Paris, Seuil, 1957.
- Multitudes*, dossier spécial « Envoûtements médiatiques », n° 51, hiver 2012.
- Multitudes*, dossier spécial « Luittes de classes sur le Web », n° 54, novembre 2013.
- Naess, Arne, *Écologie, communauté et style de vie* (1989), Paris, Dehors, 2008.
- Naess, Arne, et Rothenberg, David, *Vers l'écologie profonde*, Marseille, Wildproject, 2009.
- Napoli, Philip M., *Audience Economics : Media Institutions and the Audience Marketplace*, New York (N. Y.), Columbia University Press, 2003.
- Hardt, Michael, et Negri, Antonio, *Commonwealth*, Paris, Stock, 2012.
- Neveux, Olivier, *Politiques du spectateur. Les enjeux du théâtre politique aujourd'hui*, Paris, La Découverte, 2013.
- North, Paul, *The Problem of Distraction*, Palo Alto (Calif.), Stanford University Press, 2012.

- Ostrom, Elinor, *La Gouvernance des biens communs. Pour une nouvelle approche des ressources naturelles* (1990), Liège, Commission Université Palais, 2010.
- Pasquinelli, Matteo, *Animal Spirit : A Bestiary of the Commons*, Rotterdam, NAI, 2008.
- Pasquinelli, Matteo, « Google PageRank : une machine de valorisation et d'exploitation de l'attention », in Yves Citton (dir.), *L'Économie de l'attention. Horizon ultime du capitalisme ?*, Paris, La Découverte, 2014, p. 161-178.
- Pasquinelli, Matteo, « The number of the collective beast : on the substance of value in the age of the institutions of ranking and rating », MatteoPasquinelli.com.
- Pedullà, Gabriele, *In piena luce. I nuovi spettatori e il sistema delle arti*, Milan, Bompiani, 2008.
- Pier, John, et Schaeffer, Jean-Marie, *Métalepses. Entorses au pacte de la représentation*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005.
- Poirson, Martial, « "Multitude en rumeur" : des suffrages du public aux assises du spectateur », *Dix-huitième siècle*, n° 41, 2009, p. 223-248.
- Poirson, Martial, *Spectacle et économie à l'âge classique (xvii-xviii^e siècles)*, Paris, Classiques Garnier, 2011.
- Postman, Neil, *Se distraire à en mourir* (1985), Paris, Fayard, 2011.
- Rancière, Jacques, *Le Partage du sensible*, Paris, La fabrique, 2000.
- Rancière, Jacques, *Le Spectateur émancipé*, Paris, La fabrique, 2008.
- Quessada, Dominique, *L'Inséparé. Essai sur un monde sans Autre*, Paris, PUF, 2013.
- Quintyn, Olivier, *Dispositifs/Dislocations*, Marseille, Al Dante, 2007.
- Ribot, Théodule, *Psychologie de l'attention* (1888), Paris, Alcan, 1896.
- Roda, Claudia (dir.), *Human Attention in Digital Environments*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.
- Rosa, Hartmut, *Accélération. Une critique sociale du temps* (2005), Paris, La Découverte, 2010.
- Sauvé, Colette, *Apprivoiser l'hyperactivité et le déficit de l'attention*, Montréal, Éditions de l'hôpital Sainte-Justine, 2007.
- Schaeffer, Jean-Marie, *Petite écologie des études littéraires : pourquoi et comment étudier la littérature*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2011.
- Scholz, Trebor, *Digital Labor : The Internet as Playground and Factory*, New York (N. Y.), Routledge, 2013.
- Scurati, Antonio, *La letteratura dell'inesperienza. Scrivere romanzi al tempo della televisione*, Milan, Bompiani, 2006.

- Seeman, Axel (dir.), *Joint Attention : New Development in Psychology, Philosophy of Mind and Social Neuroscience*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2012.
- Shusterman, Richard, *Conscience du corps. Pour une soma-esthétique*, Paris, L'éclat, 2007.
- Shusterman, Richard, *Chemins de l'art. Transfigurations, du pragmatisme au zen*, Marseille, Al Dante, 2013.
- Shusterman, Richard, *Le Style à l'état vif*, Paris, Questions théoriques, 2014.
- Simon, Herbert, « Designing organizations for an information-rich world », in Martin Greenberger (dir.), *Computers, Communication, and the Public Interest*, Baltimore (Md.), Johns Hopkins Press, Baltimore, 1971.
- Simondon, Gilbert, *L'Individuation psychique et collective*, Paris, Aubier, 1989.
- Simone, Raffaele (2012), *Pris dans la toile. L'esprit au temps du Web*, Paris, Gallimard, 2012.
- Souriau, Étienne, *Des différents modes d'existence* (1943), Paris, PUF, 2009.
- Starhawk, *Femmes, magie et politique*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2003.
- Stiegler, Bernard, *La Technique et le Temps*, t. 2, *La Désorientation*, Paris, Galilée, 1996.
- Stiegler, Bernard, *La Technique et le Temps*, t. 3, *Le Temps du cinéma et la Question du mal-être*, Paris, Galilée, 2001.
- Stiegler, Bernard, *De la misère symbolique*, t. 1, *L'Époque hyperindustrielle*, Paris, Galilée, 2004.
- Stiegler, Bernard, « Faire la révolution », in *Constituer l'Europe*, t. 1, Paris, Galilée, 2005.
- Stiegler, Bernard, *La Télécratie contre la démocratie*, Paris, Flammarion, 2006.
- Stiegler, Bernard, *Économie de l'hypermatériel et psychopouvoir*, Paris, Mille et une nuits, 2008.
- Strate, Lance, « Introduction » à Marshall et Eric McLuhan, *Media and Formal Cause*, Houston (Tex.), NeoPoiesis Press, 2011.
- Styles, Elizabeth, *The Psychology of Attention*, New York (N. Y.), Psychology Press, 2006.
- Szendy, Peter, *Écoute. Une histoire de nos oreilles*, Paris, Minuit, 2001.
- Tarde, Gabriel, *Psychologie économique*, t. 1, Paris, Alcan, 1902.

- Thomas, Jacques, Vaz-Cerniglia, Célia, et Willems, Guy, *Troubles de l'attention chez l'enfant*, Issy-les-Moulineaux, Masson, 2007.
- Thorel, Jérôme, *Attentifs ensemble ! L'injonction au bonheur sécuritaire*, Paris, La Découverte, 2013.
- Toffler, Alvin, *Le Choc du futur* (1970), Paris, Denoël, 1974.
- Torgue, Henry, *Le Sonore, l'imaginaire et la ville. De la fabrique artistique aux ambiances urbaines*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- Valéry, Paul, *Cahiers*, t. 2, édité par Judith Robinson, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1974.
- Vercauteren, David, *Micropolitiques des groupes. Pour une écologie des pratiques collectives*, Paris, Les prairies ordinaires, 2011.
- Waldenfels, Bernhard, *Phänomenologie der Aufmerksamkeit*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2004.
- Waldenfels, Bernhard, « Attention suscitée et dirigée », *Alter*, n° 18, *L'Attention*, édité par Natalie Depraz et Laurent Perreau, novembre 2010.
- Weil, Simone, *La Condition ouvrière* (1937), Paris, Gallimard, 2002.
- Zaoui, Pierre, *La Discrétion. Ou l'art de disparaître*, Paris, Autrement, 2013.
- Zhilyaev, Arseniy, *M. I. R. : New Paths to the Objects*, Paris, Kadist Art Foundation, 2014.

Index

- Ackland, Charles R., 186
Aiden, Erez, 29
Aigrain, Philippe, 29
Al-Zarqaoui, Abou Moussab, 231
Anzieu-Premmereur, Christine, 170
Aristote, 53
Arnaud, Maryvonne, 238
Aspe, Bernard, 139, 140, 146, 150, 270
Assmann, Aleida et Jan, 22, 183
Auroux, Sylvain, 105
Aytes, Ayshan, 101
Azam, Geneviève, 156
Baker, C. Edwin, 91
Barad, Karen, 278
Barbérís, Isabelle, 151
Bardini, Thierry, 53
Barsalou, Lawrence, 63
Barthes, Roland, 40
Baudrillard, Jean, 237
Bauwens, Michel, 73
Bayard, Pierre, 182, 215, 216
Bayle, Pierre, 242
Beck, John C., 23, 67, 93, 135, 136
Beller, Jonathan, 24, 39, 51, 78, 79
Benjamin, Walter, 237
Berardi, Franco, 24, 39, 73, 157, 205, 238
Berkeley, George, 75
Berne, Tim, 127
Bion, Wilfred R., 170
Blair, Ann M., 31, 212
Bomseil, Olivier, 241
Bonamy, Robert, 278
Bonnet, Charles, 33, 183
Bonneuil, Christophe, 156
Bosson, Olivier, 152, 153
Bougnoux, Daniel, 130, 132
Boullier, Dominique, 24, 39, 65, 67, 68, 69, 164, 242, 244
Bourdieu, Pierre, 57
Braitto, Angela, 42
Brin, Sergey, 110, 112
Cardon, Dominique, 109
Carnevali, Barbara, 75, 76
Caron, Robert, 133, 135, 240
Carpentier, André, 170, 171
Carr, Nicholas, 25, 110, 118, 144, 145, 207, 208, 210, 211, 216, 218, 221, 272, 277
Catellin, Sylvie, 114
Certeau, Michel de, 240, 241
Cervantès, Miguel de, 233
Chaissac, Gaston, 260
Chardel, Pierre-André, 68
Clooney, George, 53, 80
Condillac, Étienne Bonnot de, 184, 191
Costa, Pedro, 260
Crary, Jonathan, 24, 33, 35, 38, 183, 209

- Crawford, Matthew, 42
 Cukier, Kenneth, 109
 Cusset, François, 235
 Dardot, Pierre, 278
 Darmon, Jean-Charles, 229
 Daston, Lorraine, 183
 Davenport, Thomas H., 23, 67, 93, 135, 136
 Davidson, Cathy N., 133, 143, 212, 213, 240, 267, 268, 270, 272
 Debord, Guy, 78, 237
 Deleuze, Gilles, 174
 Depraz, Natalie, 138, 257, 264, 274
 Descola, Philippe, 63
 Dickens, Charles, 28
 Diderot, Denis, 183
 Didi-Huberman, Georges, 278
 Down, Anthony, 71
 Dunham, Phil, 126
 Eilan, Naomi, 126
 Espitalier, Jean-Michel, 80, 85
 Falissard, Bruno, 37
 Falkinger, Josef, 23, 24, 87, 88, 89, 90, 92
 Fechner, Gustav Theodor, 36, 184
 Flaubert, Gustave, 202
 Flusser, Vilém, 78, 98, 106, 107, 113, 128, 129, 134, 145, 172, 208, 210, 270, 271
 Franck, Georg, 22, 31, 38, 39, 73, 74, 76, 80, 83, 84, 85, 87, 94, 96, 99, 110, 116, 129, 152, 250, 251
 Fressoz, Jean-Baptiste, 163, 283
 Freud, Sigmund, 169, 170
 Galibert, Jean-Paul, 73, 206
 Gallagher, Winifred, 206
 Galloway, Alexander, 107
 Gamboni, Aurélien, 42
 Gibson, James J., 198, 215
 Giglioli, Daniele, 237, 238
 Giraud, Mélanie, 16
 Glissant, Édouard, 260
 Goldhaber, Michael H., 22, 23, 29, 31, 73, 75, 81, 83, 93, 135, 136
 Goleman, Daniel, 42
 Golse, Bernard, 170
 Goody, Jack, 212
 Greenberger, Martin, 21
 Guattari, Félix, 44, 45, 99, 100, 203, 208, 210, 254, 255
 Gudynas, Eduardo, 283
 Hagner, Michael, 183
 Hollowell, Edward M., 206
 Halvorson, Mary, 127, 202
 Hanna, Christophe, 84, 231, 232, 236
 Hansen, Mark B. N., 224, 225, 226, 273, 275
 Hardt, Michael, 120, 278
 Hayek, Friedrich, 43
 Hayles, N. Katherine, 27, 28, 133, 190, 211, 214, 215, 224, 272, 273, 275
 Hollier, Denis, 173
 Honneth, Axel, 126
 Houzel, Didier, 170
 Husserl, Edmund, 36, 138, 257, 264
 Illich, Ivan, 31, 208, 210, 212
 Inglis, Fred, 76
 Ingold, Tim, 63
 Ippolita, 116
 Jackson, Maggie, 25, 206, 207
 Jacotot, Joseph, 138
 James, William, 181, 187, 192, 197, 245
 Janiaud, Joël, 257
 Jeanneret, Michel, 187
 Jenvrey, Dominiq, 231
 Johnson, Steven, 60, 228, 229, 232
 Kahneman, Daniel, 22, 184, 188, 194, 195, 199
 Kaldor, Nicholas, 91
 Kaplan, Frédéric, 187
 Karp, Scott, 207

- Kermode, Frank, 172
 Kessous, Emmanuel, 24
 Kittler, Friedrich, 224, 273
 Koehler, Margaret, 183
 Kolowich, Steve, 141
 Kurzweil, Ray, 210
 Kyrou, Ariel, 116
 La Rochefoucauld, François de, 126
 Lachaux, Jean-Philippe, 36, 186, 188, 190, 193, 195, 196, 199, 245, 259, 262
 Langville, Amy N., 110
 Lanham, Richard, 23, 31
 Latour, Bruno, 21, 141, 201, 278
 Laugier, Sandra, 73, 164
 Laval, Christian, 278
 Lazzarato, Maurizio, 21, 39
 Le Lay, Patrick, 27
 Le Ménahèze, Sophie, 183
 Leibniz, Gottfried Wilhelm, 183
 Leibovici, Franck, 231
 Leloup, Jean-Yves, 259, 260
 Lépinay, Vincent Antonin, 21
 Levitte, Agnès, 219
 Lévy, Pierre, 24, 115, 281
 Locke, John, 183
 Luhmann, Niklas, 52
 Macé, Marielle, 230
 Maillet, Arnaud, 238
 Mandel, Thomas, 75
 Marmontel, Jean-François, 183
 Marx, Karl, 96
 Mathiesen, Thomas, 113
 Maxwell, Richard, 19
 Mayer-Schönberger, Viktor, 109
 Mazzarella, Arturo, 237
 McKenzie Wark, Kenneth, 39, 73, 102, 103, 119
 McLuhan, Eric, 53
 McLuhan, Marshall, 34, 53, 198, 207, 208
 Méchoulan, Éric, 17, 110
 Meirieu, Philippe, 133
 Mellet, Kevin, 24
 Meranze, Michael, 143
 Meyer, Carl D., 110
 Mialet, Jean-Paul, 185, 193
 Micaroni Lalli, Felipe, 110
 Michel, Jean-Baptiste, 29
 Michelin, Nicolas, 158, 159
 Miller, Toby, 19
 Mitchell, William J., 226
 Mitra, Rajarshi, 282, 283, 284
 Moinat, Frédéric, 257
 Mole, Christopher, 264, 265, 266
 Molinier, Patricia, 73, 164
 Mondémé, Thomas, 229
 Montaigne, Michel de, 242
 Moore, Chris, 126
 Morin, Edgar, 152
 Moulrier Boutang, Yann, 35, 73
 Nadaud, Stéphane, 45
 Naess, Arne, 44, 45, 122, 165, 255
 Napoli, Philip M., 86
 Negri, Antonio, 120, 278
 Neveux, Olivier, 230
 Newfield, Christopher, 143
 Neyrat, Frédéric, 52
 Nietzsche, Friedrich, 61
 North, Paul, 263
 Obama, Barack, 133, 268
 Ostrom, Elinor, 283
 Page, Lawrence, 110, 112
 Paperman, Patricia, 164
 Pascal, Blaise, 57
 Pasquinelli, Matteo, 17, 24, 39, 73, 92, 93, 115, 116, 117
 Pedullà, Gabriele, 230
 Perreau, Laurent, 257, 264, 274
 Pier, John, 233
 Platon, 118
 Poirson, Martial, 73, 151, 230

Posner, Michael, 186	Stiegler, Bernard, 24, 38, 39, 62, 94, 98, 105, 233, 248, 249
Postman, Neil, 57	Stone, Linda, 267
Querrien, Anne, 142	Strate, Lance, 53
Quessada, Dominique, 52, 278	Stumpf, Carl, 138
Quintyn, Olivier, 231	Szendy, Peter, 170
Rancière, Jacques, 138, 218, 224, 230	Tarde, Gabriel, 20, 21, 31, 33, 78, 150
Ribot, Théodule, 36, 262, 265	Terranova, Tiziana, 100, 102
Ricœur, Paul, 276, 277, 278, 283	Thacker, Eugene, 107
Roda, Claudia, 109	Thomas, Jacques, 37
Rothenberg, David, 165	Thorel, Jérôme, 162
Rousseau, Jean-Jacques, 75	Tiphaigne de La Roche, Charles, 31
Saint-Victor, Hugues de, 31, 212, 242	Titchener, Edward, 188
Sarkozy, Nicolas, 231, 232	Toffler, Alvin, 22, 203
Sartre, Jean-Paul, 126, 173, 276	Torgue, Henry, 278
Sauvé, Colette, 37	Valéry, Paul, 64, 119, 120, 139
Schaeffer, Jean-Marie, 42, 218, 219, 233	Van der Leun, Gerard, 75
Scurati, Antonio, 237	Vaz-Cerniglia, Célia, 37
Seeman, Axel, 126	Vercauteren, David, 166
Serres, Michel, 92	Vercellone, Carlo, 73
Shusterman, Richard, 60, 64, 190, 224	Vidal, Fernando, 183
Siku, Kiripi Katembo, 260	Virilio, Paul, 237
Simon, Herbert, 21, 22, 74, 109, 194, 195	Von Ahn, Luis, 101
Simondon, Gilbert, 136, 140, 146, 174, 270, 273	Waldenfels, Bernhard, 257, 273, 274
Simons, Daniel, 197, 198, 267	Weil, Simone, 245, 247, 257
Snow, Michael, 234	Weinberger, David, 280, 281
Souriau, Étienne, 220	West, Mae, 82
Spielmann, Guy, 153	Whitehouse, Henry, 63
Spinoza, Baruch, 43, 285	Willems, Guy, 37
Starobinski, Jean, 242	Wundt, Wilhelm Maximilian, 36, 184
Stégassy, Ruth, 159, 176	Zaoui, Pierre, 77
Steiner, George, 211	Zhilyaev, Arseniy, 232, 236
	Zouinar, Moustafa, 24

Table des figures

1. Affiches du festival d'Avignon 2013 (photographie de Mélanie Giraud).....	p. 16
2. Occurrences de « <i>attention economy</i> », « <i>economics of attention</i> » et « <i>attention economics</i> » dans Google Books Ngram Viewer, corpus anglophone 1950-2008 (consulté le 23 avril 2014).....	p. 30
3. Occurrences de « économie de l'attention » dans Google Books Ngram Viewer, corpus francophone 1950-2008 (consulté le 23 avril 2014).....	p. 30
4. Occurrences de « <i>economy of attention</i> » dans Google Books Ngram Viewer, corpus anglophone 1850-2008 (consulté le 23 avril 2014).....	p. 32
5. Occurrences de « écologie de l'attention » dans Google Books Ngram Viewer, corpus francophone 1950-2008 (consulté le 23 avril 2013).....	p. 42
6. Régimes d'attention selon Dominique Boullier.....	p. 69
7. Jean-Michel Espitallier, <i>De la célébrité</i>	p. 80
8. Formule d'une taxe sur les activités d'attraction attentionnelle selon Josef Falkinger.....	p. 92
9. Illustration de PageRank par Felipe Micaroni Lalli sur Wikipédia.....	p. 110
10. Le millefeuille attentionnel.....	p. 185
11. L'effet de <i>priming</i> sur la tirelire commune.....	p. 188
12. La saillance.....	p. 189

13. Test de Stroop.....	p. 189
14. Affiche d'une pratique d'attention soutenue de l'Ordre du Troisième Oiseau.....	p. 223
15. L'embrayage méta-attentionnel.....	p. 234
16. L'oscillation entre immersion et critique.....	p. 237
17. La boussole des régimes attentionnels.....	p. 244
18. Rajarshi Mitra, <i>Scène de pluie à Calcutta</i>	p. 282

Table des matières détaillée

AVERTISSEMENT.....	13
--------------------	----

INTRODUCTION – De l'économie à l'écologie de l'attention.....	15
Une situation d'offre pléthorique.....	17
L'émergence d'une discipline.....	20
L'hypothèse d'un retournement.....	25
Un recadrage temporel.....	29
De l'individuel au collectif.....	35
Vers une écologie de l'attention.....	41

PREMIÈRE PARTIE L'ATTENTION COLLECTIVE

Chapitre premier – Envoûtements médiatiques et régimes attentionnels.....	49
La médiasphère vue du ciel.....	50
<i>Écosystème – Causalité formelle – Principe d'attention- nalité transindividuelle</i>	
L'attention collective.....	55
<i>Postulat de ressource limitée – Corollaire de rivalité – Principe d'envoûtement formel – Principe de collectivi- sation sélective</i>	

Attention rationnelle et clichés partagés	59
<i>Postulat de rationalité pratique – Contre-postulat d'insuffisance informationnelle – Horizon de consistance trans-individuelle – Constat de vies mutilées – Une aventure de rationalisation collective</i>	
Régimes attentionnels	65
<i>Alerte – Fidélisation – Projection – Immersion</i>	
Chapitre deuxième – Le capitalisme attentionnel	73
L'attention comme forme hégémonique de capital	74
<i>Axiome du capitalisme attentionnel – Ontologie de la visibilité – Besoin vital de notoriété – Principe de valorisation par l'attention – Dynamique d'auto-renforcement circulaire – Bénéfice de visibilité opportuniste – Corollaire de renonciation critique</i>	
Les mass media comme banques attentionnelles	82
<i>Logique d'investissement financier – Opérations de mesure homogénéisante – Impératif de résistance politique – Invitation au sabotage préventif</i>	
Taxer la publicité au nom de la concurrence non faussée	87
<i>Une définition néoclassique de l'économie de l'attention – Seuils, filtres et portails – Course aux armements attentionnels – Taxe sur les dépenses publicitaires</i>	
Parasitisme, asymétries, exploitations	92
<i>Symétrie attentionnelle – Nouvelle lutte des classes – Exploitation attentionnelle géopolitique – Suréconomie d'échelle – Plus-value attentionnelle</i>	
Chapitre troisième – La numérisation de l'attention	99
Travail gratuit et classe vectorialiste	100
<i>L'électrification de l'attention – Free labor – Playbor – La classe des hackers – Le pouvoir vectorialiste</i>	
Le pré-paramétrage mécanique de l'attention	104
<i>Grammatisation – Programmation – Standardisation</i>	

PageRank : machine d'agrégation attentionnelle	108
<i>Condensateurs d'attention – Hiérarchisation par agrégation attentionnelle – Une machine attentionnelle à la puissance deux – Principe de priorisation – Principe d'alignement</i>	
La valorisation automatisée	113
<i>Principe de marchandisation – Principe de quantification – Rating et ranking</i>	
Vecteurs contre scalaires	118
<i>Le vrai défi des cultures numériques</i>	

DEUXIÈME PARTIE
L'ATTENTION CONJOINTE

Chapitre quatrième – L'attention présentielle	125
L'attention conjointe	126
<i>Co-attention présentielle – Principe de réciprocité – Effort d'accordage affectif – Pratiques d'improvisation</i>	
Les situations d'enseignement	133
<i>Pôle magistral et pôle interactif – Nécessité d'attention aux retours attentionnels – Nécessité de connexion émotionnelle – Nécessité d'invention – Accroissement de notre faculté de remarquer</i>	
Promesses et limites des MOOCs	140
<i>Maxime d'imitation gestuelle – Maxime de présence corporelle – Maxime de taille de convivialité</i>	
Le spectacle vivant	149
<i>La fascination du suspense gestuel – Les effets de foule – Le prestige de la proximité – Le privilège de l'échelle 1:1 – L'envoûtement présentiel</i>	
Chapitre cinquième – Micro-politiques attentionnelles	155
La guerre des écologies	156
<i>Écologie gestionnaire – Écologie radicale – Primat de l'attention enracinée – Complémentarité dynamique du gestionnaire et de la radicalité</i>	

L'attention comme <i>care</i>	161
<i>Vigilance associative – Maintenance préventive – Souci relationnel – Écoute attentionnée – Soins pluralistes – L'avance de confiance</i>	
Pour une écologie politique de l'attention flottante.....	168
<i>Le paradoxe de l'attention flottante – La distraction émancipatrice – L'interprétation littéraire – La plus-value inter-attentionnelle – Le pas de côté – Pour des politiques de dissensus convivial</i>	
TROISIÈME PARTIE	
L'ATTENTION INDIVIDUANTE	
Chapitre sixième – L'attention en laboratoires	181
L'attention automatique.....	182
<i>Une structuration en millefeuille – L'attention automatique – Gestes attentionnels – Effets de priming – Saillances – Captivation – L'incorporation</i>	
L'économie neuronale de l'attention volontaire.....	192
<i>Un « système exécutif » ? – Économie chimique – Économie énergétique – Principe de séquentialité – Principe d'intermittence – Modulations d'échantillonnage – « Durée moyenne d'attention libre » – Degrés de focalisation – Cécité attentionnelle – La plasticité neuronale et les limites du laboratoire</i>	
Chapitre septième – L'attention réfléchie	201
Le mur des lamentations.....	203
<i>L'attention réflexive – Cercle incestueux – Nostalgie mélancolique – Pathologies capitalistes de l'attention individuelle – Érosion machinique de l'attention socialisante – Basculement de régime médiologique</i>	
Un cerveau littéraire en voie d'extinction ?.....	208
<i>Études de médias comparés – Conception pluraliste de la lecture</i>	

Les laboratoires esthétiques.....	217
<i>L'évaluation valorisante – Hégémonie de la valorisation capitaliste – Laboratoires de valorisation (expérimentation, travail, prière)</i>	
Le regard du Troisième Oiseau.....	221
<i>Performance attentionnelle – Protocole attentionnel conjoint – Activisme attentionnel – La déstabilisation de l'image – La re-stabilisation de l'image</i>	
Sortir du laboratoire.....	227
<i>Diffusion par dilution – Vacuoles – Les interventions dispositales</i>	
Voir (par) l'attention d'autrui.....	233
<i>Embrayage méta-attentionnel (dénivellation, objectivation, subjectivation, investigation) – Oscillation entre immersion et critique – Imprégnation simulacrale</i>	
L'attention interprétative.....	239
<i>L'interprétation réfléchie – La boussole des régimes attentionnels – L'impératif d'agrément</i>	
CONCLUSION – Vers une écologie de l'attention	247
Individuations.....	248
Douze maximes d'écologie attentionnelle.....	254
Cinq dynamiques d'échos.....	261
<i>L'attention comme unisson – L'attention partielle continue – L'attention comme contrepoint – L'attention polyphonique – L'attention technogénétique – L'attention encadrante</i>	
Retour de l'écho à l'éco : refonder la politique ?.....	276
REMERCIEMENTS.....	287
BIBLIOGRAPHIE.....	289
INDEX.....	303
TABLE DES FIGURES.....	307

Dans la même collection
(derniers titres parus)

Jean Baubérot et Micheline Milot
Laïcités sans frontières

Antonio A. Casilli
Les Liaisons numériques
Vers une nouvelle sociabilité ?

Pierre Cassou-Noguès
Lire le cerveau
Neuro-science fiction

Robert Castel
La Montée des incertitudes
Travail, protections, statut de l'individu

Cornelius Castoriadis
La Cité et les Lois
Ce qui fait la Grèce, 2

Histoire et création
Textes philosophiques inédits (1945-1967)

Thucydide, la force et le droit
Ce qui fait la Grèce, 3

Françoise Choay
Le Patrimoine en questions
Anthologie pour un combat

Geneviève Delaisi de Parseval
Famille à tout prix

Mireille Delmas-Marty
Les Forces imaginantes du droit IV
Vers une communauté de valeurs

Libertés et sûreté dans un monde dangereux

Didier Fassin
La Force de l'ordre
Une anthropologie de la police des quartiers

Éric Geoffroy
L'islam sera spirituel ou ne sera plus

Pierre Gibert
L'Inconnue du commencement

Eva Illouz
Pourquoi l'amour fait mal
L'expérience amoureuse dans la modernité

Philippe d'Iribarne
Penser la diversité du monde
L'Épreuve des différences
L'expérience d'une entreprise mondiale

Les Immigrés de la République
Impasses du multiculturalisme

Vincent Kaufmann
La Faute à Mallarmé
L'aventure de la théorie littéraire

Céline Lafontaine
Le Corps-marché
La marchandisation de la vie humaine
à l'ère de la bioéconomie

Bernard Lahire
Monde pluriel
Penser l'unité des sciences sociales

Guillaume le Blanc
Dedans, dehors
La condition d'étranger

Bernard Lempert
Le Tueur sur un canapé jaune

Mark Lilla
Le Dieu mort-né
La religion, la politique et l'Occident moderne

Gilles Lipovetsky et Jean Serroy
L'Écran global

Michel Lussault
L'Avènement du monde

Gabriel Martinez-Gros
Brève histoire des empires
Comment ils surgissent, comment ils s'effondrent

Nadia Marzouki
L'Islam, une religion américaine ?

Abdelwahab Meddeb
Sortir de la malédiction
L'islam entre civilisation et barbarie

Pari de civilisation

José Morel Cinq-Mars
Du côté de chez soi
Défendre l'intime, défier la transparence

Laurent Olivier
Le Sombre Abîme du temps
Mémoire et archéologie

André Orléan
L'Empire de la valeur

Dominique Pestre
À contre-science
Politiques et savoirs des sociétés contemporaines

Myriam Revault d'Allonnes
La Crise sans fin
Essai sur l'expérience moderne du temps

Paul Ricœur
Écrits et conférences I
Autour de la psychanalyse

Écrits et conférences II
Herméneutique

Écrits et conférences III
Anthropologie philosophique

Être, Essence et Substance chez Platon et Aristote
Cours professé à l'université de Strasbourg en 1953-1954

Olivier Roy
La Sainte Ignorance
Le temps de la religion sans culture

Oliver Sacks
Musicophilia
La musique, le cerveau et nous

L'Œil de l'esprit

L'Odeur du si bémol
L'univers des hallucinations

Alain Touraine
Après la crise

La Fin des sociétés